
UNIVERSITÉ DE FRANCE
LYCÉE
S.T LOUIS



IMPR. BENARD ET C[ie]. SUCC. DE LACRAMPE,
2, rue Damiette.

# AVENTURES

DE

# TÉLÉMAQUE

PAR FÉNELON.

---

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ VICTOR LECOU, LIBRAIRE,

RUE DU BOULOI, 10;

ET CHEZ L'ÉDITEUR, RUE HAUTEFEUILLE, 18.

---

M DCCC LIII.

IMPR. BÉNARD ET Cie, SUCC. DE LACRAMPE,
2, rue Damiette.

# AVENTURES

DE

# TÉLÉMAQUE

PAR FÉNELON.

---

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ VICTOR LECOU, LIBRAIRE,

RUE DU BOULOI, 10;

ET CHEZ L'ÉDITEUR, RUE HAUTEFEUILLE, 18.

---

M DCCC LIII.

# AVERTISSEMENT

## DE L'ÉDITEUR.

1824.

Le texte du *Télémaque*, après avoir éprouvé de fréquentes vicissitudes, est maintenant à-peu-près fixé par l'excellent travail de M. l'abbé C.

Dans une *Notice* étendue *sur les manuscrits et les éditions du Télémaque*, cet habile éditeur a clairement exposé tout ce que l'on avoit fait avant lui, et ce qu'il a fait lui-même pour parvenir, à l'aide des trois manuscrits originaux, à donner enfin un texte conforme à la main et aux intentions de Fénelon.

Plein de confiance dans son exactitude, nous avons pris son édition pour base de la nôtre, et nous l'avons en général fidèlement reproduite, si ce n'est en un fort petit nombre d'endroits, où nous nous sommes permis de faire dans la variété des leçons un choix différent du sien.

C'est aussi sur son autorité, ou, pour mieux dire, sur celle de Fénelon lui-même, que nous avons abandonné l'ancienne division de l'ou-

vrage en vingt-quatre livres. Les manuscrits prouvent indubitablement que l'auteur l'avoit partagé en dix-huit livres. Le marquis de Fénelon, qui le premier introduisit, dans son édition de 1717, la division en vingt-quatre livres, dit, il est vrai, que son oncle avoit ainsi partagé le *Télémaque*, à l'imitation de l'*Iliade* : mais cette assertion manque de preuves solides; et, quoique la parole d'un homme aussi justement considéré soit assurément fort respectable, toutefois la main même de l'auteur doit avoir, dans cette question de critique littéraire, une autorité bien supérieure.

Les notes que nous avons ajoutées sont presque toutes géographiques ou littéraires.

Dans les premières nous avons brièvement indiqué les noms modernes des lieux dont parle Fénelon. Cette synonymie est quelquefois embarrassante : nous avons, dans le doute, suivi les auteurs les plus estimés, sans entrer dans des discussions qui auroient pu devenir longues, et auroient eu le défaut de n'être pas convenablement placées.

Notre principal objet dans les notes littéraires a été d'indiquer les passages des auteurs anciens que Fénelon a formellement imités, ceux aussi qui offrent avec ses paroles une ressemblance utile ou agréable à remarquer. Les

hommes instruits qui ont eu part à l'édition donnée à Hambourg, en 1732, avoient déja fait un grand nombre de rapprochements pareils, et nous en avons profité. Quelquefois nous avons comparé des passages d'écrivains modernes, ou discuté une variété de leçons, ou noté quelque négligence de style.

A la suite de cet Avertissement on trouvera l'Éloge de Fénelon par La Harpe. Personne assurément ne reprochera au libraire d'avoir réimprimé ce morceau plein d'aperçus heureux, d'une rare correction de style, et qui, dans le genre de l'éloge académique, est presque devenu classique. Mais, s'il est beaucoup de lecteurs qui sentent parfaitement ce qu'il peut y avoir de mérite et d'intérêt dans des considérations générales et des vues élevées sur le caractère, la conduite, et le talent d'un écrivain, le nombre n'est pas moins considérable de ceux à qui cette éloquence d'académie semble un peu vide, qui se plaignent de ne s'y pas instruire assez, qui veulent connoître un auteur, pour ainsi dire, en détail; qui recherchent les faits positifs, les récits circonstanciés, les anecdotes, les particularités; qui aiment les noms propres, et aussi le mot propre, dont ne s'accommode pas toujours la plume dédaigneuse de l'orateur académique; auxquels

[illegible] Vanité littéraire, etc

[illegible] 1881]

Académie de Paris.

LYCÉE IMPÉRIAL SAINT-LOUIS
(ANCIEN COLLÉGE D'HARCOURT).

Distribution solennelle
DES PRIX,
Le 9 Août 1859

Classe de Rhétorique (lettres)

L'Élève Bruel
a obtenu le Second Prix (nom...)
de Discours latin

Le Proviseur,

Legrand

ÇOIS

LES

# CLASSIQUES FRANÇOIS

PUBLIÉS

PAR M. LEFÈVRE.

---

TREIZIÈME VOLUME.

IMPR. BÉNARD ET C^ie^. SUCC. DE LACRAMPE,
2, rue Damiette.

# AVENTURES

DE

# TÉLÉMAQUE

PAR FÉNELON.

---

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ VICTOR LECOU, LIBRAIRE,

RUE DU BOULOI, 10;

ET CHEZ L'ÉDITEUR, RUE HAUTEFEUILLE, 18.

—

M DCCC LIII.

Les belles ames se jugent, s'entendent, et se recherchent. Ces hommes rares se faisoient respecter par une conduite irréprochable et des connoissances étendues, dans une cour où les principes de l'honneur et l'élévation du caractère entroient pour beaucoup dans les talents de plaire et les moyens de s'agrandir. Content de leurs suffrages, heureux dans leur société, Fénelon négligeoit d'ailleurs tout ce qui pouvoit l'avancer dans la carrière des dignités ecclésiastiques; il les méritoit trop pour les briguer. Il est bien rare que les distributeurs des graces, même en reconnoissant le mérite, aillent au-devant de lui. La vanité veut des clients, et l'intérêt veut des créatures. Fé-

ses talents naturels. Il avoit des connoissances rares pour une personne de son rang, une éloquence aisée, le génie étendu, capable de remonter en tout aux principes, et de former les plus grands projets. Si son esprit avoit quelques défauts, ils ne venoient que de l'abondance de ses vues. Son abord étoit facile, gracieux, et modeste; sa politesse noble, délicate, et simple; son naturel doux, affable, et liant. Il vivoit dans sa famille avec ses enfants en bon ami autant qu'en bon père. Son ame paroissoit toujours égale et tranquille, malgré sa vivacité naturelle. En un mot, la piété avoit uni les vertus humaines et divines dans un tel degré, qu'il étoit tout ensemble bon chrétien, bon citoyen, et parfait ami.

M. l'abbé de Langeron, lecteur des princes, avoit été de tout temps l'ami intime, et en quelque façon l'élève de M. de Fénelon. Il s'étoit appliqué aux sciences sérieuses qui forment le jugement, aussi bien qu'aux belles-lettres qui ornent l'esprit. Son naturel étoit gai et aimable; son cœur rempli de sentiments nobles et tendres : jamais on n'a vu un meilleur ami. La disgrace de M. de Fénelon, qui attira la sienne, le rendit insensible à sa fortune, pour ne sentir que le plaisir de suivre son ami dans l'exil, et de passer le reste de ses jours avec lui. Tels étoient les amis de M. de Cambrai. (Ramsay.)

nelon, recommandé par la voix publique, alloit pourtant être nommé à l'évêché de Poitiers; il étoit même inscrit sur la feuille; mais ses concurrents mirent plus d'art à le traverser qu'il n'en mit à se maintenir; il fut rayé, et déja s'ouvroit devant lui un autre champ de gloire et de travaux. L'éducation du petit-fils de Louis XIV devenoit un objet de rivalité entre tout ce que la cour avoit de plus éminent en mérite. Beauvilliers, gouverneur du jeune prince, devoit desirer un associé tel que Fénelon. Louis XIV crut Beauvilliers et la renommée, et Fénelon fut chargé de former un roi [1].

L'orgueil peut être flatté d'un pareil choix; l'ambition peut s'en applaudir. Combien les sentiments qu'éprouve Fénelon sont plus nobles et plus purs! Cette ame, enflammée de l'amour des hommes, va donc travailler pour leur bonheur! Elle pourra faire

1 L'abbé Fénelon entra chez les princes à l'âge de trente-huit ans, en septembre 1689. Louis XIV le nomma précepteur du duc de Bourgogne, sans aucune sollicitation de sa part. Tout le monde applaudit à ce choix, et surtout M. l'évêque de Meaux, qui écrivit la lettre suivante à madame de Fénelon, fille du marquis de Fénelon, oncle de l'illustre abbé :

« A Germigny, ce 9 d'août 1689.

« Hier, madame, je ne fus occupé que du bonheur de l'Église « et de l'état. Aujourd'hui j'ai eu le loisir de réfléchir avec plus « d'attention sur votre joie. Elle m'en a donné une très sensible. « M. votre père, un ami si cordial et si sensible, m'est revenu « dans l'esprit. Je me suis représenté comme il seroit à cette « occasion, en voyant l'éclat d'une vertu qui se cachoit avec « tant de soin. Recevez, je vous en conjure, les témoignages de « ma joie, et les assurances du respect avec lequel je suis, etc. » (Ramsay.)

passer dans l'ame d'un prince ce feu sacré qui l'anime elle-même, et qui, semblable au feu de Vesta, qui assuroit jadis les destins de Rome tant qu'il brûloit sur les autels, assureroit de même le bonheur des empires, s'il brûloit toujours dans le cœur des souverains! Combien Fénelon se croit heureux! Ses pensées ne seront point vaines et ses vœux ne seront point stériles. Tout ce qu'il a conçu et desiré en faveur du genre humain va germer dans le sein de son auguste élève, pour porter un jour des fruits de gloire et de prospérité. Il va se faire entendre à cette ame neuve et flexible; il la nourrira de vérités et de vertus; il y imprimera les traits de sa ressemblance. Voilà le bonheur dont il jouit. Telle étoit, s'il est permis de s'exprimer ainsi, telle étoit la pensée du Créateur, quand il dit: «Faisons l'homme à «notre image.»

Plein de ces grandes espérances, il embrasse avec transport les laborieuses fonctions qui vont occuper sa vie. Cesser d'être à soi, et n'être plus qu'à son élève; ne plus se permettre une parole qui ne soit une leçon, une démarche qui ne soit un exemple; concilier le respect dû à l'enfant qui sera roi, avec le joug qu'il doit porter pour apprendre à l'être; l'avertir de sa grandeur, pour lui en tracer les devoirs et pour en détruire l'orgueil; combattre des penchants que la flatterie encourage, des vices que la séduction fortifie; en imposer par la fermeté et par les mœurs au sentiment de l'indépendance si naturelle dans un prince; diriger sa sensibilité, et l'éloigner de la faiblesse; le blâmer souvent sans perdre sa confiance; le punir quelquefois sans perdre son

amitié; ajouter sans cesse à l'idée de ce qu'il doit, et restreindre l'idée de ce qu'il peut; enfin ne tromper jamais ni son disciple, ni l'état, ni sa conscience, tels sont les devoirs que s'impose un homme à qui le monarque a dit, Je vous donne mon fils; et à qui les peuples disent, Donnez-nous un père.

A ces difficultés générales se joignoient des obstacles particuliers qui appartenoient au caractère du jeune prince. Avec des qualités heureuses, il avoit tous les défauts qui résistent le plus au frein de la discipline: un naturel hautain, qui s'offensoit des remontrances et s'indignoit des contradictions; une humeur violente et inégale, qui se manifestoit tantôt par l'emportement, tantôt par le caprice; une disposition secrète à mépriser les hommes, qui perçoit à tout moment: voilà ce que l'instituteur eut à combattre, ce que lui seul peut-être pouvoit surmonter. Il y avoit deux écueils également à craindre pour lui, et où viennent échouer presque tous ceux qui se condamnent à élever la jeunesse: c'étoit, ou de céder par lassitude et par foiblesse à des penchants si difficiles à rompre, ou d'aigrir et de révolter sans retour une ame si prompte et si fière, en la heurtant avec trop peu de ménagement. Mais Fénelon ne pouvoit pas être dur, et il sut n'être pas foible. Il n'ignoroit pas que dans tous les caractères il y a une impulsion irrésistible dont on ne peut briser le ressort, mais que l'on peut tromper et détourner par degrés en la dirigeant vers un but. Le duc de Bourgogne avoit l'ame impérieuse, et pleine de tous les desirs de la domination. Son maître sut tourner cette disposition dangereuse au profit de l'humanité et de la

vertu. Sans trop blâmer son élève de se croire fait pour commander aux hommes, il lui fit sentir combien son orgueil se proposoit peu de chose en ne voulant d'autre empire que celui dont il recueilleroit l'héritage, comme on hérite du patrimoine de ses pères, au lieu d'ambitionner cet autre empire fait pour les ames vraiment privilégiées, et fondé sur les talents qu'on admire et sur les vertus qu'on adore. Il s'emparoit ainsi de cette ame dont la sensibilité impétueuse ne demandoit qu'un aliment. Il l'enivroit du plaisir si touchant que l'on goûte à être aimé, du pouvoir si noble que l'on exerce en faisant du bien, de la gloire si rare que l'on obtient en se commandant à soi-même. Lorsque le prince tomboit dans ces emportements dont il n'étoit que trop susceptible, on laissoit passer ce moment d'orage où la raison n'auroit pas été entendue. Mais dès ce moment tout ce qui l'approchoit avoit ordre de le servir en silence, et de lui montrer un visage morne. Ses exercices même étoient suspendus; il sembloit que personne n'osât plus communiquer avec lui, et qu'on ne le crût plus digne d'aucune occupation raisonnable. Bientôt le jeune homme, épouvanté de sa solitude, troublé de l'effroi qu'il inspiroit, ne pouvant plus vivre avec lui ni avec les autres, venoit demander grace et prier qu'on le réconciliât avec lui-même. C'est alors que l'habile maître, profitant de ses avantages, faisoit sentir au prince toute la honte de ses fureurs, lui montroit combien il est triste de se faire craindre et de s'entourer de la consternation. Sa voix paternelle pénétroit dans un cœur ouvert à la vérité et au repentir, et les larmes de son élève arrosoient

ses mains. Ainsi c'étoit toujours dans l'ame du prince qu'il prenoit les armes dont il combattoit ses défauts : il ne l'éclairoit que par le témoignage de sa conscience, et ne le punissoit qu'en le faisant rougir de lui-même. Cette espèce de châtiment est sans doute la plus salutaire; car l'humiliation qui nous vient d'autrui est un outrage, celle qui vient de nous est une leçon.

Il n'opposoit pas un art moins heureux à la légèreté de l'esprit et aux inégalités de l'humeur. La jeunesse est avide d'apprendre, mais se lasse aisément de l'étude : un travail suivi lui coûte, il coûte même à la maturité. Fénelon, pour fixer l'inconstance naturelle de son disciple, sembloit toujours consulter ses goûts, que pourtant il faisoit naître. Une conversation qui paroissoit amenée sans dessein, mais qui toujours en avoit un, réveilloit la curiosité ordinaire à cet âge, et donnoit à une étude nécessaire l'air d'une découverte agréable. Ainsi passoient successivement sous ses yeux toutes les connoissances qu'il devoit acquérir, et qu'on faisoit ressembler à des graces qu'on lui accordoit, dont le refus même devenoit une punition. L'adresse du maître mettoit de l'ordre et de la suite dans ce travail en paroissant n'y mettre que de la variété. Le prince s'accoutumoit à l'application, et sentoit le prix du savoir. Un des secrets de l'instituteur étoit de paroître toujours le traiter en homme, et jamais en enfant. On gagne beaucoup à donner à la jeunesse une haute opinion de ce qu'elle peut faire; elle vous croit aisément quand vous lui montrez de l'estime. Cet âge n'a que la candeur de l'amour-propre, et n'en a pas les défiances.

A des soins si sagement ménagés et si constamment suivis, que l'on joigne la douceur attirante et affectueuse de Fénelon, sa patience inaltérable, la flexibilité de son zèle, et ses inépuisables ressources quand il s'agissoit d'être utile, et l'on ne sera pas surpris du prodigieux changement qu'on remarqua dans le jeune prince, devenu depuis l'idole de la cour et de la nation. Oh! si nous pouvions réveiller du sommeil de la tombe les générations ensevelies, ce seroit à elles de prendre la parole, de tracer le portrait de ce prince, qui seroit vraiment l'éloge de Fénelon. « C'est « lui, diroient-elles, dont l'enfance nous avoit donné « des alarmes, dont la jeunesse nous rendit l'espé- « rance, dont la maturité nous transporta d'admira- « tion, dont la mort trop prompte nous a coûté tant « de larmes. C'est lui que nous avons vu si affable et « si accessible dans sa cour, si compatissant pour les « malheureux, adoré dans l'intérieur de sa maison, « ami de l'ordre, de la paix, et des lois. C'est lui qui, « lorsqu'il commanda les armées, étoit le père des « soldats, les consoloit dans leurs fatigues, les visi- « toit dans leurs maladies; c'est lui dont l'ame étoit « ouverte à l'attrait des beaux-arts, aux lumières de « la philosophie; lui qui fut le bienfaiteur de La Fon- « taine; c'est lui que nous avons vu verser, sur les mi- « sères publiques, des pleurs qui nous promettoient « de les réparer un jour. Hélas! les nôtres ont coulé « trop tôt sur ses cendres; et quand le grand Louis fut « frappé dans sa postérité de tant de coups à la fois, « nous avons vu descendre dans le cercueil l'espoir de « la France et l'ouvrage de Fénelon. »

Ce qui peut achever l'éloge du maître et du dis-

ciple, c'est le tendre attachement qui les lioit l'un à l'autre, et qui ne finit qu'avec leur vie[1]. Le duc de Bourgogne voulut toujours avoir pour ami et pour père son respectable instituteur. On ne lit point sans attendrissement les lettres qu'ils s'écrivoient. Plus capable de réflexion, à mesure qu'il avançoit en âge, le prince se pénétroit des principes de gouvernement que son éducation lui avoit inspirés, et l'on croit que s'il eût régné, la morale de Fénelon eût été la politique du trône. Ce prince pensoit (du moins il est permis de le croire en lisant les écrits faits pour l'instruire) que les hommes, depuis qu'ils ont secoué le joug de l'ignorance et de la superstition, sont dignes de ne plus porter que celui des lois, dont les rois justes sont les vivantes images; que les monarques, ayant dans leurs mains les deux grands mobiles de tout pouvoir, l'or et le fer, et redevables aux progrès des lumières du progrès de l'obéissance, en doivent d'autant plus respecter les droits naturels des peuples qui ont mis sous la protection du trône tout ce qu'ils ne peuvent plus défendre; que l'autorité, qui n'a

[1] Lorsque le duc de Bourgogne alla faire la campagne de Flandre, en 1708, Louis XIV lui défendit de parler en particulier à Fénelon. L'archevêque de Cambrai vint à l'hôtellerie de la poste où ce prince devoit descendre, et fut présent à son dîner. Au moment où le duc de Bourgogne se leva de table, tous les courtisans sortirent de l'appartement. Ce jeune prince, qui étoit dans sa vingt-cinquième année, se voyant seul alors avec Fénelon, lui sauta au cou, les yeux baignés de larmes, et lui dit d'une voix entrecoupée de sanglots : *J'ai fait le plus pénible effort de ma vie. Adieu, mon bon ami, je sais ce que je vous dois; vous savez ce que je vous suis.* (*Le cardinal* MAURY.)

plus rien à faire pour elle-même, est comptable de tout ce qu'elle ne fait pas pour l'état; qu'on ne peut alléguer aucune excuse à des peuples qui souffrent et qui obéissent; que les plaintes de la soumission sont sacrées, et que les cris du malheur, s'ils sont repoussés par le prince, montent au trône de Dieu; qu'il n'est jamais permis de tromper ni ses sujets, ni ses ennemis, et qu'il faut, s'il est possible, ne faire sentir aux uns et aux autres ni trop de foiblesse, ni trop de puissance; que toutes les nations étant fixées dans leurs limites, et ne pouvant plus craindre ni méditer ces grandes émigrations qui jadis ont changé la face de l'univers, la fureur de la guerre est une maladie des rois et des ministres, dont les peuples ne devroient ressentir ni les accès, ni les fléaux; qu'enfin, excepté ces moments de calamité, où l'air est infecté de vapeurs mortelles, et où la terre refuse le tribut de ses moissons, excepté ces jours de désastres marqués par les rigueurs de la nature, dans tout autre temps. lorsque les hommes sont malheureux, ceux qui les gouvernent sont coupables.

Telles sont les maximes répandues en substance dans les *Dialogues des Morts*, ouvrage rempli des notions les plus saines sur l'histoire, et des vues les plus pures sur l'administration; dans les *Directions pour la conscience d'un roi*[1], que l'on peut appeler

[1] Cet ouvrage fut le fruit de la correspondance secrète que l'archevêque de Cambrai entretint avec le duc de Bourgogne, qui lisoit souvent ce recueil, mais en le remettant aussitôt entre les mains de M. le duc de Beauvilliers, dont la veuve le rendit ensuite à la famille de l'auteur. Si cet ouvrage se fût trouvé dans le cabinet de l'héritier du trône, après sa mort,

l'abrégé de la sagesse et le catéchisme des princes; mais surtout dans le *Télémaque*, chef-d'œuvre de son génie, l'un des ouvrages originaux du dernier siècle, l'un de ceux qui ont le plus honoré et embelli notre langue, et celui qui plaça Fénelon parmi nos plus grands écrivains[1].

madame de Maintenon y auroit probablement aperçu beaucoup plus de prétendues allusions que dans le *Télémaque*. Heureusement le secret de Fénelon lui avoit été bien gardé. Voici ce que madame de Maintenon écrivit au duc de Beauvilliers, après avoir lu avec le roi tous les papiers que le duc de Bourgogne avoit laissés dans son cabinet au moment où la France venoit de perdre le dauphin : « Je voulois vous envoyer « tout ce que j'ai trouvé de M. de Cambrai dans la cassette de « M. le dauphin; mais le roi a brûlé lui-même tous ces papiers *. « Je vous avoue que j'en ai un grand regret. Jamais on n'écri« vit rien de si beau et de si bon. Si le prince que nous pleu« rons a eu quelques défauts, ce n'est pas pour avoir reçu des « conseils trop timides, ni qu'on l'ait trop flatté. On peut dire « que ceux qui vont droit ne sont jamais confus. » (*Le cardinal* MAURY.)

[1] Un valet de chambre de M. de Fénelon écrivit le *Télémaque* sous la dictée de son auteur, et le fit imprimer furtivement d'après une copie qu'il en avoit gardée. Cet ouvrage parut, pour la première fois, en 1698. De rigoureuses défenses em-

* On peut croire que si le manuscrit des *Directions* se fût trouvé dans le cabinet du duc de Bourgogne, Louis XIV auroit également brûlé ce précieux ouvrage. Louis XVI, au contraire, ayant, par hasard, dans les premiers moments de son avénement au trône, découvert les *Directions pour la conscience d'un roi*, qui étoient devenues fort rares, et en ayant été extrêmement content, chargea l'abbé Soldini, son confesseur, de les faire réimprimer, en lui disant : *Comme je suis résolu de remplir tous mes devoirs, je n'ai pas d'intérêt à en faire un mystère au public : il seroit fâcheux d'ailleurs, pour mes successeurs, qu'un aussi bon livre vînt à se perdre.* (*OEuvres diverses de Fénelon*, page 214; *Paris*, LEFÈVRE, 1824.)

Son succès fut prodigieux, et la célébrité qu'il eut n'avoit pas besoin de ces applications malignes qui le firent rechercher encore avec plus d'avidité, et laissèrent dans l'ame de Louis XIV des impressions qui ne s'effacèrent point[1]. La France le reçut avec enthousiasme, et les étrangers s'empressèrent de le

pêchèrent l'impression de cette belle production littéraire, dans le royaume, pendant la vie de Louis XIV. On fit des visites très exactes chez les imprimeurs. On auroit anéanti ce chef-d'œuvre, s'il n'en avoit point existé de copie hors de la librairie de Paris. Lorsque Louis XIV signa l'ordre d'arrêter *Arnauld*, Boileau dit ingénieusement : *Le roi fait chercher M. Arnauld; mais le roi est trop heureux pour le trouver.* Dans les dernières années de sa vie, le roi n'étoit plus *heureux :* il trouva le *Télémaque*. On molesta les imprimeurs : les éditions clandestines furent confisquées et livrées aux flammes... (*Le cardinal* MAURY.)

[1] Le *Télémaque* présente sans doute quelques réflexions que l'on peut détourner contre Louis XIV ; mais c'est une absurde injustice de chercher dans cet ouvrage la censure allégorique et méditée de ce grand roi ; il étoit même impossible d'avoir mieux combiné tous les détails pour déconcerter les allusions, et pour échapper, autant que possible, à l'inévitable fatalité des ressemblances. Nous croyons que cette précaution généreuse occupoit encore Fénelon écrivant pour le bonheur des peuples, et qu'elle lui fit chercher cette conception poétique, ces mœurs primitives, ces sociétés antiques si éloignées du tableau de l'Europe moderne. Pourquoi d'ailleurs auroit-il voulu peindre Louis XIV sous les traits de l'imprudent Idoménée, ou du sacrilége Adraste, plutôt que sous l'image du grand et vertueux Sésostris ?... Mais non ; ces diverses images sont les jeux d'une imagination variée qui cherche à multiplier d'intéressants contrastes; aucune en particulier n'est le portrait du grand roi dont le règne a formé la plus belle époque morale de l'Europe moderne. (M. VILLEMAIN, *art.* FÉNELON, *dans la Biographie universelle.*)

traduire. Quoiqu'il semble écrit pour la jeunesse, et particulièrement pour un prince, c'est pourtant le livre de tous les âges et de tous les esprits. Jamais on n'a fait un plus bel usage des richesses de l'antiquité et des trésors de l'imagination. Jamais la vertu n'emprunta, pour parler aux hommes, un langage plus enchanteur, et n'eut plus de droits à notre amour. Là se fait sentir davantage ce genre d'éloquence qui est propre à Fénelon cette onction pénétrante; cette élocution persuasive; cette abondance de sentiment qui se répand de l'ame de l'auteur, et qui passe dans la nôtre; cette aménité de style qui flatte toujours l'oreille et ne la fatigue jamais; ces tournures nombreuses où se développent tous les secrets de l'harmonie périodique, et qui pourtant ne semblent être que les mouvements naturels de sa phrase et les accents de sa pensée; cette diction toujours élégante et pure qui s'élève sans effort, qui se passionne sans affectation et sans recherche; ces formes antiques qui sembleroient ne pas appartenir à notre langue, et qui l'enrichissent sans la dénaturer; enfin cette facilité charmante, l'un des plus beaux caractères du génie, qui produit de grandes choses sans travail, et qui s'épanche sans s'épuiser.

Quel genre de beautés ne se trouve pas dans le *Télémaque?* L'intérêt de la fable, l'art de la distribution, le choix des épisodes, la vérité des caractères, les scènes dramatiques et attendrissantes, les descriptions riches et pittoresques, et ces traits sublimes qui, toujours placés à propos et jamais appelés de loin, transportent l'ame et ne l'étonnent pas.

Il avoit formé son goût sur celui des anciens, c'est-

à-dire que la trempe de son esprit se trouvoit analogue à celle des meilleurs écrivains de la Grèce et de Rome; car l'étude et la méthode ne servent qu'à mettre nos sentiments en principes, et c'est toujours notre caractère qui anime notre style, et qui lui donne son empreinte. En observant de près quel est ce caractère dans l'auteur du *Télémaque* et dans ses illustres modèles, on trouvera que c'est une sensibilité exquise du cœur et des organes. Il ne faut pas se méprendre à ce mot. Ce n'est point cette chaleur apprêtée qui couvre d'expressions vives et de figures violentes des idées communes ou fausses, comme un acteur médiocre gesticule avec force et pousse de grands cris, sans être ému et sans émouvoir. La sensibilité dont je parle résulte à-la-fois d'une ame prompte à s'affecter, et d'un esprit prompt à apercevoir; c'est celle qui, ne résistant point à l'impression des objets, les rend comme elle les a reçus, sans songer à leur ajouter rien, mais aussi sans leur rien ôter; qui, gardant les traces fidèles de ce qu'elle a éprouvé, se trouve toujours d'accord avec ce qu'ont éprouvé les autres, et leur raconte leurs sensations; c'est elle qui laisse tomber une larme au moindre cri, au moindre accent de la nature, mais qui demeure l'œil sec à toutes les contorsions de l'art; qui dans ce qu'elle compose donne aux lecteurs plus de plaisir qu'ils ne lui supposent de mérite, leur inspire plus d'intérêt que d'admiration, et, se rapprochant toujours d'eux, les attache toujours davantage; c'est elle qui faisoit les vers de Racine, qui prête tant de charmes aux tendresses de Tibulle, et même à la négligence de Chaulieu: c'est elle enfin qui répandit

sur les écrits de Fénelon des couleurs si douces et si aimables, et qui nous y rappelle sans cesse, comme nous sommes rappelés vers une société qui nous charme, ou vers l'ami qui nous console.

Le discours qu'il prononça dans l'Académie, lorsqu'elle le reçut parmi ses membres[1], la lettre qu'il lui adressa[2] sur la poésie, les *Dialogues sur l'Élo-*

[1] Le 31 mars 1693.

[2] En 1714. — Le *Télémaque* n'est pas la seule production qui atteste le goût vif et pur de Fénelon pour l'antiquité; tous ses écrits le respirent; mais nul autre peut-être à un si haut degré que sa *Lettre à l'Académie françoise*. C'est là que les plus beaux passages des écrivains du siècle d'Auguste se pressent dans sa mémoire, s'accumulent sous sa plume, et reçoivent ces commentaires courts et rapides, où se peignent si bien son exquise sensibilité, sa profonde admiration, son doux enthousiasme. Ce qui prouve combien ces sentiments sont naturels à Fénelon, c'est qu'ils s'épanchent, non seulement dans les ouvrages faits pour le public, mais dans des lettres particulières écrites longtemps avant qu'il fût auteur, qu'il pensât même à le devenir, dans sa tendre jeunesse, au sortir de ses études. Je ne puis me refuser au plaisir de mettre sous les yeux du lecteur un fragment d'une de ces lettres, après en avoir exposé l'occasion et le sujet.

Cette tendre piété qui avoit sa source dans le cœur sensible de Fénelon, et cette sublime exaltation du bien et de la vertu qui forment les traits distinctifs de son caractère, lui inspirèrent le dessein d'abandonner tous les avantages que lui donnoient dans sa patrie sa naissance et ses qualités personnelles; de vaincre les obstacles que lui opposoient une santé foible et délicate, et de transporter le flambeau de l'Évangile au-delà des mers, dans les glaces du Canada, chez les peuples les plus barbares. Obligé de renoncer à ce dessein, il veut du moins se consacrer aux missions du Levant; et lorsqu'il croit avoir surmonté les difficultés que rencontroit encore ce zèle, il épanche sa joie, et chante pour ainsi dire son triomphe dans

*quence*, sont autant de monuments de la plus belle littérature, et de la critique la plus lumineuse [1]. Il est impossible en les lisant de ne pas aimer les anciens, la poésie, les arts, et sur-tout de ne pas l'aimer lui-même. Mais cet amour qu'il inspire à ses lec-

cette lettre où le sacré et le profane s'allient avec grace, et où se mêlent et se confondent les trésors d'une ame sensible et religieuse, d'une imagination vive et brillante, et d'un esprit nourri de la lecture des poëtes de l'antiquite : « Je pars; et peu « s'en faut que je ne vole...; la Grèce entière s'ouvre à moi; le « sultan effrayé recule; déja le Péloponèse respire en liberté, « et l'église de Corinthe va refleurir, la voix de l'apôtre s'y « fera encore entendre; je me sens transporté dans ces beaux « lieux et parmi ces ruines précieuses, pour y recueillir, avec « les plus curieux monuments, l'esprit même de l'antiquité. Je « cherche cet aréopage où saint Paul annonça aux sages du « monde le *Dieu inconnu*. Mais le profane vient après le sacré; « et je ne dédaigne pas de descendre au Pirée, où Socrate fait « le plan de sa république. Je monte au double sommet du « Parnasse; je cueille les lauriers de Delphes, et je goûte les « délices du Tempé. Quand est-ce que le sang des Turcs se « mêlera avec celui des Perses sur les plaines de Marathon, « pour laisser la Grèce entière à la religion, à la philosophie, « et aux beaux-arts qui la regardent comme leur patrie?

.... Arva, beata
Petamus arva, divites et insulas.

« Je ne t'oublierai pas, ô île consacrée par les célestes visions « du disciple bien-aimé! O heureuse Pathmos! etc.*. » (*Extrait de la Notice sur Fénelon, par* M. DE FELETZ.)

[1] Nous avons l'intention de réunir en 1 vol. in-8°, sous le titre d'*Œuvres diverses de Fénelon :* les *Directions pour la conscience d'un roi, les Dialogues sur l'Eloquence*, la *Lettre à l'Académie françoise,* trois *Sermons,* les *Lettres sur la religion,* quelques *Dialogues des morts,* etc, etc.

* On croit que cette lettre étoit adressée au duc de Beauvilliers.

teurs n'a-t-il pas un peu égaré ceux qui ont voulu regarder le *Télémaque* comme un poëme épique? C'est dans l'éloge même de Fénelon, c'est en invoquant ce nom cher et vénérable qui rappelle les principes de la vérité et du goût, qu'il faut repousser une erreur que sans doute il condamneroit lui-même. Ne confondons point les limites des arts, et ressouvenons-nous que la prose n'est jamais la langue du poëte. Il suffit, pour la gloire de Fénelon, qu'elle puisse être celle du génie.

Le *Télémaque*, dérobé à la modestie de l'auteur, comme tous ses autres écrits, lui donnoit une renommée qu'il ne cherchoit pas; l'archevêché de Cambrai, qu'il n'avoit pas demandé, le mettoit au rang des princes de l'Église [1], et l'éducation du duc de Bourgogne achevée, au rang des bienfaiteurs de l'état, lorsqu'une déplorable querelle [2], que son nom seul pouvoit rendre fameuse, vint troubler son heureuse et brillante carrière, et versa les chagrins dans son cœur et l'amertume sur ses jours.

Arrêtons-nous un moment avant d'entrer dans ces tristes détails, et considérons le sort de l'humanité. Comment cet homme si aimé, et si digne de l'être, trouva-t-il des persécuteurs? Oh! que désormais nul mortel ne se flatte d'échapper à la haine et à l'envie! la haine et l'envie n'ont pas épargné Fénelon. Mais quoi! oublions-nous que la disgrace est le moment

[1] Fénelon fut nommé à l'archevêché de Cambrai le 8 février 1695.

[2] Le livre des *Maximes des Saints*, qui donna lieu à cette *déplorable querelle*, parut à la fin de janvier 1697.

du grand homme? Ne nous hâtons pas de le plaindre. Quand nous le verrons aux prises avec le malheur, nous ne pourrons que l'admirer.

## SECONDE PARTIE.

[1] L'enthousiasme de religion est le plus puissant de tous et le plus exalté. Comme il appartient tout entier à l'imagination, il est sans bornes comme elle. Il s'élance au-delà des temps et habite dans l'éternité. Il ajoute aux terreurs d'une ame craintive, et le solitaire vit immobile, l'œil attaché sur les menaces de l'autre vie et sur les profondeurs des enfers; il transporte une ame impétueuse, et l'ardent missionnaire vole aux extrémités du monde pour y porter les dogmes révélés, et y chercher le trépas; enfin, donnant toujours à tous les caractères une nouvelle énergie, il dut embraser l'ame pure et tendre de Fénelon de l'amour de l'ordre, de la vérité, et de la paix, réunis dans l'idée d'un Dieu.

Puisque Fénelon étoit destiné à l'erreur, cette erreur au moins ne pouvoit être qu'un excès d'amour. C'étoit l'essence de son caractère. L'amitié, toute sublime qu'elle est quand elle est jointe à la vertu, ne suffisoit pas à cette intarissable sensibilité. Il lui falloit un objet immortel, et l'on conçoit sans peine

[1] Quelques lignes de ce morceau ayant été mal interprétées, l'auteur a trouvé plus court et plus facile de les supprimer que d'accorder la précision et l'énergie oratoire avec l'exactitude théologique dans des matières délicates. (*Note de La Harpe dans l'édition de ses Œuvres*. Paris, 1778.)

qu'il fut vivement frappé de l'idée d'aimer toujours, et d'aimer sans intérêt et sans crainte. Sa religion n'étoit qu'amour. Toutes ses pensées étoient célestes. Il suffit de lire dans son *Télémaque* la description de l'Élysée, pour voir combien il se transportoit facilement dans un autre ordre de choses. Ce morceau est le chef-d'œuvre d'une imagination passionnée ; toutes les expressions semblent au-dessus de l'humain. C'est la peinture d'un bonheur qui n'appartient pas à l'homme terrestre, et qui ne peut être conçu et senti que par une substance immortelle. En le lisant, on est enlevé dans les cieux, et l'on respire en quelque sorte l'air de l'immortalité. Ceux qui ont observé que l'on a toujours réussi à peindre l'enfer et jamais le paradis, n'ont qu'à jeter les yeux sur l'Élysée du *Télémaque*, et ils feront du moins une exception.

Plus susceptible qu'aucun autre d'affections extrêmes et de jouissances spéculatives, Fénelon parut avoir porté trop loin le plaisir d'aimer Dieu. Il n'est point de mon devoir de discuter cette controverse théologique, ni même d'examiner comment l'amour de Dieu a pu être l'objet d'une controverse. Je ne retracerai point non plus l'histoire de cette secte appelée *quiétisme*, et j'écarte de Fénelon cet odieux nom de secte, qui semble si peu fait pour lui. J'en crois ses protestations, renouvelées tant de fois pendant sa vie et au moment de sa mort, contre l'abus qu'on pourroit faire de ses expressions pour les tourner en hérésie, et je ne saurois croire que la secte de Fénelon ait pu jamais être autre chose que cette grande et respectable société d'hommes vertueux ré-

pandus sur la terre et éclairés par ses écrits. Ce qui intéresse sa mémoire et notre admiration, c'est le contraste de sa conduite avec celle de ses adversaires. Ce n'est pas qu'on veuille obscurcir du moindre nuage la victoire décernée à leur doctrine; mais on ne peut se dissimuler tout ce que mêlèrent les intérêts humains à ces combats d'opinions et de dogmes. En parcourant les mémoires du siècle, on voit les athlètes de Port-Royal, fatigués de cette longue et pénible lutte où ils triomphoient par écrit, tandis qu'on les accabloit par le pouvoir, se retirer de la lice avec adresse, et alarmer la religion et la cour sur une hérésie naissante. On arme la jalousie secrète de tous ceux qu'avoit blessés l'élévation de l'archevêque de Cambrai. Desmarêts, l'évêque de Chartres, plus ardent que les autres, entraîne madame de Maintenon, qu'il dirigeoit. Cette adroite favorite, née avec un esprit délicat et un caractère foible, qui avoit plus de vanité que d'ambition, et plus d'ambition que de sensibilité; qui ne pouvoit ni être heureuse à la cour, ni la quitter; plus jalouse de gouverner le roi que l'état, et surtout plus savante à gouverner l'un que l'autre; cette femme qui eut une destinée singulière, sans laisser une réputation éclatante, avoit aimé Fénelon comme elle aima Racine, et les abandonna tous les deux [1]. Elle fit plus, elle se joignit à ceux qui

[1] Madame de Maintenon eut toujours un fonds de bienveillance pour Fénelon; mais elle n'osa jamais le défendre auprès du roi, qui avoit des préventions personnelles contre lui. Malgré la plénitude de confiance et de tendresse dont le monarque honoroit le dévouement de la compagne de sa vie, il y avoit des circonstances et des préventions avec lesquelles

sollicitoient à Rome la condamnation de l'archevêque, soit qu'elle fût blessée, comme on l'a dit, de n'avoir pas obtenu sur son esprit et sur ses opinions tout l'ascendant qu'elle prétendoit, soit qu'elle n'eût jamais la force de résister à Louis XIV, alors conduit par Bossuet. A ce nom justement respecté, à ce nom qu'on ne peut pas confondre dans la foule des ennemis de Fénelon, étouffons, s'il est possible, les idées peu favorables qui s'élèvent dans tous les esprits. Ne voyons, dans la violence de ses écrits et de

madame de Maintenon n'osoit mesurer ni son esprit ni son courage. Quand on cherche dans le caractère de ce monarque, ou dans la vie de l'archevêque de Cambrai, les véritables motifs de cette rigueur persévérante avec laquelle Fénelon fut traité par son souverain, pendant les dix-huit dernières années de sa vie, on les découvre peut-être dans la fameuse conversation qu'ils eurent ensemble avant les disputes sur les *Maximes des Saints*. Dans cette conversation, Fénelon s'abandonna sans contrainte à toute la fécondité de son imagination, et Louis XIV, qui, voulant toujours être roi, aimoit à imprimer beaucoup de respect pour la majesté de son rang comme de sa personne, ne goûta nullement cette confiante liberté d'esprit avec laquelle il profitoit de tous ses avantages. Fénelon déplut au roi, non seulement par l'éblouissante facilité de son élocution, mais aussi par l'austère singularité de ses principes politiques. Le roi indiqua lui-même ce double mécontentement, lorsqu'il dit, après la conférence, qu'il venoit de s'entretenir *avec le plus bel esprit et le plus chimérique de son royaume*. Il est certain que Fénelon étoit l'homme de la cour et du siècle de Louis XIV qui parloit le mieux*. Sa

* Une dame de la cour ayant demandé à Bossuet, dans le fort de sa querelle théologique avec Fénelon, s'il étoit bien vrai que l'archevêque de Cambrai eût réellement autant d'esprit que lui en attribuoient ses admirateurs : *Ah ! madame,* répondit Bossuet, *il en a jusqu'à faire trembler.* (D'ALEMBERT et *le cardinal* MAURY.)

Mais, s'il est possible de contester sur les reproches qu'on a faits à Bossuet, on ne peut pas se refuser aux éloges que mérita Fénelon. Jamais on a su mieux accorder cette fermeté qui naît de l'intime persuasion et du témoignage de la conscience avec l'inaltérable modération, que les violences et les outrages ne peuvent ni vaincre ni fatiguer. En même temps qu'il persévère à désavouer les conséquences que l'on tire de ses principes, en même temps qu'il persiste dans le refus d'une rétractation qui pouvoit prévenir sa disgrace, il déclare que s'il ne croit pas devoir céder à ses adversaires, qui interprètent mal ses pensées, il ne résistera jamais à l'autorité du saint-siége, qui a le droit de les juger. Il attend ce jugement avec une soumission profonde; il ne se plaint ni des déclamations injurieuses qu'on se permet contre lui, ni des manœuvres qu'on emploie pour le perdre : lui-même il couvre d'un voile tous ces ressorts odieux que font jouer les passions humaines; il défend à son agent à la cour de Rome de se prévaloir des découvertes qu'il a pu faire sur les intrigues de ses ennemis, et sur-tout de se servir des mêmes armes. Il écrit à Bossuet, qui le traite de blasphémateur : « Je « prie Dieu qu'il vous enflamme de ce feu céleste que « vous voulez éteindre. » Il écrit à Beauvilliers : « Si « le pape me condamne, je serai détrompé ; s'il ne « me condamne pas, je tâcherai, par mon silence et

dans les premiers que dans les derniers ; qu'il n'y avoit pas un François qui ne désirât de voir une ressemblance parfaite entre Télémaque et M. le duc de Bourgogne, etc. Louis ne répondit rien. La vérité désarma sa puissance ; mais elle ne changea pas son cœur. (*Le cardinal* MAURY.)

« mon respect, d'apaiser ceux de mes confrères qui « sont animés contre moi. » Enfin Louis XIV laisse éclater sa colère. Les services de Fénelon sont oubliés. Il reçoit l'ordre de quitter la cour, et de se retirer à Cambrai [1]. Ses amis sont exilés, ses parents privés de leurs emplois. On presse à Rome l'arrêt de sa condamnation [2], que l'on arrache avec peine [3], et que les juges donnent à regret, et même avec des réserves assez obligeantes, pour que l'inexorable évêque de Meaux se plaigne que Rome n'en a pas

[1] Au commencement d'août 1697. Il ne reparut plus à la cour. (RAMSAY.)

[2] Et même en ces termes : « Si Sa Majesté voit prolonger, par « des ménagements qu'on ne comprend pas, une affaire qui « paroissoit être à sa fin, elle saura ce qu'elle aura à faire, et « prendra des résolutions convenables, espérant toujours néan- « moins que Sa Sainteté ne voudra pas la réduire à de si fâ- « cheuses extrémités. » (*Mémoire envoyé à Rome par le Roi; Œuvres de Bossuet*, tome XLIII, page 353.)

[3] Les examinateurs nommés par le pape pour donner leur avis sur le livre des *Maximes des Saints* s'étoient trouvés partagés d'opinion, après soixante-quatre *congrégations* de sept heures chacune, à un grand nombre desquelles le pape avoit assisté en personne. Sur dix examinateurs, cinq décidèrent que le livre des *Maximes des Saints* devoit être exempt de censure; cinq autres déclarèrent qu'il renfermoit un grand nombre de propositions dignes de censure. Enfin Innocent XII, par un bref du 12 mars 1699, condamna le livre des *Maximes des Saints*. On trouve dans la relation du *quiétisme* de l'abbé Phelipeaux le récit fidèle des dispositions de la cour de Rome, des discussions agitées dans les *congrégations* des cardinaux, des incertitudes du pape et de sa répugnance à condamner Fénelon. (M. DE BAUSSET, *Histoire de Bossuet,* tome III, livre X.)

fait assez. Ses ennemis semblent ne pas trouver leur triomphe assez complet. Ils ne savent pas alors qu'ils lui en préparoient un bien plus digne d'envie, et auquel rien n'a manqué, que des imitateurs. Dans le temps même où l'esprit de discorde et de résistance sembloit répandu dans l'Église, où l'on voyoit de tous côtés l'exemple de la révolte [1], et nulle part celui de l'obéissance, Fénelon monte en chaire, annonce qu'il est condamné et qu'il se soumet, invite tous les peuples de son diocèse et tous les chrétiens à se soumettre comme lui; s'oppose au zèle des écrivains de Port-Royal, qui ne voient plus alors que la gloire de le défendre et le plaisir d'attaquer Rome; enfin il publie ce mandement qui nous a été conservé comme un modèle de l'éloquence la plus touchante et de la simplicité évangélique. « A Dieu ne plaise, « dit-il, qu'il soit jamais parlé de nous, que pour se « souvenir qu'un pasteur a cru devoir être aussi sou-« mis que le dernier de son troupeau! » Cet acte de

[1] C'est sans doute d'après le *Mémoire envoyé à Rome par le Roi* que La Harpe a cru pouvoir dire que *l'esprit de discorde et de résistance sembloit répandu dans l'Église;* que *l'on voyoit de tous côtés l'exemple de la révolte*, etc.; mais « Il est « difficile de ne pas trouver au moins de l'exagération dans « l'accusation portée par Louis XIV contre le livre de Fénelon, « qu'il déclare *mettre tout son royaume en combustion.* On ne « voit rien, dans les *mémoires* du temps, qui annonce que la « doctrine des *quiétistes* se fût propagée en France avec une « rapidité si alarmante. Toute la chaleur de cette controverse « étoit concentrée à Paris et à la cour. Elle n'inspiroit, dans « les provinces, d'autre intérêt que celui qui étoit attaché au « nom et aux talents des deux célèbres adversaires. » (M. DE BAUSSET, *Histoire de Bossuet*, tome III, page 329.)

résignation, écrit en peu de mots, et contenu dans une page, a mérité d'échapper à l'oubli où sont plongés ces innombrables volumes, monuments de dispute et de démence, qui ont fait à la religion tout le mal qu'ils pouvoient lui faire, sans produire jamais aucun bien; au lieu qu'il est vrai de dire que si Dieu vouloit faire un miracle pour amener à la foi tout le reste de la terre, il n'en pourroit choisir un plus grand et plus efficace que de renouveler souvent l'exemple et les vertus de Fénelon [1].

[1] Dès que Fénelon eut reçu le bref d'Innocent XII qui le condamnoit, il écrivit à l'évêque d'Arras : *On souffre, mais on ne délibère pas;* et il publia lui-même. dans la chaire de sa métropole, le mandement que voici :

« François, par la grace de Dieu, etc. Nous nous devons à vous sans réserve, mes très chers frères, puisque nous ne sommes plus à nous, mais au troupeau qui nous est confié. C'est dans cet esprit que nous nous sentons obligé de vous ouvrir ici notre cœur, et de continuer de vous faire part de ce qui nous touche sur le livre des *Maximes*. Enfin notre saint-père le pape a condamné ce livre, avec les vingt-trois propositions qui en ont été extraites, par un bref du 12 mars dernier. Nous adhérons à ce bref, mes très chers frères, tant pour le texte du livre que pour les vingt-trois propositions, simplement, absolument, et sans ombre de restriction. Nous nous consolerons, mes très chers frères, de ce qui nous humilie, pourvu que le ministère de la parole que nous avons reçu du Seigneur pour votre sanctification n'en soit point affoibli, et que, nonobstant l'humiliation du pasteur, le troupeau croisse en grace devant Dieu. C'est donc de tout notre cœur que nous vous exhortons à une soumission sincère et à une docilité sans réserve, de peur qu'on n'altère insensiblement la simplicité de l'obéissance, dont nous voulons, moyennant la grace de Dieu, vous donner l'exemple jusqu'au dernier soupir de notre vie. A Dieu ne plaise qu'il soit jamais parlé de nous, si ce

Qui croiroit que cet effort de docilité et de patience ne désarma pas ses ennemis? La haine alla plus

n'est pour se souvenir qu'un pasteur a cru devoir être plus docile que la dernière brebis de son troupeau, et qu'il n'a mis aucune borne à son obéissance! Donné à Cambrai, le 9 avril 1699. » (RAMSAY.)

Quelques mois après son adhésion au bref du pape qui venoit de le condamner, Fénelon voulut perpétuer, dans sa métropole, le souvenir de son entière soumission au décret du saint-siége. Il fit présent à son église d'un très bel ostensoir en vermeil. L'ange qui en formoit la tige soutenoit, avec ses deux mains élevées, la *gloire* où le saint-sacrement étoit renfermé, et fouloit aux pieds sur le socle plusieurs livres hérétiques dont on lisoit aisément les titres. Parmi les ouvrages de Luther, de Calvin, etc., Fénelon fit placer un volume intitulé, *les Maximes des Saints*. J'ai tenu entre mes mains, en 1789, et j'ai examiné à loisir cet ostensoir, dans la sacristie de l'église de Cambrai. (*Le cardinal* MAURY.)

Quelque sincère et quelque prompte que fût la soumission de M. de Cambrai, certaines personnes la regardèrent cependant comme un effet de politique, et quelques autres interprétèrent le bref du pape comme une condamnation de l'ancienne doctrine des saints. Je ne puis mieux éclaircir ces deux points, qu'en rapportant ce que j'ai entendu de la propre bouche de M. de Cambrai. Voici ce qu'il m'a dit souvent :

« Ma soumission n'étoit point un trait de politique, ni un « silence respectueux; mais un acte intérieur d'obéissance ren- « due à Dieu seul. Selon les principes catholiques, j'ai regardé « le jugement de mes supérieurs comme un écho de la volonté « suprême. Je ne me suis point arrêté aux passions, aux pré- « jugés, aux disputes, qui précédèrent ma condamnation..... « J'ai accepté ma condamnation dans toute son étendue. Il est « vrai que les propositions et les expressions dont je m'étois « servi, avec bien moins de correctifs, se trouvent dans les « auteurs canonisés; mais elles n'étoient point propres pour un « ouvrage dogmatique. Il y a une différence de style qui con- « vient aux matières et aux personnes différentes. Il y a un

loin que Rome, et voulut joindre les humiliations de l'auteur à la proscription de l'ouvrage. Ses propres suffragants, assemblés pour recevoir le bref qui le condamne, osent lui reprocher que son mandement ne marque pas un *acquiescement total*, et laisse encore un prétexte à la résistance intérieure. Ils décident, contre l'avis du saint-siége, et malgré les réclamations de Fénelon, que tous ses écrits apologétiques sont proscrits avec son livre; et cet avis passe, en sa présence, à la pluralité[1]. Ainsi l'on accumuloit outrage sur outrage; ainsi, au moment même de son abaissement, on se vengeoit de sa faveur passée, de

« style du cœur, et un autre de l'esprit; un langage de senti« ment, et un autre de raisonnement. Ce qui est souvent une « beauté dans l'un est une imperfection dans l'autre. L'Église » « avec une sagesse infinie, permet l'un à ses enfants simples; « mais elle exige l'autre de ses docteurs. Elle peut donc, selon « les différentes circonstances, sans condamner la doctrine des « saints, rejeter leurs expressions fautives, dont on abuse. » Voilà les discours que M. de Cambrai m'a toujours tenus sur son livre. (RAMSAY.)

[1] Quelques suffragants de l'archevêque de Cambrai, réunis en *assemblée provinciale* dans son palais, pour adhérer au bref du pape, eurent le tort inexcusable de maltraiter Fénelon. L'évêque de Saint-Omer, Valbelle, vouloit qu'il condamnât, outre l'explication des *Maximes des Saints*, tous ses écrits apologétiques. Fénelon lui répondit, avec autant de douceur que de fermeté, que les propositions de son livre n'ayant été condamnées que respectivement, et que le pape n'ayant rien prononcé contre ses autres ouvrages, quoiqu'ils fussent très répandus à Rome, il ne croyait pas devoir aller plus loin que le saint-siége. Cependant il offrit de conclure le procès-verbal à la pluralité des suffrages, au nom de l'assemblée, contre son propre sentiment; et il le fit. (*Le cardinal* MAURY.)

appeloit son exil, comme si l'on pouvoit jamais etre exilé là où notre devoir nous a placés), c'est dans ce temps qu'il signala davantage toutes ses qualités personnelles, qui le rendoient vraiment digne de ce nom de pasteur des peuples, qu'autrefois on donnait aux rois. On a prétendu qu'il regrettoit la cour. N'est-ce point vouloir trop lire dans le cœur des hommes! Il se peut qu'attaché tendrement à la personne du jeune prince, peut-être même à celle de Louis XIV, qu'il étoit difficile de ne pas aimer, attaché sur-tout à des amis tels qu'il savoit les choisir et les mériter, il regrettât quelquefois, et les charmes de leur commerce, et la vue de l'enfant auguste et chéri qu'il avoit élevé pour la France, et qu'il portoit toujours dans son cœur. Mais quel censeur assez sévère, quel homme assez dur pourroit lui reprocher ces sentiments si justes et si naturels? Qu'ils sont loin de cette dégradation trop honteuse et trop ordinaire aux courtisans dépouillés, qui, du moment où ils n'ont plus ni théâtre ni spectateurs, tombent aussitôt accablés du poids d'eux-mêmes, et ne se relèvent plus! Fénelon avoit perdu quelque chose sans doute; on tient à ses premières affections, à ses liens habituels; on tient à ses travaux et à ses espérances. On peut même croire que les vertus qui lui restoient à pratiquer, seules consolations d'un homme tel que lui, pouvoient être d'un plus difficile usage que celles qui l'avoient distingué jusqu'alors. Les grands objets appellent les grands efforts, et les épreuves violentes avertissent l'ame de rassembler ses forces. Il est des sacrifices plus pénibles, parce-qu'ils sont plus durables, qui demandent un courage

de tous les moments et un dévouement continuel. On pouvoit, occupant une place à la cour, s'être montré vigilant et irréprochable, et s'endormir dans la mollesse et l'oisiveté sur le siége épiscopal. Pour se refuser à cette facilité encouragée par l'exemple, de remettre ses fonctions à des mains subalternes, pour échapper aux séductions inséparables de l'autorité, pour résister aux douceurs d'un repos qui semble permis après des occupations laborieuses et des succès brillants, pour se dérober même à l'attrait si noble des arts et de l'étude, enfin pour s'oublier soi-même et appartenir tout entier aux autres, il falloit avoir un trésor inépuisable d'amour pour l'humanité, et ne plus rien voir dans la nature que le plaisir de faire du bien. Il y a peu d'hommes assez corrompus pour n'avoir pas connu quelquefois cette espèce de plaisir; mais il est au moins aussi rare de n'en pas connoître d'autre. Ce fut le seul de Fénelon, dès qu'il fut rendu à ses diocésains; et il ne paroît pas en lisant les historiens de sa vie qu'il pût y avoir dans sa journée des moments dérobés aux fonctions de son ministère. Veiller lui-même sur les exercices d'un séminaire qu'il rapprocha de sa résidence pour s'en occuper de plus près; instruire et former toute cette jeunesse qui doit fournir des soutiens à l'Église, et aux fidèles des pasteurs; parcourir sans cesse les villes et les campagnes pour y présider au maintien de la discipline et au soulagement des peuples; ne croire aucune fonction du sacerdoce indigne de l'épiscopat: un tel plan de conduite ne laisse aucun accès à la dissipation, et permet à peine le délassement. Je ne trace point ici un modèle imaginaire. Je n'use

point du droit des panégyristes, d'écrire quelquefois ce qu'on a dû faire, plutôt que ce qu'on a fait. L'éloge doit être fidèle comme l'histoire; et l'éloquence, soit qu'elle loue, soit qu'elle raconte, a toujours à perdre en se séparant de la vérité. C'est cette vérité même, c'est Fénelon, c'est la foule des monuments historiques, c'est cet amas d'autorités, que j'atteste ici. Je croirois affoiblir leur témoignage, si j'avois eu la vaine prétention d'y ajouter. Oui, c'est lui, c'est cet écrivain si riche, si sublime, cet esprit si brillant et si délicat, qui descendoit jusqu'aux moindres détails de l'administration ecclésiastique, si pourtant on peut descendre en remplissant ses devoirs. Il prêchoit dans une église de village aussi volontiers que dans la chapelle de Versailles [1]. Cette voix qui avoit charmé la

[1] Toutes les semaines, il alloit faire des conférences de piété et des examens théologiques dans son séminaire. Lorsqu'il visitoit son diocèse (et il s'acquittoit exactement de ce devoir), il prêchoit dans tous les villages; mais ses discours n'étoient ordinairement que des exhortations improvisées et paternelles. Il accommodoit les procès à ses dépens, réconcilioit les ennemis les plus acharnés, et ramenoit la paix dans les familles. De retour à Cambrai, il confessoit assidûment et indistinctement dans sa métropole toutes les personnes qui s'adressoient à lui : il y disoit la messe tous les samedis Un jour il aperçut, au moment où il alloit monter à l'autel, une pauvre femme fort âgée, qui paroissoit vouloir et n'osoit lui parler; il s'approcha d'elle avec bonté, et l'enhardit par sa douceur à s'exprimer sans crainte : *Monseigneur,* lui dit-elle en pleurant et en lui présentant une pièce de douze sous, *je n'ose pas, mais j'ai beaucoup de confiance en vos prières; je voudrois vous prier de dire la messe pour moi. — Donnez, ma bonne,* lui répondit Fénelon en acceptant son offrande, *donnez, votre aumône sera agréable à Dieu.* Après la messe, il fit remettre à cette

cour de Louis XIV, ce génie qui avoit éclairé l'Europe, se faisoit entendre à des pâtres et à des artisans, et nul langage ne lui étoit étranger, dès qu'il s'agissoit d'instruire les hommes et de les rendre meilleurs. Il se mettoit sans peine à la portée de ces esprits simples et grossiers. Il ne préparoit point ses discours. C'étoit un père qui parloit à ses enfants, et qui leur parloit d'eux-mêmes. Il étoit sûr d'être inspiré par son cœur; et il sentoit que lorsqu'il n'auroit rien à leur dire, c'est qu'il cesseroit de les aimer. Il ne combattoit point les incrédules en parlant à des laboureurs. Il savoit que s'il est des esprits infortunés et superbes, qui ne connoissent la religion que par des abus, le peuple ne doit la connaître que par des bienfaits.

Les siens se répandoient autour de lui avec abondance et avec choix. Son bien étoit vraiment le bien des pauvres. Le désintéressement lui étoit naturel, et quand le Roi lui donna l'archevêché de Cambrai, il résigna l'abbaye de Saint-Valery, disant qu'il avoit assez et même trop d'un seul bénéfice [1]. Il eût été

femme une petite somme d'argent, et lui promit de dire une seconde messe le lendemain à son intention. (*Le cardinal* Maury.)

[1] Pendant tout le temps que M. l'abbé de Fénelon a été à la cour, il a toujours marqué un parfait désintéressement et un grand oubli de lui-même. Il n'avoit pour tout bénéfice qu'un prieuré médiocre, que M. l'évêque de Sarlat, son oncle, lui avoit résigné. Ayant appris de bonne heure à se contenter de peu, à mesurer sa dépense, à vivre indépendant de la servitude que cause l'intérêt, cette habitude à borner ses desirs, jointe à l'amour surnaturel de la pauvreté de Jésus-Christ, le fit rester six ans à la cour dans une faveur marquée, sans re-

à souhaiter qu'il pût en administrer plusieurs; la bienfaisance n'a jamais trop à donner. Ses revenus étoient distribués entre des ecclésiastiques qui, s'acquittant des devoirs de leur état, n'en recevoient pas assez de secours; et ces maisons de retraite où le sexe, en se mettant à l'abri de la séduction, n'est pas toujours à l'abri de la pauvreté; et ces asiles consacrés au soulagement de l'humanité, où quelquefois elle manque du nécessaire; et ces malheureux qui souffrent en secret plutôt que de s'exposer à rougir, et qui souvent périroient dans l'obscurité, s'il n'y avoit pas quelques ames divines qui cherchent les besoins qui se cachent. Mais que dis-je? Il ne s'agit plus d'infortunes secrètes ou particulières. Une plus vaste scène de malheur s'offre à la sensibilité de Fénelon. Elle n'est point effacée de notre mémoire cette époque désastreuse et terrible, cette année, la plus funeste des dernières années de Louis XIV, où il sem-

cevoir ni demander aucune grace, ni pour lui, ni pour ses parents. Enfin le Roi lui donna l'abbaye de Saint-Valery, en lui faisant une espèce d'excuse de ce qu'il lui donnoit *si peu et si tard*. Quelques mois après, l'archevêché de Cambrai étant venu à vaquer, Sa Majesté l'y nomma; en l'acceptant, Fénelon remit l'abbaye de Saint-Valery. Le Roi en parut étonné et le pressa de la garder. mais Fénelon lui représenta que les revenus de son archevêché étant plus que suffisants, il se croyoit dans le cas où les canons défendent la pluralité des bénéfices. Il se défit en même temps du prieuré qu'il tenoit de son oncle. Ce désintéressement si rare lui attira des louanges, mais il indisposa aussi contre lui bien des personnes que son exemple condamnoit *. (RAMSAY.)

* Ce fut en lui reprochant ce sacrifice volontaire, que l'archevêque de Reims, Le Tellier, lui dit : *Monseigneur, vous nous perdez !* (MAURY.

bloit que le ciel voulût faire expier à la France ses prospérités orgueilleuses, et obscurcir l'éclat du plus beau règne qui eût encore illustré ses annales. La terre, stérile sous les flots de sang qui l'inondent, devient cruelle et barbare comme les hommes qui la ravagent; et l'on s'égorge en mourant de faim. Les peuples, accablés à la fois par une guerre malheureuse, par les impôts et par le besoin, sont livrés au découragement et au désespoir. Le peu de vivres qu'on a pu conserver ou recueillir est porté à un prix qui effraie l'indigence, et qui pèse même à la richesse[1]. Une armée, alors la seule défense de l'État, attend en vain sa subsistance des magasins qu'un hiver destructeur n'a pas permis de remplir. Fénelon donne l'exemple de la générosité; il envoie le premier toutes les récoltes de ses terres, et l'émulation gagnant de proche en proche, les pays d'alentour font les mêmes efforts, et l'on devient libéral même dans la disette. Les maladies, suite inévitable de la misère, désolent bientôt et l'armée et les provinces. L'invasion de l'ennemi ajoute encore la terreur et la consternation à tant de fléaux accumulés. Les campagnes sont désertes, et leurs habitants épouvantés fuient dans les villes. Les asiles manquent à la foule des malheureux. C'est alors que Fénelon fit voir que les cœurs sensibles, à qui l'on reproche d'étendre leurs affections sur le genre humain, n'en aiment pas moins leur patrie[2]. Son palais est ouvert aux ma-

[1] L'année 1709 étoit une année d'excessive cherté : l'armée de Flandre étoit sans magasins. (RAMSAY.)

[2] Personne n'aimoit mieux que lui sa patrie; mais il ne pou-

lades, aux blessés, aux pauvres sans exception. Il engage ses revenus pour faire ouvrir des demeures à ceux qu'il ne sauroit recevoir. Il leur rend les soins les plus charitables, il veille sur ceux qu'on doit leur rendre; il n'est effrayé ni de la contagion, ni du spectacle de toutes les infirmités humaines rassemblées sous ses yeux. Il ne voit en eux que l'humanité souffrante. Il les assiste, leur parle, les encourage. Oh! comment se défendre de quelque attendrissement, en voyant cet homme vénérable par son âge, par son rang, par ses lumières, tel qu'un génie bienfaisant, au milieu de tous ces malheureux qui le bénissent, distribuer les consolations et les secours, donner les plus touchants exemples de ces mêmes vertus dont il avoit donné les plus touchantes leçons [1]!

voit souffrir qu'on en cherchât les intérêts en violant les droits de l'humanité, ni qu'on l'exaltât en dégradant le mérite des autres peuples. *J'aime mieux ma famille*, disoit-il, *que moi-même; j'aime mieux ma patrie que ma famille; mais j'aime encore mieux le genre humain que ma patrie.* (Ramsay.)

[1] Un jour qu'il se promenoit autour des tables qu'il avoit fait dresser dans ses appartements pour nourrir ces infortunés habitants de la campagne, il vit un paysan, jeune encore, qui ne mangeoit point, et lui en demanda la raison : *Hélas! monseigneur*, lui dit le paysan, *je n'ai pas eu le temps, en fuyant de ma cabane, d'emmener une vache qui me donnoit beaucoup de lait et nourrissoit ma famille; les ennemis me l'auront enlevée, et je n'en trouverai pas une aussi bonne.* Fénelon promit de lui donner une autre vache, si les soldats enlevoient la sienne. Après avoir fait d'inutiles efforts pour le consoler, il voulut avoir une indication précise de la chaumière qu'habitoit ce paysan à une lieue de Cambrai; il partit ensuite à dix heures du soir, à pied, avec son sauf-conduit et un seu-

Hélas! la classe la plus nombreuse des humains est, dans presque tous les états, réduite à un tel degré d'impuissance et de misère, tellement dévouée à l'oppression et à la pauvreté, que plus d'un pays seroit devenu peut-être une solitude, si des vertus souvent ignorées ne combattoient sans cesse les crimes ou les erreurs de la politique. Plus d'un homme public, plus d'un particulier même a renouvelé ces traits d'une bonté compatissante et généreuse. Mais leurs belles actions ont obtenu moins d'éloges, parceque leurs noms avoient moins d'éclat [1]. Celui de Fénelon étoit

domestique. Il se rendit à ce village, ramena lui-même la vache à Cambrai vers le milieu de la nuit, alla sur-le-champ en donner avis à ce pauvre laboureur, et dut goûter un bien doux repos après une si bonne action. (*Le cardinal* MAURY.)

Voici un autre trait de cette vertu simple, humaine, et surtout indulgente, que l'archevêque de Cambrai savoit encore mieux pratiquer que définir. Un de ses curés se félicitoit en sa présence d'avoir aboli les danses des paysans, les jours de dimanches et de fêtes. *Monsieur le curé,* lui dit Fénelon, *ne dansons point; mais permettons à ces pauvres gens de danser: pourquoi les empêcher d'oublier un moment combien ils sont malheureux?*

[1] Ce fut après les désastres de Hochstedt, de Ramillies, d'Oudenarde, et de Malplaquet, que Fénelon, placé sur le principal théâtre de la guerre, montra ce beau caractère et ces grandes vertus qui ont autant honoré sa mémoire que les productions de son génie... Mais Fénelon ne se bornoit pas à des œuvres de charité envers les particuliers. Ce fut à sa générosité personnelle que l'armée du Roi dut une grande partie de ses subsistances pendant la campagne qui suivit l'hiver de 1709... Fénelon livra tous ses magasins aux ministres de la guerre et des finances; il ne se réserva que ce qui étoit strictement nécessaire pour sa consommation et pour celle des militaires qui venoient lui demander l'hospitalité. Le contrôleur

en vénération dans l'Europe, et sa personne étoit chère aux étrangers, et même à nos ennemis. Eugène et Marlborough, qui accabloient alors la France, lui prodiguèrent toujours ces déférences et ces hommages que la victoire et l'héroïsme accordent volontiers aux talents paisibles et aux vertus désarmées. Des détachements étoient commandés pour garder ses terres, et l'on escortoit ses grains jusqu'aux portes de sa métropole. Tout ce qui lui appartenoit étoit sacré. Le respect et l'amour que l'on avoit pour son nom avoient subjugué même cette espèce de soldats qui semblent devoir être plus féroces que les autres, puisqu'ils se sont réservé ce que la guerre a de plus cruel, la dévastation et le pillage. Leurs chefs lui écrivoient qu'il étoit libre de voyager dans son diocèse sans danger et sans crainte, qu'il pouvoit se dispenser de demander des escortes françoises, et qu'ils le prioient de permettre qu'eux-mêmes lui servissent de gardes. Ils lui tenoient parole; et l'on vit plus d'une fois l'archevêque Fénelon conduit par des hus-

général l'invita à fixer lui-même le prix des grains qu'il venoit de fournir avec tant de générosité dans un si pressant besoin. La réponse de Fénelon dut avertir le ministre qu'il avoit trouvé dans l'archevêque de Cambrai un munitionnaire général des armées qui ressembloit peu à ceux avec qui il étoit dans l'habitude de traiter : *Je vous abandonne mes blés, monsieur; ordonnez ce qu'il vous plaira, tout sera bon.* Il écrivit en même temps au duc de Chevreuse : *Si on manquoit par malheur d'argent pour de si pressants besoins, j'offre ma vaisselle d'argent et tous mes autres effets, ainsi que le peu qui me reste de blé. Je voudrois servir de mon argent et de mon sang,* ET NON FAIRE MA COUR. Tel étoit l'homme qu'on avoit eu la perfidie de représenter à Louis XIV comme son ennemi.

sards autrichiens. Il doit être bien doux d'obtenir un pareil empire; il l'est même de le raconter.

S'il avoit cet ascendant sur ceux qui ne le connoissoient que par la renommée, combien devoit-il être adoré de ceux qui l'approchoient [1]! On croit aisément en lisant ses écrits et ses lettres tout ce que ses contemporains rapportent des charmes de sa société [2].

[1] Sa vertu obtint le triomphe le plus flatteur et le plus doux, dans une occasion qui dut être bien chère à son cœur. Les liaisons et les correspondances de Fénelon avec les généraux de la coalition étant suspectées à la cour, les ennemis de l'archevêque de Cambrai parvinrent à placer auprès de lui un ecclésiastique de grande naissance, qu'il croyoit n'être que son grand-vicaire et qui étoit son espion. Cet homme eut la bassesse de calomnier Fénelon pendant quatre années de suite. Accablé de remords, et profondément frappé des vertus de ce grand homme, il entra un matin dans son cabinet, et se jetant à ses genoux : *Monseigneur*, s'écria-t-il les yeux baignés de larmes, *vous m'avez regardé jusqu'à présent comme un homme d'honneur, je suis le dernier des scélérats. Je ne suis venu auprès de vous que pour être votre délateur; et n'ayant rien aperçu de répréhensible ni dans votre conduite ni dans vos discours, je vous ai calomnié de toutes les manières pour ne point paroître inutile aux misérables qui m'ont envoyé ici. Je dois cette réparation à toutes vos vertus; ne croyez pas que je vous demande ma grace; je vais m'ensevelir à la Trappe, et expier, jusqu'à ma mort, le mal que j'ai voulu vous faire.* Il tint parole, et alla mourir à la Trappe. (D'ALEMBERT et *le cardinal* MAURY.)

[2] Ce prélat étoit un grand homme maigre, bien fait, avec un grand nez, des yeux d'où le feu et l'esprit sortoient comme un torrent, et une physionomie telle que je n'en ai jamais vu qui lui ressemblât, et qui ne pouvoit s'oublier, quand on ne l'auroit vue qu'une fois; elle rassembloit tout, et les contraires ne s'y combattoient point; elle avoit de la gravité et de l'agrément, du sérieux et de la gaieté; elle sentoit également le

Son humeur étoit égale, sa politesse affectueuse et simple, sa conversation féconde et animée. Une gaieté douce tempéroit en lui la dignité de son ministère, et le zèle de la religion n'eut jamais chez lui ni sécheresse ni amertume. Sa table étoit ouverte pendant la guerre à tous les officiers ennemis ou nationaux que sa réputation attiroit en foule à Cambrai. Il trouvoit encore des moments à leur donner au milieu des devoirs et des fatigues de l'épiscopat. Son sommeil étoit court, ses repas d'une extrême frugalité, ses mœurs d'une pureté irréprochable. Il ne connoissoit ni le jeu ni l'ennui. Son seul délassement étoit la promenade, encore trouvoit-il le secret de la faire rentrer dans ses exercices de bienfaisance. S'il rencontroit des paysans, il se plaisoit à les entretenir; on le voyoit assis sur l'herbe au milieu d'eux, comme autrefois saint Louis sous le chêne de Vincennes. Il entroit même dans leurs cabanes, et recevoit avec plaisir tout ce que lui offroit leur simplicité hospitalière. Sans doute ceux qu'il honora de semblables visites racontèrent plus d'une fois à la génération qu'ils vi-

docteur, l'évêque, le grand seigneur. Tout ce qui y surnageoit, ainsi que dans toute sa personne, c'étoit la finesse, l'esprit, les graces, la douceur, et sur-tout la noblesse : il falloit faire effort pour cesser de le regarder. Tous ses portraits sont parlants, sans toutefois avoir pu attraper la justesse de l'harmonie qui frappoit dans l'original, et la délicatesse de chaque caractère que ce visage rassembloit; ses manières y répondoient dans la même proportion, avec une aisance qui en donnoit aux autres, et cet air et ce bon goût, qu'on ne tient que de l'usage de la meilleure compagnie et du grand monde, qui se trouvoit répandu de soi-même dans toutes ses conversations. (*Mémoires du duc de* Saint-Simon.)

rent naître que leur toit rustique avoit reçu Fénelon.

Vers ses dernières années, il se trouva engagé dans une sorte de correspondance philosophique avec le duc d'Orléans, depuis régent de France, sur ces grandes questions qui tourmentent la curiosité humaine, et auxquelles la révélation seule peut répondre. C'est ce commerce qui produisit les *Lettres sur la religion*. C'est vers ce temps que l'on crut qu'il desiroit de revenir à la cour. On prétendoit qu'il ne s'étoit déclaré contre le jansénisme que pour flatter les opinions de Louis XIV, et pour se venger du cardinal de Noailles, qui avoit condamné le quiétisme. Mais Fénelon connoissoit-il la vengeance? N'étoit-il pas fait pour aimer le pieux Noailles, quoiqu'il ne pensât pas comme lui? N'avoit-il pas été toujours opposé à la doctrine de Port-Royal? Enfin est-ce dans la retraite et dans la vieillesse que cet homme incorruptible, qui n'avoit jamais flatté, même à la cour, auroit appris l'art des souplesses et de la dissimulation? Nous avons des lettres originales où il proteste de la pureté de ses intentions, et ne parle du cardinal de Noailles que pour le plaindre et pour l'estimer. Gardons-nous de récuser ce témoignage. Quelle ame mérita mieux que la sienne de n'être pas légèrement soupçonnée? Il me semble que, dans tous les cas, le parti qui coûte le plus à prendre, c'est de croire que Fénelon a pu tromper.

Sa vie, qui n'excéda pas le terme le plus ordinaire des jours de l'homme, puisqu'elle ne s'étendit guère au delà de soixante ans, éprouva cependant l'amertume qui semble réservée aux longues carrières. Il vit mourir tout ce qu'il aimoit. Il pleura Beauvilliers

et Chevreuse ; il pleura le duc de Bourgogne, cet objet de ses affections paternelles qui naturellement devoit lui survivre. C'est alors qu'il s'écria : « Tous mes liens sont rompus. » Il suivit de près son élève. Une maladie violente et douloureuse l'emporta en six jours [1]. Il souffrit avec constance, et mourut avec la tranquillité d'un cœur pur, qui ne voit dans la mort que l'instant où la vertu se rapproche de l'Être suprême, dont elle est l'ouvrage. Ses dernières paroles furent des expressions de respect et d'amour pour le roi qui l'avoit disgracié, et pour l'Église qui le condamna. Il ne s'étoit jamais plaint ni de l'un ni de l'autre [2].

[1] Fénelon termina sa carrière, sans argent et sans dettes, à Cambrai, le 7 janvier 1715, huit mois avant la mort de Louis XIV. L'archevêque de Cambrai venoit de faire une visite pastorale; il se mit en route à l'entrée de la nuit. Tandis que son carrosse traversoit un pont, une vache qui paissoit dans un ravin effraya ses chevaux : la voiture versa et fut fracassée. Fénelon reçut une commotion très violente, qui devint la cause de sa mort. Cette anecdote est très certaine ; mais il ne l'est pas moins que Louis XIV, vivement touché du zèle avec lequel l'archevêque de Cambrai avoit secondé ses ministres à Utrecht, et des divers mémoires qu'il avoit composés pour l'instruction des ambassadeurs en 1712, manifestoit, selon la ferme assertion du marquis de Fénelon, son neveu, quelque velléité de le rappeler à la cour, lorsqu'il apprit sa mort. *Il nous manque,* dit le Roi, *au moment où nous aurions pu le consoler et lui rendre justice.* (*Le cardinal* MAURY.)

[2] Voici ce qu'il écrivoit, la veille de sa mort, au confesseur du Roi.

A Cambrai, ce 6 janvier 1715.

« Je viens de recevoir l'extrême-onction. C'est dans cet état, « mon R. P., que je me prépare à aller paroître devant Dieu,

Sa mémoire doit avoir le même avantage que sa vie, celui de faire aimer la religion. Ah! si elle eût toujours été annoncée par des ministres tels que lui, quelle gloire pour elle, et quel bonheur pour les hu-

« et que je vous supplie instamment de présenter au Roi mes « véritables sentiments.

« Je n'ai jamais eu que docilité pour l'Église, et qu'horreur « pour les nouveautés. J'ai reçu la condamnation de mon livre « avec la simplicité la plus absolue. Je n'ai jamais été un seul « moment en ma vie, sans avoir, pour la personne du Roi, la « plus vive reconnoissance, le zèle le plus ingénu, et l'attache- « ment le plus inviolable.....

« Je souhaite à Sa Majesté une longue vie, dont l'Église aussi « bien que l'État ont infiniment besoin. Si je puis aller voir « Dieu, je lui demanderai souvent cette grace. » (RAMSAY, *Hist. de la vie de M. de Fénelon*, page 182, édition de 1724.)

Aucun éloge ne fut prononcé sur la tombe de Fénelon, point d'oraison funèbre dans le temple, point de panégyrique à la cour; l'Académie n'osa pas même placer le *Télémaque* parmi les titres de ce grand écrivain. Louis XIV vivoit encore, et le silence du cercueil ne fut interrompu que par des larmes.

Plus tard, au milieu des barbaries de notre révolution, des ouvriers étant descendus dans les caveaux de la cathédrale de Cambrai, on les employa à briser toutes les tombes. Les cercueils de plomb furent envoyés à l'arsenal, et les cendres des pasteurs dispersées dans le cimetière; mais, lorsqu'on arriva au sépulcre de Fénelon, les autorités accoururent, et, par une espèce de prodige, toutes les ames se trouvèrent adoucies. Ses cendres ne furent point jetées au vent, un nouveau cercueil leur fut accordé; on les porta dans la ville, dit le procès-verbal, *avec décence et vénération,* puis il fut décidé qu'un tombeau recevroit les restes du prélat, et consacreroit à la fois sa mémoire et le respect de la cité, à une époque où les cendres mêmes des rois n'avoient pas été respectées! (AIMÉ-MARTIN, *Études sur la vie de Fénelon.*)

mains! Quel honnête homme refusera d'être de la religion de Fénelon?

Grand Dieu! car il semble que l'hommage que je viens de rendre à l'un de tes plus dignes adorateurs soit un titre pour t'implorer; confirme nos vœux et nos espérances. Fais que les vertus de tes ministres imposent silence aux détracteurs de leur foi; que les maximes de Fénelon qu'un grand roi trouva *chimériques* soient réalisées par de bons princes qui seront plus grands que lui; qu'au lieu de ces prétendus secrets de politique, qui ne sont que l'art facile et méprisable de l'intrigue et du mensonge, on apprenne de Fénelon qu'il n'est qu'un seul secret vraiment rare, vraiment beau, celui de rendre les peuples heureux; que tous les hommes soient convaincus que leur vraie gloire est d'être bons, parceque leur nature est d'être foibles; que cette gloire soit la seule qu'ambitionnent les souverains, la seule dont leurs sujets leur tiennent compte; que l'on songe que dix années du règne de Henri IV font disparoître devant lui, comme la poussière, toute cette foule de héros imaginaires, qui n'ont su que détruire ou tromper; qu'enfin toutes les puissances de la terre qui se glorifient d'être émanées de toi ne s'en ressouviennent que pour songer à te ressembler.



FIN DE L'ÉLOGE DE FÉNELON.

# TÉLÉMAQUE.

## LIVRE PREMIER.

# SOMMAIRE

## DU LIVRE PREMIER.

---

Télémaque, conduit par Minerve sous la figure de Mentor, est jeté par une tempête dans l'île de Calypso. Cette déesse, inconsolable du départ d'Ulysse, fait au fils de ce héros l'accueil le plus favorable ; et, concevant aussitôt pour lui une violente passion, elle lui offre l'immortalité, s'il veut demeurer avec elle. Pressé par Calypso de faire le récit de ses aventures, il lui raconte son voyage à Pylos et à Lacédémone, son naufrage sur la côte de Sicile, le danger qu'il y courut d'être immolé aux mânes d'Anchise, le secours que Mentor et lui donnèrent à Aceste, roi de cette contrée, dans une incursion de Barbares, et la reconnoissance que ce prince leur en témoigna, en leur donnant un vaisseau phénicien pour retourner dans leur pays.



# LIVRE I.

Calypso ne pouvoit se consoler du départ d'Ulysse[1]. Dans sa douleur, elle se trouvoit malheureuse d'être immortelle[2]. Sa grotte ne résonnoit plus de son

[1] Ulysse avoit quitté Calypso par l'ordre de Jupiter. Voyez le cinquième livre de l'*Odyssée*.

[2] Vénus, dans l'idylle de Bion sur la mort d'Adonis, se plaint de vivre et d'être déesse, et de ne pouvoir suivre son amant :

> ἁ δὲ τάλαινα
> Ζώω καὶ θεὸς ἐμμὶ, καὶ οὐ δύναμαί σε διώκειν.

Calypso elle-même dira plus bas, livre VI : « Ma divinité ne « me sert plus qu'à rendre mon malheur éternel. Oh ! si « j'étois libre de me donner la mort pour finir mes dou- « leurs ! » Ce qui est imité du discours d'Inachus dans Ovide (*Métam.* I, 661) :

> Nec finire licet tantos mihi morte dolores ;
> Sed nocet esse deum, præclusaque janua leti
> Æternum nostros luctus extendit in ævum.

chant : les nymphes qui la servoient n'osoient lui parler. Elle se promenoit souvent seule sur les gazons fleuris dont un printemps éternel bordoit son île[1] : mais ces beaux lieux, loin de modérer sa douleur, ne faisoient que lui rappeler le triste souvenir d'Ulysse, qu'elle y avoit vu tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demeuroit immobile sur le rivage de la mer, qu'elle arrosoit de ses larmes ; et elle étoit sans cesse tournée vers le côté où le vaisseau d'Ulysse, fendant les ondes, avoit disparu à ses yeux.

Tout-à-coup elle aperçut les débris d'un navire qui venoit de faire naufrage, des bancs de rameurs mis en pièces, des rames écartées çà et là sur le sable, un gouvernail, un mât, des cordages flottants sur la côte : puis elle découvre de loin deux hommes, dont l'un paroissoit âgé ; l'autre, quoique jeune, ressembloit à Ulysse. Il avoit sa douceur et sa fierté, avec sa taille et sa démarche majestueuse. La déesse comprit que c'étoit Télémaque, fils de ce héros.

[1] Homère donne à cette île le nom d'Ogygie. Une note d'un ancien éditeur du *Télémaque* dit qu'Ogygie est Gaulus, aujourd'hui Gozzo, près de Malte. Callimaque avoit eu cette opinion. Celle de Scylax, qui place Ogygie près des côtes de la Grande-Grèce, au voisinage du cap Lacinium, aujourd'hui le cap Colonne, est plus probable et plus généralement suivie. Voyez l'Annotateur de la traduction françoise de Strabon, t. I, p. 98.

Mais, quoique les dieux surpassent de loin en connoissance tous les hommes, elle ne put découvrir qui étoit cet homme vénérable dont Télémaque étoit accompagné : c'est que les dieux supérieurs cachent aux inférieurs tout ce qui leur plaît; et Minerve, qui accompagnoit Télémaque sous la figure de Mentor, ne vouloit pas être connue de Calypso.

Cependant Calypso se réjouissoit d'un naufrage qui mettoit dans son île le fils d'Ulysse, si semblable à son père. Elle s'avance vers lui; et, sans faire semblant de savoir qui il est, « D'où vous vient, lui dit-elle, cette témérité d'aborder en mon île ? Sachez, jeune étranger, qu'on ne vient point impunément dans mon empire. » Elle tâchoit de couvrir sous ces paroles menaçantes la joie de son cœur, qui éclatoit malgré elle sur son visage.

Télémaque lui répondit : « O vous, qui que vous soyez[1], mortelle ou déesse (quoique à vous voir on ne puisse vous prendre que pour une

[1] Le discours d'Ulysse à Nausicaa (*Od.* VI, 149) commence par une pensée semblable :

> Γουνοῦμαί σε, ἄνασσα. Θεός νύ τις ἦ βροτός ἐσσι.

Énée, dans l'*Énéide* (I, 327), dit à Vénus, qu'il rencontre sans la connoitre :

> O quam te memorem, virgo? Namque haud tibi vultus
> Mortalis, nec vox hominem sonat. O dea certe.

divinité), seriez-vous insensible au malheur d'un fils qui, cherchant son père à la merci des vents et des flots, a vu briser son navire contre vos rochers ? » « Quel est donc votre père que vous cherchez ? » reprit la déesse. « Il se nomme Ulysse, dit Télémaque ; c'est un des rois qui ont, après un siége de dix ans, renversé la fameuse Troie. Son nom fut célèbre, dans toute la Grèce et dans toute l'Asie, par sa valeur dans les combats, et plus encore par sa sagesse dans les conseils. Maintenant, errant dans toute l'étendue des mers, il parcourt[1] tous les écueils les plus terribles. Sa patrie semble fuir devant lui[2]. Pénélope, sa femme, et moi, qui suis son fils, nous avons perdu l'espérance de le revoir. Je cours, avec les mêmes dangers que lui, pour apprendre où il est. Mais que dis-je ! peut-être qu'il est maintenant enseveli dans les profonds abymes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs ; et, si vous savez, ô déesse, ce que les destinées

[1] Dans l'édition des *Œuvres complètes de Fénelon*, Paris, 1824, on lit, *il a parcouru;* mais l'un des manuscrits porte, *il parcourt*.

[2] Fénelon semble s'être souvenu de ces vers, que Virgile (*Én*. V, 626) met dans la bouche de Béroé :

Septima post Trojæ excidium jam vertitur æstas,
Quum freta, quum terras omnes, tot inhospita saxa
Sideraque emensæ, ferimur ; dum per mare magnum
Italiam sequimur fugientem, et volvimur undis.

ont fait pour sauver ou pour perdre Ulysse, daignez en instruire son fils Télémaque. »

Calypso, étonnée et attendrie de voir dans une si vive jeunesse tant de sagesse et d'éloquence, ne pouvoit rassasier ses yeux en le regardant ; et elle demeuroit en silence. Enfin elle lui dit : « Télémaque, nous vous apprendrons ce qui est arrivé à votre père. Mais l'histoire en est longue : il est temps de vous délasser de tous vos travaux. Venez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon fils ; venez : vous serez ma consolation dans cette solitude ; et je ferai votre bonheur, pourvu que vous sachiez en jouir. »

Télémaque suivoit la déesse accompagnée d'une foule de jeunes nymphes, au-dessus desquelles elle s'élevoit de toute la tête[1], comme un grand chêne dans une forêt élève ses branches épaisses au-dessus de tous les arbres qui l'environnent. Il admiroit l'éclat de sa beauté, la riche pourpre de sa robe longue et flottante,

[1] Homère (*Odyss.* VI, 107), décrivant Diane au milieu des nymphes, dit de même qu'elle les surpasse de toute la tête :

Πασάων δ' ὑπὲρ ἥγε κάρη ἔχει ἠδὲ μέτωπα.

Virgile (*Én.* VII, 784) emploie la même image, en parlant de Turnus :

Ipse inter primos præstanti corpore Turnus
Vertitur, arma tenens, et toto vertice supra est.

ses cheveux noués par derrière négligemment, mais avec grace[1], le feu qui sortoit de ses yeux, et la douceur qui tempéroit cette vivacité. Mentor, les yeux baissés, gardant un silence modeste, suivoit Télémaque.

On arriva à la porte de la grotte de Calypso, où Télémaque fut surpris de voir, avec une apparence de simplicité rustique, des objets propres à charmer les yeux. Il est vrai qu'on n'y voyoit ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes[2], ni tableaux, ni statues; mais cette grotte étoit taillée dans le roc, en voûte pleine de rocailles et de coquilles; elle étoit tapissée d'une jeune vigne qui étendoit ses branches souples également de tous côtés[3]. Les doux zéphyrs conservoient en ce lieu, malgré les ardeurs du soleil, une délicieuse fraîcheur; des

1 Cui flavam religas comam,
Simplex munditiis?
HOR. I, *Od.* V.

2 Non ebur, neque aureum
Mea renidet in domo lacunar;
Non trabes Hymettiæ
Premunt columnas ultima recisas
Africa.
HOR. II, *Od.* XVIII.

3 Ce détail, et quelques uns de ceux qui suivent, sont pris de la description qu'a faite Homère de la grotte de Calypso (*Odyssée* V, 68):

Ηδ' αὐτοῦ τετάνυστο περὶ σπείους γλαφυροῖο
Ημερὶς ἡβώωσα, τεθήλει δὲ σταφυλῇσιν.

fontaines[1], coulant avec un doux murmure sur des prés semés d'amarantes et de violettes[2], formoient en divers lieux des bains aussi purs et aussi clairs que le cristal; mille fleurs naissantes émailloient les tapis verts dont la grotte étoit environnée. Là on trouvoit un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or[3], et dont la fleur, qui se renouvelle dans toutes les saisons, répand le plus doux de tous les parfums. Ce bois sembloit couronner ces belles prairies, et formoit une nuit que les rayons du soleil ne pouvoient percer[4] : là on n'entendoit jamais que le chant des oiseaux, ou le bruit d'un ruisseau qui, se précipitant du haut d'un rocher, tomboit à gros bouillons pleins d'écume, et s'enfuyoit au travers de la prairie[5].

1 Κρῆναι δ' ἑξείης πίσυρες ῥέον ὕδατι λευκῷ.
*Ibid.* 70.

2 Ἀμφὶ δὲ λειμῶνες μαλακοὶ ἴου ἠδὲ σελίνου
Θήλεον. . . . . . . . . . . . . . . . .
*Ibid.* 72.

Il est probable que Fénelon a employé le mot d'amarante, sans y attacher d'idée bien précise, et pour désigner simplement une fleur agréable.

3 C'est-à-dire un bois d'orangers.

4 . . . . . ἐν λόχμῃ πυκινῇ . . . . . . .
Τὴν μὲν ἄρ οὔτ' ἀνέμων διάει μένος ὑγρὸν ἀέντων,
Οὔτε μιν ἠέλιος φαέθων ἀκτῖσιν ἔβαλλεν.
*Odyss.* XIX, 439.

5 . . . tenuis fugiens per gramina rivus.
(Virg. *G.* IV, 19.)

La grotte de la déesse étoit sur le penchant d'une colline. De là on découvroit la mer, quelquefois claire et unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers[1], où elle se brisoit en gémissant et élevant ses vagues comme des montagnes[2]; d'un autre côté on voyoit une rivière, où se formoient des îles bordées de tilleuls fleuris et de hauts peupliers, qui portoient leurs têtes superbes jusque dans les nues. Les divers canaux qui formoient ces îles sembloient se jouer dans la campagne : les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité; d'autres avoient une eau paisible et dormante; d'autres, par de longs détours, revenoient sur leurs pas, comme pour remonter vers leur source, et sembloient ne

1 ... Insani feriant sine litora fluctus.
VIRG. *Ecl.* IX 43.

Il dira au commencement du livre VII, par la même métaphore, que l'île est bordée de rochers affreux, « contre lesquels la mer va *follement* combattre. »

2 Quum mare surrexit, cumulusque immanis aquarum
In montis speciem curvari et crescere visus.
OVID. *Metam.* XV, 508.

Cette comparaison hyperbolique a été souvent employée, et par les poëtes, et par les prosateurs. On peut consulter l'interprète de la traduction grecque des *Métamorphoses* d'Ovide par Planude, page 682. Dans la tempête du livre V, Fénelon répète cette image : « quelquefois aussi une vague « haute comme une montagne venoit passer sur nous. »

pouvoir quitter ces bords enchantés[1]. On apercevoit de loin des collines et des montagnes qui se perdoient dans les nues, et dont la figure bizarre formoit un horizon à souhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines étoient couvertes de pampre vert qui pendoit en festons : le raisin, plus éclatant que la pourpre, ne pouvoit se cacher sous les feuilles, et la vigne étoit accablée sous son fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier, et tous les autres arbres, couvroient la campagne, et en faisoient un grand jardin.

Calypso, ayant montré à Télémaque toutes ces beautés naturelles, lui dit : « Reposez-vous ; vos habits sont mouillés, il est temps que vous en changiez. Ensuite, nous nous reverrons ; et je vous raconterai des histoires dont votre cœur sera touché. » En même temps elle le fit entrer avec Mentor dans le lieu le plus secret et le plus reculé d'une grotte voisine de celle où la déesse[2]

[1] Ce fleuve coule lentement,
Et s'éloigne à regret d'un séjour si charmant.
QUINAULT, *Arm.* II, 3.

[2] Cette construction est gênée et peu correcte : *elle*, c'est-à-dire *la déesse*, fit entrer Télémaque dans une grotte voisine de celle où *la déesse* demeuroit. Il pouvoit écrire : « *la déesse* « le fit entrer... de celle où *elle* demeuroit. » Philostrate a la même construction (*Her.* p. 136) : εἶναι δὲ αὐτῷ καὶ χειροήθη δράκοντα, ὃν ξυμπίνειν τε καὶ ξυνεῖναι τῷ Αἴαντι. Dans cette phrase, αὐτῷ se doit entendre d'Ajax, nommé plus loin. L'éditeur de

demeuroit. Les nymphes avoient eu soin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cèdre, dont la bonne odeur se répandoit de tous côtés[1]; et elles y avoient laissé des habits pour les nouveaux hôtes.

Télémaque, voyant qu'on lui avoit destiné une tunique d'une laine fine dont la blancheur effaçoit celle de la neige, et une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaisir qui est naturel à un jeune homme, en considérant cette magnificence.

Mentor lui dit d'un ton grave : « Est-ce donc là, ô Télémaque, les pensées qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulysse? Songez plutôt à soutenir la réputation de votre père, et à vaincre la fortune qui vous persécute. Un jeune homme, qui aime à se parer vainement comme une femme, est indigne de la sagesse et de la gloire :

Philostrate a cité une phrase pareille de Salluste (*Jugurth.* 75): « finitimis imperat (Metellus) qui se post regis fugam « Metello dederant. » M. Rollin a dit dans son *Histoire ancienne* : « le desir qu'*il* avoit (*il* c'est Antigone) de sur« prendre Ptolémée fit négliger à *Antigone* un conseil si salu« taire. » Mais il en a été vivement repris par l'abbé Bellanger : « Voilà, dit le censeur, un tour nouveau! Un écrivain « du commun diroit : Le desir qu'avoit Antigone... lui fit « négliger. »

[1] Πῦρ μὲν ἐπ' ἐσχαρόφιν μέγα καίετο, τηλόθι δ' ὀδμὴ
Κέδρου τ' εὐκεάτοιο θύου τ' ἀνὰ νῆσον ὀδώδει,
Δαιομένων.

Hom. *Od.* V, 59.

la gloire n'est due qu'à un cœur qui sait souffrir la peine et fouler aux pieds[1] les plaisirs. »

Télémaque répondit en soupirant : « Que les dieux me fassent périr, plutôt que de souffrir que la mollesse et la volupté s'emparent de mon cœur ! Non, non ; le fils d'Ulysse ne sera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche et efféminée. Mais quelle faveur du ciel nous a fait trouver, après notre naufrage, cette déesse ou cette mortelle qui nous comble de biens ? »

« Craignez, repartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux ; craignez ses trompeuses douceurs plus que les écueils qui ont brisé votre navire : le naufrage et la mort sont moins funestes que les plaisirs qui attaquent la vertu. Gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera. La jeunesse est présomptueuse ; elle se promet tout d'elle-même ; quoique fragile, elle croit pouvoir tout, et n'avoir jamais rien à craindre ; elle se confie légèrement et sans précaution. Gardez-vous d'écouter les paroles douces et flatteuses de Calypso, qui se glisseront comme un serpent sous les fleurs[2] ; craignez le

[1] Il y a quelque chose d'étrange dans cette métaphore d'un *cœur* qui foule *aux pieds* les plaisirs. « La mort et la vie sont *aux mains de la langue*, » dit le sage auteur des *Proverbes* (18, 21) : « Mors et vita in manibus linguæ. »

[2] Frigidus (o pueri, fugite hinc !) latet anguis in herba.
VIRG. *Ecl.* III, 93.

poison caché. Défiez-vous de vous-même ; et attendez toujours mes conseils. »

Ensuite ils retournèrent auprès de Calypso, qui les attendoit. Les nymphes, avec leurs cheveux tressés et des habits blancs, servirent d'abord un repas simple, mais exquis pour le goût et pour la propreté. On n'y voyoit aucune autre viande que celle des oiseaux qu'elles avoient pris dans des filets, ou des bêtes qu'elles avoient dercées de leurs flèches à la chasse. Un vin plus doux que le nectar couloit des grands vases d'argent dans des tasses d'or couronnées de fleurs. On apporta dans des corbeilles tous les fruits que le printemps promet, et que l'automne répand sur la terre. En même temps, quatre jeunes nymphes se mirent à chanter. D'abord elles chantèrent le combat des dieux contre les Géants ; puis les amours de Jupiter et de Sémélé ; la naissance de Bacchus, et son éducation conduite par le vieux Silène ; la course d'Atalante et d'Hippomène, qui fut vainqueur par le moyen des pommes d'or venues du jardin des Hespérides[1] : enfin la guerre de Troie fut aussi chantée ; les combats d'Ulysse et sa sagesse furent élevés jusqu'aux cieux. La première des nymphes, qui s'appeloit Leuco-

[1] Tum canit Hesperidum miratam mala puellam.
VIRG. *Ecl.* VI, 61.

thoé, joignit les accords de sa lyre aux douces voix de toutes les autres.

Quand Télémaque entendit le nom de son père, les larmes qui coulèrent le long de ses joues donnèrent un nouveau lustre à sa beauté[1]. Mais comme Calypso s'aperçut qu'il ne pouvoit manger, et qu'il étoit saisi de douleur, elle fit signe aux nymphes. A l'instant on chanta le combat des Centaures avec les Lapithes, et la descente d'Orphée aux enfers pour en retirer Eurydice.

Quand le repas fut fini, la déesse prit Télémaque, et lui parla ainsi : « Vous voyez, fils du grand Ulysse, avec quelle faveur je vous reçois. Je suis immortelle : nul mortel ne peut entrer dans cette île sans être puni de sa témérité ; et votre naufrage même ne vous garantiroit pas de mon indignation, si d'ailleurs je ne

[1] La Fontaine, dans le poëme d'*Adonis*, peint Vénus qui pleure, et que ses larmes embellissent :

Là se fondant en pleurs, on voit croître ses charmes.

Ailleurs il dit de la matrone d'Éphèse :

Jeune et belle, elle avoit sous les pleurs de l'éclat.

Ovide avoit déja eu la même idée (*Am.* II, V, 44) :

Mœsta erat in vultu ; mœsta decenter erat.

L'interprète d'Aristénète, page 341, a recueilli plusieurs passages parallèles. Fénelon dira plus bas, livre VI, que « l'affliction augmente la beauté d'Eucharis. »

vous aimois. Votre père a eu le même bonheur que vous : mais, hélas ! il n'a pas su en profiter. Je l'ai gardé longtemps dans cette île : il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel[1] ; mais l'aveugle passion de retourner dans sa misérable patrie lui fit rejeter tous ces avantages. Vous voyez tout ce qu'il a perdu pour Ithaque, qu'il n'a pu revoir. Il voulut me quitter, il partit ; et je fus vengée par la tempête : son vaisseau, après avoir été le jouet des vents, fut enseveli dans les ondes. Profitez d'un si triste exemple. Après son naufrage, vous n'avez plus rien à espérer, ni pour le revoir, ni pour régner jamais dans l'île d'Ithaque après lui. Consolez-vous de l'avoir perdu, puisque vous trouvez ici une divinité prête à vous rendre heureux, et un royaume qu'elle vous offre. »

La déesse ajouta à ces paroles de longs discours pour montrer combien Ulysse avoit été heureux auprès d'elle : elle raconta ses aventures[2] dans la caverne du cyclope Polyphème,

[1] C'est ce que Calypso dit à Mercure, en parlant d'Ulysse (*Odyss.* V, 135) :

> Τὸν μὲν ἐγὼ φίλεόν τε καὶ ἔτρεφον, ἠδὲ ἔφασκον
> Θήσειν ἀθάνατον καὶ ἀγήραον ἤματα πάντα.

[2] Ces diverses aventures sont racontées dans l'*Odyssée*, liv. IX, X, XII.

et chez Antiphatès, roi des Lestrygons : elle n'oublia pas ce qui lui étoit arrivé dans l'île de Circé[1], fille du Soleil, ni les dangers qu'il avoit courus entre Scylle et Charybde[2]. Elle représenta la dernière tempête que Neptune avoit excitée contre lui quand il partit d'auprès d'elle. Elle voulut faire entendre qu'il étoit péri dans ce naufrage, et elle supprima son arrivée dans l'île des Phéaciens[3].

Télémaque, qui s'étoit d'abord abandonné trop promptement à la joie d'être si bien traité de Calypso, reconnut enfin son artifice et la sagesse des conseils que Mentor venoit de lui donner. Il répondit en peu de mots : « O déesse, pardonnez à ma douleur : maintenant je ne puis que m'affliger ; peut-être que dans la suite j'aurai plus de force pour goûter la fortune que vous m'offrez : laissez-moi en ce moment pleurer mon père ; vous savez mieux que moi combien il mérite d'être pleuré. »

Calypso n'osa d'abord le presser davantage : elle feignit même d'entrer dans sa douleur, et de s'attendrir pour Ulysse. Mais, pour mieux

[1] L'île *Æœa*. On la place au *Circæum Promontorium*, aujourd'hui *Monte-Circello*.

[2] Scylle, plus vulgairement appelé *Scylla*, écueil dans le détroit de Sicile ; Charybde, gouffre dans les mêmes parages.

[3] Homère l'appelle Schérie. C'est l'île de Corfou.

connoître les moyens de toucher le cœur du jeune homme, elle lui demanda comment il avoit fait naufrage, et par quelles aventures il étoit sur ces côtes. « Le récit de mes malheurs, dit-il, seroit trop long. » « Non, non, répondit-elle, il me tarde de les savoir : hâtez-vous de me les raconter. » Elle le pressa longtemps. Enfin il ne put lui résister, et il parla ainsi :

« J'étois parti d'Ithaque[1] pour aller demander aux autres rois revenus du siége de Troie des nouvelles de mon père. Les amants de ma mère Pénélope furent surpris de mon départ : j'avois pris soin de le leur cacher, connoissant leur perfidie. Nestor, que je vis à Pylos[2], ni Ménélas, qui me reçut avec amitié dans Lacédémone, ne purent m'apprendre si mon père étoit encore en vie. Lassé de vivre toujours en suspens et dans l'incertitude, je me résolus d'aller dans la Sicile, où j'avois ouï dire que mon père avoit été jeté par les vents. Mais le sage Mentor, que vous voyez ici présent, s'opposoit à ce téméraire dessein : il me représentoit d'un côté les Cyclopes, géants monstrueux qui dé-

[1] Télémaque, parti d'Ithaque par le conseil de Minerve, se rendit d'abord à Pylos, puis à Sparte, pour demander à Nestor et à Ménélas des nouvelles de son père. Voyez l'*Odyssée*, liv. II, III, IV. Dans Homère, Sparte est le terme du voyage de Télémaque.

[2] Ville du Péloponèse, dans la Triphylie.

vorent les hommes ; de l'autre, la flotte d'Énée et des Troyens, qui étoit sur ces côtes. Ces Troyens, disoit-il, sont animés contre tous les Grecs, mais surtout ils répandroient avec plaisir le sang du fils d'Ulysse. Retournez, continuoit-il, en Ithaque : peut-être que votre père, aimé des dieux, y sera aussitôt que vous. Mais si les dieux ont résolu sa perte, s'il ne doit jamais revoir sa patrie, du moins il faut que vous alliez le venger, délivrer votre mère, montrer votre sagesse à tous les peuples, et faire voir en vous à toute la Grèce un roi aussi digne de régner que le fut jamais Ulysse lui-même.

« Ces paroles étoient salutaires : mais je n'étois pas assez prudent pour les écouter : je n'écoutois que ma passion. Le sage Mentor m'aima jusqu'à me suivre dans un voyage téméraire que j'entreprenois contre ses conseils ; et les dieux permirent que je fisse une faute qui devoit servir à me corriger de ma présomption. »

Pendant qu'il parloit, Calypso regardoit Mentor. Elle étoit étonnée, elle croyoit sentir en lui quelque chose de divin ; mais elle ne pouvoit démêler ses pensées confuses : ainsi elle demeuroit pleine de crainte et de défiance à la vue de cet inconnu. Alors elle appréhenda de laisser voir son trouble. « Continuez, dit-elle

à Télémaque, et satisfaites ma curiosité. » Télémaque reprit ainsi :

« Nous eûmes assez longtemps un vent favorable pour aller en Sicile ; mais ensuite une noire tempête déroba le ciel à nos yeux, et nous fûmes enveloppés dans une profonde nuit [1]. A la lueur des éclairs, nous aperçûmes d'autres vaisseaux exposés au même péril ; et nous reconnûmes bientôt que c'étoient les vaisseaux d'Énée : ils n'étoient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeunesse imprudente m'avoit empêché de considérer attentivement. Mentor parut dans ce danger, non seulement ferme et intrépide, mais encore plus gai qu'à l'ordinaire : c'étoit lui qui m'encourageoit ; je sentois qu'il m'inspiroit une force invincible. Il donnoit tranquillement tous les ordres, pendant que le pilote étoit troublé. Je lui disois : Mon cher Mentor, pourquoi ai-je refusé de suivre vos conseils ! ne suis-je pas malheureux d'avoir voulu me croire moi-même dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni expérience du passé, ni modération pour ménager le présent ! O ! si jamais nous échap-

[1] Eripiunt subito nubes cœlumque diemque
Teucrorum ex oculis ; ponto nox incubat atra.
VIRG. *Æn.* I, 88.

pons à cette tempête, je me défierai de moi-même comme de mon plus dangereux ennemi : c'est vous, Mentor, que je croirai toujours.

« Mentor, en souriant, me répondoit : Je n'ai garde de vous reprocher la faute que vous avez faite ; il suffit que vous la sentiez, et qu'elle vous serve à être une autre fois plus modéré dans vos desirs. Mais, quand le péril sera passé, la présomption reviendra peut-être. Maintenant il faut se soutenir par le courage. Avant que de se jeter dans le péril, il faut le prévoir et le craindre : mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser[1]. Soyez donc le digne fils d'Ulysse ; montrez un cœur plus grand que tous les maux qui vous menacent.

« La douceur et le courage du sage Mentor me charmèrent : mais je fus encore bien plus surpris quand je vis avec quelle adresse il nous délivra des Troyens. Dans le moment où le ciel commençoit à s'éclaircir, et où les Troyens, nous voyant de près, n'auroient pas manqué de nous reconnoître, il remarqua un de leurs vaisseaux qui étoit presque semblable au nôtre, et que la tempête avoit écarté. La poupe en

[1] Mentor confirme ce précepte par ses actions. On lit dans le second livre, page 38, que « Mentor, qui craignoit les « maux avant qu'ils arrivassent, ne savoit plus ce que c'é- « toit que de les craindre dès qu'ils étoient arrivés. »

étoit couronnée de certaines fleurs : il se hâta de mettre sur notre poupe des couronnes de fleurs semblables ; il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celles des Troyens ; il ordonna à tous nos rameurs de se baisser le plus qu'ils pourroient le long de leurs bancs, pour n'être point reconnus des ennemis. En cet état, nous passâmes au milieu de leur flotte : ils poussèrent des cris de joie en nous voyant, comme en revoyant des compagnons qu'ils avoient crus perdus. Nous fûmes même contraints par la violence de la mer d'aller assez longtemps avec eux : enfin nous demeurâmes un peu derrière ; et, pendant que les vents impétueux les poussoient vers l'Afrique [1], nous fîmes les derniers efforts pour aborder à force de rames sur la côte voisine de Sicile.

« Nous y arrivâmes en effet. Mais ce que nous cherchions n'étoit guère moins funeste que la flotte qui nous faisoit fuir : nous trouvâmes sur cette côte de Sicile d'autres Troyens ennemis des Grecs. C'étoit là que régnoit le vieux Aceste sorti de Troie [2]. A peine fûmes-nous arrivés sur

[1] Defessi Æneadæ quæ proxima litora cursu
Contendunt petere, et Libyæ vertuntur ad oras.
VIRG. *Æn.* I, 157.

[2] ..............Occurrit Acestes,
Troïa Crimiso conceptum flumine mater
Quem genuit.
VIRG. *Æn.* V, 36.

ce rivage que les habitants crurent que nous étions, ou d'autres peuples de l'île armés pour les surprendre, ou des étrangers qui venoient s'emparer de leurs terres. Ils brûlent notre vaisseau dans le premier emportement; ils égorgent tous nos compagnons; ils ne réservent que Mentor et moi pour nous présenter à Aceste, afin qu'il pût savoir de nous quels étoient nos desseins, et d'où nous venions. Nous entrons dans la ville les mains liées derrière le dos[1]; et notre mort n'étoit retardée que pour nous faire servir de spectacle à un peuple cruel, quand on sauroit que nous étions Grecs.

« On nous présenta d'abord à Aceste, qui, tenant son sceptre d'or en main, jugeoit les peuples, et se préparoit à un grand sacrifice. Il nous demanda, d'un ton sévère, quel étoit notre pays et le sujet de notre voyage. Mentor se hâta de répondre, et lui dit : Nous venons des côtes de la grande Hespérie[2], et notre pa-

[1] Ecce manus juvenem interea post terga revinctum
Pastores magno ad regem clamore trahebant
Dardanidæ.

VIRG. *Æn.* II, 57.

[2] Il désigne l'Italie, et plus particulièrement la Grande-Grèce. Virgile a placé le tombeau de *Caieta*, c'est-à-dire la ville de Gaëte d'aujourd'hui, *Hesperia in magna* (*Æn.* VII, 7).

trie n'est pas loin de là. Ainsi il évita de dire que nous étions Grecs. Mais Aceste, sans l'écouter davantage, et nous prenant pour des étrangers qui cachoient leur dessein, ordonna qu'on nous envoyât dans une forêt voisine, où nous servirions en esclaves sous ceux qui gouvernoient ses troupeaux.

« Cette condition me parut plus dure que la mort. Je m'écriai : O roi! faites-nous mourir plutôt que de nous traiter si indignement. Sachez que je suis Télémaque, fils du sage Ulysse, roi des Ithaciens : je cherche mon père dans toutes les mers. Si je ne puis le trouver, ni retourner dans ma patrie, ni éviter la servitude, ôtez-moi la vie, que je ne saurois supporter.

« A peine eus-je prononcé ces mots, que tout le peuple ému s'écria qu'il falloit faire périr le fils de ce cruel Ulysse, dont les artifices avoient renversé la ville de Troie. O fils d'Ulysse, me dit Aceste, je ne puis refuser votre sang aux mânes de tant de Troyens que votre père a précipités sur les rivages du noir Cocyte : vous et celui qui vous mène, vous périrez. En même temps un vieillard de la troupe proposa au roi de nous immoler sur le tombeau d'Anchise. Leur sang, disoit-il, sera agréable à l'ombre de ce héros : Énée même, quand il saura un

tel sacrifice, sera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avoit de plus cher au monde.

« Tout le peuple applaudit à cette proposition, et on ne songea plus qu'à nous immoler. Déjà on nous menoit sur le tombeau d'Anchise. On y avoit dressé deux autels, où le feu sacré étoit allumé; le glaive qui devoit nous percer étoit devant nos yeux; on nous avoit couronnés de fleurs, et nulle compassion ne pouvoit garantir notre vie. C'étoit fait de nous, quand Mentor demanda tranquillement à parler au roi. Il lui dit:

« O Aceste, si le malheur du jeune Télémaque, qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne peut vous toucher, du moins que votre propre intérêt vous touche. La science que j'ai acquise des présages et de la volonté des dieux me fait connoître qu'avant que trois jours soient écoulés vous serez attaqué par des peuples barbares, qui viennent comme un torrent du haut des montagnes pour inonder votre ville et pour ravager tout votre pays. Hâtez-vous de les prévenir, mettez vos peuples sous les armes; et ne perdez pas un moment pour retirer au-dedans de vos murailles les riches troupeaux que vous avez dans la campagne. Si ma prédiction est fausse, vous serez libre de nous immoler dans trois jours; si au

contraire elle est véritable, souvenez-vous qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux de qui on la tient.

« Aceste fut étonné de ces paroles que Mentor lui disoit avec une assurance qu'il n'avoit jamais trouvée en aucun homme. Je vois bien, répondit-il, ô étranger, que les dieux, qui vous ont si mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé une sagesse qui est plus estimable que toutes les prospérités. En même temps il retarda le sacrifice, et donna avec diligence les ordres nécessaires pour prévenir l'attaque dont Mentor l'avoit menacé. On ne voyoit de tous côtés que des femmes tremblantes, des vieillards courbés, de petits enfants les larmes aux yeux, qui se retiroient dans la ville. Les bœufs mugissants et les brebis bêlantes venoient en foule, quittant les gras pâturages, et ne pouvant trouver assez d'étables pour être mis à couvert. C'étoient de toutes parts des cris confus de gens qui se poussoient les uns les autres, qui ne pouvoient s'entendre, qui prenoient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, et qui couroient, sans savoir où tendoient leurs pas. Mais les principaux de la ville, se croyant plus sages que les autres, s'imaginoient que Mentor étoit un imposteur qui avoit fait une fausse prédiction pour sauver sa vie.

« Avant la fin du troisième jour, pendant qu'ils étoient pleins de ces pensées, on vit sur le penchant des montagnes voisines un tourbillon de poussière ; puis on aperçut une troupe innombrable de Barbares armés : c'étoient les Himériens, peuples féroces, avec les nations qui habitent sur les monts Nébrodes, et sur le sommet d'Acragas [1], où règne un hiver que les zéphyres n'ont jamais adouci. Ceux qui avoient méprisé la prédiction de Mentor perdirent leurs esclaves et leurs troupeaux. Le roi dit à Mentor : J'oublie que vous êtes des Grecs, nos ennemis deviennent nos amis fidèles. Les dieux vous ont envoyés pour nous sauver : je n'attends pas moins de votre valeur que de la sagesse de vos conseils ; hâtez-vous de nous secourir.

« Mentor montre dans ses yeux une audace qui étonne les plus fiers combattants. Il prend un bouclier, un casque, une épée, une lance ; il range les soldats d'Aceste ; il marche à leur tête, et s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceste, quoique plein de courage, ne peut

[1] La ville d'Himère, en Sicile, a été fort célèbre dans l'antiquité ; elle étoit voisine d'un fleuve du même nom, qui prenoit sa source au pied du mont Nébrodes, aujourd'hui nommé *Madonia*. Le mont Acragas étoit au voisinage de la ville du même nom, l'*Agrigentum* des Romains, aujourd'hui *Girgente*.

dans sa vieillesse le suivre que de loin. Je le suis de plus près, mais je ne puis égaler sa valeur. Sa cuirasse ressembloit, dans le combat, à l'immortelle égide. La mort couroit de rang en rang par-tout sous ses coups. Semblable à un lion de Numidie que la cruelle faim dévore, et qui entre dans un troupeau de foibles brebis, il déchire, il égorge, il nage dans le sang[1]; et les bergers, loin de secourir le troupeau, fuient, tremblants, pour se dérober à sa fureur.

« Ces barbares, qui espéroient de surprendre la ville, furent eux-mêmes surpris[2] et déconcertés. Les sujets d'Aceste, animés par l'exemple et par les ordres de Mentor, eurent une vigueur dont ils ne se croyoient point capables. De ma lance je renversai le fils du roi

[1] Impastus ceu plena leo per ovilia turbans
(Suadet enim vesana fames) manditque trahitque
Molle pecus, mutumque metu; fremit ore cruento.
VIRG. *Æn.* IX, 339.

Βῆ ῥ' ἴμεν, ὥστε λέων ὀρεσίτροφος, ὅστ' ἐπιδευὴς
Δηρὸν ἔῃ κρειῶν, κέλεται δέ ἑ θυμὸς ἀγήνωρ,
Μήλων πειρήσοντα καὶ ἐς πυκινὸν δόμον ἐλθεῖν.....
HOM. *Il.* XII, 299.

On peut voir aussi dans l'*Iliade* (V, 161) la comparaison de Diomède avec un lion.

[2] Il se sert de la même antithèse dans le livre VIII : « Sa diligence, qui nous a surpris, sera inutile; il sera surpris lui-même à son tour. »

de ce peuple ennemi. Il étoit de mon âge ; mais il étoit plus grand que moi : car ce peuple venoit d'une race de géants qui étoient de la même origine que les Cyclopes. Il méprisoit un ennemi aussi foible que moi. Mais, sans m'étonner de sa force prodigieuse, ni de son air sauvage et brutal, je poussai ma lance contre sa poitrine, et je lui fis vomir, en expirant, des torrents d'un sang noir. Il pensa m'écraser dans sa chute ; le bruit de ses armes retentit jusques aux montagnes. Je pris ses dépouilles[1], et je revins trouver Aceste. Mentor, ayant achevé de mettre les ennemis en désordre, les tailla en pièces, et poussa les fuyards jusque dans les forêts.

« Un succès si inespéré fit regarder Mentor comme un homme chéri et inspiré des dieux. Aceste, touché de reconnoissance, nous avertit qu'il craignoit tout pour nous, si les vaisseaux d'Énée revenoient en Sicile. Il nous en donna un pour retourner sans retardement en notre pays, nous combla de présents, et nous pressa de partir pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyoit. Mais il ne voulut nous donner ni un pilote ni des rameurs de sa nation, de peur

[1] Selon l'usage des héros homériques, qui ne manquent jamais de dépouiller leur ennemi mort, quand on leur en laisse le temps.

qu'ils ne fussent trop exposés sur les côtes de la Grèce : il nous donna des marchands phéniciens[1], qui, étant en commerce avec tous les peuples du monde, n'avoient rien à craindre, et qui devoient ramener le vaisseau à Aceste quand ils nous auroient laissés à Ithaque. Mais les dieux, qui se jouent des desseins des hommes, nous réservoient à d'autres dangers.

[1] Les Phéniciens, dont Sidon et Tyr sur les côtes de la Syrie étoient les principales villes, faisoient, dans la haute antiquité, un commerce immense, et leur navigation s'étendoit sur toutes les mers.

FIN DU LIVRE PREMIER.

# TÉLÉMAQUE.

## LIVRE SECOND.

## SOMMAIRE

### DU LIVRE SECOND.

---

Suite du récit de Télémaque. Le vaisseau tyrien qu'il montoit ayant été pris par une flotte de Sésostris, Mentor et lui sont faits prisonniers, et conduits en Égypte. Richesses et merveilles de ce pays : sagesse de son gouvernement. Télémaque et Mentor sont traduits devant Sésostris, qui renvoie l'examen de leur affaire à un de ses officiers appelé Métophis. Par ordre de cet officier, Mentor est vendu à des Éthiopiens, qui l'emmènent dans leur pays; et Télémaque est réduit à conduire un troupeau dans le désert d'Oasis. Là Termosiris, prêtre d'Apollon, adoucit la rigueur de son exil, en lui apprenant à imiter le dieu, qui, étant contraint de garder les troupeaux d'Admète, roi de Thessalie, se consoloit de sa disgrace en polissant les mœurs sauvages des bergers. Bientôt Sésostris, informé de tout ce que Télémaque faisoit de merveilleux dans les déserts d'Oasis, le rappelle auprès de lui, reconnoit son innocence, et lui promet de le renvoyer à Ithaque. Mais la mort de ce prince replonge Télémaque dans de nouveaux malheurs : il est emprisonné dans une tour sur le bord de la mer, d'où il voit Bocchoris, nouveau roi d'Égypte, périr dans un combat contre ses sujets révoltés et secourus par les Phéniciens.



# LIVRE II.

Les Tyriens, par leur fierté, avoient irrité contre eux le grand roi Sésostris, qui régnoit en Égypte, et qui avoit conquis tant de royaumes[1]. Les richesses qu'ils ont acquises par le commerce, et la force de l'imprenable ville de Tyr, située

[1] Sésostris, s'il en faut croire Diodore de Sicile (I, ch. LV), subjugua l'Asie, l'Inde jusqu'à l'Océan, et les Scythes jusqu'au Tanaïs, qui sépare l'Europe de l'Asie. Voyez Hérodote, liv. II, chap. CII et CIII. La chronologie d'Hérodote ne pourroit se concilier avec le récit de Télémaque; car, selon Hérodote, Sésostris est d'un siècle antérieur à la prise de Troie. Le calcul de Diodore est plus favorable à Fénelon. Au reste, il y auroit une rigueur presque ridicule et trop de pédantisme à relever comme des fautes graves les anachronismes d'un roman. L'abbé Faydit a poussé à l'extrême, et, pour mieux dire, à l'absurde, ce genre de critique dans sa *Télémacomanie*.

dans la mer[1], avoient enflé le cœur de ces peuples : ils avoient refusé de payer à Sésostris le tribut qu'il leur avoit imposé en revenant de ses conquêtes ; et ils avoient fourni des troupes à son frère, qui avoit voulu à son retour le massacrer au milieu des réjouissances d'un grand festin[2].

« Sésostris avoit résolu, pour abattre leur orgueil, de troubler leur commerce dans toutes les mers. Ses vaisseaux alloient de tous côtés cherchant les Phéniciens. Une flotte égyptienne nous rencontra comme nous commencions à perdre de vue les montagnes de la Sicile. Le port et la terre sembloient fuir derrière nous[3] et se perdre dans les nues : en même temps nous voyons approcher les navires des Égyptiens, semblables à une ville flottante. Les Phéniciens les reconnurent, et voulurent s'en

[1] Usque ad urbem munitissimam Tyrum. (Jos. XIX, 29.) — Tyre, tu dixisti, perfecti decoris sum, et in corde maris sita. (Ézech. XXVII, 3.) Il y avoit deux villes de Tyr : l'ancienne, appelée *Palætyrus*, étoit sur le continent ; la nouvelle, dans une île. Voyez dans le livre III une belle description de Tyr.

[2] Diodore de Sicile (I, ch. LVII) et Hérodote (II, ch. CVII) ont raconté ce fait.

[3] Provehimur portu ; terræque urbesque recedunt.
Virg. *Æn.* III, 72.

Fénelon emploie plus d'une fois cette figure ; par exemple, livre III : « Les rivages d'Égypte s'enfuyoient loin de nous. »

éloigner : mais il n'étoit plus temps. Leurs voiles étoient meilleures que les nôtres ; le vent les favorisoit ; leurs rameurs étoient en plus grand nombre : ils nous abordent, nous prennent, et nous emmènent prisonniers en Égypte.

« En vain je leur représentai que nous n'étions pas Phéniciens : à peine daignèrent-ils m'écouter. Ils nous regardèrent comme des esclaves dont les Phéniciens trafiquoient ; et ils ne songèrent qu'au profit d'une telle prise. Déja nous remarquons les eaux de la mer qui blanchissent par le mélange de celles du Nil[1], et nous voyons la côte d'Égypte presque aussi basse que la mer[2]. Ensuite nous arrivons à l'île de Pharos[3], voisine de la ville de No[4]. De

[1] « J'aperçus sur la surface verte et ridée de la mer une « barre d'écume, et. de l'autre côté de cette barre, une eau « pâle et tranquille. Le capitaine vint me frapper sur l'épaule, « et me dit en langue franque : *Nilo !*... La ligne des eaux du « fleuve et celle des eaux de la mer ne se confondoient « point ; elles étoient distinctes, séparées ; elles écumoient « en se rencontrant, et sembloient se servir mutuellement « de rivage. » (CHATEAUBR. *Itin.* t. III, pages 66, 67.)

[2] Lucain (VIII, 464) donne au rivage de l'Égypte l'épithète d'*infima*.

[3] Le premier passage classique sur l'île de Pharos est dans l'*Odyssée* (IV, 354). Cette île, qui a conservé son antique dénomination, forme aujourd'hui le port d'Alexandrie.

[4] L'ancienne ville de No paroît avoir occupé la place où Alexandrie fut depuis bâtie.

là nous remontons le Nil jusques à Memphis[1].

« Si la douleur de notre captivité ne nous eût rendus insensibles à tous les plaisirs, nos yeux auroient été charmés de voir cette fertile terre d'Égypte, semblable à un jardin délicieux arrosé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jeter les yeux sur les deux rivages sans apercevoir des villes opulentes, des maisons de campagne agréablement situées, des terres qui se couvroient tous les ans d'une moisson dorée sans se reposer jamais, des prairies pleines de troupeaux, des laboureurs qui étoient accablés sous le poids des fruits que la terre épanchoit de son sein, des bergers qui faisoient répéter les doux sons de leurs flûtes et de leurs chalumeaux à tous les échos d'alentour.

« Heureux, disoit Mentor, le peuple qui est conduit par un sage roi! Il est dans l'abondance; il vit heureux, et aime celui à qui il doit tout son bonheur. C'est ainsi, ajoutoit-il, ô Télémaque, que vous devez régner, et faire la joie de vos peuples, si jamais les dieux vous font posséder le royaume de votre père. Aimez vos peuples comme vos enfants; goûtez le plaisir d'être aimé d'eux; et faites qu'ils ne puis-

[1] Memphis, aujourd'hui détruite, étoit bâtie au voisinage des Pyramides, non loin du Caire.

sent jamais sentir la paix et la joie sans se ressouvenir que c'est un bon roi qui leur a fait ces riches présents. Les rois qui ne songent qu'à se faire craindre, et qu'à abattre leurs sujets pour les rendre plus soumis, sont les fléaux du genre humain. Ils sont craints comme ils le veulent être; mais ils sont haïs, détestés[1]; et ils ont encore plus à craindre de leurs sujets que leurs sujets n'ont à craindre d'eux.

« Je répondois à Mentor: Hélas! il n'est pas question de songer aux maximes suivant lesquelles on doit régner : il n'y a plus d'Ithaque pour nous. Nous ne reverrons jamais ni notre patrie, ni Pénélope : et quand même Ulysse retourneroit plein de gloire dans son royaume, il n'aura jamais la joie de m'y voir; jamais je n'aurai celle de lui obéir pour apprendre à commander. Mourons, mon cher Mentor; nulle autre pensée ne nous est plus permise : mourons, puisque les dieux n'ont aucune pitié de nous.

[1] « Quem metuunt oderunt, » a dit Ennius. La même pensée est dans Laberius :

Necesse est multos timeat quem multi timent.

On trouvera cette idée tournée de diverses façons dans Philostrate (*Hér.* p. 368); dans Démophile, page 622; et dans les passages recueillis par Gruter sur P. Syrus, 431, 435; par Haverkamp, sur l'Apologie de Tertullien, page 260; par Baluze, sur Cyprien, page 384, etc.

« En parlant ainsi, de profonds soupirs entrecoupoient toutes mes paroles. Mais Mentor, qui craignoit les maux avant qu'ils arrivassent, ne savoit plus ce que c'étoit que de les craindre dès qu'ils étoient arrivés. Indigne fils du sage Ulysse! s'écrioit-il, quoi donc! vous vous laissez vaincre à votre malheur! Sachez que vous reverrez un jour l'île d'Ithaque et Pénélope. Vous verrez même dans sa première gloire celui que vous n'avez point connu, l'invincible Ulysse, que la fortune ne peut abattre, et qui, dans ses malheurs, encore plus grands que les vôtres, vous apprend à ne vous décourager jamais. O! s'il pouvoit apprendre, dans les terres éloignées où la tempête l'a jeté, que son fils ne sait imiter ni sa patience ni son courage, cette nouvelle l'accableroit de honte, et lui seroit plus rude que tous les malheurs qu'il souffre depuis si longtemps.

« Ensuite Mentor me faisoit remarquer la joie et l'abondance répandue dans toute la campagne d'Égypte, où l'on comptoit jusqu'à vingt-deux mille villes[1]. Il admiroit la bonne

[1] Hérodote (II, ch. CLXXVII) dit que, sous le règne d'Amasis, il y avoit en Égypte vingt mille villes bien peuplées. Selon Diodore, l'Égypte, dans les temps anciens, en comptoit plus de dix-huit mille, et plus de trente mille sous le premier Ptolémée. Voyez la note de M. Larcher sur le passage d'Hérodote.

police de ces villes ; la justice exercée en faveur du pauvre contre le riche ; la bonne éducation des enfants, qu'on accoutumoit à l'obéissance, au travail, à la sobriété, à l'amour des arts ou des lettres ; l'exactitude pour toutes les cérémonies de la religion ; le désintéressement, le desir de l'honneur, la fidélité pour les hommes et la crainte pour les dieux, que chaque père inspiroit à ses enfants. Il ne se lassoit point d'admirer ce bel ordre. Heureux, me disoit-il sans cesse, le peuple qu'un sage roi conduit ainsi ! mais encore plus heureux le roi qui fait le bonheur de tant de peuples, et qui trouve le sien dans sa vertu ! Il tient les hommes par un lien cent fois plus fort que celui de la crainte : c'est celui de l'amour. Non seulement on lui obéit, mais encore on aime à lui obéir. Il règne dans tous les cœurs ; chacun, bien loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre, et donneroit sa vie pour lui.

« Je remarquois ce que disoit Mentor, et je sentois renaître mon courage au fond de mon cœur, à mesure que ce sage ami me parloit.

Aussitôt que nous fûmes arrivés à Memphis, ville opulente et magnifique, le gouverneur ordonna que nous irions jusqu'à Thèbes[1] pour

[1] Thèbes aux cent portes, appelée aussi Diospolis par les

être présentés au roi Sésostris, qui vouloit examiner les choses par lui-même, et qui étoit fort animé contre les Tyriens. Nous remontâmes donc encore le long du Nil, jusqu'à cette fameuse Thèbes à cent portes, où habitoit ce grand roi. Cette ville nous parut d'une étendue immense, et plus peuplée que les plus florissantes villes de Grèce. La police y est parfaite pour la propreté des rues, pour le cours des eaux, pour la commodité des bains, pour la culture des arts, et pour la sûreté publique. Les places sont ornées de fontaines et d'obélisques; les temples sont de marbre, et d'une architecture simple, mais majestueuse. Le palais du prince est lui seul comme une grande ville : on n'y voit que colonnes de marbre, que pyramides et obélisques, que statues colossales, que meubles d'or et d'argent massif.

« Ceux qui nous avoient pris dirent au roi que nous avions été trouvés dans un navire phénicien. Il écoutoit chaque jour, à certaines heures réglées, tous ceux de ses sujets qui avoient, ou des plaintes à lui faire, ou des avis à lui donner. Il ne méprisoit ni ne rebutoit personne, et ne croyoit être roi que pour

Grecs, est détruite. Luxor occupe aujourd'hui une partie de l'emplacement de Thèbes.

faire du bien à tous ses sujets, qu'il aimoit comme ses enfants. Pour les étrangers, il les recevoit avec bonté, et vouloit les voir, parce qu'il croyoit qu'on apprenoit toujours quelque chose d'utile en s'instruisant des mœurs et des maximes des peuples éloignés.

« Cette curiosité du roi fit qu'on nous présenta à lui. Il étoit sur un trône d'ivoire, tenant en main un sceptre d'or. Il étoit déja vieux, mais agréable[1], plein de douceur et de majesté : il jugeoit tous les jours les peuples, avec une patience et une sagesse qu'on admiroit sans flatterie. Après avoir travaillé toute la journée à régler les affaires et à rendre une exacte justice, il se délassoit le soir à écouter des hommes savants, ou à converser avec les plus honnêtes gens, qu'il savoit bien choisir pour les admettre dans sa familiarité. On ne pouvoit lui reprocher en toute sa vie que d'avoir triomphé avec trop de faste des rois qu'il avoit vaincus, et de s'être confié à un de ses sujets que je vous dépeindrai tout-à-l'heure. Quand il me vit, il fut touché de ma jeunesse et de ma douleur : il me demanda ma patrie et mon nom. Nous fûmes étonnés de la sagesse qui parloit par sa bouche.

[1] Jam senior; sed cruda deo viridisque senectus.
VIRG. *Æn.* VI, 304.

« Je lui répondis : O grand roi ! vous n'ignorez pas le siége de Troie, qui a duré dix ans, et sa ruine, qui a coûté tant de sang à toute la Grèce. Ulysse mon père a été un des principaux rois qui ont ruiné cette ville : il erre sur toutes les mers, sans pouvoir retrouver l'île d'Ithaque, qui est son royaume. Je le cherche ; et un malheur semblable au sien fait que j'ai été pris. Rendez-moi à mon père et à ma patrie. Ainsi puissent les dieux vous conserver à vos enfants, et leur faire sentir la joie de vivre sous un si bon père !

« Sésostris continuoit à me regarder d'un œil de compassion : mais, voulant savoir si ce que je disois étoit vrai, il nous renvoya à un de ses officiers, qui fut chargé de savoir de ceux qui avoient pris notre vaisseau si nous étions effectivement ou Grecs ou Phéniciens. S'ils sont Phéniciens, dit le roi, il faut doublement les punir, pour être nos ennemis, et plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche mensonge ; si au contraire ils sont Grecs, je veux qu'on les traite favorablement, et qu'on les renvoie dans leur pays sur un de mes vaisseaux : car j'aime la Grèce ; plusieurs Égyptiens y ont donné des lois[1]. Je connois la vertu

[1] Il fait allusion aux colonies conduites, selon des tradi-

d'Hercule ; la gloire d'Achille est parvenue jusqu'à nous ; et j'admire ce qu'on m'a raconté de la sagesse du malheureux Ulysse. Tout mon plaisir est de secourir la vertu malheureuse.

« L'officier auquel le roi renvoya l'examen de notre affaire avoit l'âme aussi corrompue et aussi artificieuse que Sésostris étoit sincère et généreux. Cet officier se nommoit Métophis ; il nous interrogea pour tâcher de nous surprendre ; et comme il vit que Mentor répondoit avec plus de sagesse que moi, il le regarda avec aversion et avec défiance ; car les méchants s'irritent contre les bons. Il nous sépara ; et depuis ce moment je ne sus point ce qu'étoit devenu Mentor.

« Cette séparation fut un coup de foudre pour moi. Métophis espéroit toujours qu'en nous questionnant séparément il pourroit nous faire dire des choses contraires : sur-tout il croyoit m'éblouir par ses promesses flatteuses, et me faire avouer ce que Mentor lui auroit caché. Enfin il ne cherchoit pas de bonne foi la vérité ; mais il vouloit trouver quelque prétexte de dire au roi que nous étions des Phéniciens, pour nous faire ses esclaves. En effet, malgré notre innocence, et malgré la sagesse

tions plus ou moins contestables, d'Égypte en Grèce par Inachus, Ogygès, Danaüs, Cécrops.

sans cesse les autres pour faire valoir à son maître son zèle et son attachement à ses intérêts[1]. Cet esclave se nommoit Butis. Je devois succomber en cette occasion : la douleur me pressant, j'oubliai un jour mon troupeau, et je m'étendis sur l'herbe auprès d'une caverne où j'attendois la mort, ne pouvant plus supporter mes peines.

« En ce moment je remarquai que toute la montagne trembloit ; les chênes et les pins sembloient descendre du sommet de la montagne ; les vents retenoient leurs haleines. Une voix mugissante sortit de la caverne, et me fit entendre ces paroles : Fils du sage Ulysse, il faut que tu deviennes, comme lui, grand par la patience : les princes qui ont toujours été heureux ne sont guère dignes de l'être ; la mollesse les corrompt, l'orgueil les enivre. Que tu seras heureux, si tu surmontes tes malheurs, et si tu ne les oublies jamais ! Tu reverras Ithaque,

[1] « *Son* maître, *son* zèle, et *son* attachement, » c'est l'attachement, le zèle, et le maître de Butis ; « *Ses* intérêts, » ce sont les intérêts du maître. Ces pronoms, avec une double relation dans une même phrase, forment une construction incorrecte. Fénelon est tombé souvent dans cette faute. Par exemple, livre V : « Le fils se jette à *son* cou, et est tout « étonné que *son* père réponde si mal à sa tendresse. » Livre VII : « Elle ne se fioit pas encore assez à *son* secret pour « lui confier *ses* desseins. » Livre XI : « Télémaque saute à « *son* cou, et le tient serré entre *ses* bras. »

et ta gloire montera jusqu'aux astres[1]. Quand tu seras le maître des autres hommes, souviens-toi que tu as été foible, pauvre, et souffrant comme eux[2]; prends plaisir à les soulager; aime ton peuple; déteste la flatterie; et sache que tu ne seras grand qu'autant que tu seras modéré, et courageux pour vaincre tes passions.

« Ces paroles divines entrèrent jusqu'au fond de mon cœur; elles y firent renaître la joie et le courage. Je ne sentis point cette horreur qui fait dresser les cheveux sur la tête, et qui glace le sang dans les veines, quand les dieux se communiquent aux mortels. Je me levai tranquille : j'adorai à genoux, les mains levées vers le ciel, Minerve, à qui je crus devoir cet oracle. En même temps je me trouvai un nouvel homme; la sagesse éclairoit mon esprit; je sentois une douce force pour modérer toutes mes passions, et pour arrêter l'impétuosité de ma jeunesse. Je me fis aimer de tous les bergers du désert; ma douceur, ma patience, mon exactitude, apaisèrent enfin le cruel Butis, qui

[1] Cette locution hyperbolique est d'origine grecque. Aristophane et d'autres auteurs ont dit : κλέος οὐρανόμηκες.

[2] C'est ce que, dans *Athalie*, le grand-prêtre dit à Joas :

> Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge,
> Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,
> Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.

étoit en autorité sur les autres esclaves, et qui avoit voulu d'abord me tourmenter.

« Pour mieux supporter l'ennui de la captivité et de la solitude, je cherchai des livres; car j'étois accablé de tristesse, faute de quelque instruction qui pût nourrir mon esprit et le soutenir. Heureux, disois-je, ceux qui se dégoûtent des plaisirs violents, et qui savent se contenter des douceurs d'une vie innocente! Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, et qui se plaisent à cultiver leur esprit par les sciences! En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toujours avec eux de quoi s'entretenir[1]; et l'ennui, qui dévore les autres hommes, au milieu même des délices, est inconnu à ceux qui savent s'occuper par quelque lecture. Heureux ceux qui aiment à lire, et qui ne sont point, comme moi, privés de la lecture[2]!

[1] Cet éloge des livres et de la lecture est aussi vrai que bien exprimé; mais la critique pourroit observer qu'au temps de Télémaque on ne lisoit guère, si même on lisoit. Au livre XIV, il sera dit de Philoclès qu'il avoit quelques livres, qu'il lisoit à certaines heures. Le passage, bien que controversé, où Homère parle des tablettes remises par Prœtus à Bellérophon, celui où Déjanire, dans les *Trachiniennes* de Sophocle, décrit les tablettes qui lui ont été laissées par Hercule, défendent suffisamment Fénelon du reproche d'anachronisme.

[2] « Hæc studia... secundas res ornant, adversis perfugium

« Pendant que ces pensées rouloient dans mon esprit, je m'enfonçai dans une sombre forêt, où j'aperçus tout-à-coup un vieillard qui tenoit dans sa main un livre. Ce vieillard avoit un grand front chauve et un peu ridé : une barbe blanche pendoit jusqu'à sa ceinture ; sa taille étoit haute et majestueuse ; son teint étoit encore frais et vermeil, ses yeux vifs et perçants, sa voix douce, ses paroles simples et aimables. Jamais je n'ai vu un si vénérable vieillard. Il s'appeloit Termosiris[1], et il étoit prêtre d'Apollon, qu'il servoit dans un temple de marbre que les rois d'Égypte avoient consacré à ce dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenoit étoit un recueil d'hymnes en l'honneur des dieux.

« Il m'aborde avec amitié : nous nous entretenons. Il racontoit si bien les choses passées qu'on croyoit les voir ; mais il les racontoit courtement, et jamais ses histoires ne m'ont

« ac solatium præbent..., pernoctant nobiscum, peregri- « nantur. » (Cicer., *pour Archias*, § 7).

[1] « C'est bien dommage que l'illustre archevêque de Cam- « brai, au lieu de peindre une Égypte imaginaire, n'ait pas « emprunté ce tableau (de Diodore), en lui donnant les cou- « leurs que son heureux génie auroit su y répandre... Mais « il auroit toujours fallu que Fénelon conservât à tout prix « le fond des aventures par lui inventées, et racontées dans « le style le plus antique : l'épisode de Termosiris *vaut seul* « *un long poëme*. » Chateaubriand, *Itin.* tom. III, p. 80).

lassé. Il prévoyoit l'avenir par la profonde sagesse qui lui faisoit connoître les hommes et les desseins dont ils sont capables. Avec tant de prudence, il étoit gai, complaisant, et la jeunesse la plus enjouée n'a point autant de grace qu'en avoit cet homme dans une vieillesse si avancée. Aussi aimoit-il les jeunes gens quand ils étoient dociles, et qu'ils avoient le goût de la vertu.

« Bientôt il m'aima tendrement, et me donna des livres pour me consoler. Il m'appeloit, Mon fils. Je lui disois souvent : Mon père, les dieux, qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi ; ils m'ont donné en vous un autre soutien. Cet homme, semblable à Orphée ou à Linus, étoit sans doute inspiré des dieux : il me récitoit les vers qu'il avoit faits, et me donnoit ceux de plusieurs excellents poëtes favorisés des Muses. Lorsqu'il étoit revêtu de sa longue robe d'une éclatante blancheur, et qu'il prenoit en main sa lyre d'ivoire, les tigres, les lions, et les ours, venoient le flatter et lécher ses pieds ; les Satyres sortoient des forêts pour danser autour de lui ; les arbres mêmes paroissoient émus[1],

[1] .....Simul incipit ipse ;
Tum vero in numerum Faunosque ferasque videres
Ludere, tum rigidas motare cacumina quercus.
VIRG. *Ecl.* VI, 26.

et vous auriez cru que les rochers attendris alloient descendre du haut des montagnes au charme de ses doux accents. Il ne chantoit que la grandeur des dieux, la vertu des héros, et la sagesse des hommes qui préfèrent la gloire aux plaisirs.

« Il me disoit souvent que je devois prendre courage, et que les dieux n'abandonneroient ni Ulysse, ni son fils. Enfin il m'assura que je devois, à l'exemple d'Apollon, enseigner aux bergers à cultiver les Muses. Apollon, disoit-il, indigné de ce que Jupiter par ses foudres troubloit le ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger sur les Cyclopes qui forgeoient les foudres, et il les perça de ses flèches. Aussitôt le mont Etna cessa de vomir des tourbillons de flammes; on n'entendit plus les coups des terribles marteaux qui, frappant l'enclume, faisoient gémir les profondes cavernes de la terre et les abymes de la mer : le fer et l'airain, n'étant plus polis par les Cyclopes, commençoient à se rouiller. Vulcain furieux sort de sa fournaise : quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe; il arrive, suant et couvert d'une noire poussière, dans l'assemblée des dieux; il fait des plaintes amères. Jupiter s'irrite contre Apollon, le chasse du ciel, et le précipite sur la terre. Son char vide faisoit de

lui-même son cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours et les nuits avec le changement régulier des saisons.

« Apollon, dépouillé de tous ses rayons, fut contraint de se faire berger, et de garder les troupeaux du roi Admète. Il jouoit de la flûte; et tous les autres bergers venoient à l'ombre des ormeaux sur le bord d'une claire fontaine écouter ses chansons. Jusque-là ils avoient mené une vie sauvage et brutale; ils ne savoient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait, et faire des fromages : toute la campagne étoit comme un désert affreux.

« Bientôt Apollon montra à tous ces bergers les arts qui peuvent rendre leur vie agréable. Il chantoit les fleurs dont le Printemps se couronne, les parfums qu'il répand, et la verdure qui naît sous ses pas. Puis il chantoit les délicieuses nuits de l'été, où les zéphyrs rafraîchissent les hommes, et où la rosée désaltère la terre. Il mêloit aussi dans ses chansons les fruits dorés dont l'automne récompense les travaux des laboureurs, et le repos de l'hiver, pendant lequel la jeunesse folâtre danse auprès du feu. Enfin il représentoit les forêts sombres qui couvrent les montagnes, et les creux vallons où les rivières, par mille détours, semblent se jouer au milieu des riantes prairies. Il apprit

ainsi aux bergers quels sont les charmes de la vie champêtre, quand on sait goûter ce que la simple nature a de gracieux.

« Bientôt les bergers, avec leurs flûtes, se virent plus heureux que les rois; et leurs cabanes attiroient en foule les plaisirs purs qui fuient les palais dorés. Les jeux, les ris, les graces, suivoient par-tout les innocentes bergères. Tous les jours étoient des jours de fête: on n'entendoit plus que le gazouillement des oiseaux, ou la douce haleine des zéphyrs qui se jouoient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tomboit de quelque rocher, ou les chansons que les Muses inspiroient aux bergers qui suivoient Apollon. Ce dieu leur enseignoit à remporter le prix de la course, et à percer de flèches les daims et les cerfs. Les dieux mêmes devinrent jaloux des bergers : cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire; et ils rappelèrent Apollon dans l'Olympe.

« Mon fils, cette histoire doit vous instruire, puisque vous êtes dans l'état où fut Apollon. Défrichez cette terre sauvage; faites fleurir comme lui le désert; apprenez à tous ces bergers quels sont les charmes de l'harmonie; adoucissez les cœurs farouches; montrez-leur l'aimable vertu; faites-leur sentir combien il

est doux de jouir dans la solitude des plaisirs innocents que rien ne peut ôter aux bergers. Un jour, mon fils, un jour, les peines et les soucis cruels qui environnent les rois vous feront regretter sur le trône la vie pastorale.

« Ayant ainsi parlé, Termosiris me donna une flûte si douce que les échos de ces montagnes, qui la firent entendre de tous côtés, attirèrent bientôt autour de nous tous les bergers voisins. Ma voix avoit une harmonie divine; je me sentois ému et comme hors de moi-même, pour chanter les graces dont la nature a orné la campagne. Nous passions les jours entiers et une partie des nuits à chanter ensemble. Tous les bergers, oubliant leurs cabanes et leurs troupeaux, étoient suspendus et immobiles autour de moi pendant que je leur donnois des leçons. Il sembloit que ces déserts n'eussent plus rien de sauvage; tout y étoit devenu doux et riant; la politesse des habitants sembloit adoucir la terre.

« Nous nous assemblions souvent pour offrir des sacrifices dans ce temple d'Apollon où Termosiris étoit prêtre. Les bergers y alloient couronnés de lauriers en l'honneur du dieu; les bergères y alloient aussi, en dansant, avec des couronnes de fleurs, et portant sur leurs têtes, dans des corbeilles, les dons sacrés. Après le

sacrifice, nous faisions un festin champêtre; nos plus doux mets étoient le lait de nos chèvres et de nos brebis, que nous avions soin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraichement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues, et les raisins : nos siéges étoient les gazons; les arbres touffus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorés des palais des rois.

« Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos bergers, c'est qu'un jour un lion affamé vint se jeter sur mon troupeau. Déja il commençoit un carnage affreux. Je n'avois en main que ma houlette; je m'avance hardiment. Le lion hérisse sa crinière, me montre ses dents et ses griffes, ouvre une gueule sèche et enflammée; ses yeux paroissent pleins de sang et de feu; il bat ses flancs avec sa longue queue. Je le terrasse : la petite cotte de mailles dont j'étois revêtu, selon la coutume des bergers d'Égypte, l'empêcha de me déchirer. Trois fois je l'abattis; trois fois il se releva : il poussoit des rugissements qui faisoient retentir toutes les forêts. Enfin je l'étouffai entre mes bras; et les bergers, témoins de ma victoire, voulurent que je me revêtisse de la peau de ce terrible lion.

« Le bruit de cette action, et celui du beau

changement de tous nos bergers, se répandit dans toute l'Égypte; il parvint même jusqu'aux oreilles de Sésostris. Il sut qu'un de ces deux captifs qu'on avoit pris pour des Phéniciens avoit ramené l'âge d'or dans ces déserts presque inhabitables. Il voulut me voir, car il aimoit les Muses; et tout ce qui peut instruire les hommes touchoit son grand cœur. Il me vit, il m'écouta avec plaisir; il découvrit que Métophis l'avoit trompé par avarice : il le condamna à une prison perpétuelle, et lui ôta toutes les richesses qu'il possédoit injustement. O! qu'on est malheureux, disoit-il, quand on est au-dessus du reste des hommes! souvent on ne peut voir la vérité par ses propres yeux : on est environné de gens qui l'empêchent d'arriver jusqu'à celui qui commande; chacun est intéressé à le tromper; chacun, sous une apparence de zèle, cache son ambition. On fait semblant d'aimer le roi, et on n'aime que les richesses qu'il donne : on l'aime si peu, que pour obtenir ses faveurs on le flatte et on le trahit.

« Ensuite Sésostris me traita avec une tendre amitié, et résolut de me renvoyer en Ithaque avec des vaisseaux et des troupes pour délivrer Pénélope de tous ses amants. La flotte étoit déja prête; nous ne songions qu'à nous embar-

quer, J'admirois les coups de la fortune, qui relève tout-à-coup ceux qu'elle a le plus abaissés. Cette expérience me faisoit espérer qu'Ulysse pourroit bien revenir enfin dans son royaume après quelque longue souffrance. Je pensois aussi en moi-même que je pourrois encore revoir Mentor, quoiqu'il eût été emmené dans les pays les plus inconnus de l'Éthiopie.

« Pendant que je retardois un peu mon départ, pour tâcher d'en savoir des nouvelles, Sésostris, qui étoit fort âgé, mourut subitement, et sa mort me replongea dans de nouveaux malheurs.

« Toute l'Égypte parut inconsolable dans cette perte; chaque famille croyoit avoir perdu son meilleur ami, son protecteur, son père. Les vieillards, levant les mains au ciel, s'écrioient : Jamais l'Égypte n'eut un si bon roi! jamais elle n'en aura de semblable! O dieux! il falloit ou ne le montrer point aux hommes[1], ou ne le leur ôter jamais! Pourquoi faut-il que nous survivions au grand Sésostris! Les jeunes gens disoient : L'espérance de l'Égypte est dé-

[1] Ostendent terris hunc tantum fata.
VIRG. *Æn.* VI, 869.

« Heureux l'âge qui *montra* à la terre un si bon roi! » (MASSILLON, *Petit Carême*. Voyez aussi ROUSSEAU, *Odes*, II, 10.)

truite : nos pères ont été heureux de passer leur vie sous un si bon roi ; pour nous, nous ne l'avons vu que pour sentir sa perte. Ses domestiques pleuroient nuit et jour. Quand on fit les funérailles du roi, pendant quarante jours tous les peuples les plus reculés y accoururent en foule : chacun vouloit voir encore une fois le corps de Sésostris : chacun vouloit en conserver l'image ; plusieurs voulurent être mis avec lui dans le tombeau.

« Ce qui augmenta encore la douleur de sa perte, c'est que son fils Bocchoris n'avoit ni humanité pour les étrangers, ni curiosité pour les sciences, ni estime pour les hommes vertueux, ni amour de la gloire. La grandeur de son père avoit contribué à le rendre si indigne de régner. Il avoit été nourri dans la mollesse et dans une fierté brutale ; il comptoit pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étoient faits que pour lui, et qu'il étoit d'une autre nature qu'eux ; il ne songeoit qu'à contenter ses passions, qu'à dissiper les trésors immenses que son père avoit ménagés avec tant de soins, qu'à tourmenter les peuples, et qu'à sucer le sang des malheureux ; enfin qu'à suivre les conseils flatteurs des jeunes insensés qui l'environnoient, pendant qu'il écartoit avec mépris tous les sages vieillards qui avoient eu

la confiance de son père[1]. C'étoit un monstre, et non pas un roi. Toute l'Égypte gémissoit; et quoique le nom de Sésostris, si cher aux Égyptiens, leur fit supporter la conduite lâche et cruelle de son fils, le fils couroit à sa perte; et un prince si indigne du trône ne pouvoit long-temps régner.

« Il ne me fut plus permis d'espérer mon retour en Ithaque. Je demeurai dans une tour sur le bord de la mer auprès de Péluse[2], où notre embarquement devoit se faire, si Sésostris ne fût pas mort. Métophis avoit eu l'adresse de sortir de prison, et de se rétablir auprès du nouveau roi : il m'avoit fait renfermer dans cette tour pour se venger de la disgrace que je lui avois causée. Je passois les jours et les nuits dans une profonde tristesse : tout ce que Termosiris m'avoit prédit, et tout ce que j'avois entendu dans la caverne, ne me paroissoit plus qu'un songe; j'étois abymé dans la plus amère douleur. Je voyois les vagues qui venoient battre le pied de la tour où j'étois prisonnier :

[1] Fénelon donne à Bocchoris quelques traits du caractère de Roboam, fils de Salomon : « Responditque rex (Roboam) « populo dura, derelicto consilio seniorum, quod ei dede- « rant; et loquutus est eis secundum consilium juvenum. » (*Reg.* III, 12, 13).

[2] Ville d'Égypte, située près du bord oriental de la Méditerranée. Il n'en reste guère que des ruines.

souvent je m'occupois à considérer des vaisseaux agités par la tempête, qui étoient en danger de se briser contre les rochers sur lesquels la tour étoit bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacés du naufrage, j'enviois leur sort. Bientôt, disois-je en moi-même, ils finiront les malheurs de leur vie, ou ils arriveront en leur pays. Hélas! je ne puis espérer ni l'un ni l'autre.

« Pendant que je me consumois ainsi en regrets inutiles, j'aperçus comme une forêt de mâts de vaisseaux. La mer étoit couverte de voiles que les vents enfloient; l'onde étoit écumante sous les coups des rames innombrables. J'entendois de toutes parts des cris confus; j'apercevois sur le rivage une partie des Égyptiens effrayés qui couroient aux armes, et d'autres qui sembloient aller au-devant de cette flotte qu'on voyoit arriver. Bientôt je reconnus que ces vaisseaux étrangers étoient les uns de Phénicie, et les autres de l'île de Chypre[1]; car mes malheurs commençoient à me rendre expérimenté sur ce qui regarde la navigation. Les Égyptiens me parurent divisés entre eux : je n'eus aucune peine à croire que l'insensé Boc-

[1] Aujourd'hui cette île porte le même nom : elle est voisine des côtes de la Syrie.

choris avoit, par ses violences, causé une révolte de ses sujets, et allumé la guerre civile. Je fus, du haut de cette tour, spectateur d'un sanglant combat.

« Les Égyptiens qui avoient appelé à leur secours les étrangers, après avoir favorisé leur descente, attaquèrent les autres Égyptiens qui avoient le roi à leur tête. Je voyois ce roi qui animoit les siens par son exemple; il paroissoit comme le dieu Mars[1] : des ruisseaux de sang couloient autour de lui; les roues de son char étoient teintes d'un sang noir, épais et écumant : à peine pouvoient-elles passer sur des tas de corps morts écrasés. Ce jeune roi, bien fait, vigoureux, d'une mine haute et fière, avoit dans ses yeux la fureur et le désespoir : il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche; son courage le poussoit au hasard, et la sagesse ne modéroit point sa valeur. Il ne savoit ni réparer ses fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçoient, ni ménager les gens dont il avoit le plus grand besoin. Ce n'étoit pas qu'il manquât de génie; ses lumières égaloient son courage :

1 Οἷος δὲ βροτολοιγὸς Ἄρης πόλεμόνδε μέτεισιν. . .
(Hom. *Il.* XIII, 298.)

Cette comparaison des guerriers avec Mars est fréquente dans les poëtes anciens.

mais il n'avoit jamais été instruit par la mauvaise fortune; ses maîtres avoient empoisonné par la flatterie son beau naturel. Il étoit enivré de sa puissance et de son bonheur; il croyoit que tout devoit céder à ses desirs fougueux : la moindre résistance enflammoit sa colère. Alors il ne raisonnoit plus, il étoit comme hors de lui-même; son orgueil furieux en faisoit une bête farouche; sa bonté naturelle et sa droite raison l'abandonnoient en un instant : ses plus fidèles serviteurs étoient réduits à s'enfuir; il n'aimoit plus que ceux qui flattoient ses passions. Ainsi il prenoit toujours des partis extrêmes contre ses véritables intérêts, et il forçoit tous les gens de bien à détester sa folle conduite.

« Long-temps sa valeur le soutint contre la multitude de ses ennemis; mais enfin il fut accablé. Je le vis périr : le dard d'un Phénicien perça sa poitrine. Les rênes lui échappèrent des mains; il tomba de son char sous les pieds des chevaux. Un soldat de l'île de Chypre lui coupa la tête; et, la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe à toute l'armée victorieuse.

« Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête qui nageoit dans le sang; ces yeux fermés et éteints; ce visage pâle et défiguré:

cette bouche entr'ouverte, qui sembloit vouloir encore achever des paroles commencées; cet air superbe et menaçant que la mort même n'avoit pu effacer. Toute ma vie, il sera peint devant mes yeux; et, si jamais les dieux me faisoient régner, je n'oublierois point, après un si funeste exemple, qu'un roi n'est digne de commander, et n'est heureux dans sa puissance, qu'autant qu'il la soumet à la raison. Hé! quel malheur pour un homme destiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux! »

FIN DU LIVRE SECOND.

# TÉLÉMAQUE.

## LIVRE TROISIÈME.

# SOMMAIRE

## DU LIVRE TROISIÈME.

---

Suite du récit de Télémaque. Le successeur de Bocchoris rendant tous les prisonniers phéniciens, Télémaque est emmené avec eux sur le vaisseau de Narbal, qui commandoit la flotte tyrienne. Pendant le trajet, Narbal lui dépeint la puissance des Phéniciens, et le triste esclavage auquel ils sont réduits par le soupçonneux et cruel Pygmalion. Télémaque, retenu quelque temps à Tyr, observe attentivement l'opulence et la prospérité de cette grande ville. Narbal lui apprend par quels moyens elle est parvenue à un état si florissant. Cependant Télémaque étant sur le point de s'embarquer pour l'île de Chypre, Pygmalion découvre qu'il est étranger, et veut le faire prendre : mais Astarbé, maîtresse du tyran, le sauve, pour faire mourir à sa place un jeune homme dont le mépris l'avoit irritée. Télémaque s'embarque enfin sur un vaisseau chyprien, pour retourner à Ithaque par l'île de Chypre.



# LIVRE III.

Calypso écoutoit avec étonnement des paroles si sages. Ce qui la charmoit le plus étoit de voir que Télémaque racontoit ingénument les fautes qu'il avoit faites par précipitation, et en manquant de docilité pour le sage Mentor : elle trouvoit une noblesse et une grandeur étonnante dans ce jeune homme qui s'accusoit lui-même, et qui paroissoit avoir si bien profité de ses imprudences pour se rendre sage, prévoyant, et modéré. « Continuez, disoit-elle, mon cher Télémaque; il me tarde de savoir comment vous sortîtes de l'Égypte, et où vous avez retrouvé le sage Mentor, dont vous aviez senti la perte avec tant de raison. »

Télémaque reprit ainsi son discours : « Les Égyptiens les plus vertueux et les plus fidèles au roi, étant les plus foibles, et voyant le roi mort, furent contraints de céder aux autres. On établit un autre roi nommé Termutis. Les Phéniciens, avec les troupes de l'île de Chypre, se retirèrent après avoir fait alliance avec le nouveau roi. Celui-ci rendit tous les prisonniers phéniciens ; je fus compté comme étant de ce nombre. On me fit sortir de la tour ; je m'embarquai avec les autres, et l'espérance commença à reluire au fond de mon cœur. Un vent favorable remplissoit déja nos voiles, les rameurs fendoient les ondes écumantes, la vaste mer étoit couverte de navires ; les mariniers poussoient des cris de joie ; les rivages d'Égypte s'enfuyoient loin de nous ; les collines et les montagnes s'aplanissoient peu-à-peu. Nous commencions à ne voir plus que le ciel et l'eau, pendant que le soleil, qui se levoit, sembloit faire sortir du sein de la mer ses feux étincelants : ses rayons doroient le sommet des montagnes que nous découvrions encore un peu sur l'horizon ; et tout le ciel, peint d'un sombre azur, nous promettoit une heureuse navigation.

« Quoiqu'on m'eût renvoyé comme étant Phénicien, aucun des Phéniciens avec qui j'étois ne me connoissoit. Narbal, qui comman-

doit dans le vaisseau où l'on me mit, me demanda mon nom et ma patrie. De quelle ville de Phénicie êtes-vous? me dit-il. Je ne suis point Phénicien, lui dis-je; mais les Égyptiens m'avoient pris sur la mer dans un vaisseau de Phénicie : j'ai demeuré captif en Égypte comme un Phénicien; c'est sous ce nom que j'ai longtemps souffert; c'est sous ce nom qu'on m'a délivré. De quel pays êtes-vous donc? reprit Narbal. Alors je lui parlai ainsi : Je suis Télémaque, fils d'Ulysse, roi d'Ithaque en Grèce. Mon père s'est rendu fameux entre tous les rois qui ont assiégé la ville de Troie : mais les dieux ne lui ont pas accordé de revoir sa patrie. Je l'ai cherché en plusieurs pays; la fortune me persécute comme lui : vous voyez un malheureux qui ne soupire qu'après le bonheur de retourner parmi les siens, et de trouver son père.

« Narbal me regardoit avee étonnement; et il crut apercevoir en moi je ne sais quoi d'heureux qui vient des dons du ciel, et qui n'est point dans le commun des hommes. Il étoit naturellement sincère et généreux; il fut touché de mon malheur, et me parla avec une confiance que les dieux lui inspiroient pour me sauver d'un grand péril.

« Télémaque, je ne doute point, me dit-il,

de ce que vous me dites, et je ne saurois en douter; la douleur et la vertu peintes sur votre visage ne me permettent pas de me défier de vous : je sens même que les dieux, que j'ai toujours servis, vous aiment, et qu'ils veulent que je vous aime aussi comme si vous étiez mon fils. Je vous donnerai un conseil salutaire; et pour récompense je ne vous demande que le secret. Ne craignez point, lui dis-je, que j'aie aucune peine à me taire sur les choses que vous voudrez me confier : quoique je sois si jeune, j'ai déja vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon secret, et encore plus de ne trahir jamais, sous aucun prétexte, le secret d'autrui. Comment avez-vous pu, me dit-il, vous accoutumer au secret dans une si grande jeunesse? Je serai ravi d'apprendre par quel moyen vous avez acquis cette qualité, qui est le fondement de la plus sage conduite, et sans laquelle tous les talents sont inutiles.

« Quand Ulysse, lui dis-je, partit pour aller au siége de Troie, il me prit sur ses genoux et entre ses bras; c'est ainsi qu'on me l'a raconté. Après m'avoir baisé tendrement, il me dit ces paroles, quoique je ne pusse les entendre : O mon fils! que les dieux me préservent de te revoir jamais; que plutôt le ciseau de la Parque tranche le fil de tes jours lorsqu'il est à peine

formé, de même que le moissonneur tranche de sa faux une tendre fleur qui commence à éclore; que mes ennemis te puissent écraser aux yeux de ta mère et aux miens, si tu dois un jour te corrompre et abandonner la vertu! O mes amis! continua-t-il, je vous laisse ce fils qui m'est si cher; ayez soin de son enfance: si vous m'aimez, éloignez de lui la pernicieuse flatterie; enseignez-lui à se vaincre; qu'il soit comme un jeune arbrisseau encore tendre, qu'on plie pour le redresser. Surtout n'oubliez rien pour le rendre juste, bienfaisant, sincère, et fidèle à garder un secret. Quiconque est capable de mentir est indigne d'être compté au nombre des hommes; et quiconque ne sait pas se taire est indigne de gouverner.

« Je vous rapporte ces paroles, parcequ'on a eu soin de me les répéter souvent, et qu'elles ont pénétré jusqu'au fond de mon cœur : je me les redis souvent à moi-même.

« Les amis de mon père eurent soin de m'exercer de bonne heure au secret; j'étois encore dans la plus tendre enfance, et ils me confioient déja toutes les peines qu'ils ressentoient, voyant ma mère exposée à un grand nombre de téméraires qui vouloient l'épouser. Ainsi on me traitoit dès-lors comme un homme raisonnable et sûr : on m'entretenoit secrètement des plus

grandes affaires; on m'instruisoit de tout ce qu'on avoit résolu pour écarter ces prétendants. J'étois ravi qu'on eût en moi cette confiance : par-là je me croyois déja un homme fait. Jamais je n'en ai abusé; jamais il ne m'a échappé une seule parole qui pût découvrir le moindre secret. Souvent les prétendants tâchoient de me faire parler, espérant qu'un enfant, qui pourroit avoir vu ou entendu quelque chose d'important, ne sauroit pas se retenir; mais je savois bien leur répondre sans mentir, et sans leur apprendre ce que je ne devois pas dire.

« Alors Narbal me dit : Vous voyez, Télémaque, la puissance des Phéniciens; ils sont redoutables à toutes les nations voisines par leurs innombrables vaisseaux : le commerce qu'ils font jusques aux colonnes d'Hercule[1] leur donne des richesses qui surpassent celles des peuples les plus florissants. Le grand roi Sésostris, qui n'auroit jamais pu les vaincre par mer, eut bien de la peine à les vaincre par terre, avec ses armées qui avoient conquis tout l'Orient; il nous imposa un tribut que nous n'a-

[1] C'est-à-dire jusqu'au détroit de Gibraltar. Les anciens appeloient colonnes d'Hercule le mont Calpé, aujourd'hui Gibraltar, et le mont Abyla en Afrique, qui s'élèvent comme des colonnes, et semblent fermer le détroit.

vons pas long-temps payé. Les Phéniciens se trouvoient trop riches et trop puissants pour porter patiemment le joug de la servitude ; nous reprîmes notre liberté. La mort ne laissa pas à Sésostris le temps de finir la guerre contre nous. Il est vrai que nous avions tout à craindre de sa sagesse encore plus que de sa puissance : mais, sa puissance passant dans les mains de son fils, dépourvu de toute sagesse, nous conclûmes que nous n'avions plus rien à craindre. En effet, les Égyptiens, bien loin de rentrer les armes à la main dans notre pays pour nous subjuguer encore une fois, ont été contraints de nous appeler à leur secours pour les délivrer de ce roi impie et furieux. Nous avons été leurs libérateurs. Quelle gloire ajoutée à la liberté et à l'opulence des Phéniciens !

« Mais pendant que nous délivrons les autres, nous sommes esclaves nous-mêmes. O Télémaque, craignez de tomber dans les mains de Pygmalion, notre roi : il les a trempées, ces mains cruelles, dans le sang de Sichée, mari de Didon, sa sœur. Didon[1], pleine du desir de la vengeance, s'est sauvée de Tyr avec plusieurs vaisseaux. La plupart de ceux qui aiment la

[1] Fénelon suit ici la narration de Virgile. Voyez l'*Énéide*, I, 343 et suiv.

vertu et la liberté l'ont suivie : elle a fondé sur la côte d'Afrique une superbe ville qu'on nomme Carthage. Pygmalion, tourmenté par une soif insatiable de richesses, se rend de plus en plus misérable, et odieux à ses sujets. C'est un crime à Tyr que d'avoir de grands biens : l'avarice le rend défiant, soupçonneux, cruel; il persécute les riches, et il craint les pauvres.

« C'est un crime encore plus grand à Tyr d'avoir de la vertu; car Pygmalion suppose que les bons ne peuvent souffrir ses injustices et ses infamies : la vertu le condamne; il s'aigrit et s'irrite contre elle. Tout l'agite, l'inquiète, le ronge; il a peur de son ombre; il ne dort ni nuit ni jour. Les dieux, pour le confondre, l'accablent de trésors dont il n'ose jouir. Ce qu'il cherche pour être heureux est précisément ce qui l'empêche de l'être. Il regrette tout ce qu'il donne; il craint toujours de perdre; il se tourmente pour gagner.

« On ne le voit presque jamais; il est seul, triste, abattu, au fond de son palais : ses amis mêmes n'osent l'aborder, de peur de lui devenir suspects. Une garde terrible tient toujours des épées nues et des piques levées autour de sa maison. Trente chambres qui communiquent les unes aux autres, et dont chacune a une

porte de fer avec six gros verrous, sont le lieu où il se renferme : on ne sait jamais dans laquelle de ces chambres il couche; et on assure qu'il ne couche jamais deux nuits de suite dans la même, de peur d'y être égorgé[1]. Il ne connoît ni les doux plaisirs, ni l'amitié encore plus douce; si on lui parle de chercher la joie, il sent qu'elle fuit loin de lui, et qu'elle refuse d'entrer dans son cœur. Ses yeux creux sont pleins d'un feu âpre et farouche; ils sont sans cesse errants de tous côtés. Il prête l'oreille au moindre bruit, et se sent tout ému. Il est pâle, défait, et les noirs soucis sont peints sur son visage toujours ridé. Il se tait, il soupire, il tire de son cœur de profonds gémissements; il ne peut cacher les remords qui déchirent ses entrailles. Les mets les plus exquis le dégoûtent. Ses enfants, loin d'être son espérance, sont le sujet de sa terreur[2] : il en a fait ses plus dangereux ennemis. Il n'a eu toute sa vie aucun

[1] L'auteur applique ici à Pygmalion ce que l'on raconte de Cromwell. Voyez l'*Histoire de Cromwell*, par M. Villemain, t. II, p. 313.

[2] Peut-être est-ce une allusion à Denys l'ancien, tyran de Syracuse, qui en vint à redouter ses propres filles. « Tonsorum metu tondere filias suas docuit. Quarum, postquam adultæ ætati appropinquabant, manibus ferrum non ausus committere, instituit ut candentium juglantium putaminibus barbam sibi et capillum adurerent. » (VAL. MAX. VII, 13).

moment d'assuré; il ne se conserve qu'à force de répandre le sang de tous ceux qu'il craint. Insensé, qui ne voit pas que sa cruauté, à laquelle il se confie, le fera périr! Quelqu'un de ses domestiques, aussi défiant que lui, se hâtera de délivrer le monde de ce monstre.

« Pour moi, je crains les dieux : quoi qu'il m'en coûte, je serai fidèle au roi qu'ils m'ont donné. J'aimerois mieux qu'il me fît mourir que de lui ôter la vie, et même que de manquer à le défendre. Pour vous, ô Télémaque, gardez-vous bien de lui dire que vous êtes le fils d'Ulysse : il espéreroit qu'Ulysse, retournant à Ithaque, lui paieroit quelque grande somme pour vous racheter, et il vous tiendroit en prison.

« Quand nous arrivâmes à Tyr, je suivis le conseil de Narbal, et je reconnus la vérité de tout ce qu'il m'avoit raconté. Je ne pouvois comprendre qu'un homme pût se rendre aussi misérable que Pygmalion me le paroissoit.

« Surpris d'un spectacle si affreux et si nouveau pour moi, je disois en moi-même : Voilà un homme qui n'a cherché qu'à se rendre heureux : il a cru y parvenir par les richesses et par une autorité absolue; il possède tout ce qu'il peut desirer; et cependant il est misérable par ses richesses et par son autorité même. S'il

étoit berger, comme je l'étois naguère, il seroit aussi heureux que je l'ai été : il jouiroit des plaisirs innocents de la campagne, et en jouiroit sans remords; il ne craindroit ni le fer ni le poison; il aimeroit les hommes, il en seroit aimé : il n'auroit point ces grandes richesses qui lui sont aussi inutiles que du sable, puisqu'il n'ose y toucher; mais il jouiroit librement des fruits de la terre, et ne souffriroit aucun véritable besoin. Cet homme paroît faire tout ce qu'il veut : mais il s'en faut bien qu'il ne le fasse; il fait tout ce que veulent ses passions féroces; il est toujours entraîné par son avarice, par sa crainte, par ses soupçons. Il paroît maître de tous les autres hommes : mais il n'est pas maître de lui-même; car il a autant de maîtres et de bourreaux qu'il a de desirs violents.

« Je raisonnois ainsi de Pygmalion sans le voir; car on ne le voyoit point; et on regardoit seulement avec crainte ces hautes tours, qui étoient nuit et jour entourées de gardes, où il s'étoit mis lui-même comme en prison, se renfermant avec ses trésors. Je comparois ce roi invisible avec Sésostris, si doux, si accessible, si affable, si curieux de voir les étrangers, si attentif à écouter tout le monde, et à tirer du cœur des hommes la vérité, qu'on cache aux

rois. Sésostris, disois-je, ne craignoit rien, et n'avoit rien à craindre ; il se montroit à tous ses sujets comme à ses propres enfants : celui-ci craint tout, et a tout à craindre. Ce méchant roi est toujours exposé à une mort funeste, même dans son palais inaccessible, au milieu de ses gardes; au contraire, le bon roi Sésostris étoit en sûreté au milieu de la foule des peuples, comme un bon père dans sa maison, environné de sa famille.

« Pygmalion donna ordre de renvoyer les troupes de l'île de Chypre qui étoient venues secourir les siennes à cause de l'alliance qui étoit entre les deux peuples. Narbal prit cette occasion de me mettre en liberté : il me fit passer en revue parmi les soldats chypriens; car le roi étoit ombrageux jusque dans les moindres choses.

« Le défaut des princes trop faciles et inappliqués est de se livrer avec une aveugle confiance à des favoris artificieux et corrompus. Le défaut de celui-ci étoit au contraire de se défier des plus honnêtes gens : il ne savoit point discerner les hommes droits et simples qui agissent sans déguisement; aussi n'avoit-il jamais vu de gens de bien, car de telles gens ne vont point chercher un roi si corrompu. D'ailleurs, il avoit vu, depuis qu'il étoit sur le trône, dans

les hommes dont il s'étoit servi, tant de dissimulation, de perfidie, et de vices affreux déguisés sous les apparences de la vertu, qu'il regardoit tous les hommes, sans exception, comme s'ils eussent été masqués. Il supposoit qu'il n'y a aucune sincère vertu sur la terre : ainsi il regardoit tous les hommes comme étant à-peu-près égaux. Quand il trouvoit un homme faux et corrompu, il ne se donnoit point la peine d'en chercher un autre, comptant qu'un autre ne seroit pas meilleur. Les bons lui paroissoient pires que les méchants les plus déclarés, parce-qu'il les croyoit aussi méchants, et plus trompeurs.

« Pour revenir à moi, je fus confondu avec les Chypriens, et j'échappai à la défiance pénétrante du roi. Narbal trembloit, dans la crainte que je ne fusse découvert : il lui en eût coûté la vie et à moi aussi. Son impatience de nous voir partir étoit incroyable : mais les vents contraires nous retinrent assez long-temps à Tyr.

« Je profitai de ce séjour pour connoître les mœurs des Phéniciens, si célèbres dans toutes les nations connues. J'admirois l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer, dans une île. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis

qu'elle porte, par le nombre des villes et des villages qui se touchent presque, enfin par la douceur de son climat : car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlants du midi ; elle est rafraîchie par le vent du nord, qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban[1], dont le sommet fend les nues et va toucher les astres ; une glace éternelle couvre son front ; des fleuves pleins de neige tombent, comme des torrents, des pointes des rochers qui environnent sa tête. Au-dessous on voit une vaste forêt de cèdres antiques, qui paroissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, et qui portent leurs branches épaisses jusque vers les nues. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'est là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent, les brebis qui bêlent avec leurs tendres agneaux qui bondissent sur l'herbe fraîche : là coulent mille divers ruisseaux d'une eau claire, qui distribuent l'eau par-tout. Enfin on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne qui est comme un jardin : le printemps et l'automne y règnent ensemble pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais ni le souffle empesté du midi, qui sèche et qui brûle tout, ni

[1] Haute montagne de Syrie.

le rigoureux aquilon, n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

« C'est auprès de cette belle côte que s'élève dans la mer l'île où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager au-dessus des eaux, et être la reine de toute la mer. Les marchands y abordent de toutes les parties du monde, et ses habitants sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier, mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles, semblables à deux bras, qui s'avancent dans la mer, et qui embrassent un vaste port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port on voit comme une forêt de mâts de navires; et ces navires sont si nombreux qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce, et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtés le fin lin d'Égypte, et la pourpre tyrienne deux fois teinte[1], d'un éclat

[1] Induerat Tyrio bis tinctam murice pallam.
Ovid. *Fast.* II, 107.

Nic. Heinsius, sur cet endroit, a recueilli beaucoup de passages.

merveilleux : cette double teinture est si vive que le temps ne peut l'effacer : on s'en sert pour des laines fines, qu'on rehausse d'une broderie d'or et d'argent. Les Phéniciens font le commerce de tous les peuples jusqu'au détroit de Gades[1], et ils ont même pénétré dans le vaste océan qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer Rouge; et c'est par ce chemin qu'ils vont chercher dans des îles inconnues de l'or, des parfums, et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

« Je ne pouvois rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville, où tout étoit en mouvement. Je n'y voyois point, comme dans les villes de la Grèce, des hommes oisifs et curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique[2], ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes y sont occupés à décharger leurs vaisseaux, à transporter leurs marchandises ou à les vendre, à ranger leurs magasins, et à tenir un compte

[1] Aujourd'hui le détroit de Cadix.

[2] Les Athéniens avoient ce défaut. « Tout ce que vous avez « à faire (leur dit Démosthène dans sa première *Philippique* « est-ce, dites-moi, de vous demander l'un à l'autre, en vous « promenant sur la place publique : *Qu'y a-t-il de nouveau ?* » . Traduction de D'OLIVET.)

exact de ce qui leur est dû par les négociants étrangers. Les femmes ne cessent jamais ou de filer les laines, ou de faire des dessins de broderie, ou de plier les riches étoffes.

« D'où vient, disois-je à Narbal, que les Phéniciens se sont rendus les maîtres du commerce de toute la terre, et qu'ils s'enrichissent ainsi aux dépens de tous les autres peuples ? Vous le voyez, me répondit-il : la situation de Tyr est heureuse pour le commerce. C'est notre patrie qui a la gloire d'avoir inventé la navigation : les Tyriens furent les premiers, s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obscure antiquité, qui domptèrent les flots[1] long-temps avant l'âge de Tiphys et des Argonautes[2] tant vantés dans la Grèce ; ils furent, dis-je, les premiers qui osèrent se mettre dans un frêle vaisseau à la merci des vagues et des tempêtes[3], qui sondèrent les abymes de la mer, qui obser-

[1] Prima ratem ventis credere docta Tyros.
TIBULL. I, VII, 20.

[2] En effet, Cadmus arriva de Tyr en Grèce bien long-temps avant l'expédition des Argonautes. Tiphys étoit le pilote du vaisseau Argo.

Tiphys in Æmonia puppe magister erat.
OVID. *A. A*, I, 6.

[3] Fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus.
HOR. I, *Od.* III.

vèrent les astres loin de la terre[1], suivant la science des Égyptiens et des Babyloniens[2], enfin qui réunirent tant de peuples que la mer avoit séparés. Les Tyriens sont industrieux, patients, laborieux, propres, sobres, et ménagers; ils ont une exacte police; ils sont parfaitement d'accord entre eux; jamais peuple n'a été plus constant, plus sincère[3], plus fidèle, plus sûr, plus commode à tous les étrangers.

« Voilà, sans aller chercher d'autres causes, ce qui leur donne l'empire de la mer, et qui fait fleurir dans leurs ports un si utile commerce. Si la division et la jalousie se mettoient entre eux; s'ils commençoient à s'amollir dans les délices et dans l'oisiveté; si les premiers de la nation méprisoient le travail et l'économie; si les arts cessoient d'être en honneur dans leur ville; s'ils manquoient de bonne foi vers les étrangers; s'ils altéroient tant soit peu les règles d'un commerce libre; s'ils négligeoient leurs manufactures, et s'ils cessoient de faire les

[1] « Siderum observationem in navigando Phœnices (inve« nerunt). » PLINE, *Hist. nat.* VII, 56.)

[2] Hérodote (II, chap. CIX) attribue aux Babyloniens la découverte du pôle, du gnomon, et de la division du jour en douze parties.

[3] *Tyros instabilis, Tyriosque bilingues*, disent pourtant Lucain (III, 217) et Virgile (*Æn.* I, 661).

grandes avances qui sont nécessaires pour rendre leurs marchandises parfaites, chacune dans son genre, vous verriez bientôt tomber cette puissance que vous admirez.

« Mais expliquez-moi, lui disois-je, les vrais moyens d'établir un jour à Ithaque un pareil commerce. Faites, me répondit-il, comme on fait ici : recevez bien et facilement tous les étrangers; faites-leur trouver dans vos ports la sûreté, la commodité, la liberté entière; ne vous laissez jamais entraîner ni par l'avarice ni par l'orgueil. Le vrai moyen de gagner beaucoup est de ne vouloir jamais trop gagner, et de savoir perdre à propos. Faites-vous aimer par tous les étrangers; souffrez même quelque chose d'eux; craignez d'exciter leur jalousie par votre hauteur : soyez constant dans les règles du commerce; qu'elles soient simples et faciles; accoutumez vos peuples à les suivre inviolablement; punissez sévèrement la fraude, et même la négligence ou le faste des marchands, qui ruinent le commerce en ruinant les hommes qui le font.

« Sur-tout n'entreprenez jamais de gêner le commerce pour le tourner selon vos vues. Il faut que le prince ne s'en mêle point, de peur de le gêner, et qu'il en laisse tout le profit à ses sujets qui en ont la peine; autrement il les

découragera : il en tirera assez d'avantages par les grandes richesses qui entreront dans ses états. Le commerce est comme certaines sources : si vous voulez détourner leur cours, vous les faites tarir. Il n'y a que le profit et la commodité qui attirent les étrangers chez vous ; si vous leur rendez le commerce moins commode et moins utile, ils se retirent insensiblement, et ne reviennent plus, parceque d'autres peuples, profitant de votre imprudence, les attirent chez eux, et les accoutument à se passer de vous. Il faut même vous avouer que depuis quelque temps la gloire de Tyr est bien obscurcie. O! si vous l'aviez vue, mon cher Télémaque, avant le règne de Pygmalion, vous auriez été bien plus étonné! Vous ne trouvez plus maintenant ici que les tristes restes d'une grandeur qui menace ruine. O malheureuse Tyr! en quelles mains es-tu tombée! autrefois la mer t'apportoit le tribut de tous les peuples de la terre.

« Pygmalion craint tout et des étrangers et de ses sujets. Au lieu d'ouvrir, suivant notre ancienne coutume, ses ports à toutes les nations les plus éloignées, dans une entière liberté, il veut savoir le nombre des vaisseaux qui arrivent, leur pays, les noms des hommes qui y sont, leur genre de commerce, la nature et le prix de leurs marchandises, et le temps

qu'ils doivent demeurer ici. Il fait encore pis; car il use de supercherie pour surprendre les marchands et pour confisquer leurs marchandises. Il inquiète les marchands qu'il croit les plus opulents; il établit, sous divers prétextes, de nouveaux impôts. Il veut entrer lui-même dans le commerce, et tout le monde craint d'avoir quelque affaire avec lui. Ainsi le commerce languit; les étrangers oublient peu-à-peu le chemin de Tyr, qui leur étoit autrefois si doux: et, si Pygmalion ne change de conduite, notre gloire et notre puissance seront bientôt transportées à quelque autre peuple mieux gouverné que nous.

« Je demandai ensuite à Narbal comment les Tyriens s'étoient rendus si puissants sur la mer: car je voulois n'ignorer rien de tout ce qui sert au gouvernement d'un royaume. Nous avons, me répondit-il, les forêts du Liban qui fournissent le bois des vaisseaux[1]; et nous les réservons avec soin pour cet usage: on n'en coupe jamais que pour les besoins publics. Pour la construction des vaisseaux, nous avons l'avantage d'avoir des ouvriers habiles[2].

[1] Cedrum de Libano tulerunt ut facerent tibi malum. (ÉZÉCHIEL, XXVII, 5.

[2] Sapientes tui, Tyre, facti sunt gubernatores tui, etc. (ÉZÉCHIEL, XXVII, 8.

« Comment, lui disois-je, avez-vous pu faire pour trouver ces ouvriers ?

« Il me répondoit : Ils se sont formés peu-à-peu dans le pays. Quand on récompense bien ceux qui excellent dans les arts, on est sûr d'avoir bientôt des hommes qui les mènent à leur dernière perfection ; car les hommes qui ont le plus de sagesse et de talents ne manquent point de s'adonner aux arts auxquels les grandes récompenses sont attachées. Ici on traite avec honneur tous ceux qui réussissent dans les arts et dans les sciences utiles à la navigation. On considère un bon géomètre ; on estime fort un habile astronome ; on comble de biens un pilote qui surpasse les autres dans sa fonction : on ne méprise point un bon charpentier ; au contraire, il est bien payé et bien traité. Les bons rameurs mêmes ont des récompenses sûres et proportionnées à leurs services ; on les nourrit bien ; on a soin d'eux quand ils sont malades ; en leur absence on a soin de leurs femmes et de leurs enfants ; s'ils périssent dans un naufrage, on dédommage leur famille : on renvoie chez eux ceux qui ont servi un certain temps. Ainsi on en a autant qu'on en veut : le père est ravi d'élever son fils dans un si bon métier ; et, dès sa plus tendre jeunesse, il se hâte de lui enseigner à manier la rame, à tendre les cor-

dages, et à mépriser les tempêtes. C'est ainsi qu'on mène les hommes, sans contrainte, par la récompense et par le bon ordre. L'autorité seule ne fait jamais bien; la soumission des inférieurs ne suffit pas: il faut gagner les cœurs, et faire trouver aux hommes leur avantage dans les choses où l'on veut se servir de leur industrie.

« Après ce discours, Narbal me mena visiter tous les magasins, les arsenaux, et tous les métiers qui servent à la construction des navires. Je demandois le détail des moindres choses, et j'écrivois tout ce que j'avois appris, de peur d'oublier quelque circonstance utile.

« Cependant Narbal, qui connoissoit Pygmalion et qui m'aimoit, attendoit avec impatience mon départ, craignant que je ne fusse découvert par les espions du roi, qui alloient nuit et jour par toute la ville : mais les vents ne nous permettoient point encore de nous embarquer. Pendant que nous étions occupés à visiter curieusement le port, et à interroger divers marchands, nous vîmes venir à nous un officier de Pygmalion, qui dit à Narbal : Le roi vient d'apprendre d'un des capitaines des vaisseaux qui sont revenus d'Égypte avec vous, que vous avez amené d'Égypte un étranger qui passe pour Chyprien : le roi veut qu'on l'arrête, et qu'on

sache certainement de quel pays il est ; vous en répondrez sur votre tête. Dans ce moment je m'étois un peu éloigné pour regarder de plus près les proportions que les Tyriens avoient gardées dans la construction d'un vaisseau presque neuf, qui étoit, disoit-on, par cette proportion si exacte de toutes ses parties, le meilleur voilier qu'on eût jamais vu dans le port ; et j'interrogeois l'ouvrier qui avoit réglé ces proportions.

« Narbal, surpris et effrayé, répondit : Je vais chercher cet étranger, qui est de l'île de Chypre. Quand il eut perdu de vue cet officier, il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étois. Je ne l'avois que trop prévu, me dit-il, mon cher Télémaque ! nous sommes perdus ! le roi, que sa défiance tourmente jour et nuit, soupçonne que vous n'êtes pas de l'île de Chypre ; il ordonne qu'on vous arrête ; il veut me faire périr si je ne vous mets entre ses mains. Que ferons-nous ? O dieux, donnez-nous la sagesse pour nous tirer de ce péril. Il faudra, Télémaque, que je vous mène au palais du roi. Vous soutiendrez que vous êtes Chyprien, de la ville d'Amathonte, fils d'un statuaire de Vénus. Je déclarerai que j'ai connu autrefois votre père ; et peut-être que le roi, sans approfondir davantage, vous laissera partir. Je ne vois plus

d'autre moyen de sauver votre vie et la mienne.

« Je répondis à Narbal : Laissez périr un malheureux que le destin veut perdre. Je sais mourir, Narbal; et je vous dois trop pour vouloir vous entraîner dans mon malheur. Je ne puis me résoudre à mentir; je ne suis pas Chyprien, et je ne saurois dire que je le suis. Les dieux voient ma sincérité : c'est à eux à conserver ma vie par leur puissance, s'ils le veulent; mais je ne veux point la sauver par un mensonge.

« Narbal me répondoit : Ce mensonge, Télémaque, n'a rien qui ne soit innocent; les dieux mêmes ne peuvent le condamner : il ne fait aucun mal à personne; il sauve la vie à deux innocents; il ne trompe le roi que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous poussez trop loin l'amour de la vertu et la crainte de blesser la religion.

« Il suffit, lui disois-je, que le mensonge soit mensonge, pour n'être pas digne d'un homme qui parle en présence des dieux, et qui doit tout à la vérité. Celui qui blesse la vérité offense les dieux, et se blesse soi-même; car il parle contre sa conscience. Cessez, Narbal, de me proposer ce qui est indigne de vous et de moi. Si les dieux ont pitié de nous, ils sauront bien nous délivrer : s'ils veulent nous lais-

ser périr, nous serons en mourant les victimes de la vérité, et nous laisserons aux hommes l'exemple de préférer la vertu sans tache à une longue vie. La mienne n'est déja que trop longue, étant si malheureuse. C'est vous seul, ô mon cher Narbal, pour qui mon cœur s'attendrit. Falloit-il que votre amitié pour un malheureux étranger vous fût si funeste!

« Nous demeurâmes long-temps dans cette espèce de combat : mais enfin nous vîmes arriver un homme qui couroit hors d'haleine : c'étoit un autre officier du roi, qui venoit de la part d'Astarbé.

« Cette femme étoit belle comme une déesse[1]; elle joignoit aux charmes du corps tous ceux de l'esprit; elle étoit enjouée, flatteuse, insinuante. Avec tant de charmes trompeurs elle avoit, comme les Sirènes, un cœur cruel et plein de malignité; mais elle savoit cacher ses sentiments corrompus, par un profond artifice. Elle avoit su gagner le cœur de Pygmalion par sa beauté, par son esprit, par sa douce voix et par l'harmonie de sa lyre. Pygmalion, aveuglé par un violent amour pour elle, avoit abandonné la reine Topha, son épouse. Il ne songeoit qu'à

[1] Dans Homère, souvent les belles femmes sont comparées aux déesses; Hélène, par exemple (*Iliad.* III, 158), Castianira (VIII, 305), Hécamédé (XI, 638), Briséis (XIX, 286), etc.

contenter toutes les passions de l'ambitieuse Astarbé : l'amour de cette femme ne lui étoit guère moins funeste que son infame avarice. Mais quoiqu'il eût tant de passion pour elle, elle n'avoit pour lui que du mépris et du dégoût ; elle cachoit ses vrais sentiments, et elle faisoit semblant de ne vouloir vivre que pour lui, dans le même temps où elle ne pouvoit le souffrir.

« Il y avoit à Tyr un jeune Lyctien nommé Malachon[1], d'une merveilleuse beauté, mais

[1] Presque toutes les éditions portent *Lydien*, et non *Lyctien*. Cette dernière leçon a été introduite avec toute raison par l'éditeur de Gottingue (1731). Lyctus étoit une ville de Crète : on se rappelle *Lyctius Idomeneus* de Virgile. Comme le mot *Lyctien* est peu connu, on aura cru faire une bonne correction en le changeant en celui de *Lydien ;* ou peut-être cette altération du texte résulte-t-elle simplement d'une faute de plume, et on aura pris pour un *d* les lettres *ct*, mal formées et trop rapprochées. Plus bas, on lit diversement : « Malachon, quoique connu pour *Crétois*, » et, « Malachon, « quoique connu pour *Lydien*. » On voit que Fénelon n'a pu se servir du mot de *Crétois* que comme équivalent de *Lyctien : Lydien* et *Crétois* ne sont pas synonymes, et ne peuvent être employés l'un pour l'autre. On peut croire aussi que Fénelon n'eût pas donné à un Lydien un nom grec. Malachon vient probablement de μαλακὸς, *mou, efféminé*. M. Adry, qui approuve la leçon *Lyctien*, voudroit aussi écrire *Malacon*. Il a, je crois, raison. Toutefois on peut garder le *ch*, et alors dériver *Malachon* de μαλαχὴ, *mauve :* et l'allusion reste la même ; car μαλαχὴ vient de μαλακὸς, et le nom grec de cette plante lui est venu de la mollesse de ses feuilles et de ses propriétés adoucissantes et résolutives. Plus bas, dans le livre VIII, j'ai écrit *Acamas*, au lieu de la leçon vul-

mou, efféminé, noyé dans les plaisirs. Il ne songeoit qu'à conserver la délicatesse de son teint, qu'à peigner ses cheveux blonds flottants sur ses épaules, qu'à se parfumer, qu'à donner un tour gracieux aux plis de sa robe, enfin qu'à chanter ses amours sur sa lyre. Astarbé le vit, elle l'aima, et en devint furieuse[1]. Il la méprisa, parcequ'il étoit passionné pour une autre femme : d'ailleurs il craignoit de s'exposer à la cruelle jalousie du roi. Astarbé, se sentant méprisée, s'abandonna à son ressentiment. Dans son désespoir, elle s'imagina qu'elle pouvoit faire passer Malachon pour l'étranger que le roi faisoit chercher, et qu'on disoit qui étoit venu avec Narbal.

« En effet, elle le persuada à Pygmalion, et corrompit tous ceux qui auroient pu le détromper. Comme il n'aimoit point les hommes vertueux, et qu'il ne savoit point les discerner, il n'étoit environné que de gens intéressés, artificieux, prêts à exécuter ses ordres injustes et sanguinaires. De telles gens craignoient l'autorité d'Astarbé, et ils lui aidoient à tromper le roi, de peur de déplaire à cette femme hautaine qui avoit toute sa confiance. Ainsi Mala-

gaire et fautive *Achamas*, parceque aucune raison ne pouvoit expliquer l'aspiration *ch*.

[1] Ὡς ἴδον, ὡς ἐμάνην. (THEOCRITE, II, 82.)

chon, quoique connu pour Lyctien dans toute la ville, passa pour le jeune étranger que Narbal avoit emmené d'Égypte : il fut mis en prison.

« Astarbé, qui craignoit que Narbal n'allât parler au roi, et ne découvrît son imposture, envoyoit en diligence à Narbal cet officier, qui lui dit ces paroles : Astarbé vous défend de découvrir au roi quel est votre étranger ; elle ne vous demande que le silence, et elle saura bien faire en sorte que le roi soit content de vous : cependant hâtez-vous de faire embarquer avec les Chypriens le jeune étranger que vous avez emmené d'Égypte, afin qu'on ne le voie plus dans la ville. Narbal, ravi de pouvoir ainsi sauver sa vie et la mienne, promit de se taire ; et l'officier, satisfait d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, s'en retourna rendre compte à Astarbé de sa commission.

« Narbal et moi, nous admirâmes la bonté des dieux, qui récompensoient notre sincérité, et qui ont un soin si touchant de ceux qui hasardent tout pour la vertu.

« Nous regardions avec horreur un roi livré à l'avarice et à la volupté. Celui qui craint avec tant d'excès d'être trompé, disions nous, mérite de l'être, et l'est presque toujours grossièrement. Il se défie des gens de bien, et il s'abandonne à des scélérats : il est le seul qui

ignore ce qui se passe. Voyez Pygmalion; il est le jouet d'une femme sans pudeur. Cependant les dieux se servent du mensonge des méchants pour sauver les bons, qui aiment mieux perdre la vie que de mentir.

« En même temps nous aperçûmes que les vents changeoient, et qu'ils devenoient favorables aux vaisseaux de Chypre. Les dieux se déclarent, s'écria Narbal; ils veulent, mon cher Télémaque, vous mettre en sûreté : fuyez cette terre cruelle et maudite! heureux qui pourroit vous suivre jusque dans les rivages les plus inconnus! heureux qui pourroit vivre et mourir avec vous! Mais un destin sévère m'attache à cette malheureuse patrie; il faut souffrir avec elle : peut-être faudra-t-il être enseveli dans ses ruines : n'importe, pourvu que je dise toujours la vérité, et que mon cœur n'aime que la justice. Pour vous, ô mon cher Télémaque, je prie les dieux, qui vous conduisent comme par la main, de vous accorder le plus précieux de tous leurs dons, qui est la vertu pure et sans tache, jusqu'à la mort. Vivez, retournez en Ithaque, consolez Pénélope, délivrez-la de ses téméraires amants. Que vos yeux puissent voir, que vos mains puissent embrasser le sage Ulysse; et qu'il trouve en vous un fils qui égale sa sagesse! Mais, dans votre bonheur, souvenez-

vous du malheureux Narbal, et ne cessez jamais de m'aimer.

« Quand il eut achevé ces paroles, je l'arrosai de mes larmes sans lui répondre; de profonds soupirs m'empêchoient de parler : nous nous embrassions en silence. Il me mena jusqu'au vaisseau; il demeura sur le rivage; et, quand le vaisseau fut parti, nous ne cessions de nous regarder tandis que nous pûmes nous voir. »

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

# TÉLÉMAQUE.

## LIVRE QUATRIÈME.

# SOMMAIRE

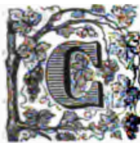
## DU LIVRE QUATRIÈME.

---

Calypso interrompt Télémaque pour le faire reposer. Mentor le blâme en secret d'avoir entrepris le récit de ses aventures, et cependant lui conseille de l'achever puisqu'il l'a commencé. Télémaque, selon l'avis de Mentor, continue son récit. Pendant le trajet de Tyr à l'île de Chypre, il voit en songe Vénus et Cupidon l'inviter au plaisir : Minerve lui apparoît aussi, le protégeant de son égide, et Mentor l'exhortant à fuir de l'île de Chypre. A son réveil, les Chypriens, noyés dans le vin, sont surpris par une furieuse tempête qui eût fait périr le navire, si Télémaque lui-même n'eût pris en main le gouvernail, et commandé les manœuvres. Enfin on arrive dans l'île. Peinture des mœurs voluptueuses de ses habitants, du culte rendu à Vénus, et des impressions funestes que ce spectacle produit sur le cœur de Télémaque. Les sages conseils de Mentor, qu'il retrouve tout-à-coup en ce lieu, le délivrent d'un si grand danger. Le Syrien Hazaël, à qui Mentor avoit été vendu, ayant été contraint par les vents de relâcher à l'île de Chypre, comme il alloit en Crète pour étudier les lois de Minos, rend à Télémaque son sage conducteur, et s'embarque avec eux pour l'île de Crète. Ils jouissent, dans ce trajet, du beau spectacle d'Amphitrite traînée dans son char par des chevaux marins.




# LIVRE IV.

ALYPSO, qui avoit été jusqu'à ce moment immobile et transportée de plaisir en écoutant les aventures de Télémaque, l'interrompit pour lui faire prendre quelque repos. « Il est temps, lui dit-elle, que vous alliez goûter la douceur du sommeil après tant de travaux. Vous n'avez rien à craindre ici : tout vous est favorable. Abandonnez-vous donc à la joie ; goûtez la paix et tous les autres dons des dieux, dont vous allez être comblé. Demain, quand l'Aurore avec ses doigts de roses[1] entr'ouvrira les portes dorées de l'orient, et que les chevaux du Soleil, sortant de

[1] Homère donne souvent cette épithète à l'Aurore ; ῥοδοδάκτυλος Ἠώς.

l'onde amère, répandront les flammes du jour[1] pour chasser devant eux toutes les étoiles du ciel[2], nous reprendrons, mon cher Télémaque, l'histoire de vos malheurs. Jamais votre père n'a égalé votre sagesse et votre courage : ni Achille, vainqueur d'Hector, ni Thésée, revenu des enfers, ni même le grand Alcide, qui a purgé la terre de tant de monstres, n'ont fait voir autant de force et de vertu que vous. Je souhaite qu'un profond sommeil vous rende cette nuit courte. Mais, hélas! qu'elle sera longue pour moi! qu'il me tardera de vous revoir, de vous entendre, de vous faire redire ce que je sais déjà, et de vous demander ce que je ne sais pas encore! Allez, mon cher Télémaque, avec le sage Mentor, que les dieux vous ont rendu; allez dans cette grotte écartée, où tout est préparé pour votre repos. Je prie Morphée de répandre ses plus doux charmes sur vos paupières appesanties, de faire couler une vapeur divine dans tous vos membres fatigués, et de vous envoyer des songes légers, qui, voltigeant autour de vous, flattent vos sens par les images les plus riantes, et repoussent loin de vous tout

1 ............... Alto se gurgite tollunt
Solis equi, lucemque elatis naribus efflant.
VIRG. *Æn.* XII, 114.

2 .... Depulerat stellas Aurora micantes.
OVID. *Met.* VII, 100.

ce qui pourroit vous réveiller trop promptement. »

La déesse conduisit elle-même Télémaque dans cette grotte séparée de la sienne. Elle n'étoit ni moins rustique, ni moins agréable. Une fontaine, qui couloit dans un coin, y faisoit un doux murmure qui appeloit le sommeil[1]. Les nymphes y avoient préparé deux lits d'une molle verdure, sur lesquels elles avoient étendu deux grandes peaux, l'une de lion pour Télémaque, et l'autre d'ours pour Mentor.

Avant que de laisser fermer ses yeux au sommeil, Mentor parla ainsi à Télémaque : « Le plaisir de raconter vos histoires vous a entraîné ; vous avez charmé la déesse en lui expliquant les dangers dont votre courage et votre industrie vous ont tiré : par-là vous n'avez fait qu'enflammer davantage son cœur, et que vous préparer une plus dangereuse captivité : comment espérez-vous qu'elle vous laisse maintenant sortir de son île, vous qui l'avez enchantée par le récit de vos aventures ? L'amour d'une vaine gloire vous a fait parler sans prudence. Elle s'étoit engagée à vous raconter des histoires, et à vous apprendre quelle a été la destinée

1 ....... Cum murmure labens
Invitat somnos crepitantibus unda lapillis.
OVID. *Met.* XI, 604.

d'Ulysse ; elle a trouvé moyen de parler longtemps sans rien dire ; et elle vous a engagé à lui expliquer tout ce qu'elle desire savoir : tel est l'art des femmes flatteuses et passionnées. Quand est-ce, ô Télémaque, que vous serez assez sage pour ne parler jamais par vanité ; et que vous saurez taire tout ce qui vous est avantageux, quand il[1] n'est pas utile à dire ? Les autres admirent votre sagesse dans un âge où il est pardonnable d'en manquer : pour moi, je ne puis vous pardonner rien ; je suis le seul qui vous connois, et qui vous aime assez pour vous avertir de toutes vos fautes. Combien êtes-vous

[1] Cet emploi de *il* n'est pas régulier. *Il* ne se construit bien qu'en rapport avec un nom de personne. Cette irrégularité est assez commune dans nos anciens auteurs. Corneille, *Examen de la Galerie du Palais :* « Je veux bien « avouer que *cela* va trop avant... bien qu'absolument *il* ne « soit pas condamnable. » Huet, *de l'Origine des romans :* « *Cela* est louable selon les lois de la morale ; mais *il* n'est « pas dans les règles du roman. » La Fontaine, fable *du Vieillard :*

« *Tout cela* ne convient qu'à nous.
« *Il* ne convient pas à vous-mêmes,
« Repartit le vieillard. »

Les écrivains modernes emploient rarement *il* de la sorte. Toutefois on lit dans Marmontel, *Essai sur le goût :* « *Tout* « *cela* étoit nul pour eux, comme *il* devroit l'être pour « nous. » Et dans *Bélisaire :* « *Ce* que j'ai fait peut être effacé « de la mémoire de la cour ; *il* ne le sera point de la mé- « moire des hommes. »

encore éloigné de la sagesse de votre père! »

« Quoi donc! répondit Télémaque, pouvois-je refuser à Calypso de lui raconter mes malheurs? » Non, reprit Mentor, il falloit les lui raconter : mais vous deviez le faire en ne lui disant que ce qui pouvoit lui donner de la compassion. Vous pouviez dire que vous aviez été, tantôt errant, tantôt captif en Sicile, et puis en Égypte. C'étoit lui dire assez : et tout le reste n'a servi qu'à augmenter le poison qui brûle déja son cœur. Plaise aux dieux que le vôtre puisse s'en préserver! »

« Mais que ferai-je donc? » continua Télémaque d'un ton modéré et docile. « Il n'est plus temps, repartit Mentor, de lui cacher ce qui reste de vos aventures : elle en sait assez pour ne pouvoir être trompée sur ce qu'elle ne sait pas encore; votre réserve ne serviroit qu'à l'irriter. Achevez donc demain de lui raconter tout ce que les dieux ont fait en votre faveur, et apprenez une autre fois à parler plus sobrement de tout ce qui peut vous attirer quelque louange. »

Télémaque reçut avec amitié un si bon conseil; et ils se couchèrent.

Aussitôt que Phébus eut répandu ses premiers rayons sur la terre, Mentor, entendant la voix de la déesse qui appeloit ses nymphes

dans le bois, éveilla Télémaque. « Il est temps, lui dit-il, de vaincre le sommeil. Allons retrouver Calypso : mais défiez-vous de ses douces paroles ; ne lui ouvrez jamais votre cœur ; craignez le poison flatteur de ses louanges. Hier elle vous élevoit au-dessus de votre sage père, de l'invincible Achille, du fameux Thésée, d'Hercule devenu immortel. Sentîtes-vous combien cette louange est excessive ? crûtes-vous ce qu'elle disoit ? Sachez qu'elle ne le croit pas elle-même ; elle ne vous loue qu'à cause qu'elle vous croit foible, et assez vain pour vous laisser tromper par des louanges disproportionnées à vos actions. »

Après ces paroles, ils allèrent au lieu où la déesse les attendoit. Elle sourit en les voyant, et cacha, sous une apparence de joie, la crainte et l'inquiétude qui troubloient son cœur ; car elle prévoyoit que Télémaque, conduit par Mentor, lui échapperoit de même qu'Ulysse. « Hâtez-vous, dit-elle, mon cher Télémaque, de satisfaire ma curiosité : j'ai cru, pendant toute la nuit, vous voir partir de Phénicie et chercher une nouvelle destinée dans l'île de Chypre. Dites-nous donc quel fut ce voyage, et ne perdons pas un moment. » Alors on s'assit sur l'herbe, semée de violettes, à l'ombre d'un bocage épais.

Calypso ne pouvoit s'empêcher de jeter sans cesse des regards tendres et passionnés sur Télémaque, et de voir avec indignation que Mentor observoit jusqu'au moindre mouvement de ses yeux. Cependant toutes les nymphes en silence se penchoient pour prêter l'oreille, et faisoient une espèce de demi-cercle pour mieux voir et pour mieux écouter. Les yeux de toute l'assemblée étoient immobiles et attachés sur le jeune homme[1].

Télémaque, baissant les yeux et rougissant avec beaucoup de grace, reprit ainsi la suite de son histoire :

« A peine le doux souffle d'un vent favorable avoit rempli nos voiles[2], que la terre de Phénicie disparut à nos yeux. Comme j'étois avec les Chypriens, dont j'ignorois les mœurs, je me résolus de me taire, de remarquer tout, et d'observer toutes les règles de la discrétion, pour gagner leur estime. Mais, pendant mon silence, un sommeil doux et puissant vint me saisir ; mes sens étoient liés et suspendus ; je goûtois une paix et une joie profonde qui enivroit mon cœur.

[1] Conticuere omnes, intentique ora tenebant.
VIRG. *Æn.* II, 1.

[2] Neptunus ventis implevit vela secundis.
VIRG. *Æn.* VII, 23.

« Tout-à-coup je crus voir Vénus, qui fendoit les nues dans son char volant conduit par deux colombes. Elle avoit cette éclatante beauté, cette vive jeunesse, ces graces tendres, qui parurent en elle quand elle sortit de l'écume de l'océan, et qu'elle éblouit les yeux de Jupiter même. Elle descendit tout-à-coup d'un vol rapide jusqu'auprès de moi, me mit en souriant la main sur l'épaule, et, me nommant par mon nom, prononça ces paroles : Jeune Grec, tu vas entrer dans mon empire ; tu arriveras bientôt dans cette île fortunée où les plaisirs, les ris, et les jeux folâtres, naissent sous mes pas. Là, tu brûleras des parfums sur mes autels ; là, je te plongerai dans un fleuve de délices. Ouvre ton cœur aux plus douces espérances, et garde-toi bien de résister à la plus puissante de toutes les déesses, qui veut te rendre heureux.

« En même temps j'aperçus l'enfant Cupidon[1], dont les petites ailes s'agitant le faisoient voler autour de sa mère. Quoiqu'il eût sur son

[1] Il eût mieux valu peut-être dans cet ouvrage, où tout devroit avoir la couleur grecque, ne pas donner à l'Amour le nom latin de *Cupidon*. Il ne faut pourtant pas trop presser cette difficulté ; car l'on en viendroit à blâmer l'emploi des mots *Amour*, *Vénus*, *Diane*, *Neptune*, etc., que l'on ne pourroit remplacer par des noms grecs sans tomber dans une affectation pédantesque.

visage la tendresse, les graces, et l'enjouement de l'enfance, il avoit je ne sais quoi dans ses yeux perçants qui me faisoit peur. Il rioit en me regardant : son ris étoit malin, moqueur, et cruel. Il tira de son carquois d'or la plus aiguë de ses flèches, il banda son arc, et alloit me percer, quand Minerve se montra soudainement pour me couvrir de son égide. Le visage de cette déesse n'avoit point cette beauté molle et cette langueur passionnée, que j'avois remarquées dans le visage et dans la posture de Vénus. C'étoit au contraire une beauté simple, négligée, modeste : tout étoit grave, vigoureux, noble, plein de force et de majesté. La flèche de Cupidon, ne pouvant percer l'égide, tomba par terre. Cupidon, indigné, en soupira amèrement; il eut honte de se voir vaincu. Loin d'ici! s'écria Minerve; loin d'ici, téméraire enfant! tu ne vaincras jamais que des ames lâches, qui aiment mieux tes honteux plaisirs que la sagesse, la vertu et la gloire.

« A ces mots, l'Amour irrité s'envola; et Vénus remontant vers l'Olympe, je vis long-temps son char avec ses deux colombes dans une nuée d'or et d'azur : puis elle disparut. En baissant mes yeux vers la terre, je ne retrouvai plus Minerve.

« Il me sembla que j'étois transporté dans un

jardin délicieux, tel qu'on dépeint les Champs-Élysées. En ce lieu je reconnus Mentor, qui me dit : Fuyez cette cruelle terre, cette île empestée, où l'on ne respire que la volupté. La vertu la plus courageuse y doit trembler, et ne se peut sauver qu'en fuyant. Dès que je le vis, je voulus me jeter à son cou pour l'embrasser; mais je sentois que mes pieds ne pouvoient se mouvoir, que mes genoux se déroboient sous moi, et que mes mains, s'efforçant de saisir Mentor, cherchoient une ombre vaine qui m'échappoit toujours. Dans cet effort je m'éveillai, et je sentis que ce songe mystérieux étoit un avertissement divin. Je me sentis plein de courage contre les plaisirs, et de défiance contre moi-même, pour détester la vie molle des Chypriens. Mais ce qui me perça le cœur fut que je crus que Mentor avoit perdu la vie, et qu'ayant passé les ondes du Styx il habitoit l'heureux séjour des ames justes.

« Cette pensée me fit répandre un torrent de larmes. On me demanda pourquoi je pleurois. Les larmes, répondis-je, ne conviennent que trop à un malheureux étranger qui erre sans espérance de revoir sa patrie. Cependant tous les Chypriens qui étoient dans le vaisseau s'abandonnoient à une folle joie. Les rameurs, ennemis du travail, s'endormoient sur leurs

rames ; le pilote, couronné de fleurs, laissoit le gouvernail, et tenoit en sa main une grande cruche de vin qu'il avoit presque vidée : lui et tous les autres, troublés par la fureur de Bacchus, chantoient, en l'honneur de Vénus et de Cupidon, des vers qui devoient faire horreur à tous ceux qui aiment la vertu.

« Pendant qu'ils oublioient ainsi les dangers de la mer, une soudaine tempête troubla le ciel et la mer. Les vents déchaînés mugissoient avec fureur dans les voiles ; les ondes noires battoient les flancs du navire, qui gémissoit sous leurs coups. Tantôt nous montions sur le dos des vagues enflées, tantôt la mer sembloit se dérober sous le navire et nous précipiter dans l'abyme. Nous apercevions auprès de nous des rochers contre lesquels les flots irrités se brisoient avec un bruit horrible. Alors je compris par expérience ce que j'avois souvent ouï dire à Mentor, que les hommes mous et abandonnés aux plaisirs manquent de courage dans les dangers. Tous nos Chypriens abattus pleuroient comme des femmes ; je n'entendois que des cris pitoyables, que des regrets sur les délices de la vie, que de vaines promesses aux dieux pour leur faire des sacrifices si on pouvoit arriver au port. Personne ne conservoit assez de présence d'esprit, ni pour ordonner les manœuvres, ni

pour les faire. Il me parut que je devois, en sauvant ma vie, sauver celle des autres. Je pris le gouvernail en main, parce que le pilote, troublé par le vin comme une bacchante, étoit hors d'état de connoître le danger du vaisseau; j'encourageai les matelots effrayés; je leur fis abaisser les voiles; ils ramèrent vigoureusement; nous passâmes au travers des écueils, et nous vîmes de près toutes les horreurs de la mort.

« Cette aventure parut comme un songe à tous ceux qui me devoient la conservation de leur vie; ils me regardoient avec étonnement. Nous arrivâmes dans l'ile de Chypre au mois du printemps qui est consacré à Vénus. Cette saison, disent les Chypriens, convient à cette déesse; car elle semble ranimer toute la nature, et faire naître les plaisirs comme les fleurs[1].

« En arrivant dans l'île, je sentis un air doux qui rendoit les corps lâches et paresseux, mais qui inspiroit une humeur enjouée et folâtre. Je remarquai que la campagne, naturellement fertile et agréable, étoit presque inculte, tant

[1] Nec Veneri tempus, quam ver, erat aptius ullum.
Vere nitent terræ; vere remissus ager;
Nunc herbæ rupta tellure cacumina tollunt:
Nunc tumido gemmas cortice palmas agit.
Et formosa Venus formosa tempore digna est.
Ovid. *Fast.* IV, 125.

les habitants étoient ennemis du travail. Je vis de tous côtés des femmes et de jeunes filles, vainement parées, qui alloient, en chantant les louanges de Vénus, se dévouer à son temple. La beauté, les graces, la joie, les plaisirs, éclatoient également sur leurs visages; mais les graces y étoient affectées. On n'y voyoit point une noble simplicité, et une pudeur aimable qui fait le plus grand charme de la beauté. L'air de mollesse, l'art de composer leurs visages, leur parure vaine, leur démarche languissante, leurs regards qui sembloient chercher ceux des hommes, leur jalousie entre elles pour allumer de grandes passions; en un mot, tout ce que je voyois dans ces femmes me sembloit vil et méprisable : à force de vouloir plaire, elles me dégoûtoient.

« On me conduisit au temple de la déesse : elle en a plusieurs dans cette île; car elle est particulièrement adorée à Cythère, à Idalie, et à Paphos[1]. C'est à Cythère que je fus conduit. Le temple est tout de marbre; c'est un parfait péristyle : les colonnes sont d'une grosseur et d'une hauteur qui rendent cet édifice très ma-

[1] C'étoient trois villes de l'île de Chypre ; elles sont encore nommées ensemble au commencement du livre VIII. Il ne faut pas confondre Cythère en Chypre, et Cythère, nom d'une autre île, voisine des côtes de Laconie, et consacrée également au culte de Vénus.

jestueux : au-dessus de l'architrave et de la frise sont à chaque face de grands frontons, où l'on voit en bas-reliefs toutes les plus agréables aventures de la déesse. A la porte du temple est sans cesse une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes.

« On n'égorge jamais dans l'enceinte du lieu sacré aucune victime ; on n'y brûle point, comme ailleurs, la graisse des génisses et des taureaux ; on ne répand jamais leur sang : on présente seulement devant l'autel les bêtes qu'on offre, et on n'en peut offrir aucune qui ne soit jeune, blanche, sans défaut et sans tache ; on les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or : leurs cornes sont dorées[1], et ornées de bouquets des fleurs les plus odoriférantes. Après qu'elles ont été présentées devant l'autel, on les renvoie dans un lieu écarté, où elles sont égorgées pour les festins des prêtres de la déesse.

« On offre aussi toute sorte de liqueurs parfumées, et du vin plus doux que le nectar. Les prêtres sont revêtus de longues robes blanches, avec des ceintures d'or, et des franges de même au bas de leurs robes. On brûle nuit et jour, sur les autels, les parfums les plus exquis de

[1] .......... Inductaque cornibus aurum
Victima vota cadit.
Ovid. *Met.* VII, 161.

l'orient, et ils forment une espèce de nuage qui monte vers le ciel. Toutes les colonnes du temple sont ornées de festons pendants; tous les vases qui servent aux sacrifices sont d'or; un bois sacré de myrte environne le bâtiment. Il n'y a que de jeunes garçons et de jeunes filles d'une rare beauté qui puissent présenter les victimes aux prêtres et qui osent allumer le feu des autels. Mais l'impudence et la dissolution déshonorent un temple si magnifique.

« D'abord, j'eus horreur de tout ce que je voyois; mais insensiblement je commençois à m'y accoutumer. Le vice ne m'effrayoit plus; toutes les compagnies m'inspiroient je ne sais quelle inclination pour le désordre : on se moquoit de mon innocence; ma retenue et ma pudeur servoient de jouet à ces peuples effrontés. On n'oublioit rien pour exciter toutes mes passions, pour me tendre des piéges, et pour réveiller en moi le goût des plaisirs. Je me sentois affoiblir tous les jours; la bonne éducation que j'avois reçue ne me soutenoit presque plus; toutes mes bonnes résolutions s'évanouissoient. Je ne me sentois plus la force de résister au mal qui me pressoit de tous côtés; j'avois même une mauvaise honte de la vertu. J'étois comme un homme qui nage dans une rivière profonde et rapide : d'abord il fend les

eaux et remonte contre le torrent; mais si les bords sont escarpés, et s'il ne peut se reposer sur le rivage, il se lasse enfin peu à peu, sa force l'abandonne, ses membres épuisés s'engourdissent, et le cours du fleuve l'entraîne.

« Ainsi mes yeux commençoient à s'obscurcir, mon cœur tomboit en défaillance; je ne pouvois plus rappeler ni ma raison ni le souvenir des vertus de mon père. Le songe où je croyois avoir vu le sage Mentor descendre aux Champs-Élysées achevoit de me décourager : une secrète et douce langueur s'emparoit de moi. J'aimois déja le poison flatteur qui se glissoit de veine en veine, et qui pénétroit jusqu'à la moelle de mes os. Je poussois néanmoins encore de profonds soupirs; je versois des larmes amères; je rugissois comme un lion, dans ma fureur. O malheureuse jeunesse! disois-je : ô dieux, qui vous jouez cruellement des hommes, pourquoi les faites-vous passer par cet âge qui est un temps de folie et de fièvre ardente? O! que ne suis-je couvert de cheveux blancs, courbé, et proche du tombeau, comme Laërte, mon aïeul! La mort me seroit plus douce que la foiblesse honteuse où je me vois.

« A peine avois-je ainsi parlé que ma douleur s'adoucissoit, et que mon cœur, enivré d'une folle passion, secouoit presque toute pudeur;

puis je me voyois replongé dans un abyme de remords. Pendant ce trouble, je courois errant çà et là dans le sacré bocage, semblable à une biche qu'un chasseur a blessée : elle court au travers des vastes forêts pour soulager sa douleur ; mais la flèche qui l'a percée dans le flanc la suit par-tout ; elle porte par-tout avec elle le trait meurtrier[1]. Ainsi je courois en vain pour m'oublier moi-même, et rien n'adoucissoit la plaie de mon cœur.

« En ce moment j'aperçus assez loin de moi, dans l'ombre épaisse de ce bois, la figure du sage Mentor : mais son visage me parut si pâle, si triste, et si austère, que je ne pus en ressentir aucune joie. Est-ce donc vous, m'écriai-je, ô mon cher ami, mon unique espérance ? est-ce vous ? quoi donc ! est-ce vous-même ? une image trompeuse ne vient-elle point abuser mes yeux ? est-ce vous, Mentor ? n'est-ce point votre ombre encore sensible à mes maux ? n'êtes-vous point au rang des ames heureuses qui jouissent de leur vertu, et à qui les dieux donnent des plaisirs purs dans une éternelle paix aux

[1] ...... Qualis conjecta cerva sagitta
Quam procul incautam nemora inter cressia fixit
Pastor agens telis, liquitque volatile ferrum
Nescius ; illa fuga silvas saltusque peragrat
Dictæos : hæret lateri letalis arundo.
VIRG. *Æn.* IV, 69.

Champs-Élysées ? Parlez, Mentor, vivez-vous encore ? Suis-je assez heureux pour vous posséder ? ou bien n'est-ce qu'une ombre de mon ami ? En disant ces paroles je courois vers lui, tout transporté, jusqu'à perdre la respiration : il m'attendoit tranquillement sans faire un pas vers moi. O dieux, vous le savez : quelle fut ma joie quand je sentis que mes mains le touchoient ! Non, ce n'est pas une vaine ombre ! je le tiens ! je l'embrasse, mon cher Mentor ! C'est ainsi que je m'écriai. J'arrosai son visage d'un torrent de larmes ; je demeurois attaché à son cou sans pouvoir parler. Il me regardoit tristement avec des yeux pleins d'une tendre compassion.

« Enfin je lui dis : Hélas ! d'où venez-vous ? En quels dangers ne m'avez-vous point laissé pendant votre absence ! et que ferois-je maintenant sans vous ? Mais sans répondre à mes questions : Fuyez ! me dit-il d'un ton terrible ; fuyez ! hâtez-vous de fuir ! Ici la terre ne porte pour fruit que du poison ; l'air qu'on respire est empesté ; les hommes contagieux ne se parlent que pour se communiquer un venin mortel. La volupté lâche et infame, qui est le plus horrible des maux sortis de la boîte de Pandore, amollit tous les cœurs, et ne souffre ici aucune vertu. Fuyez ! que tardez-vous ? ne regardez

pas même derrière vous en fuyant; effacez jusques au moindre souvenir de cette île exécrable.

« Il dit, et aussitôt je sentis comme un nuage épais qui se dissipoit sur mes yeux[1], et qui me laissoit voir la pure lumière : une joie douce et pleine d'un ferme courage renaissoit dans mon cœur. Cette joie étoit bien différente de cette autre joie molle et folâtre dont mes sens avoient été d'abord empoisonnés : l'une est une joie d'ivresse et de trouble, qui est entrecoupée de passions furieuses et de cuisants remords; l'autre est une joie de raison, qui a quelque chose de bienheureux et de céleste; elle est toujours pure et égale, rien ne peut l'épuiser; plus on s'y plonge, plus elle est douce; elle ravit l'ame sans la troubler. Alors je versai des larmes de joie, et je trouvois que rien n'étoit si doux que de pleurer ainsi. O heureux, disois-je, les hommes à qui la vertu se montre dans toute sa beauté! peut-on la voir sans l'aimer! peut-on l'aimer sans être heureux!

« Mentor me dit : Il faut que je vous quitte;

[1] Il y a peut-être là une réminiscence de la phrase homérique, souvent imitée par les anciens, ἀχλὺν ἀπ' ὀφθαλμῶν ἑλεῖν : on peut voir ce qui a été observé récemment sur l'hymne de Proclus au Soleil, tome VIII, page 221, de la *Collection des Poëtes grecs* de M. Lefèvre.

je pars dans ce moment : il ne m'est pas permis de m'arrêter. Où allez-vous donc? lui répondis-je : en quelle terre inhabitable ne vous suivrai-je point? ne croyez pas pouvoir m'échapper : je mourrai plutôt sur vos pas. En disant ces paroles, je le tenois serré de toute ma force. C'est en vain, me dit-il, que vous espérez de me retenir. Le cruel Métophis me vendit[1] à des Éthiopiens ou Arabes[2]. Ceux-ci, étant allés à Damas[3] en Syrie pour leur commerce, voulurent se défaire de moi, croyant en tirer une grande somme d'un[4] nommé Hazaël, qui cherchoit un esclave grec pour connoître les mœurs de la Grèce, et pour s'instruire de nos sciences.

« En effet, Hazaël m'acheta chèrement. Ce que je lui ai appris de nos mœurs lui a donné la curiosité de passer dans l'île de Crète[5] pour étu-

[1] Voyez livre II, p. 44.

[2] Il fait *Arabes* synonyme d'*Ethiopiens*. Les anciens avoient placé une peuplade d'Éthiopiens en Asie, mais beaucoup plus à l'est que l'Arabie, de sorte qu'il ne semble pas exact de confondre les Éthiopiens et les Arabes.

[3] On sait que cette ville porte encore aujourd'hui le même nom.

[4] Il est peu élégant de donner à *tirer* cette double relation, *en* et *d'un*.

[5] Cette île s'appelle encore de ce nom. On la nomme aussi l'île de Candie.

dier les sages lois de Minos. Pendant notre navigation, les vents nous ont contraints de relâcher dans l'île de Chypre. En attendant un vent favorable, il est venu faire ses offrandes au temple. Le voilà qui en sort; les vents nous appellent; déja nos voiles s'enflent. Adieu, cher Télémaque. Un esclave qui craint les dieux doit suivre fidèlement son maître. Les dieux ne me permettent plus d'être à moi : si j'étois à moi, ils le savent, je ne serois qu'à vous seul. Adieu : souvenez-vous des travaux d'Ulysse et des larmes de Pénélope; souvenez-vous des justes dieux. O dieux, protecteurs de l'innocence, en quelle terre suis-je contraint de laisser Télémaque !

« Non, non, lui dis-je, mon cher Mentor; il ne dépendra pas de vous de me laisser ici : plutôt mourir que de vous voir partir sans moi ! Ce maître syrien est-il impitoyable? est-ce une tigresse dont il a sucé les mamelles dans son enfance? voudra-t-il vous arracher d'entre mes bras? Il faut qu'il me donne la mort, ou qu'il souffre que je vous suive. Vous m'exhortez vous-même à fuir, et vous ne voulez pas que je fuie en suivant vos pas! Je vais parler à Hazaël; il aura peut-être pitié de ma jeunesse et de mes larmes : puisqu'il aime la sagesse, et qu'il va si loin la chercher, il ne peut point avoir un

cœur féroce et insensible. Je me jetterai à ses pieds, j'embrasserai ses genoux; je ne le laisserai point aller qu'il ne m'ait accordé de vous suivre. Mon cher Mentor, je me ferai esclave avec vous; je lui offrirai de me donner à lui. S'il me refuse, c'est fait de moi; je me délivrerai de la vie.

« Dans ce moment Hazaël appela Mentor : je me prosternai devant lui. Il fut surpris de voir un inconnu en cette posture. Que voulez-vous? me dit-il. La vie, répondis-je; car je ne puis vivre, si vous ne souffrez que je suive Mentor, qui est à vous. Je suis le fils du grand Ulysse, le plus sage des rois de la Grèce qui ont renversé la superbe ville de Troie, fameuse dans toute l'Asie. Je ne vous dis point ma naissance pour me vanter, mais seulement pour vous inspirer quelque pitié de mes malheurs. J'ai cherché mon père par toutes les mers, ayant avec moi cet homme, qui étoit pour moi un autre père. La fortune, pour comble de maux, me l'a enlevé; elle l'a fait votre esclave : souffrez que je le sois aussi. S'il est vrai que vous aimiez la justice, et que vous alliez en Crète pour apprendre les lois du bon roi Minos, n'endurcissez point votre cœur contre mes soupirs et contre mes larmes. Vous voyez le fils d'un roi qui est réduit à demander la servitude comme

son unique ressource. Autrefois j'ai voulu mourir en Sicile pour éviter l'esclavage ; mais mes premiers malheurs n'étoient que de foibles essais des outrages de la fortune : maintenant je crains de ne pouvoir être reçu parmi vos esclaves. O dieux, voyez mes maux ; ô Hazaël, souvenez-vous de Minos, dont vous admirez la sagesse, et qui nous jugera tous deux dans le royaume de Pluton.

« Hazaël, me regardant avec un visage doux et humain, me tendit la main, et me releva. Je n'ignore pas, me dit-il, la sagesse et la vertu d'Ulysse : Mentor m'a raconté souvent quelle gloire il a acquise parmi les Grecs ; et d'ailleurs, la prompte Renommée a fait entendre son nom à tous les peuples de l'Orient. Suivez-moi, fils d'Ulysse ; je serai votre père jusqu'à ce que vous ayez retrouvé celui qui vous a donné la vie. Quand même je ne serois pas touché de la gloire de votre père, de ses malheurs et des vôtres, l'amitié que j'ai pour Mentor m'engageroit à prendre soin de vous. Il est vrai que je l'ai acheté comme esclave ; mais je le garde comme un ami fidèle : l'argent qu'il m'a coûté m'a acquis le plus cher et le plus précieux ami que j'aie sur la terre. J'ai trouvé en lui la sagesse ; je lui dois tout ce que j'ai d'amour pour la vertu. Dès ce moment il est libre ;

vous le serez aussi : je ne vous demande à l'un et à l'autre que votre cœur.

« En un instant, je passai de la plus amère douleur à la plus vive joie que les mortels puissent sentir. Je me voyois sauvé d'un horrible danger; je m'approchois de mon pays; je trouvois un secours pour y retourner; je goûtois la consolation d'être auprès d'un homme qui m'aimoit déja par le pur amour de la vertu; enfin je retrouvois tout en retrouvant Mentor pour ne le plus quitter.

« Hazaël s'avance sur le sable du rivage : nous le suivons : on entre dans le vaisseau; les rameurs fendent les ondes paisibles : un zéphyr léger se joue de nos voiles, il anime tout le vaisseau et lui donne un doux mouvement. L'île de Chypre disparoît bientôt. Hazaël, qui avoit impatience de connoître mes sentiments, me demanda ce que je pensois des mœurs de cette île. Je lui dis ingénument en quels dangers ma jeunesse avoit été exposée, et le combat que j'avois souffert au-dedans de moi. Il fut touché de mon horreur pour le vice, et dit ces paroles : O Vénus, je reconnois votre puissance et celle de votre fils; j'ai brûlé de l'encens sur vos autels : mais souffrez que je déteste l'infame mollesse des habitants de votre île, et l'impudence brutale avec laquelle ils célèbrent vos fêtes.

« Ensuite il s'entretenoit avec Mentor de cette première puissance qui a formé le ciel et la terre ; de cette lumière simple, infinie, immuable, qui se donne à tous sans se partager ; de cette vérité souveraine et universelle qui éclaire tous les esprits, comme le soleil éclaire tous les corps. Celui, ajoutoit-il, qui n'a jamais vu cette lumière pure est aveugle comme un aveugle-né : il passe sa vie dans une profonde nuit, comme les peuples que le soleil n'éclaire point pendant plusieurs mois de l'année[1] ; il croit être sage, et il est insensé ; il croit tout voir, et il ne voit rien ; il meurt, n'ayant jamais rien vu ; tout au plus il aperçoit de sombres et fausses lueurs, de vaines ombres, des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainsi sont tous les hommes entraînés par le plaisir des sens et par le charme de l'imagination. Il n'y a point sur la terre de véritables hommes, excepté ceux qui consultent, qui aiment, qui suivent cette raison éternelle : c'est elle qui nous inspire quand nous pensons bien ; c'est elle qui nous reprend quand nous pensons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raison que la vie. Elle est comme un

[1] Comment un Syrien savoit-il, au temps de Télémaque, qu'il est des peuples septentrionaux qui sont si long-temps privés du soleil ? On peut répondre que ce Syrien étoit favorisé des leçons de Minerve.

grand océan de lumière : nos esprits sont comme de petits ruisseaux qui en sortent, et qui y retournent pour s'y perdre.

« Quoique je ne comprisse point encore parfaitement la profonde sagesse de ces discours, je ne laissois pas d'y goûter je ne sais quoi de pur et de sublime : mon cœur en étoit échauffé; et la vérité me sembloit reluire dans toutes ces paroles. Ils continuèrent à parler de l'origine des dieux, des héros, des poëtes, de l'âge d'or, du déluge, des premières histoires du genre humain, du fleuve d'oubli où se plongent les ames des morts, des peines éternelles préparées aux impies dans le gouffre noir du Tartare, et de cette heureuse paix dont jouissent les justes dans les Champs-Élysées, sans crainte de pouvoir la perdre.

« Pendant qu'Hazaël et Mentor parloient, nous aperçûmes des dauphins couverts d'une écaille qui paroissoit d'or et d'azur. En se jouant, ils soulevoient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux venoient des tritons qui sonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le char d'Amphitrite, traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, et qui, fendant l'onde salée, laissoient loin derrière eux un vaste sillon dans la mer. Leurs yeux étoient enflammés, et leurs

bouches étoient fumantes. Le char de la déesse étoit une conque d'une merveilleuse figure; elle étoit d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, et les roues étoient d'or. Ce char sembloit voler sur la face des eaux paisibles[1]. Une troupe de nymphes couronnées de fleurs nageoient en foule derrière le char; leurs beaux cheveux pendoient sur leurs épaules et flottoient au gré du vent. La déesse tenoit d'une main un sceptre d'or pour commander aux vagues, de l'autre elle portoit sur ses genoux le petit dieu Palémon son fils, pendant à sa mamelle. Elle avoit un visage serein, et une douce majesté qui faisoit fuir les Vents séditieux et toutes les noires Tempêtes[2]. Les tritons conduisoient les chevaux et tenoient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flottoit dans l'air au-dessus du char; elle étoit à demi enflée par le souffle d'une multitude de petits zéphyrs qui s'efforçoient de la pousser par leurs haleines. On voyoit au milieu des airs Éole empressé, inquiet, et ardent. Son visage ridé et chagrin, sa voix menaçante, ses sourcils épais et pendants, ses yeux pleins d'un feu sombre et aus-

[1] Cæruleo per summa levis volat æquora curru.
VIRG. *Æn.* V, 819.

[2] Luctantes ventos tempestatesque sonoras.
VIRG. *Æn.* I, 53.

tère, tenoient en silence les fiers aquilons, et repoussoient tous les nuages. Les immenses baleines[1] et tous les monstres marins, faisant avec leurs narines un flux et reflux de l'onde amère, sortoient à la hâte de leurs grottes profondes pour voir la déesse.

[1] Virgile (V, 822) place aussi *immania cete* dans le cortége de Neptune. Les deux descriptions méritent d'être comparées. Le poëte latin donne à Palémon l'épithète d'*Inoüs*, fils d'Ino. Fénelon, je ne puis dire sur quelle autorité, fait Palémon fils d'Amphitrite. Pausanias (*Corinth.* ch. I, 6, 7) dit que l'on voyoit dans le temple de Neptume à Corinthe un char sur lequel Neptune et Amphitrite étoient placés debout, et près d'eux, debout sur un dauphin, étoit le petit Palémon, παῖς ὁ Παλαίμων. Est-ce ce passage, mal compris, qui a fait croire à Fénelon que Palémon étoit fils d'Amphitrite ?

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

# TÉLÉMAQUE.

## LIVRE CINQUIÈME.

# SOMMAIRE

## DU LIVRE CINQUIÈME.

---

Suite du récit de Télémaque. Richesses et fertilité de l'île de Crète ; mœurs de ses habitants, et leur prospérité sous les sages lois de Minos. Télémaque, à son arrivée dans l'île, apprend qu'Idoménée, qui en étoit roi, vient de sacrifier son fils unique, pour accomplir un vœu indiscret ; que les Crétois, pour venger le sang du fils, ont réduit le père à quitter leur pays ; qu'après de longues incertitudes, ils sont actuellement assemblés afin d'élire un autre roi. Télémaque, admis dans cette assemblée, y remporte les prix à divers jeux, et résout avec une rare sagesse plusieurs questions morales et politiques proposées aux concurrents par les vieillards, juges de l'île. Le premier de ces vieillards, frappé de la sagesse de ce jeune étranger, propose à l'assemblée de le couronner roi ; et la proposition est accueillie de tout le peuple avec de vives acclamations. Cependant Télémaque refuse de régner sur les Crétois, préférant la pauvre Ithaque à la gloire et à l'opulence du royaume de Crète. Il propose d'élire Mentor, qui refuse aussi le diadème. Enfin l'assemblée pressant Mentor de choisir pour toute la nation, il rapporte ce qu'il vient d'apprendre des vertus d'Aristodème, et décide aussitôt l'assemblée à le proclamer roi. Bientôt après, Mentor et Télémaque s'embarquent sur un vaisseau crétois, pour retourner à Ithaque. Alors Neptune, pour consoler Vénus irritée, suscite une horrible tempête qui brise leur vaisseau. Ils échappent à ce danger en s'attachant aux débris du mât, qui, poussé par les flots, les fait aborder à l'île de Calypso.



# LIVRE V.



PRÈS que nous eûmes admiré ce spectacle, nous commençâmes à découvrir les montagnes de Crète, que nous avions encore assez de peine à distinguer des nuées du ciel et des flots de la mer. Bientôt nous vîmes le sommet du mont Ida[1], qui s'élève au-dessus des autres montagnes de l'ile, comme un vieux cerf dans une forêt porte son bois rameux[2] au-dessus des têtes des jeunes faons dont il est suivi. Peu-à-peu nous vîmes plus distinctement les côtes de cette île, qui se

[1] Creta Jovis magni medio jacet insula ponto
Mons Idæus ubi.
VIRG. *Æn.* III, 104.

[2] Et ramosa... vivacis cornua cervi.
VIRG. *Ecl.* VII. 30.

présentoient à nos yeux comme un amphithéâtre. Autant que la terre de Chypre nous avoit paru négligée et inculte, autant celle de Crète se montroit fertile et ornée de tous les fruits par le travail de ses habitants.

« De tous côtés nous remarquions des villages bien bâtis, des bourgs qui égaloient des villes, et des villes superbes. Nous ne trouvions aucun champ où la main du diligent laboureur ne fût imprimée; par-tout la charrue avoit laissé de creux sillons : les ronces, les épines, et toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, sont inconnues en ce pays. Nous considérions avec plaisir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugissoient dans les gras herbages le long des ruisseaux ; les moutons paissant sur le penchant d'une colline ; les vastes campagnes couvertes de jaunes épis, riches dons de la féconde Cérès ; enfin, les montagnes ornées de pampre, et de grappes d'un raisin déja coloré qui promettoit aux vendangeurs les doux présents de Bacchus pour charmer les soucis des hommes.

« Mentor nous dit qu'il avoit été autrefois en Crète ; et il nous expliqua ce qu'il en connoissoit. Cette île, disoit-il, admirée de tous les étrangers, et fameuse par ses cent villes [1], nour-

[1] Homère, dans l'*Iliade* (liv. II, 649) l'appelle ἑκατόμπολις,

rit sans peine tous ses habitants, quoiqu'ils soient innombrables : c'est que la terre ne se lasse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent. Son sein fécond ne peut s'épuiser ; plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu qu'ils soient laborieux, plus ils jouissent de l'abondance : ils n'ont jamais besoin d'être jaloux les uns des autres. La terre, cette bonne mère, multiplie ses dons selon le nombre de ses enfants qui méritent ses fruits par leur travail. L'ambition et l'avarice des hommes sont les seules sources de leur malheur : les hommes veulent tout avoir, et ils se rendent malheureux par le desir du superflu ; s'ils vouloient vivre simplement, et se contenter de satisfaire aux vrais besoins, on verroit par-tout l'abondance, la joie, la paix, et l'union.

« C'est ce que Minos, le plus sage et le meilleur de tous les rois, avoit compris. Tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette île est le fruit de ses lois. L'éducation qu'il fai-

la Crète *aux cent villes ;* mais dans l'*Odyssée* (liv. XIX, 174) il ne lui donne que quatre-vingt-dix villes. Horace a suivi le premier calcul :

Centum nobilem Cretam urbibus.

Eustathe explique cette différence, en disant que dix des cent villes avoient été détruites par Leucus, révolté contre Idoménée. Voyez la Crète de Meursius, liv. I, ch. v.

soit donner aux enfants rend les corps sains et robustes : on les accoutume d'abord à une vie simple, frugale, et laborieuse; on suppose que toute volupté amollit le corps et l'esprit; on ne leur propose jamais d'autre plaisir que celui d'être invincibles par la vertu, et d'acquérir beaucoup de gloire. On ne met pas seulement ici le courage à mépriser la mort dans les dangers de la guerre, mais encore à fouler aux pieds les trop grandes richesses et les plaisirs honteux. Ici on punit trois vices qui sont impunis chez les autres peuples : l'ingratitude, la dissimulation, et l'avarice.

« Pour le faste et la mollesse, on n'a jamais besoin de les réprimer, car ils sont inconnus en Crète. Tout le monde y travaille, et personne ne songe à s'y enrichir; chacun se croit assez payé de son travail par une vie douce et réglée, où l'on jouit en paix et avec abondance de tout ce qui est véritablement nécessaire à la vie. On n'y souffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni festins délicieux, ni palais dorés. Les habits sont de laine fine et de belles couleurs, mais tout unis et sans broderie. Les repas y sont sobres; on y boit peu de vin : le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux-mêmes, et le lait des troupeaux. Tout au plus

on y mange un peu de grosse viande sans ragoût ; encore même a-t-on soin de réserver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs pour faire fleurir l'agriculture. Les maisons y sont propres, commodes, riantes, mais sans ornements. La superbe architecture n'y est pas ignorée ; mais elle est réservée pour les temples des dieux, et les hommes n'oseroient avoir des maisons semblables à celles des immortels. Les grands biens des Crétois sont la santé, la force, le courage, la paix et l'union des familles, la liberté de tous les citoyens, l'abondance des choses nécessaires, le mépris des superflues, l'habitude du travail, et l'horreur de l'oisiveté, l'émulation pour la vertu, la soumission aux lois, et la crainte des justes dieux.

« Je lui demandai en quoi consistoit l'autorité du roi ; et il me répondit : Il peut tout sur les peuples ; mais les lois peuvent tout sur lui. Il a une puissance absolue pour faire le bien, et les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les lois lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le père de tous ses sujets. Elles veulent qu'un seul homme serve, par sa sagesse et par sa modération, à la félicité de tant d'hommes ; et non pas que tant d'hommes servent, par leur misère et par leur servitude lâche, à flatter

l'orgueil et la mollesse d'un seul homme. Le roi ne doit rien avoir au-dessus des autres, excepté ce qui est nécessaire ou pour le soulager dans ses pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le respect de celui qui doit soutenir les lois. D'ailleurs, le roi doit être plus sobre, plus ennemi de la mollesse, plus exempt de faste et de hauteur qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richesses et de plaisirs, mais plus de sagesse, de vertu, et de gloire que le reste des hommes. Il doit être au-dehors le défenseur de la patrie, en commandant les armées; et au-dedans, le juge des peuples, pour les rendre bons, sages, et heureux. Ce n'est point pour lui-même que les dieux l'ont fait roi; il ne l'est que pour être l'homme des peuples : c'est aux peuples qu'il doit tout son temps, tous ses soins, toute son affection; et il n'est digne de la royauté qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien public.

« Minos n'a voulu que ses enfants régnassent après lui qu'à condition qu'ils régneroient suivant ses maximes. Il aimoit encore plus son peuple que sa famille. C'est par une telle sagesse qu'il a rendu la Crète si puissante et si heureuse; c'est par cette modération qu'il a effacé la gloire de tous les conquérants qui veulent faire servir les peuples à leur propre gran-

deur, c'est-à-dire à leur vanité ; enfin c'est par sa justice qu'il a mérité d'être aux enfers le souverain juge des morts.

« Pendant que Mentor faisoit ce discours, nous abordâmes dans l'île. Nous vîmes le fameux labyrinthe, ouvrage des mains de l'ingénieux Dédale, et qui étoit une imitation du grand labyrinthe que nous avions vu en Égypte. Pendant que nous considérions ce curieux édi fice, nous vîmes le peuple qui couvroit le rivage, et qui accouroit en foule dans un lieu assez voisin du bord de la mer. Nous demandâmes la cause de leur empressement ; et voici ce qu'un Crétois, nommé Nausicrate, nous raconta :

« Idoménée, fils de Deucalion et petit-fils de Minos, dit-il, étoit allé, comme les autres rois de la Grèce, au siége de Troie. Après la ruine de cette ville, il fit voile pour revenir en Crète ; mais la tempête fut si violente que le pilote de son vaisseau, et tous les autres qui étoient expérimentés dans la navigation, crurent que leur naufrage étoit inévitable. Chacun avoit la mort devant les yeux ; chacun voyoit les abymes ouverts pour l'engloutir ; chacun déploroit son malheur, n'espérant pas même le triste repos des ombres qui traversent le Styx après avoir reçu la sépulture. Idoménée, levant les yeux et les mains vers le ciel, invoquoit Neptune : O

puissant dieu, s'écrioit-il, toi qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux! Si tu me fais revoir l'île de Crète, malgré la fureur des vents, je t'immolerai la première tête qui se présentera à mes yeux.

« Cependant son fils, impatient de revoir son père[1], se hâtoit d'aller au-devant de lui pour l'embrasser : malheureux, qui ne savoit pas que c'étoit courir à sa perte! Le père, échappé à la tempête, arrivoit dans le port desiré : il remercioit Neptune d'avoir écouté ses vœux; mais bientôt il sentit combien ses vœux lui étoient funestes. Un pressentiment de son malheur lui donnoit un cuisant repentir de son vœu indiscret; il craignoit d'arriver parmi les siens, et il appréhendoit de revoir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mais la cruelle Némésis, déesse impitoyable qui veille pour punir les hommes et sur-tout les rois orgueilleux, poussoit d'une main fatale et invisible Idoménée. Il arrive : à peine ose-t-il lever les yeux. Il voit son fils : il recule, saisi d'horreur. Ses yeux cherchent, mais en vain, quelque autre tête moins chère, qui puisse lui servir de victime.

[1] Les deux *son* grammaticalement sont corrects; toutefois leur rapprochement devoit être évité. Il est inélégant, et jette de la confusion sur la pensée.

« Cependant le fils se jette à son cou, et est tout étonné que son père réponde si mal à sa tendresse; il le voit fondant en larmes. O mon père, dit-il, d'où vient cette tristesse? Après une si longue absence, êtes-vous fâché de vous revoir dans votre royaume, et de faire la joie de votre fils? Qu'ai-je fait? vous détournez vos yeux de peur de me voir! Le père, accablé de douleur, ne répondoit rien. Enfin, après de profonds soupirs, il dit: O Neptune, que t'ai-je promis! à quel prix m'as-tu garanti du naufrage! rends-moi aux vagues et aux rochers qui devoient, en me brisant, finir ma triste vie; laisse vivre mon fils. O dieu cruel! tiens, voilà mon sang, épargne le sien. En parlant ainsi, il tira son épée pour se percer; mais ceux qui étoient autour de lui arrêtèrent sa main.

« Le vieillard Sophronyme, interprète des volontés des dieux, lui assura qu'il pouvoit contenter Neptune sans donner la mort à son fils. Votre promesse, disoit-il, a été imprudente: les dieux ne veulent point être honorés par la cruauté. Gardez-vous bien d'ajouter à la faute de votre promesse celle de l'accomplir contre les lois de la nature. Offrez cent taureaux plus blancs que la neige à Neptune; faites couler leur sang autour de son autel couronné de

fleurs; faites fumer un doux encens en l'honneur de ce dieu.

« Idoménée écoutoit ce discours la tête baissée et sans répondre : la fureur étoit allumée dans ses yeux; son visage, pâle et défiguré, changeoit à tout moment de couleur; on voyoit ses membres tremblants. Cependant son fils lui disoit : Me voici, mon père. Votre fils est prêt à mourir pour apaiser le dieu; n'attirez pas sur vous sa colère. Je meurs content, puisque ma mort vous aura garanti de la vôtre. Frappez, mon père; ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, qui craigne de mourir.

« En ce moment, Idoménée, tout hors de lui et comme déchiré par les Furies infernales, surprend tous ceux qui l'observent de près; il enfonce son épée dans le cœur de cet enfant[1] : il la retire toute fumante et pleine de sang pour la

[1] Ce fait est pris de Servius dans son commentaire sur l'*Énéide* (III, 121). Voici ses paroles : Idomeneus de semine Deucalionis natus, Cretensium rex, quum, post eversam Trojam, reverteretur, in tempestate devovit diis sacrificaturum se de re quæ ei primo occurrisset. Contigit autem ut filius ejus primus occurreret; quem quum, ut alii dicunt, immolasset, ut alii, immolare voluisset, et post orta esset pestilentia, a civibus pulsus regno, Sallentinum Calabriæ promontorium tenuit, juxta quod condidit civitatem : unde est infra (v. 400) :

Et Sallentinos obsedit milite campos
Lyctius Idomeneus.

plonger dans ses propres entrailles ; il est encore une fois retenu par ceux qui l'environnent.

« L'enfant tombe dans son sang ; ses yeux se couvrent des ombres de la mort ; il les entr'ouvre à la lumière ; mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la supporter[1]. Tel qu'un beau lis au milieu des champs, coupé dans sa racine par le tranchant de la charrue, languit et ne se soutient plus ; il n'a point encore perdu cette vive blancheur et cet éclat qui charme les yeux, mais la terre ne le nourrit plus, et sa vie est éteinte[2] : ainsi le fils d'Idoménée, comme une

1 ................. Oculis errantibus alto
Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque reperta.
VIRG. *Æn.* IV, 691.

Je remarquerai, en passant, que ce beau vers a été imité par Voltaire dans son Ode sur la mort de la princesse de Bareith :

La victime l'attend, pâle, défigurée,
Tendant une main faible à ses amis en pleurs ;
Tournant en vain la paupière
Vers un reste de lumière
Qu'elle gémit de trouver.

L'abbé Delille a dit aussi, dans le second chant de la *Pitié*, à l'imitation de Virgile :

Et, le cœur consumé d'un regret sans espoir,
Il cherche la lumière et gémit de la voir.

2 Purpureus veluti quum flos, succisus aratro,
Languescit moriens.
VIRG. *Æn.* IX, 435.

Ut si quis violas, riguove papaver in horto,
Liliaque infringat, fulvis hærentia virgis,

jeune et tendre fleur, est cruellement moissonné dès son premier âge.

« Le père, dans l'excès de sa douleur, devient insensible; il ne sait où il est, ni ce qu'il a fait, ni ce qu'il doit faire; il marche chancelant vers la ville, et demande son fils.

« Cependant, le peuple, touché de compassion pour l'enfant et d'horreur pour l'action barbare du père, s'écrie que les dieux justes l'ont livré aux Furies. La fureur leur fournit des armes; ils prennent des bâtons et des pierres[1]; la Discorde souffle dans tous les cœurs un venin mortel. Les Crétois, les sages Crétois, oublient la sagesse qu'ils ont tant aimée; ils ne reconnoissent plus le petit-fils du sage Minos. Les amis d'Idoménée ne trouvent plus de salut pour lui qu'en le ramenant vers ses vaisseaux : ils s'embarquent avec lui; ils fuient à la merci des ondes. Idoménée, revenant à soi, les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a

Marcida demittant subito caput illa gravatum,
Nec se sustineant.

OVID. *Met.* X, 190.

Qualem virgineo demessum pollice florem,
Seu mollis violæ, seu languentis hyacinthi,
Cui neque fulgor adhuc necdum sua forma recessit,
Non jam mater alit tellus viresque ministrat.

VIRG. *Æn.* XI, 70.

1 Jamque faces et saxa volant; furor arma ministrat.

VIRG. *Æn.* I, 150.

arrosée du sang de son fils, et qu'il ne sauroit plus habiter. Les vents les conduisent vers l'Hespérie, et ils vont fonder un nouveau royaume dans le pays des Salentins[1].

« Cependant les Crétois, n'ayant plus de roi pour les gouverner, ont résolu d'en choisir un qui conserve dans leur pureté les lois établies. Voici les mesures qu'ils ont prises pour faire ce choix. Tous les principaux citoyens des cent villes sont assemblés ici. On a déja commencé par des sacrifices; on a assemblé tous les sages les plus fameux des pays voisins, pour examiner la sagesse de ceux qui paroîtront dignes de commander. On a préparé des jeux publics où tous les prétendants combattront; car on veut donner pour prix la royauté à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres et pour l'esprit et pour le corps. On veut un roi dont le corps soit fort et adroit, et dont l'ame soit ornée de la sagesse et de la vertu. On appelle ici tous les étrangers.

[1] Fama volat pulsum regnis cessisse paternis
Idomenea ducem, desertaque litora Cretæ.
VIRG. *Æn.* III, 121.

Et Sallentinos obsedit milite campos
Lyctius Idomeneus.
ID. *Ibid.* 400.

Les Salentins occupoient à l'extrémité méridionale de l'Italie une portion du pays appelé aujourd'hui *terre d'Otrante*.

« Après nous avoir raconté toute cette histoire étonnante, Nausicrate nous dit : Hâtez-vous donc, ô étrangers, de venir dans notre assemblée : vous combattrez avec les autres; et si les dieux destinent la victoire à l'un de vous, il régnera en ce pays. Nous le suivîmes, sans aucun desir de vaincre, mais par la seule curiosité de voir une chose si extraordinaire.

« Nous arrivâmes à une espèce de cirque très vaste, environné d'une épaisse forêt : le milieu du cirque étoit une arène préparée pour les combattants[1]; elle étoit bordée par un grand amphithéâtre d'un gazon frais, sur lequel étoit assis et rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes, on nous reçut avec honneur; car les Crétois sont les peuples du monde qui exercent le plus noblement et avec le plus de religion l'hospitalité[2]. On nous fit asseoir; et on nous invita à combattre. Mentor s'en excusa sur son âge, et Hazaël sur sa foible santé.

« Ma jeunesse et ma vigueur m'ôtoient toute

1 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . Tendit
Gramineum in campum, quem collibus undique curvis
Cingebant sylvæ ; mediaque in valle theatri
Circus erat.

VIRG. *Æn.* V, 286.

2 « On témoigne en Crète, dit Héraclide dans ses Frag-
« ments, beaucoup d'humanité aux étrangers, et les pre-
« mières places leur sont offertes. »

excuse ; je jetai néanmoins un coup d'œil sur Mentor pour découvrir sa pensée, et j'aperçus qu'il souhaitoit que je combattisse. J'acceptai donc l'offre qu'on me faisoit : je me dépouillai de mes habits ; on fit couler des flots d'huile douce et luisante sur tous les membres de mon corps[1] ; et je me mêlai parmi les combattants. On dit de tous côtés que c'étoit le fils d'Ulysse, qui étoit venu pour tâcher de remporter les prix ; et plusieurs Crétois, qui avoient été à Ithaque pendant mon enfance, me reconnurent.

« Le premier combat fut celui de la lutte. Un Rhodien[2] d'environ trente-cinq ans surmonta tous les autres qui osèrent se présenter à lui. Il étoit encore dans toute la vigueur de la jeunesse : ses bras étoient nerveux et bien nourris ; au moindre mouvement qu'il faisoit, on voyoit tous ses muscles : il étoit également souple et fort. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu ; et, regardant avec pitié ma tendre jeunesse, il voulut se retirer : mais je me présentai à lui. Alors nous nous saisîmes l'un l'autre ; nous nous serrâmes à perdre la respiration. Nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus et les bras entrelacés comme

[1] Nudatosque humeros oleo perfusa nitescit.
VIRG. *Æn.* V, 135.

[2] Rhodes est une grande île de la Méditerranée.

des serpents, chacun s'efforçant d'enlever de terre son ennemi[1]. Tantôt il essayoit de me surprendre en me poussant du côté droit, tantôt il s'efforçoit de me pencher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtoit ainsi, je le poussai avec tant de violence, que ses reins plièrent : il tomba sur l'arène, et m'entraîna sur lui. En vain il tâcha de me mettre dessous; je le tins immobile sous moi. Tout le peuple cria : Victoire au fils d'Ulysse! et j'aidai au Rhodien confus à se relever.

« Le combat du ceste fut plus difficile. Le fils d'un riche citoyen de Samos[2] avoit acquis une haute réputation dans ce genre de combats. Tous les autres lui cédèrent; il n'y eut que moi qui espérai la victoire. D'abord il me donna dans la tête, et puis dans l'estomac, des coups qui me firent vomir le sang, et qui répandirent sur mes yeux un épais nuage. Je chancelai; il me pressoit, et je ne pouvois plus respirer : mais je fus ranimé par la voix de Mentor, qui me crioit : O fils d'Ulysse, seriez-vous vaincu?

[1] Inque gradu stetimus, certi non cedere; eratque
Cum pede pes junctus, totoque ego pectore pronus
Et digitos digitis et frontem fronte premebam.
Ovid. *Met.* IX, 43.

Il y a une peinture semblable au livre XIII, dans la lutte de Télémaque et d'Hippias.

[2] Ile de la mer Égée. Elle porte encore le même nom.

La colère me donna de nouvelles forces; j'évitai plusieurs coups dont j'aurois été accablé. Aussitôt que le Samien m'avoit porté un faux coup, et que son bras s'alongeoit en vain, je le surprenois dans cette posture penchée : déja il reculoit, quand je haussai mon ceste pour tomber sur lui avec plus de force : il voulut esquiver, et, perdant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverser. A peine fut-il étendu par terre que je lui tendis la main pour le relever. Il se redressa lui-même, couvert de poussière et de sang : sa honte fut extrême; mais il n'osa renouveler le combat.

« Aussitôt on commença les courses des chariots, que l'on distribua au sort. Le mien se trouva le moindre pour la légèreté des roues et pour la vigueur des chevaux. Nous partons : un nuage de poussière vole, et couvre le ciel. Au commencement, je laissai les autres passer devant moi. Un jeune Lacédémonien, nommé Crantor, laissoit d'abord tous les autres derrière lui. Un Crétois, nommé Polyclète, le suivoit de près. Hippomaque, parent d'Idoménée, qui aspiroit à lui succéder, lâchant les rênes à ses chevaux fumants de sueur, étoit tout penché sur leurs crins flottants[1]; et le mouvement

[1] Et proni dant lora.
VIRG. *Georg.* III, 107.

des roues de son chariot étoit si rapide qu'elles paroissoient immobiles comme les ailes d'un aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animèrent, et se mirent peu-à-peu en haleine; je laissai loin derrière moi presque tous ceux qui étoient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque, parent d'Idoménée, poussant trop ses chevaux, le plus vigoureux s'abattit, et ôta, par sa chute, à son maître l'espérance de régner.

« Polyclète, se penchant trop sur ses chevaux, ne put se tenir ferme dans une secousse; il tomba; les rênes lui échappèrent, et il fut trop heureux de pouvoir en tombant éviter la mort. Crantor, voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'étois tout auprès de lui, redoubla son ardeur; tantôt il invoquoit les dieux et leur promettoit de riches offrandes; tantôt il parloit à ses chevaux pour les animer. Il craignoit que je ne passasse entre la borne et lui; car mes chevaux, mieux ménagés que les siens, étoient en état de le devancer. Il ne lui restoit plus d'autre ressource que celle de me fermer le passage. Pour y réussir, il hasarda de se briser contre la borne : il y brisa effectivement sa roue. Je ne songeai qu'à faire promptement le tour pour n'être pas engagé dans son désordre; et il me vit un moment après au bout de la carrière. Le peuple s'écria encore

une fois : Victoire au fils d'Ulysse ! c'est lui que les dieux destinent à régner sur nous.

« Cependant, les plus illustres et les plus sages d'entre les Crétois nous conduisirent dans un bois antique et sacré, reculé de la vue des hommes profanes, où les vieillards, que Minos avoit établis juges du peuple et gardes des lois, nous assemblèrent. Nous étions les mêmes qui avions combattu dans les jeux : nul autre ne fut admis. Les sages ouvrirent le livre où toutes les lois de Minos sont recueillies. Je me sentis saisi de respect et de honte quand j'approchai de ces vieillards que l'âge rendoit vénérables sans leur ôter la vigueur de l'esprit. Ils étoient assis avec ordre, et immobiles dans leurs places : leurs cheveux étoient blancs; plusieurs n'en avoient presque plus. On voyoit reluire sur leurs visages graves une sagesse douce et tranquille ; ils ne se pressoient point de parler ; ils ne disoient que ce qu'ils avoient résolu de dire. Quand ils étoient d'avis différents, ils étoient si modérés à soutenir ce qu'ils pensoient de part et d'autre, qu'on auroit cru qu'ils étoient tous d'une même opinion. La longue expérience des choses passées, et l'habitude du travail, leur donnoient de grandes vues sur toutes choses : mais ce qui perfectionnoit le plus leur raison, c'étoit le calme de leur esprit délivré

des folles passions et des caprices de la jeunesse. La sagesse toute seule agissoit en eux, et le fruit de leur longue vertu étoit d'avoir si bien dompté leurs humeurs, qu'ils goûtoient sans peine le doux et noble plaisir d'écouter la raison. En les admirant, je souhaitai que ma vie pût s'accourcir pour arriver tout-à-coup à une si estimable vieillesse. Je trouvois la jeunesse malheureuse d'être si impétueuse, et si éloignée de cette vertu si éclairée et si tranquille.

« Le premier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des lois de Minos. C'étoit un grand livre qu'on tenoit d'ordinaire renfermé dans une cassette d'or avec des parfums. Tous ces vieillards le baisèrent avec respect; car ils disent qu'après les dieux, de qui les bonnes lois viennent, rien ne doit être si sacré aux hommes que les lois destinées à les rendre bons, sages, et heureux. Ceux qui ont dans leurs mains les lois pour gouverner les peuples doivent toujours se laisser gouverner eux-mêmes par les lois. C'est la loi, et non pas l'homme, qui doit régner[1]. Tel est le discours de ces sages. En-

[1] « Il faut un milieu. Ce milieu est qu'un peuple ait des lois « écrites, toujours constantes, et consacrées par toute la na- « tion; qu'elles soient au-dessus de tout; que ceux qui gou- « vernent n'aient d'autorité que par elles; qu'ils puissent

suite, celui qui présidoit proposa trois questions, qui devoient être décidées par les maximes de Minos.

« La première question est de savoir quel est le plus libre de tous les hommes. Les uns répondirent que c'étoit un roi qui avoit sur son peuple un empire absolu, et qui étoit victorieux de tous ses ennemis. D'autres soutinrent que c'étoit un homme si riche, qu'il pouvoit contenter tous ses désirs. D'autres dirent que c'étoit un homme qui ne se marioit point, et qui voyageoit pendant toute sa vie en divers pays, sans être jamais assujetti aux lois d'aucune nation. D'autres s'imaginèrent que c'étoit un barbare qui, vivant de sa chasse au milieu des bois, étoit indépendant de toute police et de tout besoin. D'autres crurent que c'étoit un homme nouvellement affranchi, parcequ'en sortant des rigueurs de la servitude il jouissoit plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres enfin s'avisèrent de dire que c'étoit un homme mourant, parceque la mort le délivroit de tout, et que tous les hommes ensemble n'avoient plus aucun pouvoir sur lui.

« Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de

« tout pour le bien et suivant les lois; qu'ils ne puissent « rien contre ces lois pour autoriser le mal, etc. » Fénelon, *Dial. des Morts*, XVI.

peine à répondre, parceque je n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit souvent. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je, est celui qui peut être libre dans l'esclavage même. En quelque pays et en quelque condition qu'on soit, on est très libre, pourvu qu'on craigne les dieux, et qu'on ne craigne qu'eux [1]. En un mot, l'homme véritablement libre est celui qui, dégagé de toute crainte et de tout desir, n'est soumis qu'aux dieux et à sa raison. Les vieillards s'entre-regardèrent en souriant, et furent surpris de voir que ma réponse fût précisément celle de Minos.

« Ensuite on proposa la seconde question en ces termes : Quel est le plus malheureux de tous les hommes? Chacun disoit ce qui lui venoit dans l'esprit. L'un disoit : C'est un homme qui n'a ni biens, ni santé, ni honneur. Un autre disoit : C'est un homme qui n'a aucun ami. D'autres soutenoient que c'est un homme qui a des enfants ingrats et indignes de lui. Il vint un sage de l'île de Lesbos [2], qui dit : Le plus

[1] Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte,

dit Joad dans *Athalie*. Racine pensoit peut-être à ce passage des Proverbes (VIII, 2) : υἱὲ, τίμα τὸν Κύριον καὶ ἰσχύσεις, πλὴν δὲ αὐτοῦ μὴ φοβοῦ ἄλλον.

[2] Grande île de la mer Égée, appelée encore aujourd'hui Lesbos ou Mételin.

malheureux de tous les hommes est celui qui croit l'être; car le malheur dépend moins des choses qu'on souffre que de l'impatience avec laquelle on augmente son malheur.

« A ces mots toute l'assemblée se récria : on applaudit, et chacun crut que ce sage Lesbien remporteroit le prix sur cette question. Mais on me demanda ma pensée, et je répondis, suivant les maximes de Mentor : Le plus malheureux de tous les hommes est un roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes misérables : il est doublement malheureux par son aveuglement : ne connoissant pas son malheur, il ne peut s'en guérir; il craint même de le connoître. La vérité ne peut percer la foule des flatteurs pour aller jusqu'à lui. Il est tyrannisé par ses passions; il ne connoît point ses devoirs; il n'a jamais goûté le plaisir de faire le bien, ni senti les charmes de la pure vertu. Il est malheureux, et digne de l'être : son malheur augmente tous les jours; il court à sa perte, et les dieux se préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'assemblée avoua que j'avois vaincu le sage Lesbien, et les vieillards déclarèrent que j'avois rencontré le vrai sens de Minos.

« Pour la troisième question, on demanda lequel des deux est préférable : d'un côté, un

roi conquérant et invincible dans la guerre ; de l'autre, un roi sans expérience de la guerre, mais propre à policer sagement les peuples dans la paix. La plupart répondirent que le roi invincible dans la guerre étoit préférable. A quoi sert, disoient-ils, d'avoir un roi qui sache bien gouverner en paix, s'il ne sait pas défendre le pays quand la guerre vient? Les ennemis le vaincront, et réduiront son peuple en servitude. D'autres soutenoient, au contraire, que le roi pacifique seroit meilleur, parcequ'il craindroit la guerre, et l'éviteroit par ses soins. D'autres disoient qu'un roi conquérant travailleroit à la gloire de son peuple aussi bien qu'à la sienne, et qu'il rendroit ses sujets maîtres des autres nations, au lieu qu'un roi pacifique les tiendroit dans une honteuse lâcheté. On voulut savoir mon sentiment. Je répondis ainsi : Un roi qui ne sait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, et qui n'est pas capable de conduire son peuple dans ces deux états, n'est qu'à demi roi. Mais si vous comparez un roi qui ne sait que la guerre à un roi sage qui, sans savoir la guerre, est capable de la soutenir dans le besoin par ses généraux, je le trouve préférable à l'autre. Un roi entièrement tourné à la guerre voudroit toujours la faire : pour étendre sa domination et sa gloire propre, il

ruineroit ses peuples. A quoi sert-il à un peuple que son roi subjugue d'autres nations, si on est malheureux sous son règne? D'ailleurs, les longues guerres entraînent toujours après elles beaucoup de désordres; les victorieux mêmes se dérèglent pendant ces temps de confusion. Voyez ce qu'il en coûta à la Grèce pour avoir triomphé de Troie: elle a été privée de ses rois pendant plus de dix ans. Lorsque tout est en feu par la guerre, les lois, l'agriculture, les arts languissent: les meilleurs princes mêmes, pendant qu'ils ont une guerre à soutenir, sont contraints de faire le plus grand des maux, qui est de tolérer la licence, et de se servir des méchants. Combien y a-t-il de scélérats qu'on puniroit pendant la paix, et dont on a besoin de récompenser l'audace dans les désordres de la guerre! Jamais aucun peuple n'a eu un roi conquérant sans avoir beaucoup à souffrir de son ambition. Un conquérant, enivré de sa gloire, ruine presque autant sa nation victorieuse que les nations vaincues. Un prince qui n'a point les qualités nécessaires pour la paix ne peut faire goûter à ses sujets les fruits d'une guerre heureusement finie: il est comme un homme qui défendroit son champ contre son voisin, et qui usurperoit celui du voisin même, mais qui ne sauroit ni labourer, ni semer pour

recueillir aucune moisson. Un tel homme semble né pour détruire, pour ravager, pour renverser le monde, et non pour rendre un peuple heureux par un sage gouvernement.

« Venons maintenant au roi pacifique. Il est vrai qu'il n'est pas propre à de grandes conquêtes ; c'est-à-dire qu'il n'est pas né pour troubler le bonheur de son peuple, en voulant vaincre les autres peuples que la justice ne lui a pas soumis ; mais, s'il est véritablement propre à gouverner en paix, il a toutes les qualités nécessaires pour mettre son peuple en sûreté contre ses ennemis. Voici comment : il est juste, modéré et commode à l'égard de ses voisins ; il n'entreprend jamais contre eux rien qui puisse troubler sa paix : il est fidèle dans ses alliances. Ses alliés l'aiment, ne le craignent point, et ont une entière confiance en lui. S'il a quelque voisin inquiet, hautain, et ambitieux, tous les autres rois voisins, qui craignent ce voisin inquiet, et qui n'ont aucune jalousie du roi pacifique, se joignent à ce bon roi pour l'empêcher d'être opprimé. Sa probité, sa bonne foi, sa modération, le rendent l'arbitre de tous les états qui environnent le sien. Pendant que le roi entreprenant est odieux à tous les autres, et sans cesse exposé à leurs ligues, celui-ci a la gloire d'être

comme le père et le tuteur de tous les autres rois. Voilà les avantages qu'il a au-dehors.

« Ceux dont il jouit au-dedans sont encore plus solides. Puisqu'il est propre à gouverner en paix, je dois supposer qu'il gouverne par les plus sages lois. Il retranche le faste, la mollesse, et tous les arts qui ne servent qu'à flatter les vices ; il fait fleurir les autres arts qui sont utiles aux véritables besoins de la vie ; sur-tout il applique ses sujets à l'agriculture. Par-là il les met dans l'abondance des choses nécessaires. Ce peuple laborieux, simple dans ses mœurs, accoutumé à vivre de peu, gagnant facilement sa vie par la culture de ses terres, se multiplie à l'infini. Voilà dans ce royaume un peuple innombrable, mais un peuple sain, vigoureux, robuste, qui n'est point amolli par les voluptés, qui est exercé à la vertu, qui n'est point attaché aux douceurs d'une vie lâche et délicieuse, qui sait mépriser la mort, qui aimeroit mieux mourir que perdre cette liberté qu'il goûte sous un sage roi appliqué à ne régner que pour faire régner la raison. Qu'un conquérant voisin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas assez accoutumé à camper, à se ranger en bataille, ou à dresser des machines pour assiéger une ville ; mais il le trouvera invincible par sa multitude, par son

courage, par sa patience dans les fatigues, par son habitude de souffrir la pauvreté, par sa vigueur dans les combats, et par une vertu que les mauvais succès mêmes ne peuvent abattre. D'ailleurs, si le roi n'est point assez expérimenté pour commander lui-même ses armées, il les fera commander par des gens qui en seront capables, et il saura s'en servir sans perdre son autorité. Cependant il tirera du secours de ses alliés : ses sujets aimeront mieux mourir que de passer sous la domination d'un autre roi violent et injuste : les dieux mêmes combattront pour lui. Voyez quelles ressources il aura au milieu des plus grands périls.

« Je conclus donc que le roi pacifique qui ignore la guerre est un roi très imparfait, puisqu'il ne sait point remplir une de ses plus grandes fonctions, qui est de vaincre ses ennemis : mais j'ajoute qu'il est néanmoins infiniment supérieur au roi conquérant qui manque des qualités nécessaires dans la paix, et qui n'est propre qu'à la guerre.

« J'aperçus dans l'assemblée beaucoup de gens qui ne pouvoient goûter cet avis; car la plupart des hommes, éblouis par les choses éclatantes, comme les victoires et les conquêtes, les préfèrent à ce qui est simple, tranquille, et solide, comme la paix et la bonne police des

peuples. Mais tous les vieillards déclarèrent que j'avois parlé comme Minos.

« Le premier de ces vieillards s'écria : Je vois l'accomplissement d'un oracle d'Apollon, connu dans toute notre île. Minos avoit consulté le dieu, pour savoir combien de temps sa race régneroit, suivant les lois qu'il venoit d'établir. Le dieu lui répondit : Les tiens cesseront de régner quand un étranger entrera dans ton île pour y faire régner tes lois. Nous avions craint que quelque étranger viendroit[1] faire la conquête de l'île de Crète; mais le malheur d'Idoménée, et la sagesse du fils d'Ulysse, qui entend mieux que nul autre mortel les lois de Minos, nous montrent le sens de l'oracle. Que tardons-nous à couronner celui que les destins nous donnent pour roi?

« [2] Aussitôt les vieillards sortent de l'enceinte du bois sacré; et le premier, me prenant par la main, annonce au peuple, déja impatient

[1] Il seroit plus correct de dire : « Nous avions craint que « quelque étranger *ne vînt* faire la conquête de l'île. » Dans le livre VII, quelques éditions offrent la même incorrection : « On craignoit qu'il finiroit trop tôt. » On lit dans les autres : « On craignoit qu'il ne finît trop tôt. » Nous avons gardé la première leçon, quoique moins bonne grammaticalement ; l'autre est une correction, et il n'est pas prouvé qu'elle soit de Fénelon.

[2] *Commencement du* LIVRE VI, *dans la division de l'ouvrage en* XXIV LIVRES.

dans l'attente d'une décision, que j'avois remporté le prix. A peine acheva-t-il de parler, qu'on entendit un bruit confus de toute l'assemblée. Chacun pousse des cris de joie. Tout le rivage et toutes les montagnes voisines retentissent de ce cri : Que le fils d'Ulysse, semblable à Minos, règne sur les Crétois!

« J'attendis un moment, et je faisois signe de la main pour demander qu'on m'écoutât. Cependant Mentor me disoit à l'oreille : Renoncez-vous à votre patrie? l'ambition de régner vous fera-t-elle oublier Pénélope, qui vous attend comme sa dernière espérance, et le grand Ulysse, que les dieux avoient résolu de vous rendre? Ces paroles percèrent mon cœur, et me soutinrent contre le vain desir de régner.

« Cependant un profond silence de toute cette tumultueuse assemblée me donna le moyen de parler ainsi : O illustres Crétois, je ne mérite point de vous commander. L'oracle qu'on vient de rapporter marque bien que la race de Minos cessera de régner quand un étranger entrera dans cette île, et y fera régner les lois de ce sage roi; mais il n'est pas dit que cet étranger régnera. Je veux croire que je suis cet étranger marqué par l'oracle. J'ai accompli la prédiction; je suis venu dans cette île; j'ai découvert le vrai sens des lois, et je souhaite que mon

explication serve à les faire régner avec l'homme que vous choisirez. Pour moi, je préfère ma patrie, la pauvre, la petite île d'Ithaque, aux cent villes de Crète, à la gloire et à l'opulence de ce beau royaume. Souffrez que je suive ce que les destins ont marqué. Si j'ai combattu dans vos jeux, ce n'étoit pas dans l'espérance de régner ici; c'étoit pour mériter votre estime et votre compassion; c'étoit afin que vous me donnassiez les moyens de retourner promptement au lieu de ma naissance : j'aime mieux obéir à mon père Ulysse, et consoler ma mère Pénélope, que régner sur tous les peuples de l'univers. O Crétois, vous voyez le fond de mon cœur : il faut que je vous quitte; mais la mort seule pourra finir ma reconnoissance. Oui, jusques au dernier soupir, Télémaque aimera les Crétois, et s'intéressera à leur gloire comme à la sienne propre.

« A peine eus-je parlé qu'il s'éleva dans toute l'assemblée un bruit sourd, semblable à celui des vagues de la mer qui s'entre-choquent dans une tempête. Les uns disoient : Est-ce quelque divinité sous une figure humaine? D'autres soutenoient qu'ils m'avoient vu en d'autres pays, et qu'ils me reconnoissoient. D'autres s'écrioient : Il faut le contraindre de régner ici. Enfin, je repris la parole, et chacun se hâta

de se taire, ne sachant si je n'allois point accepter ce que j'avoïs refusé d'abord. Voici les paroles que je leur dis :

« Souffrez, ô Crétois, que je vous dise ce que je pense. Vous êtes le plus sage de tous les peuples; mais la sagesse demande, ce me semble, une précaution qui vous échappe. Vous devez choisir, non pas l'homme qui raisonne le mieux sur les lois, mais celui qui les pratique avec la plus constante vertu. Pour moi, je suis jeune, par conséquent sans expérience, exposé à la violence des passions, et plus en état de m'instruire en obéissant, pour commander un jour, que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui ait vaincu les autres dans ces jeux d'esprit et de corps, mais qui se soit vaincu lui-même : cherchez un homme qui ait vos lois écrites dans le fond de son cœur, et dont toute la vie soit la pratique de ces lois; que ses actions, plutôt que ses paroles, vous le fassent choisir.

« Tous les vieillards, charmés de ce discours et voyant toujours croître les applaudissements de l'assemblée, me dirent : Puisque les dieux nous ôtent l'espérance de vous voir régner au milieu de nous, du moins aidez-nous à trouver un roi qui fasse régner nos lois. Connoissez-vous quelqu'un qui puisse commander avec

cette modération? Je connois, leur dis-je d'abord, un homme de qui je tiens tout ce que vous avez estimé en moi; c'est sa sagesse, et non pas la mienne, qui vient de parler; il m'a inspiré toutes les réponses que vous venez d'entendre.

« En même temps toute l'assemblée jeta les yeux sur Mentor, que je montrois, le tenant par la main. Je racontois les soins qu'il avoit eus de mon enfance, les périls dont il m'avoit délivré, les malheurs qui étoient venus fondre sur moi dès que j'avois cessé de suivre ses conseils.

« D'abord on ne l'avoit point regardé, à cause de ses habits simples et négligés, de sa contenance modeste, de son silence presque continuel, de son air froid et réservé. Mais quand on s'appliqua à le regarder, on découvrit dans son visage je ne sais quoi de ferme et d'élevé : on remarqua la vivacité de ses yeux, et la vigueur avec laquelle il faisoit jusqu'aux moindres actions. On le questionna, il fut admiré : on résolut de le faire roi. Il s'en défendit sans s'émouvoir : il dit qu'il préféroit les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la royauté; que les meilleurs rois étoient malheureux en ce qu'ils ne faisoient presque jamais les biens qu'ils vouloient faire, et qu'ils faisoient souvent, par la

surprise des flatteurs, les maux qu'ils ne vouloient pas. Il ajouta que si la servitude est misérable, la royauté ne l'est pas moins, puisqu'elle est une servitude déguisée. Quand on est roi, disoit-il, on dépend de tous ceux dont on a besoin pour se faire obéir. Heureux celui qui n'est point obligé de commander! Nous ne devons qu'à notre seule patrie, quand elle nous confie l'autorité, le sacrifice de notre liberté pour travailler au bien public.

« Alors les Crétois, ne pouvant revenir de leur surprise, lui demandèrent quel homme ils devoient choisir. Un homme, répondit-il, qui vous connoisse bien, puisqu'il faudra qu'il vous gouverne, et qui craigne de vous gouverner. Celui qui desire la royauté ne la connoît pas; et comment en remplira-t-il les devoirs, ne les connoissant point! Il la cherche pour lui; et vous devez desirer un homme qui ne l'accepte que pour l'amour de vous.

« Tous les Crétois furent dans un étrange étonnement de voir deux étrangers qui refusoient la royauté, recherchée par tant d'autres; ils voulurent savoir avec qui ils étoient venus. Nausicrate, qui les avoit conduits depuis le port jusques au cirque où l'on célébroit les jeux, leur montra Hazaël, avec lequel Mentor et moi nous étions venus de l'île de Chypre. Mais leur

étonnement fut encore bien plus grand quand ils surent que Mentor avoit été esclave d'Hazaël; qu'Hazaël, touché de la sagesse et de la vertu de son esclave, en avoit fait son conseil et son meilleur ami; que cet esclave mis en liberté étoit le même qui venoit de refuser d'être roi, et qu'Hazaël étoit venu de Damas en Syrie pour s'instruire des lois de Minos, tant l'amour de la sagesse remplissoit son cœur.

« Les vieillards dirent à Hazaël : Nous n'osons vous prier de nous gouverner; car nous jugeons que vous avez les mêmes pensées que Mentor. Vous méprisez trop les hommes pour vouloir vous charger de les conduire : d'ailleurs vous êtes trop détaché des richesses et de l'éclat de la royauté, pour vouloir acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples. Hazaël répondit : Ne croyez pas, ô Crétois, que je méprise les hommes. Non, non : je sais combien il est grand de travailler à les rendre bons et heureux; mais ce travail est rempli de peines et de dangers. L'éclat qui y est attaché est faux, et ne peut éblouir que des ames vaines. La vie est courte; les grandeurs irritent plus les passions qu'elles ne peuvent les contenter : c'est pour apprendre à me passer de ces faux biens, et non pas pour y parvenir, que je suis venu de si loin. Adieu. Je ne songe

qu'à retourner dans une vie paisible et retirée, où la sagesse nourrisse mon cœur, et où les espérances qu'on tire de la vertu pour une autre meilleure vie après la mort me consolent dans les chagrins de la vieillesse. Si j'avois quelque chose à souhaiter, ce ne seroit pas d'être roi, ce seroit de ne me séparer jamais de ces deux hommes que vous voyez.

« Enfin les Crétois s'écrièrent, parlant à Mentor : Dites-nous, ô le plus sage et le plus grand de tous les mortels, dites-nous donc qui est-ce que nous pouvons choisir pour notre roi : nous ne vous laisserons point aller que vous ne nous ayez appris le choix que nous devons faire. Il leur répondit : Pendant que j'étois dans la foule des spectateurs, j'ai remarqué un homme qui ne témoignoit aucun empressement : c'est un vieillard assez vigoureux. J'ai demandé quel homme c'étoit ; on m'a répondu qu'il s'appeloit Aristodème. Ensuite j'ai entendu qu'on lui disoit que ses deux enfants étoient au nombre de ceux qui combattoient : il a paru n'en avoir aucune joie ; il a dit que pour l'un il ne lui souhaitoit point les périls de la royauté, et qu'il aimoit trop la patrie pour consentir que l'autre régnât jamais. Par-là, j'ai compris que ce père aimoit d'un amour raisonnable l'un de ses enfants qui a de la vertu, et qu'il ne flattoit

point l'autre dans ses déréglements. Ma curiosité augmentant, j'ai demandé quelle a été la vie de ce vieillard. Un de vos citoyens m'a répondu : Il a long-temps porté les armes, et il est couvert de blessures : mais sa vertu sincère et ennemie de la flatterie l'avoit rendu incommode à Idoménée. C'est ce qui empêcha ce roi de s'en servir dans le siége de Troie : il craignit un homme qui lui donneroit de sages conseils qu'il ne pourroit se résoudre à suivre ; il fut même jaloux de la gloire que cet homme ne manqueroit pas d'acquérir bientôt ; il oublia tous ses services ; il le laissa ici pauvre, méprisé des hommes grossiers et lâches qui n'estiment que les richesses. Mais, content dans sa pauvreté, il vit gaiement dans un endroit écarté de l'île, où il cultive son champ de ses propres mains. Un de ses fils travaille avec lui ; ils s'aiment tendrement ; ils sont heureux. Par leur frugalité et par leur travail, ils se sont mis dans l'abondance des choses nécessaires à une vie simple. Le sage vieillard donne aux pauvres malades de son voisinage tout ce qui lui reste au-delà de ses besoins et de ceux de son fils. Il fait travailler tous les jeunes gens, il les exhorte, il les instruit ; il juge tous les différends de son voisinage ; il est le père de toutes les familles. Le malheur de la sienne est d'avoir

un second fils qui n'a voulu suivre aucun de ses conseils. Le père, après l'avoir long-temps souffert pour tâcher de le corriger de ses vices, l'a enfin chassé : il s'est abandonné à une folle ambition et à tous les plaisirs.

« Voilà, ô Crétois, ce qu'on m'a raconté. Vous devez savoir si ce récit est véritable. Mais si cet homme est tel qu'on le dépeint, pourquoi faire des jeux? pourquoi assembler tant d'inconnus? Vous avez au milieu de vous un homme qui vous connoît et que vous connoissez; qui sait la guerre; qui a montré son courage non seulement contre les flèches et contre les dards, mais contre l'affreuse pauvreté; qui a méprisé les richesses acquises par la flatterie; qui aime le travail; qui sait combien l'agriculture est utile à un peuple; qui déteste le faste; qui ne se laisse point amollir par un amour aveugle de ses enfants; qui aime la vertu de l'un, et qui condamne le vice de l'autre; en un mot, un homme qui est déja le père du peuple. Voilà votre roi, s'il est vrai que vous desiriez de faire régner chez vous les lois du sage Minos.

« Tout le peuple s'écria : Il est vrai, Aristodème est tel que vous le dites; c'est lui qui est digne de régner. Les vieillards le firent appeler : on le chercha dans la foule, où il étoit con-

fondu avec les derniers du peuple. Il parut tranquille. On lui déclara qu'on le faisoit roi. Il répondit : Je n'y puis consentir qu'à trois conditions : la première, que je quitterai la royauté dans deux ans, si je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes, et si vous résistez aux lois; la seconde, que je serai libre de continuer une vie simple et frugale; la troisième, que mes enfants n'auront aucun rang, et qu'après ma mort on les traitera sans distinction, selon leur mérite, comme le reste des citoyens.

« A ces paroles, il s'éleva dans l'air mille cris de joie. Le diadème fut mis par le chef des vieillards gardes des lois sur la tête d'Aristodème. On fit des sacrifices à Jupiter et aux autres grands dieux. Aristodème nous fit des présents, non pas avec la magnificence ordinaire aux rois, mais avec une noble simplicité. Il donna à Hazaël les lois de Minos, écrites de la main de Minos même; il lui donna aussi un recueil de toute l'histoire de Crète, depuis Saturne et l'âge d'or; il fit mettre dans son vaisseau des fruits de toutes les espèces qui sont bonnes en Crète et inconnues dans la Syrie, et lui offrit tous les secours dont il pourroit avoir besoin.

« Comme nous pressions notre départ, il nous fit préparer un vaisseau avec un grand nombre

de bons rameurs et d'hommes armés; il y fit mettre des habits pour nous et des provisions. A l'instant même il s'éleva un vent favorable pour aller à Ithaque : ce vent, qui étoit contraire à Hazaël, le contraignit d'attendre. Il nous vit partir; il nous embrassa comme des amis qu'il ne devoit jamais revoir. Les dieux sont justes, disoit-il; ils voient une amitié qui n'est fondée que sur la vertu : un jour ils nous réuniront; et ces champs fortunés, où l'on dit que les justes jouissent après la mort d'une paix éternelle, verront nos ames se rejoindre pour ne se séparer jamais. O! si mes cendres pouvoient aussi être recueillies avec les vôtres!... En prononçant ces mots, il versoit des torrents de larmes, et les soupirs étouffoient sa voix. Nous ne pleurions pas moins que lui : et il nous conduisit au vaisseau.

« Pour Aristodème, il nous dit : C'est vous qui venez de me faire roi : souvenez-vous des dangers où vous m'avez mis. Demandez aux dieux qu'ils m'inspirent la vraie sagesse, et que je surpasse autant en modération les autres hommes que je les surpasse en autorité. Pour moi, je les prie de vous conduire heureusement dans votre patrie, d'y confondre l'insolence de vos ennemis, et de vous y faire voir en paix Ulysse régnant avec sa chère Pénélope.

Télémaque, je vous donne un bon vaisseau plein de rameurs et d'hommes armés; ils pourront vous servir contre ces hommes injustes qui persécutent votre mère. O Mentor, votre sagesse, qui n'a besoin de rien, ne me laisse rien à desirer pour vous. Allez tous deux, vivez heureux ensemble; souvenez-vous d'Aristodème : et, si jamais les Ithaciens ont besoin des Crétois, comptez sur moi jusqu'au dernier soupir de ma vie. Il nous embrassa; et nous ne pûmes, en le remerciant, retenir nos larmes.

« Cependant le vent qui enfloit nos voiles nous promettoit une douce navigation. Déja le mont Ida n'étoit plus à nos yeux que comme une colline; tous les rivages disparoissoient; les côtes du Péloponèse sembloient s'avancer dans la mer pour venir au-devant de nous. Tout-à-coup une noire tempête enveloppa le ciel, et irrita toutes les ondes de la mer. Le jour se changea en nuit[1], et la mort se présenta à nous. O Neptune, c'est vous qui excitâtes, par votre superbe trident, toutes les eaux de votre em-

[1] Involvere diem nimbi...
VIRG. *Æn.* III, 198.

Ponto nox incubat atra...
Præsentemque viris intentant omnia mortem.
*Ibid.* I, 89.

pire[1] ! Vénus, pour se venger de ce que nous l'avions méprisée jusque dans son temple de Cythère, alla trouver ce dieu ; elle lui parla avec douleur ; ses beaux yeux étoient baignés de larmes : du moins c'est ainsi que Mentor, instruit des choses divines, me l'a assuré. Souffrirez-vous, Neptune, disoit-elle, que ces impies se jouent impunément de ma puissance ? Les dieux mêmes la sentent ; et ces téméraires mortels ont osé condamner tout ce qui se fait dans mon île. Ils se piquent d'une sagesse à toute épreuve, et ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je suis née dans votre empire ? Que tardez-vous à ensevelir dans vos profonds abymes ces deux hommes que je ne puis souffrir ?

« A peine avoit-elle parlé que Neptune souleva les flots jusqu'au ciel : et Vénus rit, croyant notre naufrage inévitable. Notre pilote, troublé, s'écria qu'il ne pouvoit plus résister aux vents qui nous poussoient avec violence vers des rochers[2] : un coup de vent rompit notre

[1] ἐτάραξε δὲ πόντον
Χερσὶ τρίαιναν ἑλών.
HOM. *Od.* V, 291.

[2] Ipse pavet, nec se qui sit status ipse fatetur
Scire ratis rector, nec quid jubeatve vetetve.
OVID. *Met.* XI, 492.

mât [1] ; et, un moment après, nous entendîmes les pointes des rochers qui entr'ouvroient le fond du navire. L'eau entre de tous côtés; le navire s'enfonce; tous nos rameurs poussent de lamentables cris vers le ciel. J'embrasse Mentor, et je lui dis : Voici la mort, il faut la recevoir avec courage. Les dieux ne nous ont délivrés de tant de périls que pour nous faire périr aujourd'hui. Mourons, Mentor; mourons. C'est une consolation pour moi de mourir avec vous; il seroit inutile de disputer notre vie contre la tempête.

« Mentor me répondit : Le vrai courage trouve toujours quelque ressource. Ce n'est pas assez d'être prêt à recevoir tranquillement la mort; il faut, sans la craindre, faire tous ses efforts pour la repousser. Prenons, vous et moi, un de ces grands bancs de rameurs. Tandis que cette multitude d'hommes timides et troublés regrette la vie sans chercher les moyens de la conserver, ne perdons pas un moment pour sauver la nôtre. Aussitôt il prend une hache, il achève de couper le mât qui étoit déja rompu, et qui, penchant dans la mer, avoit mis le vaisseau sur le côté : il jette le mât hors

[1] Frangitur incursu nimbosi turbinis arbos.
OVID. *Met.* XI, 551.

du vaisseau, et s'élance dessus[1] au milieu des ondes furieuses; il m'appelle par mon nom, et m'encourage pour le suivre. Tel qu'un grand arbre que tous les vents conjurés attaquent, et qui demeure immobile sur ses profondes racines, en sorte que la tempête ne fait qu'agiter ses feuilles[2]; de même Mentor, non seulement ferme et courageux, mais doux et tranquille, sembloit commander aux vents et à la mer. Je le suis. Et qui auroit pu ne le pas suivre, étant encouragé par lui?

« Nous nous conduisions nous-mêmes sur ce mât flottant. C'étoit un grand secours pour nous, car nous pouvions nous asseoir dessus; et, s'il eût fallu nager sans relâche, nos forces eussent été bientôt épuisées. Mais souvent la tempête faisoit tourner cette grande pièce de bois, et nous nous trouvions enfoncés dans la mer: alors nous buvions l'onde amère, qui couloit de notre bouche, de nos narines, et de

[1] C'est ainsi que, dans l'*Odyssée* (V, 371), Ulysse se met *à cheval*, κέληθ' ὡς ἵππον ἐλαύνων, sur une pièce de bois de son radeau brisé, et par ce moyen échappe à la mort.

[2] Ac veluti annosam valido quum robore quercum
Alpini Boreæ nunc hinc, nunc flatibus illinc
Eruere inter se certant; it stridor, et alte
Consternunt terram, concusso stipite, frondes;
Ipsa hæret scopulis.

VIRG. *Æn.* IV. 441.

nos oreilles : nous étions contraints de disputer contre les flots, pour rattraper le dessus de ce mât. Quelquefois aussi une vague haute comme une montagne venoit passer sur nous, et nous nous tenions fermes, de peur que, dans cette violente secousse, le mât, qui étoit notre unique espérance, ne nous échappât.

« Pendant que nous étions dans cet état affreux, Mentor, aussi paisible qu'il l'est maintenant sur ce siége de gazon, me disoit : Croyez-vous, Télémaque, que votre vie soit abandonnée aux vents et aux flots? Croyez-vous qu'ils puissent vous faire périr sans l'ordre des dieux? Non, non : les dieux décident de tout. C'est donc les dieux, et non pas la mer, qu'il faut craindre. Fussiez-vous au fond des abymes, la main de Jupiter pourroit vous en tirer. Fussiez-vous dans l'Olympe, voyant les astres sous vos pieds [1], Jupiter pourroit vous plonger au fond de l'abyme, ou vous précipiter dans les flammes du noir Tartare. J'écoutois et j'admirois ce discours, qui me consoloit un peu : mais je n'avois pas l'esprit assez libre pour lui répondre. Il ne me voyoit point : je ne pouvois le voir. Nous passâmes toute la

[1] Candidus insuetum miratur limen Olympi,
Sub pedibusque videt nubes et sidera Daphnis.
VIRG. *Ecl.* V, 56.

nuit, tremblants de froid et demi-morts, sans savoir où la tempête nous jetoit. Enfin les vents commencèrent à s'apaiser; et la mer mugissante ressembloit à une personne qui, ayant été long-temps irritée, n'a plus qu'un reste de trouble et d'émotion, étant lasse de se mettre en fureur; elle grondoit sourdement, et ses flots n'étoient presque plus que comme les sillons qu'on trouve dans un champ labouré.

« Cependant l'Aurore vint ouvrir au Soleil les portes du ciel, et nous annonça un beau jour. L'orient étoit tout en feu; et les étoiles, qui avoient été si long-temps cachées, reparurent, et s'enfuirent à l'arrivée de Phébus. Nous aperçûmes de loin la terre, et le vent nous en approchoit: alors je sentis l'espérance renaître dans mon cœur. Mais nous n'aperçûmes aucun de nos compagnons: selon les apparences, ils perdirent courage, et la tempête les submergea tous avec le vaisseau. Quand nous fûmes auprès de la terre, la mer nous poussoit contre des pointes de rochers qui nous eussent brisés; mais nous tâchions de leur présenter le bout de notre mât: et Mentor faisoit de ce mât ce qu'un sage pilote fait du meilleur gouvernail. Ainsi nous évitâmes ces rochers affreux, et nous trouvâmes enfin une côte douce et unie, où,

nageant sans peine, nous abordâmes sur le sable. C'est là que vous nous vîtes, ô grande déesse qui habitez cette île; c'est là que vous daignâtes nous recevoir. »

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

# TÉLÉMAQUE.

## LIVRE SIXIÈME.

# SOMMAIRE

## DU LIVRE SIXIÈME.

---

Calypso, ravie d'admiration par le récit de Télémaque, conçoit pour lui une violente passion, et met tout en œuvre pour exciter en lui le même sentiment. Elle est puissamment secondée par Vénus, qui amène Cupidon dans l'île, avec ordre de percer de ses flèches le cœur de Télémaque. Celui-ci, déjà blessé sans le savoir, souhaite, sous divers prétextes, de demeurer dans l'île, malgré les sages remontrances de Mentor. Bientôt il sent pour la nymphe Eucharis une folle passion qui excite la jalousie et la colère de Calypso. Elle jure par le Styx que Télémaque sortira de son île, et presse Mentor de construire un vaisseau pour le reconduire à Ithaque. Tandis que Mentor entraîne Télémaque vers le rivage pour s'embarquer, Cupidon va consoler Calypso, et oblige les nymphes à brûler le vaisseau. A la vue des flammes, Télémaque ressent une joie secrète ; mais le sage Mentor, qui s'en aperçoit, le précipite dans la mer, et s'y jette avec lui, pour gagner à la nage un autre vaisseau alors arrêté auprès de l'île de Calypso.




# LIVRE VI [1].



UAND Télémaque eut achevé ce discours, toutes les nymphes, qui avoient été immobiles, les yeux attachés sur lui, se regardèrent les unes les autres. Elles se disoient avec étonnement : « Quels sont donc ces deux hommes si chéris des dieux ? a-t-on jamais ouï parler d'aventures si merveilleuses? Le fils d'Ulysse le surpasse déja en éloquence, en sagesse, et en valeur. Quelle mine ! quelle beauté ! quelle douceur ! quelle modestie! mais quelle noblesse et quelle grandeur ! Si nous ne savions pas qu'il est fils d'un mortel, on le prendroit aisément pour

[1] Var. Livre VII.

Bacchus, pour Mercure, ou même pour le grand Apollon[1]. Mais quel est ce Mentor, qui paroît un homme simple, obscur, et d'une médiocre condition ? Quand on le regarde de près, on trouve en lui je ne sais quoi au-dessus de l'homme. »

Calypso écoutoit ces discours avec un trouble qu'elle ne pouvoit cacher : ses yeux errants alloient sans cesse de Mentor à Télémaque, et de Télémaque à Mentor. Quelquefois elle vouloit que Télémaque recommençât cette longue histoire de ses aventures[2]; puis tout-à-coup elle s'interrompoit elle-même. Enfin, se levant brusquement, elle mena Télémaque seul dans un bois de myrte, où elle n'oublia rien pour savoir de lui si Mentor n'étoit point une divinité cachée sous la forme d'un homme. Télémaque ne pouvoit le lui dire; car Minerve, en l'accompagnant sous la figure de Mentor, ne s'étoit point découverte à lui, à cause de sa grande jeunesse. Elle ne se fioit pas encore

[1] Quis novus hic nostris successit sedibus hospes?
Quem sese ore ferens! Quam forti pectore, et armis!
Credo equidem, nec vana fides, genus esse deorum.
.................... Heu! quibus ille
Jactatus fatis!

VIRG. *Æn.* IV, 10.

[2] Iliacosque iterum demens audire labores
exposcit.

VIRG. *Æn.* IV, 78.

assez à son secret pour lui confier ses desseins. D'ailleurs elle vouloit l'éprouver par les plus grands dangers ; et, s'il eût su que Minerve étoit avec lui, un tel secours l'eût trop soutenu ; il n'auroit eu aucune peine à mépriser les accidents les plus affreux. Il prenoit donc Minerve pour Mentor ; et tous les artifices de Calypso furent inutiles pour découvrir ce qu'elle desiroit savoir.

Cependant toutes les nymphes, assemblées autour de Mentor, prenoient plaisir à le questionner. L'une lui demandoit les circonstances de son voyage d'Éthiopie ; l'autre vouloit savoir ce qu'il avoit vu à Damas ; une autre lui demandoit s'il avoit connu autrefois Ulysse avant le siége de Troie. Il répondoit à toutes avec douceur ; et ses paroles, quoique simples, étoient pleines de graces.

Calypso ne les laissa pas long-temps dans cette conversation ; elle revint : et, pendant que ses nymphes se mirent à cueillir des fleurs en chantant pour amuser Télémaque, elle prit à l'écart Mentor pour le faire parler. La douce vapeur du sommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux appesantis et dans tous les membres fatigués d'un homme abattu, que les paroles flatteuses de la déesse s'insinuoient pour enchanter le cœur de Mentor ; mais elle sentoit

toujours je ne sais quoi qui repoussoit tous ses efforts, et qui se jouoit de ses charmes. Semblable à un rocher escarpé qui cache son front dans les nues, et qui se joue de la rage des vents, Mentor, immobile dans ses sages desseins[1], se laissoit presser par Calypso; quelquefois même il lui laissoit espérer qu'elle l'embarrasseroit par ses questions, et qu'elle tireroit la vérité du fond de son cœur : mais, au moment où elle croyoit satisfaire sa curiosité, ses espérances s'évanouissoient : tout ce qu'elle s'imaginoit tenir lui échappoit tout-à-coup; et une réponse courte de Mentor la replongeoit dans ses incertitudes.

Elle passoit ainsi les journées, tantôt flattant Télémaque, tantôt cherchant les moyens de le détacher de Mentor, qu'elle n'espéroit plus de faire parler. Elle employoit ses plus belles nymphes à faire naître les feux de l'amour dans le cœur du jeune Télémaque; et une divinité plus puissante qu'elle vint à son secours pour y réussir.

Vénus, toujours pleine de ressentiment du mépris que Mentor et Télémaque avoient té-

[1] Ille, velut rupes vastum quæ prodit in æquor,
Obvia ventorum furiis, expostaque ponto,
Vim cunctam atque minas perfert cœlique marisque,
Ipsa immota manens.

VIRG. *Æn.* X, 693.

moigné pour le culte qu'on lui rendoit dans l'île de Chypre, ne pouvoit se consoler de voir que ces deux téméraires mortels eussent échappé aux vents et à la mer dans la tempête excitée par Neptune. Elle en fit des plaintes amères à Jupiter : mais le père des dieux, souriant, sans vouloir lui découvrir que Minerve, sous la figure de Mentor, avoit sauvé le fils d'Ulysse, permit à Vénus de chercher les moyens de se venger de ces deux hommes.

Elle quitte l'Olympe, elle oublie les doux parfums qu'on brûle sur ses autels à Paphos, à Cythère, et à Idalie; elle vole dans son char attelé de colombes; elle appelle son fils; et, la douleur répandant sur son visage de nouvelles graces, elle parla ainsi :

« Vois-tu, mon fils, ces deux hommes qui méprisent ta puissance et la mienne? Qui voudra désormais nous adorer[1] ? Va, perce de tes flèches ces deux cœurs insensibles : descends avec moi dans cette île; je parlerai à Calypso. » Elle dit; et, fendant les airs dans un nuage tout doré, elle se présenta à Calypso, qui, dans ce moment, étoit seule au bord d'une fontaine assez loin de sa grotte.

[1] ..... Et quisquam numen Junonis adoret
Præterea?

VIRG. Æn. I, 48.

« Malheureuse déesse, lui dit-elle, l'ingrat Ulysse vous a méprisée; son fils, encore plus dur que lui, vous prépare un semblable mépris; mais l'Amour vient lui-même pour vous venger. Je vous le laisse : il demeurera parmi vos nymphes, comme autrefois l'enfant Bacchus fut nourri par les nymphes de l'ile de Naxos [1]. Télémaque le verra comme un enfant ordinaire; il ne pourra s'en défier, et il sentira bientôt son pouvoir. » Elle dit; et, remontant dans ce nuage doré d'où elle étoit sortie, elle laissa après elle une odeur d'ambrosie [2] dont tous les bois de Calypso furent parfumés.

L'Amour demeura entre les bras de Calypso. Quoique déesse, elle sentit la flamme qui couloit déja dans son sein. Pour se soulager, elle le donna aussitôt à la nymphe qui étoit auprès d'elle, nommée Eucharis. Mais, hélas! dans la suite, combien de fois se repentit-elle de l'avoir fait! D'abord rien ne paroissoit plus innocent, plus doux, plus aimable, plus ingénu, et plus gracieux, que cet enfant. A le voir en-

[1] Naxos, aujourd'hui Naxos ou Naxia, dans la mer Égée, et l'une des iles appelées Cyclades.

[2] Hæc ait, et liquidum ambrosiæ diffundit odorem.

VIRG. *G.* IV, 415.

Ce stratagème de Vénus ressemble à celui qu'elle emploie à la fin du premier livre de l'*Énéide*, afin d'inspirer à Didon de l'amour pour Énée.

joué, flatteur, toujours riant, on auroit cru qu'il ne pouvoit donner que du plaisir : mais à peine s'étoit-on fié à ses caresses, qu'on y sentoit je ne sais quoi d'empoisonné. L'enfant malin et trompeur ne caressoit que pour trahir; et il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il avoit faits, ou qu'il vouloit faire.

Il n'osoit approcher de Mentor, dont la sévérité l'épouvantoit; et il sentoit que cet inconnu étoit invulnérable, en sorte qu'aucune de ses flèches n'auroit pu le percer. Pour les nymphes, elles sentirent bientôt les feux que cet enfant trompeur allume; mais elles cachoient avec soin la plaie profonde qui s'envenimoit dans leurs cœurs.

Cependant Télémaque, voyant cet enfant qui se jouoit avec les nymphes, fut surpris de sa douceur et de sa beauté. Il l'embrasse, il le prend tantôt sur ses genoux, tantôt entre ses bras; il sent en lui-même une inquiétude dont il ne peut trouver la cause[1]. Plus il cherche à se jouer innocemment, plus il se trouble et s'amollit. « Voyez-vous ces nymphes ? disoit-il à Mentor : combien sont-elles différentes de ces femmes de l'île de Chypre, dont la beauté

[1] .......... Hæc oculis, hæc pectore toto
Hæret, et interdum gremio fovet, inscia Dido
Insidat quantus miseræ deus.
VIRG. *Æn.* I, 717.

étoit choquante à cause de leur immodestie! Ces beautés immortelles montrent une innocence, une modestie, une simplicité qui charme. » Parlant ainsi, il rougissoit sans savoir pourquoi. Il ne pouvoit s'empêcher de parler : mais à peine avoit-il commencé, qu'il ne pouvoit continuer [1] ; ses paroles étoient entrecoupées, obscures, et quelquefois elles n'avoient aucun sens.

Mentor lui dit : « O Télémaque, les dangers de l'ile de Chypre n'étoient rien, si on les compare à ceux dont vous ne vous défiez pas maintenant. Le vice grossier fait horreur; l'impudence brutale donne de l'indignation : mais la beauté modeste est bien plus dangereuse ; en l'aimant, on croit n'aimer que la vertu ; et insensiblement on se laisse aller aux appas trompeurs d'une passion qu'on n'aperçoit que quand il n'est presque plus temps de l'éteindre. Fuyez, ô mon cher Télémaque, fuyez ces nymphes, qui ne sont si discrètes que pour vous mieux tromper ; fuyez les dangers de votre jeunesse : mais sur-tout fuyez cet enfant que vous ne connoissez pas. C'est l'Amour, que Vénus, sa mère, est venue apporter dans cette île pour se venger du mépris que vous

[1] Incipit effari, mediaque in voce resistit.
VIRG. *Æn.* IV, 76.

avez témoigné pour le culte qu'on lui rend à Cythère : il a blessé le cœur de la déesse Calypso ; elle est passionnée pour vous : il a brûlé toutes les nymphes qui l'environnent : vous brûlez vous-même, ô malheureux jeune homme [1], presque sans le savoir. »

Télémaque interrompoit souvent Mentor, en lui disant : « Pourquoi ne demeurerions-nous pas dans cette île ? Ulysse ne vit plus ; il doit être depuis long-temps enseveli dans les ondes : Pénélope, ne voyant revenir ni lui ni moi, n'aura pu résister à tant de prétendants : son père Icare l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je à Ithaque pour la voir engagée dans de nouveaux liens, et manquant à la foi qu'elle avoit donnée à mon père ? Les Ithaciens ont oublié Ulysse. Nous ne pourrions y retourner que pour chercher une mort assurée, puisque les amants de Pénélope ont occupé toutes les avenues du port pour mieux assurer notre perte à notre retour. »

Mentor répondoit : « Voilà l'effet d'une aveugle passion. On cherche avec subtilité toutes les raisons qui la favorisent, et on se détourne de peur de voir toutes celles qui la condamnent. On n'est plus ingénieux que pour se trom-

[1] Ureris ipse, miser.....

HOR. *Epod.* XIV.

per, et pour étouffer ses remords. Avez-vous oublié tout ce que les dieux ont fait pour vous ramener dans votre patrie? Comment êtes-vous sorti de la Sicile? Les malheurs que vous avez éprouvés en Égypte ne se sont-ils pas tournés tout-à-coup en prospérités? Quelle main inconnue vous a enlevé à tous les dangers qui menaçoient votre tête dans la ville de Tyr? Après tant de merveilles, ignorez-vous encore ce que les destinées vous ont préparé? Mais, que dis-je? vous en êtes indigne. Pour moi, je pars, et je saurai bien sortir de cette île. Lâche fils d'un père si sage et si généreux! menez ici une vie molle et sans honneur au milieu des femmes; faites, malgré les dieux, ce que votre père crut indigne de lui. »

Ces paroles de mépris percèrent Télémaque jusqu'au fond du cœur. Il se sentoit attendri pour Mentor; sa douleur étoit mêlée de honte; il craignoit l'indignation et le départ de cet homme si sage à qui il devoit tant; mais une passion naissante, et qu'il ne connoissoit pas lui-même, faisoit qu'il n'étoit plus le même homme. « Quoi donc, disoit-il à Mentor les larmes aux yeux, vous ne comptez pour rien l'immortalité qui m'est offerte par la déesse? » « Je compte pour rien, répondoit Mentor, tout ce qui est contre la vertu et contre les ordres

des dieux. La vertu vous rappelle dans votre patrie pour revoir Ulysse et Pénélope ; la vertu vous défend de vous abandonner à une folle passion. Les dieux, qui vous ont délivré de tant de périls pour vous préparer une gloire égale à celle de votre père, vous ordonnent de quitter cette île. L'Amour seul, ce honteux tyran, peut vous y retenir. Hé ! que feriez-vous d'une vie immortelle, sans liberté, sans vertu, sans gloire ? Cette vie seroit encore plus malheureuse, en ce qu'elle ne pourroit finir. »

Télémaque ne répondoit à ce discours que par des soupirs. Quelquefois il auroit souhaité que Mentor l'eût arraché malgré lui de cette île : quelquefois il lui tardoit que Mentor fût parti, pour n'avoir plus devant ses yeux cet ami sévère qui lui reprochoit sa foiblesse. Toutes ces pensées contraires agitoient tour-à-tour son cœur, et aucune n'y étoit constante : son cœur étoit comme la mer, qui est le jouet de tous les vents contraires. Il demeuroit souvent étendu et immobile sur le rivage de la mer, souvent dans le fond de quelque bois sombre, versant des larmes amères, et poussant des cris semblables aux rugissements d'un lion. Il étoit devenu maigre ; ses yeux creux étoient pleins d'un feu dévorant : à le voir pâle, abattu, et défiguré, on auroit cru que ce n'étoit point

Télémaque. Sa beauté, son enjouement, sa noble fierté, s'enfuyoient loin de lui. Il périssoit, tel qu'une fleur qui, étant épanouie le matin, répandoit ses doux parfums dans la campagne, et se flétrit peu-à-peu vers le soir; ses vives couleurs s'effacent; elle languit, elle se dessèche, et sa belle tête se penche, ne pouvant se soutenir : ainsi le fils d'Ulysse étoit aux portes de la mort.

Mentor, voyant que Télémaque ne pouvoit résister à la violence de sa passion, conçut un dessein plein d'adresse pour le délivrer d'un si grand danger. Il avoit remarqué que Calypso aimoit éperdument Télémaque, et que Télémaque n'aimoit pas moins la jeune nymphe Eucharis; car le cruel Amour, pour tourmenter les mortels, fait qu'on n'aime guère la personne dont on est aimé. Mentor résolut d'exciter la jalousie de Calypso. Eucharis devoit emmener Télémaque dans une chasse. Mentor dit à Calypso : « J'ai remarqué dans Télémaque une passion pour la chasse, que je n'avois jamais vue en lui; ce plaisir commence à le dégoûter de tout autre; il n'aime plus que les forêts et les montagnes les plus sauvages. Est-ce vous, ô déesse, qui lui inspirez cette grande ardeur ? »

Calypso sentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, et elle ne put se retenir. « Ce Télé-

maque, répondit-elle, qui a méprisé tous les plaisirs de l'île de Chypre, ne peut résister à la médiocre beauté d'une de mes nymphes. Comment ose-t-il se vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuses, lui dont le cœur s'amollit lâchement par la voluplté, et qui ne semble né que pour passer une vie obscure au milieu des femmes? » Mentor, remarquant avec plaisir combien la jalousie troubloit le cœur de Calypso, n'en dit pas davantage, de peur de la mettre en défiance de lui; il lui montroit seulement un visage triste et abattu. La déesse lui découvroit ses peines sur toutes les choses qu'elle voyoit; et elle faisoit sans cesse des plaintes nouvelles. Cette chasse dont Mentor l'avoit avertie acheva de la mettre en fureur. Elle sut que Télémaque n'avoit cherché qu'à se dérober aux autres nymphes pour parler à Eucharis. On proposoit même déja une seconde chasse, où elle prévoyoit qu'il feroit comme dans la première. Pour rompre les mesures de Télémaque, elle déclara qu'elle en voulait être. Puis tout-à-coup, ne pouvant plus modérer son ressentiment, elle lui parla ainsi:

« Est-ce donc ainsi, ô jeune téméraire, que tu es venu dans mon île pour échapper au juste naufrage que Neptune te préparoit, et à la vengeance des dieux? N'es-tu entré dans cette

île, qui n'est ouverte à aucun mortel, que pour mépriser ma puissance, et l'amour que je t'ai témoigné? O divinités de l'Olympe et du Styx, écoutez une malheureuse déesse! Hâtez-vous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie. Puisque tu es encore plus dur et plus injuste que ton père, puisses-tu souffrir des maux encore plus longs et plus cruels que les siens! Non, non, que jamais tu ne revoies ta patrie, cette pauvre et misérable Ithaque, que tu n'as point eu honte de préférer à l'immortalité! ou plutôt que tu périsses, en la voyant de loin, au milieu de la mer, et que ton corps, devenu le jouet des flots, soit rejeté, sans espérance de sépulture, sur le sable de ce rivage! Que mes yeux le voient mangé par les vautours! Celle que tu aimes le verra aussi: elle le verra; elle en aura le cœur déchiré; et son désespoir fera mon bonheur! »

En parlant ainsi, Calypso avoit les yeux rouges et enflammés: ses regards ne s'arrêtoient jamais en aucun endroit; ils avoient je ne sais quoi de sombre et de farouche. Ses joues tremblantes étoient couvertes de taches noires et livides[1]; elle changeoit à chaque moment de

[1] Sanguineam volvens aciem, maculisque trementes
Interfusa genas.

Virg. *Æn.* IV, 643.

couleur. Souvent une pâleur mortelle se répandoit sur tout son visage : ses larmes ne couloient plus comme autrefois avec abondance; la rage et le désespoir sembloient en avoir tari la source, et à peine en couloit-il quelqu'une sur ses joues[1]. Sa voix étoit rauque, tremblante, et entrecoupée.

Mentor observoit tous ses mouvements, et ne parloit plus à Télémaque. Il le traitoit comme un malade désespéré qu'on abandonne; il jetoit souvent sur lui des regards de compassion.

Télémaque sentoit combien il étoit coupable et indigne de l'amitié de Mentor. Il n'osoit lever les yeux, de peur de rencontrer ceux de son ami, dont le silence même le condamnoit. Quelquefois il avoit envie d'aller se jeter à son cou, et de lui témoigner combien il étoit touché de sa faute : mais il étoit retenu, tantôt par une mauvaise honte, et tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne vouloit pour se tirer du péril; car le péril lui sembloit doux, et il ne pouvoit encore se résoudre à vaincre sa folle passion.

Les dieux et les déesses de l'Olympe, assem-

1 Tunc nec mens mihi, nec color
Certa sede manet; humor et in gena
Furtim labitur; arguens
Quam lentis penitus macerer ignibus
HOR. I Od XIII.

blés dans un profond silence, avoient les yeux attachés sur l'île de Calypso, pour voir qui seroit victorieux, ou de Minerve ou de l'Amour.

L'Amour, en se jouant avec les nymphes, avoit mis tout en feu dans l'île. Minerve, sous la figure de Mentor, se servoit de la jalousie, inséparable de l'amour, contre l'Amour même. Jupiter avoit résolu d'être le spectateur de ce combat, et de demeurer neutre.

Cependant Eucharis, qui craignoit que Télémaque ne lui échappât, usoit de mille artifices pour le retenir dans ses liens. Déja elle alloit partir avec lui pour la seconde chasse, et elle étoit vêtue comme Diane. Vénus et Cupidon avoient répandu sur elle de nouveaux charmes; en sorte que ce jour-là sa beauté effaçoit celle de la déesse Calypso même. Calypso, la regardant de loin, se regarda en même temps dans la plus claire de ses fontaines; et elle eut honte de se voir. Alors elle se cacha au fond de sa grotte, et parla ainsi toute seule :

« Il ne me sert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux amants, en déclarant que je veux être de cette chasse! En serai-je? irai-je la faire triompher, et faire servir ma beauté à relever la sienne? Faudra-t-il que Télémaque, en me voyant, soit encore plus passionné pour son Eucharis? O malheureuse! qu'ai-je fait? Non,

je n'y irai pas, ils n'y iront pas eux-mêmes, je saurai bien les en empêcher. Je vais trouver Mentor; je le prierai d'enlever Télémaque : il le remmènera à Ithaque[1]. Mais que dis-je? et que deviendrai-je, quand Télémaque sera parti? Où suis-je? Que reste-t-il à faire? O cruelle Vénus! Vénus, vous m'avez trompée! ô perfide présent que vous m'avez fait! Pernicieux enfant! Amour empesté! je ne t'avois ouvert mon cœur que dans l'espérance de vivre heureuse avec Télémaque, et tu n'as porté dans ce cœur que trouble et que désespoir! Mes nymphes sont révoltées contre moi. Ma divinité ne me sert plus qu'à rendre mon malheur éternel. O! si j'étois libre de me donner la mort pour finir mes douleurs! Télémaque, il faut que tu meures, puisque je ne puis mourir! Je me venge rai de tes ingratitudes : ta nymphe le verra; je te percerai à ses yeux. Mais je m'égare. O malheureuse Calypso! que veux-tu? faire périr un innocent que tu as jeté toi-même dans cet abyme de malheurs? C'est moi qui ai mis le flambeau fatal dans le sein du chaste Télémaque.

[1] Il faut remarquer que dans « il le remmènera à Ithaque » les hiatus sont désagréables. La même négligence se retrouve quelques lignes plus haut : « Je n'y irai pas; ils n'y iront « pas eux-mêmes. » On lit dans le livre VII : « Astarbé com- « mença à déchirer ses habits, à arracher ses cheveux. »

Quelle innocence! quelle vertu! quelle horreur du vice! quel courage contre les honteux plaisirs! Falloit-il empoisonner son cœur? Il m'eût quittée!... Hé bien! ne faudra-t-il pas qu'il me quitte, ou que je le voie, plein de mépris pour moi, ne vivant plus que pour ma rivale? Non, non, je ne souffre que ce que j'ai bien mérité. Pars, Télémaque, va-t'en au-delà des mers: laisse Calypso sans consolation, ne pouvant supporter la vie, ni trouver la mort: laisse-la inconsolable, couverte de honte, désespérée, avec ton orgueilleuse Eucharis. »

Elle parloit ainsi seule dans sa grotte: mais tout-à-coup elle sort impétueusement. « Où êtes-vous, ô Mentor? dit-elle. Est-ce ainsi que vous soutenez Télémaque contre le vice auquel il succombe? Vous dormez, pendant que l'Amour veille contre vous. Je ne puis souffrir plus long-temps cette lâche indifférence que vous témoignez. Verrez-vous toujours tranquillement le fils d'Ulysse déshonorer son père, et négliger sa haute destinée? Est-ce à vous ou à moi que ses parents ont confié sa conduite? C'est moi qui cherche les moyens de guérir son cœur; et vous, ne ferez-vous rien? Il y a dans le lieu le plus reculé de cette forêt de grands peupliers propres à construire un vaisseau; c'est là qu'Ulysse fit celui dans lequel il sortit

de cette île[1]. Vous trouverez au même endroit une profonde caverne, où sont tous les instruments nécessaires pour tailler et pour joindre toutes les pièces d'un vaisseau. »

A peine eut-elle dit ces paroles qu'elle s'en repentit. Mentor ne perdit pas un moment : il alla dans cette caverne, trouva les instruments, abattit les peupliers, et mit en un seul jour un vaisseau en état de voguer. C'est que la puissance et l'industrie de Minerve n'ont pas besoin d'un grand temps pour achever les plus grands ouvrages.

Calypso se trouva dans une horrible peine d'esprit : d'un côté, elle vouloit voir si le travail de Mentor s'avançoit; de l'autre, elle ne pouvoit se résoudre à quitter la chasse où Eucharis auroit été en pleine liberté avec Télémaque. La jalousie ne lui permit jamais de perdre de vue les deux amants : mais elle tâchoit de tourner la chasse du côté où elle savoit que Mentor faisoit le vaisseau. Elle entendoit les coups de hache et de marteau : elle prêtoit l'oreille; chaque coup la faisoit frémir. Mais, dans le moment même, elle craignoit que cette

1 ἦρχε δ' ὁδοῖο (Καλυψὼ)
Νήσου ἐπ' ἐσχατιῆς, ὅθι δένδρεα μακρὰ πεφύκει,
Κλήθρη τ' αἴγειρός τ', ἐλάτη τ' ἦν οὐρανομήκης....
Hom. *Od.* V, 237.

rêverie ne lui eût dérobé quelque signe ou quelque coup d'œil de Télémaque à la jeune nymphe.

Cependant Eucharis disoit à Télémaque d'un ton moqueur : « Ne craignez-vous point que Mentor ne vous blâme d'être venu à la chasse sans lui ? Oh ! que vous êtes à plaindre de vivre sous un si rude maître ! Rien ne peut adoucir son austérité : il affecte d'être ennemi de tous les plaisirs ; il ne peut souffrir que vous en goûtiez aucun : il vous fait un crime des choses les plus innocentes. Vous pouviez dépendre de lui pendant que vous étiez hors d'état de vous conduire vous-même ; mais, après avoir montré tant de sagesse, vous ne devez plus vous laisser traiter en enfant. »

Ces paroles artificieuses perçoient le cœur de Télémaque, et le remplissoient de dépit contre Mentor, dont il vouloit secouer le joug. Il craignoit de le revoir, et ne répondoit rien à Eucharis, tant il étoit troublé. Enfin, vers le soir, la chasse s'étant passée de part et d'autre dans une contrainte perpétuelle, on revint par un coin de la forêt assez voisin du lieu où Mentor avoit travaillé tout le jour. Calypso aperçut de loin le vaisseau achevé : ses yeux se couvrirent à l'instant d'un épais nuage semblable à celui de la mort. Ses genoux trem-

blants se déroboient sous elle[1] : une froide sueur courut par tous les membres de son corps[2] : elle fut contrainte de s'appuyer sur les nymphes qui l'environnoient ; et Eucharis lui tendant la main pour la soutenir, elle la repoussa en jetant sur elle un regard terrible.

Télémaque, qui vit ce vaisseau, mais qui ne vit point Mentor, parcequ'il s'étoit déja retiré, ayant fini son travail, demanda à la déesse à qui étoit ce vaisseau, et à quoi on le destinoit. D'abord elle ne put répondre : mais enfin elle dit : « C'est pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire ; vous ne serez plus embarrassé par cet ami sévère qui s'oppose à votre bonheur, et qui seroit jaloux si vous deveniez immortel. »

« Mentor m'abandonne ! c'est fait de moi ! s'écria Télémaque. O Eucharis, si Mentor me quitte, je n'ai plus que vous. » Ces paroles lui échappèrent dans le transport de sa passion. Il vit le tort qu'il avoit eu en les disant : mais il n'avoit pas été libre de penser au sens de ses paroles. Toute la troupe étonnée demeura dans

[1] Et mes genoux tremblants se dérobent sous moi.
RACINE, *Ph.* I, III.

[2] Tum gelidus toto manabat corpore sudor.
VIRG. *Æn.* III, 175.

le silence. Eucharis, rougissant et baissant les yeux, demeuroit derrière, tout interdite, sans oser se montrer. Mais pendant que la honte étoit sur son visage, la joie étoit au fond de son cœur. Télémaque ne se comprenoit plus lui-même, et ne pouvoit croire qu'il eût parlé si indiscrètement. Ce qu'il avoit fait lui paroissoit comme un songe, mais un songe dont il demeuroit confus et troublé.

Calypso, plus furieuse qu'une lionne à qui on a enlevé ses petits [1], couroit au travers de la forêt sans suivre aucun chemin, et ne sachant où elle alloit. Enfin, elle se trouva à l'entrée de sa grotte, où Mentor l'attendoit. « Sortez de mon île, dit-elle, ô étrangers, qui êtes venus troubler mon repos. Loin de moi ce jeune insensé ! Et vous, imprudent vieillard, vous sentirez ce que peut le courroux d'une déesse, si vous ne l'arrachez d'ici tout-à-l'heure. Je ne veux plus le voir ; je ne veux plus souffrir qu'aucune de mes nymphes lui parle, ni le regarde. J'en jure par les ondes du Styx, serment qui fait trembler les dieux mê-

[1] . . . . . . . . . ὥστε λῖς ἠϋγένειος,
Ὧ ῥά θ' ὑπὸ σκύμνους ἐλαφηβόλος ἁρπάσῃ ἀνὴρ
Ὕλης ἐκ πυκινῆς· ὁ δέ τ' ἄχνυται ὕστερος ἐλθών.
Πολλὰ δέ τ' ἄγκε' ἐπῆλθε μετ' ἀνέρος ἴχνι' ἐρευνῶν,
Εἴ ποθεν ἐξεύροι· μάλα γὰρ δριμὺς χόλος αἱρεῖ.
Hom. *Il.* XVIII, 319.

mes[1]. Mais apprends, Télémaque, que tes maux ne sont pas finis : ingrat, tu ne sortiras de mon île que pour être en proie à de nouveaux malheurs. Je serai vengée[2]; tu regretteras Calypso, mais en vain. Neptune, encore irrité contre ton père, qui l'a offensé en Sicile[3], et sollicité par Vénus, que tu as méprisée dans l'île de Chypre, te prépare d'autres tempêtes. Tu verras ton père, qui n'est pas mort; mais tu le verras sans le connoître. Tu ne te réuniras avec lui en Ithaque qu'après avoir été le jouet de la plus cruelle fortune. Va : je conjure les puissances célestes de me venger... Puisses-tu au milieu des mers, suspendu aux pointes d'un rocher, et frappé de la foudre, invoquer en vain Calypso, que ton supplice comblera de joie[4]! »

[1] Cocyti stagna alta vides, Stygiamque paludem,
Di cujus jurare timent et fallere numen.
VIRG. *Æn.* VI, 323.

[2] ...... Dabis, improbe, pœnas.
VIRG. *Æn.* VI, 386.

[3] On sait qu'en Sicile Ulysse avoit ôté la vue à Polyphème, et que Polyphème étoit fils de Neptune. Le dieu des mers persécutoit Ulysse pour venger le cyclope. Voyez l'*Odyssée*, I, 68.

[4] . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Spero equidem mediis, si quid pia numina possunt,
Supplicia hausurum scopulis, et nomine Dido
Sæpe vocaturum.
VIRG. *Æn.* IV, 381.

Ayant dit ces paroles, son esprit agité étoit déja prêt à prendre des résolutions contraires. L'Amour rappela dans son cœur le desir de retenir Télémaque. « Qu'il vive, disoit-elle en elle-même ; qu'il demeure ici : peut-être qu'il sentira enfin tout ce que j'ai fait pour lui. Eucharis ne sauroit, comme moi, lui donner l'immortalité. O trop aveugle Calypso ! tu t'es trahie toi-même par ton serment : te voilà engagée ; et les ondes du Styx, par lesquelles tu as juré, ne te permettent plus aucune espérance. » Personne n'entendoit ces paroles : mais on voyoit sur son visage les Furies peintes ; et tout le venin empesté du noir Cocyte sembloit s'exhaler de son cœur.

Télémaque en fut saisi d'horreur. Elle le comprit ; car qu'est-ce que l'amour jaloux ne devine pas [1] ? et l'horreur de Télémaque redoubla les transports de la déesse. Semblable à une bacchante qui remplit l'air de ses hurlements, et qui en fait retentir les hautes montagnes de Thrace [2], elle court au travers les bois avec un dard en main, appelant toutes ses nymphes, et menaçant de percer toutes celles

[1] ......... Quis fallere possit amantem?
VIRG. *Æn.* IV, 296.

[2] ......... Qualis commotis excita sacris
Thyias.
*Ibid.* IV, 301.

qui ne la suivront pas. Elles courent en foule, effrayées de cette menace. Eucharis même s'avance les larmes aux yeux, et regardant de loin Télémaque, à qui elle n'ose plus parler. La déesse frémit en la voyant auprès d'elle; et, loin de s'apaiser par la soumission de cette nymphe, elle ressent une nouvelle fureur, voyant que l'affliction augmente la beauté d'Eucharis [1].

Cependant Télémaque étoit demeuré seul avec Mentor. Il embrasse ses genoux; car il n'osoit l'embrasser autrement ni le regarder: il verse un torrent de larmes; il veut parler, la voix lui manque; les paroles lui manquent encore davantage: il ne sait ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut. Enfin il s'écrie: « O mon vrai père! ô Mentor! délivrez-moi de tant de maux! Je ne puis ni vous abandonner ni vous suivre. Délivrez-moi de

[1] « Fénelon, dit l'abbé Delille à la fin de ses remarques « sur le IV[e] livre de l'*Énéide*, a, comme Virgile, fait la des- « cription d'une chasse; mais il se l'est appropriée par une « foule de circonstances différentes, et toutes heureusement « imaginées. Il a ajouté à l'intérêt de l'amour par la peinture « de la jalousie, moyen que le caractère du héros de Virgile « lui interdisoit; et il est le seul qui ait mis dans sa prose « poétique assez d'images et d'harmonie pour faire oublier le « charme des vers que tous les autres poëtes ont jugé néces- « saire à l'action épique. »

tant de maux, délivrez-moi de moi-même; donnez-moi la mort. »

Mentor l'embrasse, le console, l'encourage, lui apprend à se supporter lui-même, sans flatter sa passion, et lui dit: « Fils du sage Ulysse, que les dieux ont tant aimé, et qu'ils aiment encore, c'est par un effet de leur amour que vous souffrez des maux si horribles. Celui qui n'a point senti sa faiblesse et la violence de ses passions n'est point encore sage; car il ne se connoît point encore, et ne sait point se défier de soi. Les dieux vous ont conduit comme par la main jusqu'au bord de l'abyme, pour vous en montrer toute la profondeur, sans vous y laisser tomber. Comprenez maintenant ce que vous n'auriez jamais compris si vous ne l'aviez éprouvé. On vous auroit parlé [1] des trahisons de l'Amour, qui flatte pour perdre, et qui, sous une apparence de douceur, cache les plus affreuses amertumes. Il est venu cet enfant plein de charmes, parmi les ris, les jeux et les graces. Vous l'avez vu : il a enlevé votre cœur, et vous avez pris plaisir à le lui laisser enlever. Vous cherchiez des prétextes pour ignorer

[1] VAR. Dans beaucoup d'éditions, on lit *parlé en vain des trahisons*, etc. ; mais les mots *en vain* ne se trouvent point dans les manuscrits.

la plaie de votre cœur ; vous cherchiez à me tromper et à vous flatter vous-même ; vous ne craigniez rien. Voyez le fruit de votre témérité : vous demandez maintenant la mort, et c'est l'unique espérance qui vous reste. La déesse troublée ressemble à une Furie infernale ; Eucharis brûle d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort ; toutes ces nymphes jalouses sont prêtes à s'entredéchirer : et voilà ce que fait le traître Amour, qui paroît si doux ! Rappelez tout votre courage. A quel point les dieux vous aiment-ils, puisqu'ils vous ouvrent un si beau chemin pour fuir l'Amour et pour revoir votre chère patrie ! Calypso elle-même est contrainte de vous chasser. Le vaisseau est tout prêt : que tardons-nous à quitter cette île, où la vertu ne peut habiter ? »

En disant ces paroles, Mentor le prit par la main, et l'entraînoit vers le rivage. Télémaque suivoit à peine, regardant toujours derrière lui. Il considéroit Eucharis, qui s'éloignoit de lui. Ne pouvant voir son visage, il regardoit ses beaux cheveux noués, ses habits flottants, et sa noble démarche. Il auroit voulu pouvoir baiser les traces de ses pas. Lors même qu'il la perdit de vue, il prêtoit encore l'oreille, s'imaginant entendre sa voix. Quoique absente,

il la voyoit[1]; elle étoit peinte et comme vivante devant ses yeux[2] : il croyoit même parler à elle, ne sachant plus où il étoit, et ne pouvant écouter Mentor.

Enfin, revenant à lui comme d'un profond sommeil, il dit à Mentor : « Je suis résolu de vous suivre; mais je n'ai pas encore dit adieu à Eucharis. J'aimerois mieux mourir que de l'abandonner ainsi avec ingratitude. Attendez que je la revoie encore une dernière fois pour lui faire un éternel adieu. Au moins souffrez que je lui dise : O nymphe, les dieux cruels, les dieux jaloux de mon bonheur, me contraignent de partir; mais ils m'empêcheront plutôt de vivre que de me souvenir à jamais de vous[3]. O mon père, ou laissez-moi cette dernière consolation qui est si juste, ou arrachez-moi la vie dans ce moment. Non, je ne veux ni demeurer dans cette île, ni m'abandonner à l'amour. L'amour n'est point dans mon cœur; je ne sens que de l'amitié et de la reconnoissance pour Eucharis. Il me suffit de le lui dire

1 ...... Illum absens absentem auditque videtque.
VIRG. *Æn.* IV, 83.

2 Conjugis ante oculos sicut præsentis imago est.
OVID. *Tr.* III, IV, 59.

3 ...... Nec me meminisse pigebit Elyssæ,
Dum memor ipse mei, dum spiritus hos regit artus.
VIRG. *Æn.* IV, 335.

encore une fois, et je pars avec vous sans retardement. »

« Que j'ai pitié de vous! répondit Mentor. Votre passion est si furieuse que vous ne la sentez pas. Vous croyez être tranquille, et vous demandez la mort! vous osez dire que vous n'êtes point vaincu par l'amour, et vous ne pouvez vous arracher à la nymphe que vous aimez! vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle; vous êtes aveugle et sourd à tout le reste. Un homme que la fièvre rend frénétique dit: Je ne suis point malade. O aveugle Télémaque! vous étiez prêt à renoncer à Pénélope, qui vous attend; à Ulysse, que vous verrez; à Ithaque, où vous devez régner; à la gloire et à la haute destinée que les dieux vous ont promise par tant de merveilles qu'ils ont faites en votre faveur; vous renonciez à tous ces biens pour vivre déshonoré auprès d'Eucharis. Direz-vous encore que l'amour ne vous attache point à elle? Qu'est-ce donc qui vous trouble? pourquoi voulez-vous mourir? pourquoi avez-vous parlé devant la déesse avec tant de transport? Je ne vous accuse point de mauvaise foi : mais je déplore votre aveuglement. Fuyez, Télémaque, fuyez! on ne peut vaincre l'Amour qu'en fuyant. Contre un tel ennemi, le vrai courage consiste à craindre et à fuir, mais à fuir sans

délibérer, et sans se donner à soi-même le temps de regarder jamais derrière soi. Vous n'avez pas oublié les soins que vous m'avez coûtés depuis votre enfance, et les périls dont vous êtes sorti par mes conseils : ou croyez-moi, ou souffrez que je vous abandonne. Si vous saviez combien il m'est douloureux de vous voir courir à votre perte! Si vous saviez tout ce que j'ai souffert pendant que je n'ai osé vous parler! la mère qui vous mit au monde souffrit moins dans les douleurs de l'enfantement. Je me suis tu; j'ai dévoré ma peine; j'ai étouffé mes soupirs pour voir si vous reviendriez à moi. O mon fils! mon cher fils! soulagez mon cœur, rendez-moi ce qui m'est plus cher que mes entrailles; rendez-moi Télémaque, que j'ai perdu; rendez-vous à vous-même. Si la sagesse en vous surmonte l'amour, je vis, et je vis heureux; mais si l'amour vous entraîne malgré la sagesse, Mentor ne peut plus vivre. »

Pendant que Mentor parloit ainsi, il continuoit son chemin vers la mer; et Télémaque, qui n'étoit pas encore assez fort pour le suivre de lui-même, l'étoit déja assez pour se laisser mener sans résistance. Minerve, toujours cachée sous la figure de Mentor, couvrant invisiblement Télémaque de son égide, et répandant autour de lui un rayon divin, lui fit sentir un

courage qu'il n'avoit point encore éprouvé depuis qu'il étoit dans cette île. Enfin, ils arrivèrent dans un endroit de l'île où le rivage de la mer étoit escarpé : c'étoit un rocher toujours battu par l'onde écumante. Ils regardèrent de cette hauteur si le vaisseau que Mentor avoit préparé étoit encore dans la même place ; mais ils aperçurent un triste spectacle.

L'Amour étoit vivement piqué de voir que ce vieillard inconnu non seulement étoit insensible à ses traits, mais encore lui enlevoit Télémaque : il pleuroit de dépit, et il alla trouver Calypso errante dans les sombres forêts. Elle ne put le voir sans gémir, et elle sentit qu'il rouvroit toutes les plaies de son cœur. L'Amour lui dit : « Vous êtes déesse, et vous vous laissez vaincre par un foible mortel qui est captif dans votre île ! pourquoi le laissez-vous sortir ? » « O malheureux Amour, répondit-elle, je ne veux plus écouter tes pernicieux conseils : c'est toi qui m'as tirée d'une douce et profonde paix pour me précipiter dans un abyme de malheurs. C'en est fait, j'ai juré par les ondes du Styx que je laisserois partir Télémaque. Jupiter même, le père des dieux, avec toute sa puissance, n'oseroit contrevenir à ce redoutable serment. Télémaque sort de mon île : sors aussi, pernicieux enfant ; tu m'as fait plus de mal que lui ! »

L'Amour, essuyant ses larmes, fit un souris moqueur et malin. « En vérité, dit-il, voilà un grand embarras! laissez-moi faire; suivez votre serment, ne vous opposez point au départ de Télémaque. Ni vos nymphes ni moi n'avons juré par les ondes du Styx de le laisser partir. Je leur inspirerai le dessein de brûler ce vaisseau que Mentor a fait avec tant de précipitation. Sa diligence, qui nous a surpris, sera inutile. Il sera surpris lui-même à son tour; et il ne lui restera plus aucun moyen de vous arracher Télémaque.

Ces paroles flatteuses firent glisser l'espérance et la joie jusqu'au fond des entrailles de Calypso. Ce qu'un zéphyre fait par sa fraîcheur sur le bord d'un ruisseau pour délasser les troupeaux languissants que l'ardeur de l'été consume, ce discours le fit pour apaiser le désespoir de la déesse. Son visage devint serein; ses yeux s'adoucirent; les noirs soucis qui rongeoient son cœur s'enfuirent pour un moment loin d'elle : elle s'arrêta, elle sourit, elle flatta le folâtre Amour; et, en le flattant, elle se prépara de nouvelles douleurs.

L'Amour, content de l'avoir persuadée, alla pour persuader aussi les nymphes, qui étoient errantes et dispersées sur toutes les montagnes, comme un troupeau de moutons que la rage

des loups affamés a mis en fuite loin du berger. L'Amour les rassemble, et leur dit : « Télémaque est encore en vos mains; hâtez-vous de brûler ce vaisseau que le téméraire Mentor a fait pour s'enfuir. » Aussitôt elles allument des flambeaux ; elles accourent sur le rivage; elles frémissent; elles poussent des hurlements : elles secouent leurs cheveux épars, comme des bacchantes. Déja la flamme vole, elle dévore le vaisseau, qui est d'un bois sec et enduit de résine[1] : des tourbillons de fumée et de flamme s'élèvent dans les nues.

Télémaque et Mentor aperçoivent ce feu de dessus le rocher, et entendent les cris des nymphes. Télémaque fut tenté de s'en réjouir, car son cœur n'étoit pas encore guéri; et Mentor remarquoit que sa passion étoit comme un feu mal éteint qui sort de temps en temps de dessous la cendre, et qui repousse de vives étincelles. « Me voilà donc, dit Télémaque, rengagé dans mes liens! Il ne nous reste plus aucune espérance de quitter cette île. »

Mentor vit bien que Télémaque alloit retomber dans toutes ses foiblesses. et qu'il n'y avoit

1 .................. Facesque
Conjiciunt; furit immissis vulcanus habenis
Transtra per et remos, et pictas abiete puppes.
VIRG. *Æn.* V, 661.

pas un seul moment à perdre. Il aperçut de loin au milieu des flots un vaisseau arrêté qui n'osoit approcher de l'ile, parceque tous les pilotes connoissoient que l'ile de Calypso étoit inaccessible à tous les mortels. Aussitôt le sage Mentor, poussant Télémaque, qui étoit assis sur le bord du rocher, le précipite dans la mer, et s'y jette avec lui. Télémaque, surpris de cette violente chute, but l'onde amère, et devint le jouet des flots. Mais revenant à lui, et voyant Mentor qui lui tendoit la main pour lui aider à nager, il ne songea plus qu'à s'éloigner de l'ile fatale.

Les nymphes, qui avoient cru les tenir captifs, poussèrent des cris pleins de fureur, ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calypso, inconsolable, rentra dans sa grotte, qu'elle remplit de ses hurlements. L'Amour, qui vit changer son triomphe en une honteuse défaite, s'éleva au milieu de l'air en secouant ses ailes, et s'envola dans le bocage d'Idalie, où sa cruelle mère l'attendoit. L'enfant, encore plus cruel, ne se consola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avoit faits.

A mesure que Télémaque s'éloignoit de l'ile, il sentoit avec plaisir renaître son courage et son amour pour la vertu. J'éprouve, s'écrioit-il parlant à Mentor, ce que vous me disiez, et

que je ne pouvois croire, faute d'expérience : on ne surmonte le vice qu'en fuyant[1]. O mon père, que les dieux m'ont aimé en me donnant votre secours! Je méritois d'en être privé, et d'être abandonné à moi-même. Je ne crains plus ni mer, ni vents, ni tempêtes; je ne crains plus que mes passions. L'amour est lui seul plus à craindre que tous les naufrages. »

[1] D'autres éditions portent « qu'en le fuyant. » Mais les mots de Mentor, que Télémaque rappelle, montrent qu'il ne faut pas de pronom : « Fuyez! on ne peut vaincre l'Amour « qu'en fuyant (p. 209).

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

# TÉLÉMAQUE.

## LIVRE SEPTIÈME.

# SOMMAIRE

## DU LIVRE SEPTIÈME.

---

Mentor et Télémaque s'avancent vers le vaisseau phénicien arrêté auprès de l'île de Calypso ; ils sont accueillis favorablement par Adoam , frère de Narbal , commandant de ce vaisseau. Adoam , reconnoissant Télémaque , lui promet aussitôt de le conduire à Ithaque. Il lui raconte la mort tragique de Pygmalion et d'Astarbé : puis l'élévation de Baléazar , que le tyran son père avoit disgracié à la persuasion de cette femme. Télémaque . à son tour, fait le récit de ses aventures depuis son départ de Tyr. Pendant un repas qu'Adoam donne à Télémaque et à Mentor, Achitoas , par les doux accords de sa voix et de sa lyre , assemble autour du vaisseau les Tritons , les Néréides , toutes les autres divinités de la mer, et les monstres marins eux-mêmes. Mentor, prenant une lyre , en joue avec tant d'art , qu'Achitoas jaloux laisse tomber la sienne de dépit. Adoam raconte ensuite les merveilles de la Bétique. Il décrit la douce température de l'air et toutes les richesses de ce pays , dont les peuples mènent la vie la plus heureuse dans une parfaite simplicité de mœurs.



# LIVRE VII[1].



E vaisseau qui étoit arrêté, et vers lequel ils s'avançoient, étoit un vaisseau phénicien qui alloit dans l'Épire[2]. Ces Phéniciens avoient vu Télémaque au voyage d'Égypte; mais ils n'avoient garde de le reconnoître au milieu des flots. Quand Mentor fut assez près du vaisseau pour faire entendre sa voix, il s'écria d'une voix forte, en élevant sa tête au-dessus de l'eau : « Phéniciens, si secourables à toutes les nations, ne

[1] Var. Livre VIII.

[2] Contrée de la Grèce occidentale, laquelle s'étendoit du golfe d'Ambracie aux monts Acrocérauniens, le long de la mer Ionienne. Les limites n'en ont pas toujours été les mêmes : mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans cette discussion.

refusez pas la vie à deux hommes qui l'attendent de votre humanité. Si le respect des dieux vous touche, recevez-nous dans votre vaisseau : nous irons partout où vous irez. » Celui qui commandoit répondit : « Nous vous recevrons avec joie ; nous n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des inconnus, qui paroissent si malheureux. » Aussitôt on les reçoit dans le vaisseau.

A peine y furent-ils entrés, que, ne pouvant plus respirer, ils demeurèrent immobiles ; car ils avoient nagé long-temps et avec effort pour résister aux vagues. Peu à peu ils reprirent leurs forces : on leur donna d'autres habits, parceque les leurs étoient appesantis par l'eau qui les avoit pénétrés, et qui couloit de tous côtés. Lorsqu'ils furent en état de parler, tous ces Phéniciens, empressés autour d'eux, vouloient savoir leurs aventures. Celui qui commandoit leur dit : « Comment avez-vous pu entrer dans cette île d'où vous sortez ? elle est, dit-on, possédée par une déesse cruelle, qui ne souffre jamais qu'on y aborde. Elle est même bordée de rochers affreux, contre lesquels la mer va follement combattre, et on ne pourroit en approcher sans faire naufrage. » « Aussi est-ce par un naufrage, répondit Mentor, que nous y avons été jetés. Nous sommes Grecs ;

notre patrie est l'île d'Ithaque, voisine de l'Épire, où vous allez. Quand même vous ne voudriez pas relâcher en Ithaque, qui est sur votre route, il nous suffiroit que vous nous menassiez dans l'Épire : nous y trouverons des amis qui auront soin de nous faire faire le court trajet qui nous restera, et nous vous devrons à jamais la joie de revoir ce que nous avons de plus cher au monde. »

Ainsi c'étoit Mentor qui portoit la parole; et Télémaque, gardant le silence, le laissoit parler : car les fautes qu'il avoit faites dans l'île de Calypso augmentèrent beaucoup sa sagesse. Il se défioit de lui-même; il sentoit le besoin de suivre toujours les sages conseils de Mentor; et, quand il ne pouvoit lui parler pour lui demander ses avis, du moins il consultoit ses yeux, et tâchoit de deviner toutes ses pensées.

Le commandant phénicien, arrêtant ses yeux sur Télémaque, croyoit se souvenir de l'avoir vu; mais c'étoit un souvenir confus qu'il ne pouvoit démêler. « Souffrez, lui dit-il, que je vous demande si vous vous souvenez de m'avoir vu autrefois, comme il me semble que je me souviens de vous avoir vu; votre visage ne m'est point inconnu, il m'a d'abord frappé; mais je ne sais où je vous ai vu : votre mémoire aidera peut-être la mienne. »

Alors Télémaque lui répondit avec un étonnement mêlé de joie : « Je suis, en vous voyant, comme vous êtes à mon égard. Je vous ai vu, je vous reconnois; mais je ne puis me rappeler si c'est en Égypte, ou à Tyr. » Alors ce Phénicien, tel qu'un homme qui s'éveille le matin, et qui rappelle peu à peu de loin le songe fugitif qui a disparu à son réveil, s'écria tout-à-coup : « Vous êtes Télémaque, que Narbal prit en amitié lorsque nous revînmes d'Égypte. Je suis son frère, dont il vous aura sans doute parlé souvent. Je vous laissai entre ses mains après l'expédition d'Égypte : il me fallut aller au-delà de toutes les mers dans la fameuse Bétique [1], auprès des colonnes d'Hercule. Ainsi je ne fis que vous voir, et il ne faut pas s'étonner si j'ai eu tant de peine à vous reconnoître d'abord. »

« Je vois bien, répondit Télémaque, que vous êtes Adoam. Je ne fis presque alors que vous entrevoir; mais je vous ai connu par les entretiens de Narbal. O! quelle joie de pouvoir apprendre par vous des nouvelles d'un homme qui me sera toujours si cher! Est-il toujours à Tyr? Ne souffre-t-il point quelque cruel trai-

[1] La Bétique prenoit son nom du fleuve Bétis, aujourd'hui le Guadalquivir; elle répond à l'Andalousie des modernes.

tement du soupçonneux et barbare Pygmalion [1] ? » Adoam répondit en l'interrompant : « Sachez, Télémaque, que la fortune favorable vous confie à un homme qui prendra toutes sortes de soins de vous. Je vous ramènerai dans l'île d'Ithaque avant que d'aller en Épire, et le frère de Narbal n'aura pas moins d'amitié pour vous que Narbal même. »

Ayant parlé ainsi, il remarqua que le vent qu'il attendoit commençoit à souffler ; il fit lever les ancres, mettre les voiles, et fendre la mer à force de rames. Aussitôt il prit à part Télémaque et Mentor pour les entretenir.

« Je vais, dit-il, regardant Télémaque, satisfaire votre curiosité. Pygmalion n'est plus : les justes dieux en ont délivré la terre. Comme il ne se fioit à personne, personne ne pouvoit se fier à lui. Les bons se contentoient de gémir, et de fuir ses cruautés, sans pouvoir se résoudre à lui faire aucun mal ; les méchants ne croyoient pouvoir assurer leur vie qu'en finissant la sienne. Il n'y avoit point de Tyrien qui ne fût chaque jour en danger d'être l'objet de ses défiances. Ses gardes mêmes étoient plus exposés que les autres : comme sa vie étoit entre leurs mains, il les craignoit plus que

[1] Voyez le livre III.

tout le reste des hommes, et, sur le moindre soupçon, il les sacrifioit à sa sûreté. Ainsi, à force de chercher sa sûreté, il ne pouvoit plus la trouver. Ceux qui étoient les dépositaires de sa vie étoient dans un péril continuel par sa défiance, et ils ne pouvoient se tirer d'un état si horrible qu'en prévenant, par la mort du tyran, ses cruels soupçons.

L'impie Astarbé, dont vous avez ouï parler si souvent[1], fut la première à résoudre la perte du roi. Elle aima passionnément un jeune Tyrien fort riche, nommé Joazar; elle espéra de le mettre sur le trône. Pour réussir dans ce dessein, elle persuada au roi que l'aîné de ses deux fils, nommé Phadaël, impatient de succéder à son père, avoit conspiré contre lui: elle trouva de faux témoins pour prouver la conspiration. Le malheureux roi fit mourir son fils innocent. Le second, nommé Baléazar, fut envoyé à Samos, sous prétexte d'apprendre les mœurs et les sciences de la Grèce; mais, en effet, parcequ'Astarbé fit entendre au roi qu'il falloit l'éloigner, de peur qu'il ne prît des liaisons avec les mécontents. A peine fut-il parti que ceux qui conduisoient le vaisseau, ayant été corrompus par cette femme cruelle, pri-

[1] Voyez le livre III.

rent leurs mesures pour faire naufrage pendant la nuit; ils se sauvèrent en nageant jusqu'à des barques étrangères qui les attendoient, et ils jetèrent le jeune prince au fond de la mer.

« Cependant les amours d'Astarbé n'étoient ignorées que de Pygmalion, et il s'imaginoit qu'elle n'aimeroit jamais que lui seul. Ce prince si défiant étoit ainsi plein d'une aveugle confiance pour cette méchante femme : c'étoit l'amour qui l'aveugloit jusqu'à cet excès. En même temps l'avarice lui fit chercher des prétextes pour faire mourir Joazar, dont Astarbé étoit si passionnée : il ne songeoit qu'à ravir les richesses de ce jeune homme.

« Mais pendant que Pygmalion étoit en proie à la défiance, à l'amour, et à l'avarice, Astarbé se hâta de lui ôter la vie. Elle crut qu'il avoit peut-être découvert quelque chose de ses infames amours avec ce jeune homme. D'ailleurs, elle savoit que l'avarice seule suffiroit pour porter le roi à une action cruelle contre Joazar; elle conclut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour le prévenir. Elle voyoit les principaux officiers du palais prêts à tremper leurs mains dans le sang du roi; elle entendoit parler tous les jours de quelque nouvelle conjuration; mais elle craignoit de se confier à quel-

qu'un par qui elle seroit trahie. Enfin, il lui parut plus assuré d'empoisonner Pygmalion.

« Il mangeoit le plus souvent tout seul avec elle, et apprêtoit lui-même tout ce qu'il devoit manger, ne pouvant se fier qu'à ses propres mains. Il se renfermoit dans le lieu le plus reculé de son palais, pour mieux cacher sa défiance, et pour n'être jamais observé quand il prépareroit ses repas. Il n'osoit plus chercher aucun des plaisirs de la table; il ne pouvoit se résoudre à manger d'aucune des choses qu'il ne savoit pas apprêter lui-même. Ainsi, non seulement toutes les viandes cuites avec des ragoûts par des cuisiniers, mais encore le vin, le pain, le sel, l'huile, le lait, et tous les autres aliments ordinaires, ne pouvoient être de son usage : il ne mangeoit que des fruits qu'il avoit cueillis lui-même dans son jardin, ou des légumes qu'il avoit semés, et qu'il faisoit cuire. Au reste, il ne buvoit jamais d'autre eau que celle qu'il puisoit lui-même dans une fontaine qui étoit renfermée dans un endroit de son palais, dont il gardoit toujours la clef. Quoiqu'il parût si rempli de confiance pour Astarbé, il ne laissoit pas de se précautionner contre elle; il la faisoit toujours manger et boire avant lui de tout ce qui devoit servir à son repas, afin qu'il ne pût point être empoisonné sans elle, et

qu'elle n'eût aucune espérance de vivre plus long-temps que lui. Mais elle prit du contre-poison, qu'une vieille femme, encore plus méchante qu'elle, et qui étoit la confidente de ses amours, lui avoit fourni; après quoi elle ne craignit plus d'empoisonner le roi.

« Voici comment elle y parvint. Dans le moment où ils alloient commencer leur repas, cette vieille dont j'ai parlé fit tout-à-coup du bruit à une porte. Le roi, qui croyoit toujours qu'on alloit le tuer, se trouble, et court à cette porte pour voir si elle est assez bien fermée. La vieille se retire. Le roi demeure interdit, et ne sachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu: il n'ose pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir. Astarbé le rassure, le flatte, et le presse de manger; elle avoit déja jeté du poison dans sa coupe d'or, pendant qu'il étoit allé à la porte. Pygmalion, selon sa coutume, la fit boire la première; elle but sans crainte, se fiant au contre-poison. Pygmalion but aussi, et peu de temps après il tomba dans une défaillance.

« Astarbé, qui le connoissoit capable de la tuer sur le moindre soupçon, commença à déchirer ses habits, à arracher ses cheveux, et à pousser des cris lamentables; elle embrassoit le roi mourant; elle le tenoit serré entre ses bras; elle l'arrosoit d'un torrent de larmes:

car les larmes ne coûtoient rien à cette femme artificieuse. Enfin, quand elle vit que les forces du roi étoient épuisées, et qu'il étoit comme agonisant, dans la crainte qu'il ne revînt, et qu'il ne voulût la faire mourir avec lui, elle passa des caresses et des plus tendres marques d'amitié à la plus horrible fureur; elle se jeta sur lui, et l'étouffa. Ensuite elle arracha de son doigt l'anneau royal, lui ôta le diadème, et fit entrer Joazar, à qui elle donna l'un et l'autre. Elle crut que tous ceux qui avoient été attachés à elle ne manqueroient pas de suivre sa passion, et que son amant seroit proclamé roi. Mais ceux qui avoient été les plus empressés à lui plaire étoient des esprits bas et mercenaires qui étoient incapables d'une sincère affection : d'ailleurs, ils manquoient de courage, et craignoient les ennemis qu'Astarbé s'étoit attirés; enfin ils craignoient encore plus la hauteur, la dissimulation, et la cruauté de cette femme impie : chacun, pour sa propre sûreté, desiroit qu'elle pérît.

« Cependant tout le palais est plein d'un tumulte affreux; on entend partout les cris de ceux qui disent : Le roi est mort[1] ! Les uns

[1] Il est possible que Fénelon se soit ici souvenu des paroles mémorables de Bossuet dans l'oraison funèbre de la duchesse d'Orléans : « O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable,

sont effrayés, les autres courent aux armes : tous paroissent en peine des suites, mais ravis de cette nouvelle. La Renommée la fait voler de bouche en bouche dans toute la grande ville de Tyr, et il ne se trouve pas un seul homme

« où retentit tout-à-coup, comme un éclat de tonnerre, « cette étonnante nouvelle : *Madame se meurt! Madame est « morte!* » L'imitation est sensible dans ce passage du Voyage d'Anacharsis, ch. IX : « Je ne puis sans frémir penser à ce « moment où nous entendîmes retentir dans la maison ces « cris perçants, ces effrayantes paroles : *Timophanès est « mort! c'est son beau-frère qui l'a tué; c'est son frère!* » Mais ne seroit-il pas surprenant que cette exclamation de Bossuet, si passionnée, si éloquente, fût elle-même une imitation, fût presque une traduction ? Le poëte anglois Waller a fait des vers sur la mort d'une lady Rich; et ceux-ci parmi les autres :

> That horrid word at once, like lightning spread,
> Strook all our ears : *The lady Rich is dead!*
> Heart rending news!

Voilà bien la même pensée, les mêmes figures. Or cette lady Rich mourut en 1638, et l'oraison funèbre est de 1670. Mais Bossuet lisoit-il les poëtes anglois ? Je ne le pense guère. Toutefois il faut remarquer que Waller passa plusieurs années en France, et particulièrement à Paris, dans les sociétés les plus brillantes; que des traductions de ses poésies durent y circuler; que Bossuet a pu les connoître. Il est probable que Bossuet, occupé pendant plusieurs années de la composition de ses belles oraisons funèbres, recherchoit les morceaux du même genre, et confioit à sa mémoire, ou à ses recueils, les idées et les images qui lui sembloient propres à être imitées. Les génies les plus riches et les plus féconds ne dédaignent pas ces emprunts, et même en ont besoin.

qui regrette le roi ; sa mort est la délivrance et la consolation de tout le peuple.

« Narbal, frappé d'un coup si terrible, déplora en homme de bien le malheur de Pygmalion, qui s'étoit trahi lui-même en se livrant à l'impie Astarbé, et qui avoit mieux aimé être un tyran monstrueux, que d'être, selon le devoir d'un roi, le père de son peuple. Il songea au bien de l'état, et se hâta de rallier tous les gens de bien pour s'opposer à Astarbé, sous laquelle on auroit vu un règne encore plus dur que celui qu'on voyoit finir.

« Narbal savoit que Baléazar ne fut point noyé quand on le jeta dans la mer. Ceux qui assurèrent à Astarbé qu'il étoit mort parlèrent ainsi, croyant qu'il l'étoit : mais, à la faveur de la nuit, il s'étoit sauvé en nageant ; et des marchands de Crète, touchés de compassion, l'avoient reçu dans leur barque. Il n'avoit pas osé retourner dans le royaume de son père, soupçonnant qu'on avoit voulu le faire périr, et craignant autant la cruelle jalousie de Pygmalion que les artifices d'Astarbé. Il demeura longtemps errant et travesti sur les bords de la mer, en Syrie, où les marchands crétois l'avoient laissé ; il fut même obligé de garder un troupeau pour gagner sa vie. Enfin, il trouva moyen de faire savoir à Narbal l'état où il étoit;

il crut pouvoir confier son secret et sa vie à un homme d'une vertu si éprouvée. Narbal, maltraité par le père, ne laissa pas d'aimer le fils, et de veiller pour ses intérêts : mais il n'en prit soin que pour l'empêcher de manquer jamais à ce qu'il devoit à son père, et il l'engagea à souffrir patiemment sa mauvaise fortune.

« Baléazar avoit mandé à Narbal : Si vous jugez que je puisse vous aller trouver, envoyez-moi un anneau d'or, et je comprendrai aussitôt qu'il sera temps de vous aller joindre. Narbal ne jugea point à propos, pendant la vie de Pygmalion, de faire venir Baléazar; il auroit tout hasardé pour la vie du prince et pour la sienne propre : tant il étoit difficile de se garantir des recherches rigoureuses de Pygmalion. Mais aussitôt que ce malheureux roi eut fait une fin digne de ses crimes, Narbal se hâta d'envoyer l'anneau d'or à Baléazar. Baléazar partit aussitôt, et arriva aux portes de Tyr dans le temps que toute la ville étoit en trouble pour savoir qui succéderoit à Pygmalion. Baléazar fut aisément reconnu par les principaux Tyriens et par tout le peuple. On l'aimoit, non pour l'amour du feu roi son père, qui étoit haï universellement, mais à cause de sa douceur et de sa modération. Ses longs malheurs mêmes

lui donnoient je ne sais quel éclat qui relevoit toutes ses bonnes qualités [1], et qui attendrissoit tous les Tyriens en sa faveur.

« Narbal assembla les chefs du peuple, les vieillards qui formoient le conseil, et les prêtres de la grande déesse de Phénicie [2]. Ils saluèrent Baléazar comme leur roi, et le firent proclamer par des hérauts. Le peuple répondit par mille acclamations de joie. Astarbé les entendit du fond du palais, où elle étoit renfermée avec son lâche et infame Joazar. Tous les méchants, dont elle s'étoit servie pendant la vie de Pygmalion, l'avoient abandonnée; car les méchants craignent les méchants, s'en défient, et ne souhaitent point de les voir en crédit. Les hommes corrompus connoissent combien leurs semblables abuseroient de l'autorité, et quelle seroit leur violence. Mais pour les bons, les méchants s'en accommodent mieux, parcequ'au moins ils espèrent trouver en eux de la modération et de l'indulgence. Il ne restoit plus autour d'Astarbé que certains complices de ses crimes les plus affreux, et qui ne pouvoient attendre que le supplice.

« On força le palais. Ces scélérats n'osèrent

[1] Tes malheurs te prêtoient encor de nouveaux charmes.
RACINE, *Ph.* II, v.

[2] Astarté.

pas résister long-temps, et ne songèrent qu'à s'enfuir. Astarbé, déguisée en esclave, voulut se sauver dans la foule; mais un soldat la reconnut : elle fut prise, et on eut bien de la peine à empêcher qu'elle ne fût déchirée par le peuple en fureur. Déja on avoit commencé à la traîner dans la boue; mais Narbal la tira des mains de la populace. Alors elle demanda à parler à Baléazar, espérant de l'éblouir par ses charmes, et de lui faire espérer qu'elle lui découvriroit des secrets importants. Baléazar ne put refuser de l'écouter. D'abord elle montra, avec sa beauté, une douceur et une modestie capables de toucher les cœurs les plus irrités. Elle flatta Baléazar par les louanges les plus délicates et les plus insinuantes; elle lui représenta combien Pygmalion l'avoit aimée; elle le conjura par ses cendres d'avoir pitié d'elle ; elle invoqua les dieux, comme si elle les eût sincèrement adorés; elle versa des torrents de larmes ; elle se jeta aux genoux du nouveau roi : mais ensuite elle n'oublia rien pour lui rendre suspects et odieux tous ses serviteurs les plus affectionnés. Elle accusa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pygmalion, et d'avoir essayé de suborner les peuples pour se faire roi au préjudice de Baléazar; elle ajouta qu'il vouloit empoisonner ce jeune prince. Elle

inventa de semblables calomnies contre tous les autres Tyriens qui aiment la vertu. Elle espéroit de trouver dans le cœur de Baléazar la même défiance et les mêmes soupçons qu'elle avoit vus dans celui du roi son père. Mais Baléazar, ne pouvant plus souffrir la noire malignité de cette femme, l'interrompit, et appela des gardes. On la mit en prison ; les plus sages vieillards furent commis pour examiner toutes ses actions.

« On découvrit avec horreur qu'elle avoit empoisonné et étouffé Pygmalion : toute la suite de sa vie parut un enchaînement continuel de crimes monstrueux. On alloit la condamner au supplice qui est destiné à punir les grands crimes dans la Phénicie : c'est d'être brûlé à petit feu ; mais quand elle comprit qu'il ne lui restoit plus aucune espérance, elle devint semblable à une Furie sortie de l'enfer. Elle avala du poison qu'elle portoit toujours sur elle, pour se faire mourir, en cas qu'on voulût lui faire souffrir de longs tourments. Ceux qui la gardèrent aperçurent qu'elle souffroit une violente douleur, ils voulurent la secourir ; mais elle ne voulut jamais leur répondre, et elle fit signe qu'elle ne vouloit aucun soulagement. On lui parla des justes dieux, qu'elle avoit irrités : au lieu de témoigner la confusion et le

repentir que ses fautes méritoient, elle regarda le ciel avec mépris et arrogance, comme pour insulter aux dieux.

« La rage et l'impiété étoient peintes sur son visage mourant. On ne voyoit plus aucun reste de cette beauté qui avoit fait le malheur de tant d'hommes; toutes ses graces étoient effacées : ses yeux éteints rouloient dans sa tête, et jetoient des regards farouches; un mouvement convulsif agitoit ses lèvres, et tenoit sa bouche ouverte d'une horrible grandeur; tout son visage, tiré et rétréci, faisoit des grimaces hideuses; une pâleur livide et une froideur mortelle avoient saisi tout son corps[1]. Quelquefois elle sembloit se ranimer, mais ce n'étoit que pour pousser des hurlements. Enfin elle expira, laissant remplis d'horreur et d'effroi tous ceux qui la virent. Ses mânes impies descendirent sans doute dans ces tristes lieux où les cruelles Danaïdes puisent éternellement de l'eau dans des vases percés; où Ixion tourne à jamais sa roue; où Tantale, brûlant de soif, ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ses lèvres; où Sisyphe roule inutilement un rocher qui retombe sans cesse, et où Titye sentira éternellement

[1] . . . . . . . Frigusque per ungues
Labitur, et pallent amisso sanguine venæ.
Ovid, *Met.* II, 823.

dans ses entrailles, toujours renaissantes, un vautour qui les ronge.

« Baléazar, délivré de ce monstre, rendit graces aux dieux par d'innombrables sacrifices. Il a commencé son règne par une conduite tout opposée à celle de Pygmalion. Il s'est appliqué à faire refleurir le commerce, qui languissoit tous les jours de plus en plus. Il a pris les conseils de Narbal pour les principales affaires, et n'est pourtant point gouverné par lui : car il veut tout voir par lui-même. Il écoute tous les différents avis qu'on veut lui donner, et décide ensuite sur ce qui lui paroît le meilleur. Il est aimé des peuples. En possédant les cœurs, il possède plus de trésors que son père n'en avoit amassé par son avarice cruelle : car il n'y a aucune famille qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de biens, s'il se trouvoit dans une pressante nécessité : ainsi, ce qu'il leur laisse est plus à lui que s'il le leur ôtoit. Il n'a pas besoin de se précautionner pour la sûreté de sa vie; car il a toujours autour de lui la plus sûre garde, qui est l'amour des peuples. Il n'y a aucun de ses sujets qui ne craigne de le perdre, et qui ne hasardât sa propre vie pour conserver celle d'un si bon roi. Il vit heureux, et tout son peuple est heureux avec lui. Il craint de charger trop ses peuples; ses peuples

craignent de ne lui offrir pas une assez grande partie de leurs biens. Il les laisse dans l'abondance, et cette abondance ne les rend ni indociles ni insolents, car ils sont laborieux, adonnés au commerce, fermes à conserver la pureté des anciennes lois. La Phénicie est remontée au plus haut point de sa grandeur et de sa gloire. C'est à son jeune roi qu'elle doit tant de prospérités.

« Narbal gouverne sous lui. O Télémaque, s'il vous voyoit maintenant, avec quelle joie vous combleroit-il de présents ! Quel plaisir seroit-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans votre patrie ! Ne suis-je pas heureux de faire ce qu'il voudroit pouvoir faire lui-même, et d'aller dans l'île d'Ithaque mettre sur le trône le fils d'Ulysse, afin qu'il y règne aussi sagement que Baléazar règne à Tyr ? »

Après qu'Adoam eut parlé ainsi, Télémaque, charmé de l'histoire que ce Phénicien venoit de raconter, et plus encore des marques d'amitié qu'il en recevoit dans son malheur, l'embrassa tendrement. Ensuite Adoam lui demanda par quelle aventure il étoit entré dans l'île de Calypso. Télémaque lui fit, à son tour, l'histoire de son départ de Tyr ; de son passage dans l'île de Chypre ; de la manière dont il avoit retrouvé Mentor ; de leur voyage en Crète ; des

jeux publics pour l'élection d'un roi après la fuite d'Idoménée ; de la colère de Vénus ; de leur naufrage ; du plaisir avec lequel Calypso les avoit reçus ; de la jalousie de cette déesse contre une de ses nymphes ; et de l'action de Mentor, qui avoit jeté son ami dans la mer, dès qu'il vit le vaisseau phénicien.

Après ces entretiens, Adoam fit servir un magnifique repas ; et, pour témoigner une plus grande joie, il rassembla tous les plaisirs dont on pouvoit jouir. Pendant le repas, qui fut servi par de jeunes Phéniciens vêtus de blanc et couronnés de fleurs, on brûla les plus exquis parfums de l'orient. Tous les bancs de rameurs étoient pleins de joueurs de flûtes. Achitoas les interrompoit de temps en temps par les doux accords de sa voix et de sa lyre, dignes d'être entendus à la table des dieux, et de ravir les oreilles d'Apollon même. Les tritons, les néréides, toutes les divinités qui obéissent à Neptune, les monstres marins mêmes, sortoient de leurs grottes humides et profondes pour venir en foule autour du vaisseau, charmés par cette mélodie. Une troupe de jeunes Phéniciens d'une rare beauté, et vêtus de fin lin plus blanc que la neige, dansèrent longtemps les danses de leur pays, puis celles d'Égypte, et enfin celles de la Grèce. De temps en

temps des trompettes faisoient retentir l'onde jusqu'aux rivages éloignés. Le silence de la nuit, le calme de la mer, la lumière tremblante de la lune répandue sur la face des ondes[1], le sombre azur du ciel, semé de brillantes étoiles, servoient à rendre ce spectacle encore plus beau.

Télémaque, d'un naturel vif et sensible, goûtoit tous ces plaisirs; mais il n'osoit y livrer son cœur. Depuis qu'il avoit éprouvé avec tant de honte, dans l'île de Calypso, combien la jeunesse est prompte à s'enflammer, tous les plaisirs, même les plus innocents, lui faisoient peur; tout lui étoit suspect. Il regardoit Mentor; il cherchoit sur son visage et dans ses yeux ce qu'il devoit penser de tous ces plaisirs.

Mentor étoit bien aise de le voir dans cet embarras, et ne faisoit pas semblant de le remarquer. Enfin, touché de la modération de Télémaque, il lui dit en souriant: « Je comprends ce que vous craignez : vous êtes louable de cette crainte; mais il ne faut pas la pousser trop loin. Personne ne souhaitera jamais plus

1 Postquam alta quierunt
Æquora. . . . . . . . Nec candida cursus
Luna negat, splendet tremulo sub lumine pontus.
VIRG. *Æn* VII, 9.

que moi que vous goûtiez des plaisirs, mais des plaisirs qui ne vous passionnent ni ne vous amollissent point. Il vous faut des plaisirs qui vous délassent, et que vous goûtiez en vous possédant, mais non pas des plaisirs qui vous entraînent. Je vous souhaite des plaisirs doux et modérés, qui ne vous ôtent point la raison, et qui ne vous rendent jamais semblable à une bête en fureur. Maintenant il est à propos de vous délasser de toutes vos peines. Goûtez avec complaisance pour Adoam les plaisirs qu'il vous offre : réjouissez-vous, Télémaque ; réjouissez-vous. La sagesse n'a rien d'austère ni d'affecté : c'est elle qui donne les vrais plaisirs ; elle seule les sait assaisonner pour les rendre purs et durables ; elle sait mêler les jeux et les ris avec les occupations graves et sérieuses ; elle prépare le plaisir par le travail, et elle délasse du travail par le plaisir. La sagesse n'a point de honte de paroître enjouée, quand il le faut [1].

En disant ces paroles, Mentor prit une lyre, et en joua avec tant d'art qu'Achitoas, jaloux, laissa tomber la sienne de dépit ; ses yeux s'allumèrent ; son visage troublé changea de couleur : tout le monde eût aperçu sa peine et sa honte, si la lyre de Mentor n'eût enlevé l'ame

[1] Dulce est desipere in loco.
Hor. *Od.* IV, 12.

de tous les assistants. A peine osoit-on respirer, de peur de troubler le silence, et de perdre quelque chose de ce chant divin : on craignoit toujours qu'il finiroit trop tôt. La voix de Mentor n'avoit aucune douceur efféminée; mais elle étoit flexible, forte, et elle passionnoit jusqu'aux moindres choses.

Il chanta d'abord les louanges de Jupiter, père et roi des dieux et des hommes [1], qui, d'un signe de sa tête, ébranle l'univers [2]. Puis il représenta Minerve qui sort de sa tête, c'est-à-dire la sagesse, que ce dieu forme au-dedans de lui-même, et qui sort de lui pour instruire les hommes dociles. Mentor chanta ces vérités d'une voix si touchante, et avec tant de religion, que toute l'assemblée crut être transportée au plus haut de l'Olympe, à la face de Jupiter, dont les regards sont plus perçants que son tonnerre. Ensuite il chanta le malheur du jeune Narcisse, qui, devenant follement amoureux de sa propre beauté, qu'il regardoit sans cesse au bord d'une fontaine, se consuma lui-même de douleur, et fut changé en une

[1] Divum pater atque hominum rex.
VIRG. *Æn.* V, 648.

[2] Ille pater rectorque deum. . . . .
. . . . . qui nutu concutit orbem.
OVID. *Met.* II, 848.

Voyez plus bas, page 261.

fleur qui porte son nom. Enfin, il chanta aussi la funeste mort du bel Adonis, qu'un sanglier déchira, et que Vénus, passionnée pour lui, ne put ranimer en faisant au ciel des plaintes amères.

Tous ceux qui l'écoutèrent ne purent retenir leurs larmes, et chacun sentoit je ne sais quel plaisir en pleurant. Quand il eut cessé de chanter, les Phéniciens étonnés se regardoient les uns les autres. L'un disoit : « C'est Orphée : c'est ainsi qu'avec une lyre il apprivoisoit les bêtes farouches, et enlevoit les bois et les rochers ; c'est ainsi qu'il enchanta Cerbère, qu'il suspendit les tourments d'Ixion et des Danaïdes, et qu'il toucha l'inexorable Pluton, pour tirer des enfers la belle Eurydice. » Un autre s'écrioit : « Non : c'est Linus, fils d'Apollon. » Un autre répondoit : « Vous vous trompez : c'est Apollon lui-même. » Télémaque n'étoit guère moins surpris que les autres ; car il n'avoit jamais cru que Mentor sût, avec tant de perfection, chanter et jouer de la lyre.

Achitoas, qui avoit eu le loisir de cacher sa jalousie, commença à donner des louanges à Mentor ; mais il rougit en le louant, et il ne put achever son discours. Mentor, qui voyoit son trouble, prit la parole, comme s'il eût voulu l'interrompre, et tâcha de le consoler, en lui

donnant toutes les louanges qu'il méritoit. Achitoas ne fut point consolé; car il sentit que Mentor le surpassoit encore plus par sa modestie que par les charmes de sa voix.

Cependant Télémaque dit à Adoam : « Je me souviens que vous m'avez parlé d'un voyage que vous fîtes dans la Bétique depuis que nous fûmes partis d'Égypte. La Bétique est un pays dont on raconte tant de merveilles qu'à peine peut-on les croire. Daignez m'apprendre si tout ce qu'on en dit est vrai. » « Je serai bien aise, répondit Adoam, de vous dépeindre ce fameux pays, digne de votre curiosité, et qui surpasse tout ce que la Renommée en publie. » Aussitôt il commença ainsi :

« Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile, et sous un ciel doux, qui est toujours serein. Le pays a pris le nom du fleuve[1], qui se jette dans le grand océan, assez près des colonnes d'Hercule, et de cet endroit où la mer furieuse, rompant ses digues, sépara autrefois la terre de Tarsis[2] d'avec la grande Afrique. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or.

[1] Voyez page 222.

[2] Une ville nommée Tartessus étoit située entre les deux bras par lesquels le Bétis se rendoit à la mer. Fénelon, en écrivant la terre de Tarsis, pour la terre de Tartessus, semble s'être écarté des meilleures autorités.

Les hivers y sont tièdes, et les rigoureux aquilons n'y soufflent jamais. L'ardeur de l'été y est toujours tempérée par des zéphyrs rafraîchissants, qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du Printemps et de l'Automne, qui semblent se donner la main. La terre, dans les vallons et dans les campagnes unies, y porte chaque année une double moisson. Les chemins y sont bordés de lauriers, de grenadiers, de jasmins, et d'autres arbres toujours verts et toujours fleuris. Les montagnes sont couvertes de troupeaux, qui fournissent des laines fines recherchées de toutes les nations connues. Il y a plusieurs mines d'or et d'argent dans ce beau pays; mais les habitants, simples et heureux dans leur simplicité, ne daignent pas seulement compter l'or et l'argent parmi leurs richesses; ils n'estiment que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme [1].

« Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or et l'argent parmi eux employés aux mêmes usages que le fer; par exemple, pour des socs de charrue. Comme ils ne faisoient aucun com-

[1] Fénelon, dans cette description de la Bétique, est appuyé sur Strabon, que l'on peut consulter, liv. III, t. I, p. 432, de la traduction françoise.

merce au-dehors, ils n'avoient besoin d'aucune monnoie. Ils sont presque tous bergers ou laboureurs. On voit en ce pays peu d'artisans; car ils ne veulent souffrir que les arts qui servent aux véritables nécessités des hommes : encore même la plupart des hommes en ce pays, étant adonnés à l'agriculture ou à conduire des troupeaux, ne laissent pas d'exercer les arts nécessaires pour leur vie simple et frugale.

« Les femmes filent cette belle laine, et en font des étoffes fines d'une merveilleuse blancheur : elles font le pain, apprêtent à manger; et ce travail leur est facile, car on vit en ce pays de fruits ou de lait, et rarement de viande. Elles emploient le cuir de leurs moutons à faire une légère chaussure pour elles, pour leurs maris, et pour leurs enfants; elles font des tentes, dont les unes sont de peaux cirées et les autres d'écorces d'arbres; elles font et lavent tous les habits de la famille, et tiennent les maisons dans un ordre et une propreté admirables. Leurs habits sont aisés à faire; car, en ce doux climat, on ne porte qu'une pièce d'étoffe fine et légère, qui n'est point taillée, et que chacun met à longs plis autour de son corps pour la modestie, lui donnant la forme qu'il veut.

« Les hommes n'ont d'autres arts à exercer, outre la culture des terres et la conduite des

troupeaux, que l'art de mettre le bois et le fer en œuvre; encore même ne se servent-ils guère du fer, excepté pour les instruments nécessaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur sont inutiles; car ils ne bâtissent jamais de maisons. C'est, disent-ils, s'attacher trop à la terre, que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous; il suffit de se défendre des injures de l'air. Pour tous les autres arts estimés chez les Grecs, chez les Égyptiens, et chez tous les autres peuples bien policés, ils les détestent, comme des inventions de la vanité et de la mollesse.

« Quand on leur parle des peuples qui ont l'art de faire des bâtiments superbes, des meubles d'or et d'argent, des étoffes ornées de broderies et de pierres précieuses, des parfums exquis, des mets délicieux, des instruments dont l'harmonie charme, ils répondent en ces termes : Ces peuples sont bien malheureux d'avoir employé tant de travail et d'industrie à se corrompre eux-mêmes! Ce superflu amollit, enivre, tourmente ceux qui le possèdent; il tente ceux qui en sont privés de vouloir l'acquérir par l'injustice et par la violence. Peut-on nommer bien un superflu qui ne sert qu'à rendre les hommes mauvais? Les hommes de ces pays sont-ils plus sains et plus robustes

que nous ? vivent-ils plus long-temps ? sont-ils plus unis entre eux ? mènent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaie ? Au contraire, ils doivent être jaloux les uns des autres, rongés par une lâche et noire envie, toujours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice, incapables des plaisirs purs et simples, puisqu'ils sont esclaves de tant de fausses nécessités dont ils font dépendre tout leur bonheur.

« C'est ainsi, continuoit Adoam, que parlent ces hommes sages, qui n'ont appris la sagesse qu'en étudiant la simple nature. Ils ont horreur de notre politesse ; et il faut avouer que la leur est grande dans leur aimable simplicité. Ils vivent tous ensemble sans partager les terres ; chaque famille est gouvernée par son chef, qui en est le véritable roi. Le père de famille est en droit de punir chacun de ses enfants ou petits-enfants qui fait une mauvaise action ; mais, avant que de le punir, il prend les avis du reste de la famille. Ces punitions n'arrivent presque jamais ; car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéissance, et l'horreur du vice, habitent dans cette heureuse terre. Il semble qu'Astrée, qu'on dit retirée dans le ciel, est encore ici-bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de juge parmi eux ; car leur propre

conscience les juge. Tous les biens sont communs : les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux, sont des richesses si abondantes, que des peuples si sobres et si modérés n'ont pas besoin de les partager. Chaque famille, errante dans ce beau pays, transporte ses tentes d'un lieu en un autre, quand elle a consumé les fruits et épuisé les pâturages de l'endroit où elle s'étoit mise. Ainsi, ils n'ont point d'intérêts à soutenir les uns contre les autres, et ils s'aiment tous d'une amour fraternelle [1] que rien ne trouble. C'est le retranchement des vaines richesses et des plaisirs trompeurs qui leur conserve cette paix, cette union, et cette liberté. Ils sont tous libres et tous égaux.

« On ne voit parmi eux aucune distinction, que celle qui vient de l'expérience des sages vieillards, ou de la sagesse extraordinaire de quelques jeunes hommes qui égalent les vieillards consommés en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres, ne font jamais entendre leur voix cruelle et empestée dans ce pays chéri des dieux. Jamais le sang humain n'a rougi cette terre ; à peine y

[1] Depuis long-temps l'usage veut, en prose, *amour* au masculin ; mais ce mot a été souvent employé au féminin par les principaux écrivains du dix-septième siècle.

voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles sanglantes, des rapides conquêtes, des renversements d'états qu'on voit dans les autres nations, ils ne peuvent assez s'étonner. Quoi! disent-ils, les hommes ne sont-ils pas assez mortels sans se donner encore les uns aux autres une mort précipitée? La vie est si courte! et il semble qu'elle leur paroisse trop longue! Sont-ils sur la terre pour se déchirer les uns les autres, et pour se rendre mutuellement malheureux?

« Au reste, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les conquérants qui subjuguent les grands empires. Quelle folie, disent-ils, de mettre son bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, si on veut les gouverner avec raison et suivant la justice! Mais pourquoi prendre plaisir à les gouverner malgré eux? C'est tout ce qu'un homme sage peut faire que de vouloir s'assujettir à gouverner un peuple docile dont les dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme son père et son pasteur. Mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'est se rendre très misérable, pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'esclavage. Un conquérant est un homme que les dieux, irrités contre le genre humain, ont

donné à la terre dans leur colère, pour ravager les royaumes, pour répandre par-tout l'effroi, la misère, le désespoir, et pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire ne la trouve-t-il pas assez en conduisant avec sagesse ce que les dieux ont mis dans ses mains? Croit-il ne pouvoir mériter des louanges qu'en devenant violent, injuste, hautain, usurpateur, et tyrannique sur tous ses voisins? Il ne faut jamais songer à la guerre que pour défendre sa liberté. Heureux celui qui, n'étant point esclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui son esclave! Ces grands conquérants qu'on nous dépeint avec tant de gloire, ressemblent à ces fleuves débordés qui paroissent majestueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes qu'ils devroient seulement arroser. »

Après qu'Adoam eut fait cette peinture de la Bétique, Télémaque, charmé, lui fit diverses questions curieuses. « Ces peuples, lui dit-il, boivent-ils du vin? »

« Ils n'ont garde d'en boire, reprit Adoam; car ils n'ont jamais voulu en faire. Ce n'est pas qu'ils manquent de raisins : aucune terre n'en porte de plus délicieux; mais ils se contentent de manger le raisin comme les autres fruits, et

ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes. C'est une espèce de poison, disent-ils, qui met en fureur : il ne fait pas mourir l'homme, mais il le rend bête. Les hommes peuvent conserver leur santé et leurs forces sans vin : avec le vin, ils courent risque de ruiner leur santé, et de perdre les bonnes mœurs. »

Télémaque disoit ensuite : « Je voudrois bien savoir quelles lois règlent les mariages dans cette nation. » « Chaque homme, répondoit Adoam, ne peut avoir qu'une femme, et il faut qu'il la garde tant qu'elle vit. L'honneur des hommes, en ce pays, dépend autant de leur fidélité à l'égard de leurs femmes, que l'honneur des femmes dépend, chez les autres peuples, de leur fidélité pour leurs maris. Jamais peuple ne fut si honnête, ni si jaloux de la pureté. Les femmes y sont belles et agréables ; mais simples, modestes, et laborieuses. Les mariages y sont paisibles, féconds, sans tache. Le mari et la femme semblent n'être plus qu'une seule personne en deux corps différents. Le mari et la femme partagent ensemble tous les soins domestiques : le mari règle toutes les affaires du dehors, la femme se renferme dans son ménage : elle soulage son mari ; elle paroît n'être faite que pour lui plaire ; elle

gagne sa confiance, et le charme moins par sa beauté que par sa vertu. Ce vrai charme de leur société dure autant que leur vie. La sobriété, la modération et les mœurs pures de ce peuple lui donnent une vie longue et exempte de maladies. On y voit des vieillards de cent et de six-vingts ans, qui ont encore de la gaieté et de la vigueur. »

« Il me reste, ajoutoit Télémaque, à savoir comment ils font pour éviter la guerre avec les autres peuples voisins. »

« La nature, dit Adoam, les a séparés des autres peuples, d'un côté par la mer, et de l'autre par de hautes montagnes du côté du nord. D'ailleurs, les peuples voisins les respectent à cause de leur vertu. Souvent les autres peuples, ne pouvant s'accorder entre eux, les ont pris pour juges de leurs différends, et leur ont confié les terres et les villes qu'ils disputoient entre eux. Comme cette sage nation n'a jamais fait aucune violence, personne ne se défie d'elle. Ils rient quand on leur parle des rois qui ne peuvent régler entre eux les frontières de leurs états. Peut-on craindre, disent-ils, que la terre manque aux hommes? il y en aura toujours plus qu'ils n'en pourront cultiver. Tandis qu'il restera des terres libres et incultes, nous ne voudrions pas même défendre

les nôtres contre des voisins qui viendroient s'en saisir. On ne trouve, dans tous les habitants de la Bétique, ni orgueil, ni hauteur, ni mauvaise foi, ni envie d'étendre leur domination. Ainsi leurs voisins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple, et ils ne peuvent espérer de s'en faire craindre ; c'est pourquoi ils les laissent en repos. Ce peuple abandonneroit son pays, ou se livreroit à la mort, plutôt que d'accepter la servitude : ainsi il est autant difficile à subjuguer qu'il est incapable de vouloir subjuguer les autres. C'est ce qui fait une paix profonde entre eux et leurs voisins. »

Adoam finit ce discours en racontant de quelle manière les Phéniciens faisoient leur commerce dans la Bétique. « Ces peuples, disoit-il, furent étonnés quand ils virent venir, au travers des ondes de la mer, des hommes étrangers qui venoient de si loin : ils nous laissèrent fonder une ville dans l'île de Gadès ; ils nous reçurent même chez eux avec bonté, et nous firent part de tout ce qu'ils avoient, sans vouloir de nous aucun paiement. De plus, ils nous offrirent de nous donner libéralement tout ce qu'il leur resteroit de leurs laines, après qu'ils en auroient fait leur provision pour leur usage : en effet, ils nous en en-

voyèrent un riche présent. C'est un plaisir pour eux que de donner aux étrangers leur superflu.

« Pour leurs mines, ils n'eurent aucune peine à nous les abandonner ; elles leur étoient inutiles. Il leur paroissoit que les hommes n'étoient guère sages d'aller chercher par tant de travaux, dans les entrailles de la terre, ce qui ne peut les rendre heureux, ni satisfaire à aucun vrai besoin. Ne creusez point, nous disoient-ils, si avant dans la terre : contentez-vous de la labourer ; elle vous donnera de véritables biens qui vous nourriront ; vous en tirerez des fruits qui valent mieux que l'or et que l'argent, puisque les hommes ne veulent de l'or et de l'argent que pour en acheter les aliments qui soutiennent leur vie.

« Nous avons souvent voulu leur apprendre la navigation, et mener les jeunes hommes de leur pays dans la Phénicie ; mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfants apprissent à vivre comme nous. Ils apprendroient, nous disoient-ils, à avoir besoin de toutes les choses qui vous sont devenues nécessaires : ils voudroient les avoir ; ils abandonneroient la vertu pour les obtenir par de mauvaises industries. Ils deviendroient comme un homme qui a de bonnes jambes, et qui, perdant l'habitude de mar-

cher, s'accoutume enfin au besoin d'être toujours porté comme un malade. Pour la navigation, ils l'admirent à cause de l'industrie de cet art; mais ils croient que c'est un art pernicieux. Si ces gens-là, disent-ils, ont suffisamment en leur pays ce qui est nécessaire à la vie, que vont-ils chercher en un autre? ce qui suffit aux besoins de la nature ne leur suffit-il pas? ils mériteroient de faire naufrage, puisqu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes, pour assouvir l'avarice des marchands, et pour flatter les passions des autres hommes. »

Télémaque étoit ravi d'entendre ces discours d'Adoam, et il se réjouissoit qu'il y eût encore au monde un peuple qui, suivant la droite nature, fût si sage et si heureux tout ensemble. « O! combien ces mœurs, disoit-il, sont-elles éloignées des mœurs vaines et ambitieuses des peuples qu'on croit les plus sages! Nous sommes tellement gâtés qu'à peine pouvons-nous croire que cette simplicité si naturelle puisse être véritable. Nous regardons les mœurs de ce peuple comme une belle fable, et il doit regarder les nôtres comme un songe monstrueux. »

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.

# TÉLÉMAQUE.

## LIVRE HUITIÈME.

# TÉLÉMAQUE.

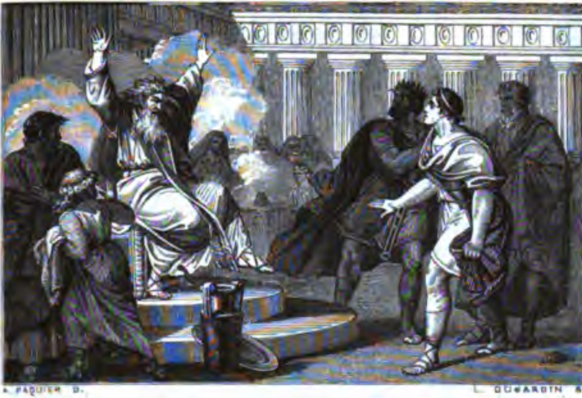
## LIVRE HUITIÈME.

# SOMMAIRE

## DU LIVRE HUITIÈME.

---

**Vénus, toujours irritée contre Télémaque, demande sa perte à Jupiter; mais les destins ne permettant pas qu'il périsse, la déesse va solliciter de Neptune les moyens de l'éloigner d'Ithaque, où le conduisoit Adoam. Aussitôt Neptune envoie au pilote Acamas une divinité trompeuse qui lui enchante les sens et le fait entrer à pleines voiles dans le port de Salente, au moment où il croyoit arriver à Ithaque. Idoménée, roi de Salente, fait à Télémaque et à Mentor l'accueil le plus affectueux : il se rend avec eux au temple de Jupiter, où il avoit ordonné un sacrifice pour le succès d'une guerre contre les Manduriens. Le sacrificateur, consultant les entrailles des victimes, fait tout espérer à Idoménée, et l'assure qu'il devra son bonheur à ses deux nouveaux hôtes.**



# LIVRE VIII[1].




ENDANT que Télémaque et Adoam s'entretenoient de la sorte, oubliant le sommeil, et n'apercevant pas que la nuit étoit déja au milieu de sa course, une divinité ennemie et trompeuse les éloignoit d'Ithaque, que leur pilote Acamas[2] cherchoit en vain. Neptune, quoique favorable aux Phéniciens, ne pouvoit supporter plus longtemps que Télémaque eût échappé à la tempête qui l'avoit jeté contre les rochers de l'île de Calypso. Vénus étoit encore plus irritée de voir ce jeune homme qui triomphoit, ayant vaincu

[1] VAR. Livre IX.

[2] D'autres éditions l'appellent *Athamas*. *Acamas*, qui signifie *infatigable*, est un nom fort convenable à un pilote ; mais il n'y faut pas de *ch*. Voyez page 93.

l'Amour et tous ses charmes. Dans le transport de sa douleur, elle quitta Cythère, Paphos, Idalie, et tous les honneurs qu'on lui rend dans l'île de Chypre : elle ne pouvoit plus demeurer dans ces lieux où Télémaque avoit méprisé son empire. Elle monte vers l'éclatant Olympe, où les dieux étoient assemblés auprès du trône de Jupiter. De ce lieu, ils aperçoivent les astres qui roulent sous leurs pieds; ils voient le globe de la terre comme un petit amas de boue; les mers immenses ne leur paroissent que comme des gouttes d'eau dont ce morceau [1] de boue est un peu détrempé. Les plus grands royaumes ne sont à leurs yeux qu'un peu de sable qui couvre la surface de cette boue; les peuples innombrables et les plus puissantes armées ne sont que comme des fourmis qui se disputent les unes aux autres un brin d'herbe sur ce morceau de boue. Les immortels rient

[1] Il y a variété de lecture ici et plus bas. Presque toutes les éditions portent *monceau ;* quelques unes, *morceau*. Il y en a une qui, très incorrectement, a les deux leçons, *morceau* et *monceau :* et cette erreur est manifeste ; car il est bien sûr qu'il faut répéter ou l'une ou l'autre, et que l'auteur a dû nécessairement employer dans la seconde phrase le mot dont il s'étoit servi dans la première. Le choix entre *monceau* et *morceau* pourroit embarrasser, s'il n'étoit pas à-peu-près certain que Fénelon a écrit *morceau*. Ce passage a été discuté par le chevalier Croft, p. 92 de son Commentaire sur le *Petit Carême* de Massillon.

des affaires les plus sérieuses qui agitent les foibles mortels, et elles leur paroissent des jeux d'enfants. Ce que les hommes appellent grandeur, gloire, puissance, profonde politique, ne paroît à ces suprêmes divinités que misère et foiblesse.

C'est dans cette demeure, si élevée au-dessus de la terre, que Jupiter a posé son trône immobile : ses yeux percent jusque dans l'abyme, et éclairent jusque dans les derniers replis des cœurs : ses regards doux et sereins répandent le calme et la joie dans tout l'univers. Au contraire, quand il secoue sa chevelure, il ébranle le ciel et la terre[1] : les dieux mêmes, éblouis des rayons de gloire qui l'environnent, ne s'en approchent qu'avec tremblement.

Toutes les divinités célestes étoient dans ce moment auprès de lui. Vénus se présenta avec tous les charmes qui naissent dans son sein ; sa robe flottante avoit plus d'éclat que toutes les couleurs dont Iris se pare au milieu des sombres nuages, quand elle vient promettre aux mortels effrayés la fin des tempêtes, et

[1] Terrificam capitis concussit terque quaterque
Cæsariem, cum qua terram, mare, sidera, movit.
Ovid. *Met.* I, 179.

Voyez p. 241. M. Aignan, dans les notes de sa traduction d'Homère, a rassemblé quelques passages semblables. Il seroit plus facile qu'utile d'en augmenter le nombre.

leur annoncer le retour du beau temps. Sa robe étoit nouée par cette fameuse ceinture sur laquelle paroissent les graces [1]; les cheveux de la déesse étoient attachés par derrière négligemment avec une tresse d'or. Tous les dieux furent surpris de sa beauté, comme s'ils ne l'eussent jamais vue; et leurs yeux en furent éblouis comme ceux des mortels le sont quand Phébus, après une longue nuit, vient les éclairer par ses rayons. Ils se regardoient les uns les autres avec étonnement, et leurs yeux revenoient toujours sur Vénus; mais ils aperçurent que les yeux de cette déesse étoient baignés de larmes, et qu'une douleur amère étoit peinte sur son visage.

Cependant elle s'avançoit vers le trône de Jupiter, d'une démarche douce et légère, comme le vol rapide d'un oiseau qui fend l'espace immense des airs [2]. Il la regarda avec

[1] Cette ceinture a été décrite par Homère, *Il.*, XIV, 214:

. . . . . . . ἐλύσα το κεστὸν ἱμάντα,
Ποικίλον· ἔνθα δέ οἱ θελκτήρια πάντα τέτυκτο·
Ενθ' ἔνι μὲν φιλότης, ἐν δ' ἵμερος, ἐν δ' ὀαριστὺς,
Πάρφασις, ἥτ' ἔκλεψε νόον πύκα περ φρονεόντων.

La description de Fénelon, comparée à celle d'Homère, est si inférieure qu'on a peine à croire qu'il n'y ait pas quelque omission. En effet, ces mots « sur laquelle paroissent les graces, » ne disent pas assez.

[2] Cette *démarche douce et légère* peut-elle être comparée

complaisance ; il lui fit un doux souris, et, se levant, il l'embrassa[1]. « Ma chère fille, lui dit-il, quelle est votre peine ? Je ne puis voir vos larmes sans en être touché : ne craignez point de m'ouvrir votre cœur ; vous connoissez ma tendresse et ma complaisance. »

Vénus lui répondit d'une voix douce, mais entrecoupée de profonds soupirs : « O père des dieux et des hommes, vous qui voyez tout, pouvez-vous ignorer ce qui fait ma peine ? Minerve ne s'est pas contentée d'avoir renversé jusqu'aux fondements la superbe ville de Troie que je défendois, et de s'être vengée de Pâris, qui avoit préféré ma beauté à la sienne ; elle conduit par toutes les terres et par toutes les mers le fils d'Ulysse, ce cruel destructeur de Troie. Télémaque est accompagné par Minerve ; c'est ce qui empêche qu'elle ne paroisse ici en son rang avec les autres divinités. Elle a conduit ce jeune téméraire dans l'île de Chypre

*au vol rapide* d'un oiseau ? Homère dit de Junon et de Minerve : « Elles s'avancent, dans leur démarche, semblables « aux colombes : »

Αἱ δὲ βάτην, τρήρωσι πελειάσιν ἴθμαθ' ὁμοῖαι.

Voyez d'autres passages dans les notices des manuscrits, t. XI, part. II, p. 251.

[1] Olli subridens hominum sator atque deorum
Oscula libavit natæ.

VIRG. *Æn.* I, 254.

pour m'outrager. Il a méprisé ma puissance ; il n'a pas daigné seulement brûler de l'encens sur mes autels : il a témoigné avoir horreur des fêtes que l'on célèbre en mon honneur ; il a fermé son cœur à tous mes plaisirs. En vain Neptune, pour le punir, à ma prière, a irrité les vents et les flots contre lui : Télémaque, jeté par un naufrage horrible dans l'île de Calypso, a triomphé de l'Amour même, que j'avois envoyé dans cette île pour attendrir le cœur de ce jeune Grec. Ni sa jeunesse, ni les charmes de Calypso et de ses nymphes, ni les traits enflammés de l'Amour, n'ont pu surmonter les artifices de Minerve. Elle l'a arraché de cette île : me voilà confondue ; un enfant triomphe de moi ! »

Jupiter, pour consoler Vénus, lui dit : « Il est vrai, ma fille, que Minerve défend le cœur de ce jeune Grec contre toutes les flèches de votre fils, et qu'elle lui prépare une gloire que jamais jeune homme n'a méritée. Je suis fâché qu'il ait méprisé vos autels ; mais je ne puis le soumettre à votre puissance. Je consens, pour l'amour de vous, qu'il soit encore errant par mer et par terre, qu'il vive loin de sa patrie, exposé à toutes sortes de maux et de dangers ; mais les destins ne permettent, ni qu'il périsse, ni que sa vertu succombe dans les plai-

sirs dont vous flattez les hommes. Consolez-vous donc, ma fille; soyez contente de tenir dans votre empire tant d'autres héros et tant d'immortels. »

En disant ces paroles, il fit à Vénus un souris plein de grace et de majesté. Un éclat de lumière, semblable aux plus perçants éclairs, sortit de ses yeux. En baisant Vénus avec tendresse, il répandit une odeur d'ambroisie dont tout l'Olympe fut parfumé. La déesse ne put s'empêcher d'être sensible à cette caresse du plus grand des dieux : malgré ses larmes et sa douleur, on vit la joie se répandre sur son visage; elle baissa son voile pour cacher la rougeur de ses joues et l'embarras où elle se trouvoit. Toute l'assemblée des dieux applaudit aux paroles de Jupiter; et Vénus, sans perdre un moment, alla trouver Neptune pour concerter avec lui les moyens de se venger de Télémaque.

Elle raconta à Neptune ce que Jupiter lui avoit dit. « Je savois déja, répondit Neptune, l'ordre immuable des destins : mais si nous ne pouvons abymer Télémaque dans les flots de la mer, du moins n'oublions rien pour le rendre malheureux, et pour retarder son retour à Ithaque. Je ne puis consentir à faire périr le vaisseau phénicien dans lequel il est embar-

qué. J'aime les Phéniciens, c'est mon peuple; nulle autre nation de l'univers ne cultive comme eux mon empire. C'est par eux que la mer est devenue le lien de la société de tous les peuples de la terre. Ils m'honorent par de continuels sacrifices sur mes autels; ils sont justes, sages, et laborieux dans le commerce; ils répandent par-tout la commodité et l'abondance. Non, déesse, je ne puis souffrir qu'un de leurs vaisseaux fasse naufrage : mais je ferai que le pilote perdra sa route, et qu'il s'éloignera d'Ithaque, où il veut aller. »

Vénus, contente de cette promesse, rit avec malignité, et retourna dans son char volant sur les prés fleuris d'Idalie, où les Graces, les Jeux et les Ris, témoignèrent leur joie de la revoir, dansant autour d'elle sur les fleurs qui parfument ce charmant séjour.

Neptune envoya aussitôt une divinité trompeuse, semblable aux Songes, excepté que les Songes ne trompent que pendant le sommeil, au lieu que cette divinité enchante les sens des hommes qui veillent. Ce dieu malfaisant, environné d'une foule innombrable de Mensonges ailés qui voltigent autour de lui, vint répandre une liqueur subtile et enchantée sur les yeux du pilote Acamas, qui considéroit attentivement à la clarté de la lune le cours des

étoiles, et le rivage d'Ithaque, dont il découvroit déja assez près de lui les rochers escarpés.

Dans ce même moment, les yeux du pilote ne lui montrèrent plus rien de véritable. Un faux ciel et une terre feinte se présentèrent à lui. Les étoiles parurent comme si elles avoient changé leur course, et qu'elles fussent revenues sur leurs pas. Tout l'Olympe sembloit se mouvoir par des lois nouvelles ; la terre même étoit changée. Une fausse Ithaque se présentoit toujours au pilote pour l'amuser, tandis qu'il s'éloignoit de la véritable. Plus il s'avançoit vers cette image trompeuse du rivage de l'île, plus cette image reculoit ; elle fuyoit toujours devant lui, et il ne savoit que croire de cette fuite. Quelquefois il s'imaginoit entendre déja le bruit qu'on fait dans un port. Déja il se préparoit, selon l'ordre qu'il en avoit reçu, à aller aborder secrètement dans une petite île [1] qui est auprès de la grande, pour dérober aux amants de Pénélope, conjurés contre Télémaque, le retour de celui-ci. Quelquefois il craignoit les écueils dont cette côte de la mer est bordée ; et il lui sembloit entendre l'horrible mugissement des vagues qui vont se briser contre ces écueils : puis tout-à-coup il remar-

[1] Peut-être l'île de Neritos.

quoit que la terre paroissoit encore éloignée. Les montagnes n'étoient à ses yeux, dans cet éloignement, que comme de petits nuages qui obscurcissent quelquefois l'horizon pendant que le soleil se couche. Ainsi Acamas étoit étonné; et l'impression de la divinité trompeuse qui charmoit ses yeux lui faisoit éprouver un certain saisissement qui lui avoit été jusqu'alors inconnu. Il étoit même tenté de croire qu'il ne veilloit pas, et qu'il étoit dans l'illusion d'un songe.

Cependant Neptune commanda au Vent d'orient de souffler pour jeter le navire sur les côtes de l'Hespérie[1]. Le Vent obéit avec tant de violence, que le navire arriva bientôt sur le rivage que Neptune avoit marqué.

Déja l'Aurore annonçoit le jour; déja les Étoiles, qui craignent les rayons du Soleil, et qui en sont jalouses, alloient cacher dans l'océan leurs sombres feux, quand le pilote s'écria : « Enfin, je n'en puis plus douter : nous touchons presque à l'île d'Ithaque! Télémaque, réjouissez-vous; dans une heure vous pourrez revoir Pénélope, et peut-être trouver Ulysse remonté sur son trône! »

[1] Le vent d'orient devoit effectivement éloigner le vaisseau des parages d'Ithaque, et le pousser vers la grande Grèce, désignée ici par l'Hespérie.

A ce cri, Télémaque, qui étoit immobile dans les bras du sommeil, s'éveille, se lève, monte au gouvernail, embrasse le pilote, et de ses yeux encore à peine ouverts regarde fixement la côte voisine. Il gémit, ne reconnoissant point les rivages de sa patrie. « Hélas! où sommes-nous? dit-il : ce n'est point là ma chère Ithaque! Vous vous êtes trompé, Acamas; vous connoissez mal cette côte, si éloignée de votre pays. » « Non, non, répondit Acamas, je ne puis me tromper en considérant les bords de cette île. Combien de fois suis-je entré dans votre port! j'en connois jusques aux moindres rochers; le rivage de Tyr n'est guère mieux dans ma mémoire. Reconnoissez cette montagne qui avance; voyez ce rocher qui s'élève comme une tour; n'entendez-vous pas la vague qui se rompt contre ces autres rochers qui semblent menacer la mer par leur chute? Mais ne remarquez-vous pas le temple de Minerve qui fend la nue? Voilà la forteresse et la maison d'Ulysse, votre père. »

« Vous vous trompez, ô Acamas, répondit Télémaque; je vois au contraire une côte assez relevée, mais unie : j'aperçois une ville qui n'est point Ithaque. O dieux! est-ce ainsi que vous vous jouez des hommes? »

Pendant qu'il disoit ces paroles, tout-à-coup

quoit que la terre paroissoit encore éloignée. Les montagnes n'étoient à ses yeux, dans cet éloignement, que comme de petits nuages qui obscurcissent quelquefois l'horizon pendant que le soleil se couche. Ainsi Acamas étoit étonné; et l'impression de la divinité trompeuse qui charmoit ses yeux lui faisoit éprouver un certain saisissement qui lui avoit été jusqu'alors inconnu. Il étoit même tenté de croire qu'il ne veilloit pas, et qu'il étoit dans l'illusion d'un songe.

Cependant Neptune commanda au Vent d'orient de souffler pour jeter le navire sur les côtes de l'Hespérie[1]. Le Vent obéit avec tant de violence, que le navire arriva bientôt sur le rivage que Neptune avoit marqué.

Déja l'Aurore annonçoit le jour; déja les Étoiles, qui craignent les rayons du Soleil, et qui en sont jalouses, alloient cacher dans l'océan leurs sombres feux, quand le pilote s'écria : « Enfin, je n'en puis plus douter : nous touchons presque à l'ile d'Ithaque! Télémaque, réjouissez-vous; dans une heure vous pourrez revoir Pénélope, et peut-être trouver Ulysse remonté sur son trône! »

[1] Le vent d'orient devoit effectivement éloigner le vaisseau des parages d'Ithaque, et le pousser vers la grande Grèce, désignée ici par l'Hespérie.

A ce cri, Télémaque, qui étoit immobile dans les bras du sommeil, s'éveille, se lève, monte au gouvernail, embrasse le pilote, et de ses yeux encore à peine ouverts regarde fixement la côte voisine. Il gémit, ne reconnoissant point les rivages de sa patrie. « Hélas! où sommes-nous? dit-il : ce n'est point là ma chère Ithaque! Vous vous êtes trompé, Acamas; vous connoissez mal cette côte, si éloignée de votre pays. » « Non, non, répondit Acamas, je ne puis me tromper en considérant les bords de cette île. Combien de fois suis-je entré dans votre port! j'en connois jusques aux moindres rochers; le rivage de Tyr n'est guère mieux dans ma mémoire. Reconnoissez cette montagne qui avance; voyez ce rocher qui s'élève comme une tour; n'entendez-vous pas la vague qui se rompt contre ces autres rochers qui semblent menacer la mer par leur chute? Mais ne remarquez-vous pas le temple de Minerve qui fend la nue? Voilà la forteresse et la maison d'Ulysse, votre père. »

« Vous vous trompez, ô Acamas, répondit Télémaque; je vois au contraire une côte assez relevée, mais unie : j'aperçois une ville qui n'est point Ithaque. O dieux! est-ce ainsi que vous vous jouez des hommes? »

Pendant qu'il disoit ces paroles, tout-à-coup

les yeux d'Acamas furent changés. Le charme se rompit; il vit le rivage tel qu'il étoit véritablement, et reconnut son erreur. « Je l'avoue, ô Télémaque, s'écria-t-il : quelque divinité ennemie avoit enchanté mes yeux; je croyois voir Ithaque, et son image tout entière se présentoit à moi; mais dans ce moment elle disparoît comme un songe. Je vois une autre ville; c'est sans doute Salente[1], qu'Idoménée, fugitif de Crète, vient de fonder dans l'Hespérie : j'aperçois des murs qui s'élèvent et qui ne sont pas encore achevés; je vois un port, qui n'est pas encore entièrement fortifié. »

Pendant qu'Acamas remarquoit les divers ouvrages nouvellement faits dans cette ville naissante, et que Télémaque déploroit son malheur, le Vent que Neptune faisoit souffler les fit entrer à pleines voiles dans une rade où ils se trouvèrent à l'abri, et tout auprès du port.

Mentor, qui n'ignoroit ni la vengeance de Neptune, ni le cruel artifice de Vénus, n'avoit fait que sourire de l'erreur d'Acamas. Quand ils furent dans cette rade, Mentor dit à Télémaque : « Jupiter vous éprouve; mais il ne veut pas votre perte : au contraire, il ne vous

[1] La ville de Salente étoit située dans la partie de la grande Grèce, appelée aujourd'hui terre d'Otrante. On croit qu'elle répond au Soleto des modernes.

éprouve que pour vous ouvrir le chemin de la gloire. Souvenez vous des travaux d'Hercule ; ayez toujours devant vos yeux ceux de votre père. Quiconque ne sait pas souffrir n'a point un grand cœur. Il faut, par votre patience et par votre courage, lasser la cruelle Fortune qui se plait à vous persécuter [1]. Je crains moins pour vous les plus affreuses disgraces de Neptune que je ne craignois les caresses flatteuses de la déesse qui vous retenoit dans son île. Que tardons-nous ? entrons dans ce port : voici un peuple ami ; c'est chez les Grecs que nous arrivons : Idoménée, si maltraité par la Fortune, aura pitié des malheureux [2]. » Aussitôt ils en-

[1] Superanda omnis fortuna ferendo est.
VIRG. *Æn.* V, 710.

[2] Haud ignara mali, miseris succurrere disco.
*Ibid.* I, 630.

Fénelon a la même pensée dans le livre XVII : « Vous com« mencez, par l'expérience de vos maux, à compatir à ceux « des autres. » Et encore dans le livre XVIII : « Je plains les « malheureux depuis que je le suis. » Et bien d'autres auteurs ont exprimé le même sentiment. Fléchier (*Oraison funèbre de Le Tellier*) : « Il apprit par ses propres peines à « compatir à celles des autres. » La Bruyère (ch. II) : « Les « gens déja chargés de leur propre misère sont ceux qui en« trent davantage par la compassion dans celle d'autrui. » Bernardin, dans *la Chaumière indienne* : « Instruit par le « malheur, jamais je ne refuse mon secours à un plus mal« heureux que moi. » Gray, dans l'*Hymne à l'Adversité* :

And from her own she learn'd to melt at others woe.

Etc., etc.

trèrent dans le port de Salente, où le vaisseau phénicien fut reçu sans peine, parceque les Phéniciens sont en paix et en commerce avec tous les peuples de l'univers.

Télémaque regardoit avec admiration cette ville naissante, semblable à une jeune plante qui, ayant été nourrie par la douce rosée de la nuit, sent, dès le matin, les rayons du soleil qui viennent l'embellir [1]; elle croît, elle ouvre ses tendres boutons, elle étend ses feuilles vertes, elle épanouit ses fleurs odoriférantes avec mille couleurs nouvelles; à chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat. Ainsi fleurissoit la nouvelle ville d'Idoménée sur le rivage de la mer; chaque jour, chaque heure, elle croissoit avec magnificence, et elle montroit de loin aux étrangers qui étoient sur mer de nouveaux ornements d'architecture qui s'élevoient jusqu'au ciel. Toute la côte retentissoit des cris des ouvriers et des coups de marteau: les pierres étoient suspendues en l'air par des grues avec des cordes. Tous les chefs animoient le peuple au travail dès que l'aurore paroissoit; et le roi Idoménée, donnant partout les ordres lui-même, faisoit avancer

[1] Ut flos in septis secretus nascitur hortis...
Quem mulcent auræ, firmat sol, educat imber.
CATULL. LXII, 39.

les ouvrages[1] avec une incroyable diligence.

A peine le vaisseau phénicien fut arrivé, que les Crétois donnèrent à Télémaque et à Mentor toutes les marques d'amitié sincère. On se hâta d'avertir Idoménée de l'arrivée du fils d'Ulysse. « Le fils d'Ulysse ! s'écria-t-il ; d'Ulysse, ce cher ami ! de ce sage héros, par qui nous avons enfin renversé la ville de Troie ! Qu'on l'amène ici ; que je lui montre combien j'ai aimé son père ! » Aussitôt on lui présente Télémaque, qui lui demande l'hospitalité, en lui disant son nom.

Idoménée lui répondit avec un visage doux et riant : « Quand même on ne m'auroit pas dit qui vous êtes, je crois que je vous aurois reconnu. Voilà Ulysse lui-même ; voilà ses yeux pleins de feu, et dont le regard étoit si ferme ; voilà son air, d'abord froid et réservé, qui cachoit tant de vivacité et de graces ; je reconnois même ce sourire fin, cette action négligée, cette parole douce, simple, et insinuante, qui persuadoit sans qu'on eût le temps de s'en défier. Oui, vous êtes le fils d'Ulysse ; mais vous serez aussi le mien. O mon fils, mon cher fils ! quelle aventure vous amène sur ce rivage ? Est-ce pour chercher votre père ? Hélas ! je n'en ai

1 . . . . . Instans operi regnisque futuris.
VIRG. *Æn.* I, 504.

aucune nouvelle. La fortune nous a persécutés lui et moi : il a eu le malheur de ne pouvoir retrouver sa patrie, et j'ai eu celui de retrouver la mienne pleine de la colère des dieux contre moi. »

Pendant qu'Idoménée disoit ces paroles, il regardoit fixement Mentor, comme un homme dont le visage ne lui étoit pas inconnu, mais dont il ne pouvoit retrouver le nom.

Cependant Télémaque lui répondoit les larmes aux yeux : « O roi, pardonnez-moi la douleur que je ne saurois vous cacher dans un temps où je ne devrois vous témoigner que de la joie et de la reconnoissance pour vos bontés. Par le regret que vous témoignez de la perte d'Ulysse, vous m'apprenez vous-même à sentir le malheur de ne pouvoir trouver mon père. Il y a déja long-temps que je le cherche dans toutes les mers. Les dieux irrités ne me permettent ni de le revoir, ni de savoir s'il a fait naufrage, ni de pouvoir retourner à Ithaque, où Pénélope languit dans le desir d'être délivrée de ses amants. J'avois cru vous trouver dans l'île de Crète, j'y ai su votre cruelle destinée, et je ne croyois pas devoir jamais approcher de l'Hespérie, où vous avez fondé un nouveau royaume. Mais la fortune, qui se joue des hommes, et qui me tient errant dans tous

les pays loin d'Ithaque, m'a enfin jeté sur vos côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a faits, c'est celui que je supporte le plus volontiers. Si elle m'éloigne de ma patrie, du moins elle me fait connoître le plus généreux de tous les rois. »

A ces mots, Idoménée embrassa tendrement Télémaque; et, le menant dans son palais, lui dit : « Quel est donc ce prudent vieillard qui vous accompagne? il me semble que je l'ai souvent vu autrefois. » « C'est Mentor, répliqua Télémaque, Mentor, ami d'Ulysse, à qui il avoit confié mon enfance. Qui pourroit vous dire tout ce que je lui dois! »

Aussitôt Idoménée s'avance, et tend la main à Mentor : « Nous nous sommes vus, dit-il, autrefois. Vous souvenez-vous du voyage que vous fîtes en Crète, et des bons conseils que vous me donnâtes? Mais alors l'ardeur de la jeunesse et le goût des vains plaisirs m'entraînoient. Il a fallu que mes malheurs m'aient instruit, pour m'apprendre ce que je ne voulois pas croire. Plût aux dieux que je vous eusse cru, ô sage vieillard! Mais je remarque avec étonnement que vous n'êtes presque point changé depuis tant d'années; c'est la même fraîcheur de visage, la même taille droite, la même vigueur : vos cheveux seulement ont un peu blanchi. »

« Grand roi, répondit Mentor, si j'étois flatteur, je vous dirois de même que vous avez conservé cette fleur de jeunesse qui éclatoit sur votre visage avant le siége de Troie ; mais j'aimerois mieux vous déplaire que de blesser la vérité. D'ailleurs, je vois, par votre sage discours, que vous n'aimez pas la flatterie, et qu'on ne hasarde rien en vous parlant avec sincérité. Vous êtes bien changé, et j'aurois eu de la peine à vous reconnoître. J'en conçois clairement la cause : c'est que vous avez beaucoup souffert dans vos malheurs. Mais vous avez bien gagné en souffrant, puisque vous avez acquis la sagesse. On doit se consoler aisément des rides qui viennent sur le visage, pendant que le cœur s'exerce et se fortifie dans la vertu. Au reste, sachez que les rois s'usent toujours plus que les autres hommes. Dans l'adversité, les peines de l'esprit et les travaux du corps les font vieillir avant le temps. Dans la prospérité, les délices d'une vie molle les usent bien plus encore que tous les travaux de la guerre. Rien n'est si malsain que les plaisirs où l'on ne peut se modérer. De là vient que les rois, et en paix et en guerre, ont toujours des peines et des plaisirs qui font venir la vieillesse avant l'âge où elle doit venir naturellement. Une vie sobre, modérée, simple, exempte d'inquiétudes

et de passions, réglée et laborieuse, retient dans les membres d'un homme sage la vive jeunesse, qui, sans ces précautions, est toujours prête à s'envoler sur les ailes du Temps. »

Idoménée, charmé du discours de Mentor, l'eût écouté long-temps, si on ne fût venu l'avertir pour un sacrifice qu'il devoit faire à Jupiter. Télémaque et Mentor le suivirent, environnés d'une grande foule de peuple qui considéroit avec empressement et curiosité ces deux étrangers. Les Salentins se disoient les uns aux autres : « Ces deux hommes sont bien différents ! Le jeune a je ne sais quoi de vif et d'aimable ; toutes les graces de la beauté et de la jeunesse sont répandues sur son visage et sur tout son corps : mais cette beauté n'a rien de mou ni d'efféminé : avec cette fleur si tendre de la jeunesse, il paroît vigoureux, robuste, endurci au travail. Mais cet autre, quoique bien plus âgé, n'a encore rien perdu de sa force : sa mine paroît d'abord moins haute, et son visage moins gracieux : mais, quand on le regarde de près, on trouve dans sa simplicité des marques de sagesse et de vertu, avec une noblesse qui étonne. Quand les dieux sont descendus sur la terre pour se communiquer aux mortels, sans doute qu'ils ont pris de

telles figures d'étrangers et de voyageurs [1]. »

Cependant on arrive dans le temple de Jupiter, qu'Idoménée, du sang de ce dieu, avoit orné avec beaucoup de magnificence. Il étoit environné d'un double rang de colonnes de marbre jaspé. Les chapiteaux étoient d'argent : le temple étoit tout incrusté de marbre avec des bas-reliefs qui représentoient Jupiter changé en taureau, le ravissement d'Europe, et son passage en Crète au travers des flots : ils sembloient respecter Jupiter, quoiqu'il fût sous une forme étrangère. On voyoit ensuite la naissance et la jeunesse de Minos ; enfin, ce sage roi donnant, dans un âge plus avancé, des lois à toute son île pour la rendre à jamais florissante. Télémaque y remarqua aussi les principales aventures du siége de Troie, où Idoménée avoit acquis la gloire d'un grand capitaine. Parmi ces représentations de combats, il cher-

1 Καί τε θεοὶ ξείνοισιν ἐοικότες ἀλλοδαποῖσι
Παντοῖοι τελέθοντες, ἐπιστρωφῶσι πόληας.
Hom. *Od.* XVII, 485.

Les habitants de Listre, à la vue d'un miracle opéré par saint Paul, disoient que l'apôtre et Barnabas, son compagnon, étoient des dieux descendus vers eux sous une forme humaine ; ils appeloient Barnabas Jupiter, et Paul Mercure : Acturbæ... levaverunt vocem suam, lycaonice dicentes : « Dii similes facti hominibus descenderunt ad nos. » Et vocabant Barnabam Jovem, Paulum vero Mercurium. *Act. Apost.* XIV.

cha son père ; il le reconnut, prenant les chevaux de Rhésus, que Diomède venoit de tuer [1] ; ensuite disputant avec Ajax les armes d'Achille devant tous les chefs de l'armée grecque assemblés [2] ; enfin, sortant du cheval fatal [3] pour verser le sang de tant de Troyens.

Télémaque le reconnut d'abord à ces fameuses actions, dont il avoit souvent ouï parler, et que Nestor même lui avoit racontées. Les larmes coulèrent de ses yeux. Il changea de couleur ; son visage parut troublé. Idoménée l'aperçut, quoique Télémaque se détournât pour cacher son trouble. « N'ayez point de honte, lui dit Idoménée, de nous laisser voir combien vous êtes touché de la gloire et des malheurs de votre père. »

Cependant le peuple s'assembloit en foule sous les vastes portiques formés par le double rang de colonnes qui environnoient le temple. Il y avoit deux troupes de jeunes garçons et de jeunes filles qui chantoient des vers à la louange

[1] Cette aventure d'Ulysse est racontée dans l'*Iliade*, livre X.

[2] Sur cette dispute d'Ulysse et d'Ajax, voyez le livre XIV, et sur-tout les *Métamorphoses d'Ovide*, livre XIII.

[3] . . . . . . . Illos patefactus ad auras
Reddit equus ; lætique cavo se robore promunt,
Thessandrus Sthenelusque duces, et dirus Ulyxes,
Demissum lapsi per funem

Virg. *Æn.* II, 259.

du dieu qui tient dans ses mains la foudre. Ces enfants, choisis de la figure la plus agréable, avoient de longs cheveux flottants sur leurs épaules. Leurs têtes étoient couronnées de roses, et parfumées; ils étoient tous vêtus de blanc. Idoménée faisoit à Jupiter un sacrifice de cent taureaux pour se le rendre favorable dans une guerre qu'il avoit entreprise contre ses voisins. Le sang des victimes fumoit de tous côtés : on le voyoit ruisseler dans les profondes coupes d'or et d'argent.

Le vieillard Théophane, ami des dieux, et prêtre du temple, tenoit, pendant le sacrifice, sa tête couverte d'un bout de sa robe de pourpre : ensuite il consulta les entrailles des victimes qui palpitoient encore; puis s'étant mis sur le trépied sacré : « O dieux, s'écria-t-il, quels sont donc ces deux étrangers que le ciel envoie en ces lieux? Sans eux, la guerre entreprise nous seroit funeste, et Salente tomberoit en ruine avant que d'achever d'être élevée sur ses fondements. Je vois un jeune héros que la Sagesse mène par la main..... Il n'est pas permis à une bouche mortelle d'en dire davantage. »

En disant ces paroles, son regard étoit farouche et ses yeux étincelants; il sembloit voir d'autres objets que ceux qui paroissoient de-

vant lui; son visage étoit enflammé; il étoit troublé et hors de lui-même; ses cheveux étoient hérissés, sa bouche écumante, ses bras levés et immobiles. Sa voix émue étoit plus forte qu'aucune voix humaine; il étoit hors d'haleine [1], et ne pouvoit tenir renfermé au-dedans de lui l'esprit divin qui l'agitoit.

« O heureux Idoménée! s'écria-t-il encore : que vois-je! quels malheurs évités, quelle douce paix au-dedans! Mais au-dehors quels combats, quelles victoires! O Télémaque! tes travaux surpasseront ceux de ton père; le fier ennemi gémit dans la poussière sous ton glaive; les portes d'airain, les inaccessibles remparts, tombent à tes pieds. O grande déesse, que son père... O jeune homme, tu verras enfin... » A ces mots, la parole meurt dans sa bouche; et il demeure, comme malgré lui, dans un silence plein d'étonnement.

Tout le peuple est glacé de crainte [2]. Idoménée, tremblant, n'ose lui demander qu'il

[1] . . . . . . . . . . . . . . . Cui talia fanti
Ante fores subito non vultus, non color unus,
Non comtæ mansere comæ; sed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument; majorque videri,
Nec mortale sonans.
VIRG. *Æn.* VI, 46.

[2] . . . . . . Gelidus Teucris per dura cucurrit
Ossa tremor.
*Ibid.* VI, 54.

achève. Télémaque même, surpris, comprend à peine ce qu'il vient d'entendre ; à peine peut-il croire qu'il ait entendu ces hautes prédictions. Mentor est le seul que l'esprit divin n'a point étonné. « Vous entendez, dit-il à Idoménée, le dessein des dieux. Contre quelque nation que vous ayez à combattre, la victoire sera dans vos mains, et vous devrez au jeune fils de votre ami le bonheur de vos armes. N'en soyez point jaloux ; profitez seulement de ce que les dieux vous donnent par lui. »

Idoménée, n'étant pas encore revenu de son étonnement, cherchoit en vain des paroles ; sa langue demeuroit immobile. Télémaque, plus prompt, dit à Mentor : « Tant de gloire promise ne me touche point ; mais que peuvent donc signifier ces dernières paroles, Tu verras?... est-ce mon père, ou seulement Ithaque? Hélas ! que n'a-t-il achevé ! il m'a laissé plus en doute que je n'étois. O Ulysse ! ô mon père, seroit-ce vous, vous-même que je dois voir ? seroit-il vrai ? Mais je me flatte. Cruel oracle ! tu prends plaisir à te jouer d'un malheureux ; encore une parole, et j'étois au comble du bonheur. »

Mentor lui dit : « Respectez ce que les dieux découvrent, et n'entreprenez pas de découvrir ce qu'ils veulent cacher. Une curiosité témé-

raire mérite d'être confondue. C'est par une sagesse pleine de bonté que les dieux cachent aux foibles hommes leur destinée dans une nuit impénétrable. Il est utile de prévoir ce qui dépend de nous pour le bien faire; mais il n'est pas moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas de nos soins, et ce que les dieux veulent faire de nous. »

Télémaque, touché de ces paroles, se retint avec beaucoup de peine.

Idoménée, qui étoit revenu de son étonnement, commença de son côté à louer le grand Jupiter, qui lui avoit envoyé le jeune Télémaque et le sage Mentor, pour le rendre victorieux de ses ennemis. Après qu'on eut fait un magnifique repas, qui suivit le sacrifice, il parla ainsi en particulier aux deux étrangers :

« J'avoue que je ne connoissois point encore assez l'art de régner quand je revins en Crète, après le siége de Troie. Vous savez, chers amis, les malheurs qui m'ont privé de régner dans cette grande île, puisque vous m'assurez que vous y avez été depuis que j'en suis parti. Encore trop heureux, si les coups les plus cruels de la fortune ont servi à m'instruire et à me rendre plus modéré! Je traversai les mers comme un fugitif que la vengeance des dieux

et des hommes poursuit : toute ma grandeur passée ne servoit qu'à me rendre ma chute plus honteuse et plus insupportable. Je vins réfugier mes dieux pénates sur cette côte déserte, où je ne trouvai que des terres incultes, couvertes de ronces et d'épines, des forêts aussi anciennes que la terre, des rochers presque inaccessibles où se retiroient les bêtes farouches. Je fus réduit à me réjouir de posséder, avec un petit nombre de soldats et de compagnons qui avoient bien voulu me suivre dans mes malheurs, cette terre sauvage, et d'en faire ma patrie, ne pouvant plus espérer de revoir jamais cette île fortunée où les dieux m'avoient fait naître pour y régner. Hélas! disois-je en moi-même, quel changement! Quel exemple terrible ne suis-je point pour les rois! il faudroit me montrer à tous ceux qui règnent dans le monde, pour les instruire par mon exemple. Ils s'imaginent n'avoir rien à craindre, à cause de leur élévation au-dessus du reste des hommes : hé! c'est leur élévation même qui fait qu'ils ont tout à craindre! J'étois craint de mes ennemis, et aimé de mes sujets; je commandois à une nation puissante et belliqueuse : la renommée avoit porté mon nom dans les pays les plus éloignés : je régnois dans une île fertile et délicieuse; cent villes me

donnoient chaque année un tribut de leurs richesses : ces peuples me reconnoissoient pour être du sang de Jupiter né dans leur pays; ils m'aimoient comme le petit-fils du sage Minos, dont les lois les rendent si puissants et si heureux. Que manquoit-il à mon bonheur, sinon d'en savoir jouir avec modération? Mais mon orgueil, et la flatterie que j'ai écoutée, ont renversé mon trône. Ainsi tomberont tous les rois qui se livreront à leurs desirs, et aux conseils des esprits flatteurs.

« Pendant le jour je tâchois de montrer un visage gai et plein d'espérance, pour soutenir le courage de ceux qui m'avoeint suivi. Faisons, leur disois-je, une nouvelle ville qui nous console de tout ce que nous avons perdu. Nous sommes environnés de peuples qui nous ont donné un bel exemple pour cette entreprise. Nous voyons Tarente qui s'élève assez près de nous. C'est Phalante, avec ses Lacédémoniens, qui a fondé ce nouveau royaume[1]. Philoctète donne le nom de Pétilie[2] à une grande ville

[1] Idoménée, dans le livre suivant, page 304, entrera dans des détails étendus sur Phalante, et la fondation de Tarente. Tarente subsiste encore, sous le même nom, à l'extrémité de la Calabre.

[2] Pétilie étoit située, dans la grande Grèce, au voisinage de Crotone. On n'est pas d'accord sur l'emplacement qu'elle occupoit, les uns la plaçant à Policastro, les autres à Stron-

qu'il bâtit sur la même côte. Métaponte est encore une semblable colonie[1]. Ferons-nous moins que tous ces étrangers errants comme nous? La fortune ne nous est pas plus rigoureuse.

« Pendant que je tâchois d'adoucir par ces paroles les peines de mes compagnons, je cachois au fond de mon cœur une douleur mortelle. C'étoit une consolation pour moi que la lumière du jour me quittât, et que la nuit vînt m'envelopper de ses ombres, pour déplorer en liberté ma misérable destinée. Deux torrents de larmes amères couloient de mes yeux; et le doux sommeil leur étoit inconnu. Le lendemain, je recommençois mes travaux avec une nouvelle ardeur. Voilà, Mentor, ce qui fait que vous m'avez trouvé si vieilli. »

Après qu'Idoménée eut achevé de raconter ses peines, il demanda à Télémaque et à Mentor leur secours dans la guerre où il se trouvoit engagé. « Je vous renverrai, leur disoit-il, à Ithaque, dès que la guerre sera finie. Cependant, je ferai partir des vaisseaux vers toutes les côtes les plus éloignées, pour apprendre des nou-

goli. Cette dernière opinion paroit avoir le plus d'autorités. Voyez le livre IX, page 305.

[1] Métaponte étoit située sur le golfe de Tarente, à l'endroit où est aujourd'hui Torre di Mare. Voyez le livre IX, page 305.

velles d'Ulysse. En quelque endroit des terres connues que la tempête ou la colère de quelque divinité l'ait jeté, je saurai bien l'en retirer. Plaise aux dieux qu'il soit encore vivant! Pour vous, je vous renverrai avec les meilleurs vaisseaux qui aient jamais été construits dans l'île de Crète; ils sont faits du bois coupé sur le véritable mont Ida[1], où Jupiter naquit. Ce bois sacré ne sauroit périr dans les flots : les vents et les rochers le craignent et le respectent. Neptune même, dans son plus grand courroux, n'oseroit soulever les vagues contre lui. Assurez-vous donc que vous retournerez heureusement à Ithaque sans peine, et qu'aucune divinité ennemie ne pourra plus vous faire errer sur tant de mers; le trajet est court et facile. Renvoyez le vaisseau phénicien qui vous a portés jusqu'ici, et ne songez qu'à acquérir la gloire d'établir le nouveau royaume d'Idoménée pour réparer tous ses malheurs. C'est à ce prix, ô fils d'Ulysse, que vous serez jugé digne de votre père. Quand même les destinées rigoureuses l'auroient déja fait descendre dans le sombre royaume de Pluton, toute la Grèce, charmée, croira le revoir en vous. »

[1] Il l'appelle *véritable*, pour le distinguer de l'Ida de la Troade.

A ces mots, Télémaque interrompit Idoménée : « Renvoyons, dit-il, le vaisseau phénicien. Que tardons-nous à prendre les armes pour attaquer vos ennemis? ils sont devenus les nôtres. Si nous avons été victorieux en combattant dans la Sicile pour Aceste[1], Troyen et ennemi de la Grèce, ne serons-nous pas encore plus ardents et plus favorisés des dieux quand nous combattrons pour un des héros grecs qui ont renversé la ville de Priam? L'oracle que nous venons d'entendre ne nous permet pas d'en douter. »

[1] Voyez le livre premier.

FIN DU LIVRE HUITIÈME.

# TÉLÉMAQUE.

## LIVRE NEUVIÈME.

# SOMMAIRE

## DU LIVRE NEUVIÈME.

---

Idoménée fait connoître à Mentor le sujet de la guerre contre les Manduriens, et les mesures qu'il a prises contre leurs incursions. Mentor lui montre l'insuffisance de ces moyens, et lui en propose de plus efficaces. Pendant cet entretien, les Manduriens se présentent aux portes de Salente, avec une nombreuse armée composée de plusieurs peuples voisins qu'ils avoient mis dans leurs intérêts. À cette vue, Mentor sort précipitamment de Salente, et va seul proposer aux ennemis les moyens de terminer la guerre sans effusion de sang. Bientôt Télémaque le suit, impatient de connoître l'issue de cette négociation. Tous deux offrent de rester comme otages auprès des Manduriens, pour répondre de la fidélité d'Idoménée aux conditions de paix qu'il propose. Après quelque résistance, les Manduriens se rendent aux sages remontrances de Mentor, qui fait aussitôt venir Idoménée pour conclure la paix en personne. Ce prince accepte sans balancer toutes les conditions proposées par Mentor. On se donne réciproquement des otages, et l'on offre en commun des sacrifices pour la confirmation de l'alliance ; après quoi Idoménée rentre dans la ville avec les rois et les principaux chefs alliés des Manduriens.




# LIVRE IX[1].

ENTOR, regardant d'un œil doux et tranquille Télémaque, qui étoit déja plein d'une noble ardeur pour les combats, prit ainsi la parole : « Je suis bien aise, fils d'Ulysse, de voir en vous une si belle passion pour la gloire ; mais souvenez-vous que votre père n'en a acquis une si grande parmi les Grecs, au siége de Troie, qu'en se montrant le plus sage et le plus modéré d'entre eux. Achille, quoique invincible et invulnérable, quoique sûr de porter la terreur et la mort partout où il combattoit, n'a pu prendre la ville de Troie : il est tombé

[1] Var. Livre X.

lui-même au pied de murs de cette ville, et elle a triomphé du vainqueur d'Hector. Mais Ulysse, en qui la prudence conduisoit la valeur, a porté la flamme et le fer au milieu des Troyens; et c'est à ses mains qu'on doit la chute de ces hautes et superbes tours qui menacèrent, pendant dix ans, toute la Grèce conjurée[1]. Autant que Minerve est au-dessus de Mars[2], autant une valeur discrète et prévoyante surpasse-t-elle un courage bouillant et farouche. Commençons donc par nous instruire des circonstances de cette guerre qu'il faut soutenir. Je ne refuse aucun péril : mais je crois, ô Idoménée, que vous devez nous expliquer premièrement si votre guerre est juste; ensuite, contre qui vous la faites, et, enfin, quelles sont vos forces pour en espérer un heureux succès. »

Idoménée lui répondit : « Quand nous arrivâmes sur cette côte, nous y trouvâmes un peuple sauvage qui erroit dans les forêts, vivant de sa chasse, et des fruits que les arbres portent d'eux-mêmes. Ces peuples, qu'on

[1] C'est l'expression d'Horace : Græcia conjurata tuas rumpere nuptias.

[2] La déesse de la Sagesse, qui parle ici par la bouche de Mentor, semble n'être pas assez modeste.

nomme les Manduriens[1], furent épouvantés, voyant nos vaisseaux et nos armes : ils se retirèrent dans les montagnes. Mais comme nos soldats furent curieux de voir le pays, et voulurent poursuivre des cerfs, ils rencontrèrent ces sauvages fugitifs. Alors les chefs de ces sauvages leur dirent : Nous avons abandonné les doux rivages de la mer pour vous les céder ; il ne nous reste que des montagnes presque inaccessibles : du moins est-il juste que vous nous y laissiez en paix et en liberté. Nous vous trouvons errants, dispersés, et plus foibles que nous ; il ne tiendroit qu'à nous de vous égorger, et d'ôter même à vos compagnons la connoissance de votre malheur : mais nous ne voulons point tremper nos mains dans le sang de ceux qui sont hommes aussi bien que nous. Allez ; souvenez-vous que vous devez la vie à nos sentiments d'humanité. N'oubliez jamais que c'est d'un peuple que vous nommez grossier et sauvage que vous recevez cette leçon de modération et de générosité.

« Ceux d'entre les nôtres qui furent ainsi renvoyés par ces Barbares revinrent dans le camp, et racontèrent ce qui leur étoit arrivé.

[1] La ville de Mandurium étoit voisine de Tarente. Elle répond à Mandolea des modernes.

Nos soldats en furent émus; ils eurent honte de voir que des Crétois dussent la vie à cette troupe d'hommes fugitifs, qui leur paroissoient ressembler plutôt à des ours qu'à des hommes : ils s'en allèrent à la chasse en plus grand nombre que les premiers, et avec toutes sortes d'armes. Bientôt ils rencontrèrent les sauvages, et les attaquèrent.. Le combat fut cruel. Les traits voloient de part et d'autre comme la grêle tombe dans une campagne pendant un orage. Les sauvages furent contraints de se retirer dans leurs montagnes escarpées, où les nôtres n'osèrent s'engager.

« Peu de temps après, ces peuples envoyèrent vers moi deux de leurs plus sages vieillards, qui venaient me demander la paix. Ils m'apportèrent des présents : c'étoit des peaux des bêtes farouches qu'ils avoient tuées, et des fruits du pays. Après m'avoir donné leurs présents, ils parlèrent ainsi :

« O roi, nous tenons, comme tu vois, dans une main l'épée, et dans l'autre une branche d'olivier. » — En effet, ils tenoient l'une et l'autre dans leurs mains. — « Voilà la paix et la guerre : choisis. Nous aimerions mieux la paix ; c'est pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu de honte de te céder le doux rivage de la mer, où le soleil rend la terre fertile, et

produit tant de fruits délicieux. La paix est plus douce que tous ces fruits : c'est pour elle que nous nous sommes retirés dans ces hautes montagnes toujours couvertes de glace et de neige, où l'on ne voit jamais ni les fleurs du printemps, ni les riches fruits de l'automne. Nous avons horreur de cette brutalité, qui, sous de beaux noms d'ambition et de gloire, va follement ravager les provinces, et répand le sang des hommes, qui sont tous frères. Si cette fausse gloire te touche, nous n'avons garde de te l'envier; nous te plaignons, et nous prions les dieux de nous préserver d'une fureur semblable. Si les sciences que les Grecs apprennent avec tant de soin, et si la politesse dont ils se piquent, ne leur inspirent que cette détestable injustice, nous nous croyons trop heureux de n'avoir point ces avantages. Nous ferons gloire d'être toujours ignorants et barbares, mais justes, humains, fidèles, désintéressés, accoutumés à nous contenter de peu, et à mépriser la vaine délicatesse qui fait qu'on a besoin d'avoir beaucoup. Ce que nous estimons, c'est la santé, la frugalité, la liberté, la vigueur de corps et d'esprit; c'est l'amour de la vertu, la crainte des dieux, le bon naturel pour nos proches, l'attachement à nos amis, la fidélité pour tout le monde, la modération

dans la prospérité, la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toujours hardiment la vérité, l'horreur de la flatterie. Voilà quels sont les peuples que nous t'offrons pour voisins et pour alliés. Si les dieux irrités t'aveuglent jusqu'à te faire refuser la paix, tu apprendras, mais trop tard, que les gens qui aiment, par modération, la paix, sont les plus redoutables dans la guerre. »

« Pendant que ces vieillards me parloient ainsi, je ne pouvois me lasser de les regarder. Ils avoient la barbe longue et négligée, les cheveux plus courts, mais blancs; les sourcils épais, les yeux vifs, un regard et une contenance ferme, une parole grave et pleine d'autorité, des manières simples et ingénues. Les fourrures, qui leur servoient d'habits, étant nouées sur l'épaule, laissoient voir des bras plus nerveux et des muscles mieux nourris que ceux de nos athlètes. Je répondis à ces deux envoyés que je desirois la paix. Nous réglâmes ensemble de bonne foi plusieurs conditions; nous en prîmes tous les dieux à témoin; et je renvoyai ces hommes chez eux avec des présents.

« Mais les dieux, qui m'avoient chassé du royaume de mes ancêtres, n'étoient pas encore lassés de me persécuter. Nos chasseurs, qui ne

pouvoient pas être sitôt avertis de la paix que nous venions de faire, rencontrèrent le même jour une grande troupe de ces Barbares qui accompagnoient leurs envoyés lorsqu'ils revenoient de notre camp : ils les attaquèrent avec fureur, en tuèrent une partie, et poursuivirent le reste dans les bois. Voilà la guerre rallumée. Ces Barbares croient qu'ils ne peuvent plus se fier ni à nos promesses ni à nos serments.

« Pour être plus puissants contre nous, ils appellent à leur secours les Locriens, les Apuliens, les Lucaniens, les Brutiens, les peuples de Crotone, de Nérite, de Messapie, et de Brindes[1]. Les Lucaniens viennent avec des chariots armés de faux tranchantes. Parmi les Apuliens, chacun est couvert de quelque peau de bête farouche qu'il a tuée; ils portent des massues pleines de gros nœuds, et garnies de pointes de fer; ils sont presque de la taille des géants, et leurs corps se rendent si robustes par les exercices pénibles auxquels ils s'adonnent, que leur seule vue épouvante. Les Locriens[2], venus de la Grèce, sentent encore leur origine, et sont plus humains que les autres; mais ils ont joint

[1] Tous ces peuples habitoient la grande Grèce.

[2] Les Locriens de la grande Grèce étoient une colonie des Locriens Opuntiens. Mais à l'époque d'Idoménée cette colonie n'existoit pas.

à l'exacte discipline des troupes grecques la vigueur des Barbares et l'habitude de mener une vie dure, ce qui les rend invincibles. Ils portent des boucliers légers qui sont faits d'un tissu d'osier, et couverts de peaux ; leurs épées sont longues. Les Brutiens sont légers à la course comme les cerfs et comme les daims. On croirait que l'herbe même la plus tendre n'est point foulée sous leurs pieds; à peine laissent-ils dans le sable quelque trace de leurs pas. On les voit tout-à-coup fondre sur leurs ennemis, et puis disparoître avec une égale rapidité. Les peuples de Crotone[1] sont adroits à tirer des flèches. Un homme ordinaire parmi les Grecs ne pourroit bander un arc tel qu'on en voit communément chez les Crotoniates; et si jamais ils s'appliquent à nos jeux, ils y remporteront les prix[2]. Leurs flèches sont trempées dans le suc de certaines herbes venimeuses, qui viennent, dit-on, des bords de l'Averne[3],

[1] Crotone subsiste encore à l'extrémité occidentale du golfe de Tarente. Mais au temps dont il s'agit elle n'étoit pas encore fondée.

[2] Milon l'athlète a rendu célèbre le nom de Crotone. Phayllus, qui commandoit un vaisseau crotoniate à la bataille de Salamine, avoit été trois fois vainqueur aux jeux Pythiques.

[3] L'Averne, que les Italiens appellent Averno et Tripergole, est près de Naples.

et dont le poison est mortel. Pour ceux de Nérite[1], de Brindes[2], et de Messapie[3], ils n'ont en partage que la force du corps et une valeur sans art. Les cris qu'ils poussent jusqu'au ciel, à la vue de leurs ennemis, sont affreux. Ils se servent assez bien de la fronde, et ils obscurcissent l'air par une grêle de pierres lancées ; mais ils combattent sans ordre.

« Voilà, Mentor, ce que vous desiriez de savoir : vous connoissez maintenant l'origine de cette guerre, et quels sont nos ennemis. »

Après cet éclaircissement, Télémaque, impatient de combattre, croyoit n'avoir plus qu'à prendre les armes. Mentor le retint encore, et parla ainsi à Idoménée :

« D'où vient donc que les Locriens mêmes, peuples sortis de la Grèce, s'unissent aux Barbares contre les Grecs ? D'où vient que tant de colonies grecques fleurissent sur cette côte de

[1] *Neretum* étoit dans la Calabre, non loin de Salente, ou Salentum : c'est aujourd'hui Nardo.

[2] En latin *Brundusium ;* aujourd'hui Brindisi. L'annotateur de l'édition de 1732 dit que Brindes a le *meilleur* port de toute l'Italie. Il est plus sûr de croire Mattéo Egittio, bibliothécaire du roi de Naples, qui disoit, en 1738, dans sa Lettre amiable d'un Napolitain à l'abbé Lenglet du Fresnoy, que le port de Brindes étoit bouché.

[3] La ville de Messapie étoit au pays des Messapiens, dans le voisinage de Tarente.

la mer, sans avoir les mêmes guerres à soutenir que vous ? O Idoménée, vous dites que les dieux ne sont pas encore las de vous persécuter; et moi, je dis qu'ils n'ont pas encore achevé de vous instruire. Tant de malheurs que vous avez soufferts ne vous ont pas encore appris ce qu'il faut faire pour prévenir la guerre. Ce que vous racontez vous-même de la bonne foi de ces Barbares suffit pour montrer que vous auriez pu vivre en paix avec eux; mais la hauteur et la fierté attirent les guerres les plus dangereuses. Vous auriez pu leur donner des otages et en prendre d'eux. Il eût été facile d'envoyer avec leurs ambassadeurs quelques uns de vos chefs pour les reconduire avec sûreté. Depuis cette guerre renouvelée, vous auriez dû encore les apaiser, en leur représentant qu'on les avoit attaqués faute de savoir l'alliance qui venoit d'être jurée. Il falloit leur offrir toutes les sûretés qu'ils auroient demandées, et établir des peines rigoureuses contre tous ceux de vos sujets qui auroient manqué à l'alliance. Mais qu'est-il arrivé depuis ce commencement de guerre ? »

« Je crus, répondit Idoménée, que nous n'aurions pu, sans bassesse, rechercher ces Barbares, qui assemblèrent à la hâte tous leurs hommes en âge de combattre, et qui implo-

rèrent le secours de tous les peuples voisins, auxquels ils nous rendirent suspects et odieux. Il me parut que le parti le plus assuré étoit de s'emparer promptement de certains passages dans les montagnes, qui étoient mal gardés. Nous les prîmes sans peine, et par-là nous nous sommes mis en état de désoler ces Barbares. J'y ai fait élever des tours, d'où nos troupes peuvent accabler de traits tous les ennemis qui viendroient des montagnes dans notre pays. Nous pouvons entrer dans le leur, et ravager, quand il nous plaira, leurs principales habitations. Par ce moyen, nous sommes en état de résister, avec des forces inégales, à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reste, la paix entre eux et nous est devenue très-difficile. Nous ne saurions leur abandonner ces tours sans nous exposer à leurs incursions, et ils les regardent comme des citadelles dont nous voulons nous servir pour les réduire en servitude. »

Mentor répondit ainsi à Idoménée : « Vous êtes un sage roi, et vous voulez qu'on vous découvre la vérité sans aucun adoucissement. Vous n'êtes point comme ces hommes foibles qui craignent de la voir, et qui, manquant de courage pour se corriger, n'emploient leur autorité qu'à soutenir les fautes qu'ils ont

faites. Sachez donc que ce peuple barbare vous a donné une merveilleuse leçon quand il est venu vous demander la paix. Étoit-ce par foiblesse qu'il la demandoit ? Manquoit-il de courage ou de ressources contre vous ? Vous voyez bien que non, puisqu'il est si aguerri, et soutenu par tant de voisins redoutables. Que n'imitiez-vous sa modération ? Mais une mauvaise honte et une fausse gloire vous ont jeté dans ce malheur. Vous avez craint de rendre l'ennemi trop fier; et vous n'avez pas craint de le rendre trop puissant, en réunissant tant de peuples contre vous par une conduite hautaine et injuste. A quoi servent ces tours que vous vantez tant, sinon à mettre tous vos voisins dans la nécessité de périr, ou de vous faire périr vous-même, pour se préserver d'une servitude prochaine ? Vous n'avez élevé ces tours que pour votre sûreté; et c'est par ces tours que vous êtes dans un si grand péril.

« Le rempart le plus sûr d'un état est la justice, la modération, la bonne foi, et l'assurance où sont vos voisins que vous êtes incapable d'usurper leurs terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers accidents imprévus; la fortune est capricieuse et inconstante dans la guerre; mais l'amour et la confiance de vos voisins, quand ils ont senti votre

modération, font que votre état ne peut être vaincu, et n'est presque jamais attaqué. Quand même un voisin injuste l'attaqueroit, tous les autres, intéressés à sa conservation, prennent aussitôt les armes pour le défendre. Cet appui de tant de peuples, qui trouvent leurs véritables intérêts à soutenir les vôtres, vous auroit rendu bien plus puissant que ces tours, qui vous rendent vos maux irremédiables. Si vous aviez songé d'abord à éviter la jalousie de tous vos voisins, votre ville naissante fleuriroit dans une heureuse paix, et vous seriez l'arbitre de toutes les nations de l'Hespérie.

« Retranchons-nous maintenant à examiner comment on peut réparer le passé par l'avenir.

« Vous avez commencé à me dire qu'il y a sur cette côte diverses colonies grecques. Ces peuples doivent être disposés à vous secourir. Ils n'ont oublié ni le grand nom de Minos, fils de Jupiter, ni vos travaux au siége de Troie, où vous vous êtes signalé tant de fois entre les princes grecs pour la querelle commune de toute la Grèce. Pourquoi ne songez-vous pas à mettre ces colonies dans votre parti ? »

« Elles sont toutes, répondit Idoménée, résolues à demeurer neutres. Ce n'est pas qu'elles n'eussent quelque inclination à me secourir ; mais le trop grand éclat que cette ville a eu dès

sa naissance les a épouvantées. Ces Grecs, aussi bien que les autres peuples, ont craint que nous n'eussions des desseins sur leur liberté. Ils ont pensé qu'après avoir subjugué les Barbares des montagnes, nous pousserions plus loin notre ambition. En un mot, tout est contre nous. Ceux mêmes qui ne nous font pas une guerre ouverte desirent notre abaissement ; et la jalousie ne nous laisse aucun allié. »

« Étrange extrémité ! reprit Mentor. Pour vouloir paroître trop puissant, vous ruinez votre puissance ; et, pendant que vous êtes au-dehors l'objet de la crainte et de la haine de vos voisins, vous vous épuisez au-dedans par les efforts nécessaires pour soutenir une telle guerre. O malheureux, et doublement malheureux Idoménée, que le malheur même n'a pu instruire qu'à demi ! aurez-vous encore besoin d'une seconde chute pour apprendre à prévoir les maux qui menacent les plus grands rois ? Laissez-moi faire, et racontez-moi seulement en détail quelles sont donc ces villes grecques qui refusent votre alliance. »

« La principale, lui répondit Idoménée, est la ville de Tarente ; Phalante l'a fondée depuis trois ans. Il ramassa dans la Laconie un grand nombre de jeunes hommes nés des femmes qui avoient oublié leurs maris absents pendant

la guerre de Troie. Quand les maris revinrent, ces femmes ne songèrent qu'à les apaiser, et qu'à désavouer leurs fautes. Cette nombreuse jeunesse, qui étoit née hors du mariage, ne connoissant plus ni père, ni mère, vécut avec une licence sans bornes. La sévérité des lois réprima leurs désordres. Ils se réunirent sous Phalante, chef hardi, intrépide, ambitieux, et qui sait gagner les cœurs par ses artifices. Il est venu sur ce rivage avec ces jeunes Laconiens : ils ont fait de Tarente une seconde Lacédémone. D'un autre côté, Philoctète, qui a eu une si grande gloire au siége de Troie en y portant les flèches d'Hercule, a élevé dans ce voisinage les murs de Pétilie, moins puissante à la vérité, mais plus sagement gouvernée que Tarente. Enfin nous avons ici près la ville de Métaponte, que le sage Nestor a fondée avec ses Pyliens[1]. »

« Quoi! reprit Mentor, vous avez Nestor dans l'Hespérie, et vous n'avez pas su l'engager dans vos intérêts! Nestor, qui vous a vu

[1] Métaponte, selon Strabon, fut fondée par les Pyliens revenus de Troie avec Nestor. Mais il n'en falloit pas conclure que Nestor fût le fondateur de cette ville. Ce fut Métabus, selon Servius, Épéus, selon Justin, qui fonda Métaponte. Écarté par la tempête de la flotte de Nestor, le vaisseau d'Épéus avoit été poussé sur la côte de la Calabre. Voyez les interprètes de Paterculus.

tant de fois combattre contre les Troyens, et dont vous aviez l'amitié! » « Je l'ai perdue, répliqua Idoménée, par l'artifice de ces peuples, qui n'ont rien de barbare que le nom : ils ont eu l'adresse de lui persuader que je voulois me rendre le tyran de l'Hespérie. » « Nous le détromperons, dit Mentor. Télémaque le vit à Pylos avant qu'il fût venu fonder sa colonie, et avant que nous eussions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulysse : il n'aura pas encore oublié ce héros, ni les marques de tendresse qu'il donna à son fils Télémaque. Mais le principal est de guérir sa défiance : c'est par les ombrages donnés à tous vos voisins que cette guerre s'est allumée, et c'est en dissipant ces vains ombrages que cette guerre peut s'éteindre. Encore un coup, laissez-moi faire. »

A ces mots, Idoménée, embrassant Mentor, s'attendrissoit et ne pouvoit parler. Enfin il prononça à peine ces paroles : « O sage vieillard, envoyé par les dieux pour réparer toutes mes fautes! j'avoue que je me serois irrité contre tout autre qui m'auroit parlé aussi librement que vous ; j'avoue qu'il n'y a que vous seul qui puissiez m'obliger à rechercher la paix. J'avois résolu de périr, ou de vaincre tous mes ennemis ; mais il est juste de croire vos sages

conseils plutôt que ma passion. O heureux Télémaque, qui ne pourrez jamais vous égarer comme moi, puisque vous avez un tel guide! Mentor, vous êtes le maître; toute la sagesse des dieux est en vous. Minerve même ne pourroit donner de plus salutaires conseils. Allez, promettez, concluez, donnez tout ce qui est à moi; Idoménée approuvera tout ce que vous jugerez à propos de faire. »

Pendant qu'ils raisonnoient ainsi, on entendit tout-à-coup un bruit confus de chariots, de chevaux hennissants, d'hommes qui poussoient des hurlements épouvantables, et de trompettes qui remplissoient l'air d'un son belliqueux. On s'écrie : « Voilà les ennemis qui ont fait un grand détour pour éviter les passages gardés! les voilà qui viennent assiéger Salente! » Les vieillards et les femmes paroissoient consternés. « Hélas! disoient-ils, falloit-il quitter notre chère patrie, la fertile Crète, et suivre un roi malheureux au travers de tant de mers, pour fonder une ville qui sera mise en cendres comme Troie! » On voyoit de dessus les murailles nouvellement bâties, dans la vaste campagne, briller au soleil les casques, les cuirasses, et les boucliers des ennemis; les yeux en étoient éblouis. On voyoit aussi les piques hérissées qui couvroient la terre, comme

elle est couverte par une abondante moisson[1] que Cérès prépare dans les campagnes d'Enna[2] en Sicile pendant les chaleurs de l'été, pour récompenser le laboureur de toutes ses peines. Déja on remarquoit les chariots armés de faux tranchantes; on distinguoit facilement chaque peuple venu à cette guerre.

Mentor monta sur une haute tour pour les mieux découvrir. Idoménée et Télémaque le suivirent de près. A peine y fut-il arrivé, qu'il aperçut d'un côté Philoctète, et de l'autre Nestor avec Pisistrate son fils. Nestor étoit facile à reconnoître à sa vieillesse vénérable. « Quoi donc! s'écria Mentor, vous avez cru, ô Idoménée, que Philoctète et Nestor se contentoient de ne vous point secourir; les voilà qui ont pris les armes contre vous; et, si je ne me trompe, ces autres troupes qui marchent en si bon ordre avec tant de lenteur sont les troupes lacédémoniennes, commandées par Phalante. Tout est contre vous; il n'y a aucun voisin de cette côte dont vous n'ayez fait un ennemi, sans vouloir le faire. »

[1] ................ Atraque late
Horrescit strictis seges ensibus, æraque fulgent
Sole lacessita, et lucem sub nubila jactant.
VIRG. Æn. VII, 525.

[2] Enna est aujourd'hui Castro Giovani. Cérès étoit particulièrement adorée dans cette ville.

En disant ces paroles, Mentor descend à la hâte de cette tour; il s'avance vers une porte de la ville du côté par où les ennemis s'avançoient : il la fait ouvrir ; et Idoménée, surpris de la majesté avec laquelle il fait ces choses, n'ose pas même lui demander quel est son dessein. Mentor fait signe de la main, afin que personne ne songe à le suivre. Il va au-devant des ennemis, étonnés de voir un seul homme qui se présente à eux. Il leur montra de loin une branche d'olivier en signe de paix; et, quand il fut à portée de se faire entendre, il leur demanda d'assembler tous les chefs. Aussitôt les chefs s'assemblèrent ; et il parla ainsi :

« O hommes généreux, assemblés de tant de nations qui fleurissent dans la riche Hespérie, je sais que vous n'êtes venus ici que pour l'intérêt commun de la liberté. Je loue votre zèle; mais souffrez que je vous représente un moyen facile de conserver la liberté et la gloire de tous vos peuples, sans répandre le sang humain. O Nestor, sage Nestor, que j'aperçois dans cette assemblée, vous n'ignorez pas combien la guerre est funeste à ceux mêmes qui l'entreprennent avec justice, et sous la protection des dieux. La guerre est le plus grand des maux dont les dieux affligent les hommes[1]. Vous

[1] « Sire, regardez toujours la guerre comme le plus grand

n'oublierez jamais ce que les Grecs ont souffert pendant dix ans devant la malheureuse Troie. Quelles divisions entre les chefs! quels caprices de la fortune! quels carnages des Grecs par la main d'Hector! quels malheurs dans toutes les villes les plus puissantes, causés par la guerre, pendant la longue absence de leurs rois! Au retour, les uns ont fait naufrage au promontoire de Capharée[1]; les autres ont trouvé une mort funeste dans le sein même de leurs épouses. O dieux, c'est dans votre colère que vous armâtes les Grecs pour cette éclatante expédition! O peuples hespériens! je prie les dieux de ne vous donner jamais une victoire si funeste. Troie est en cendres, il est vrai; mais il vaudroit mieux pour les Grecs qu'elle fût encore dans toute sa gloire, et que le lâche Pâris jouît encore en paix de ses infâmes amours avec Hélène. Philoctète, si longtemps malheureux et abandonné dans l'île de Lemnos[2], ne craignez-vous point de retrouver de semblables malheurs dans une semblable

« fléau dont Dieu puisse affliger un empire. » (Mass., *Petit Carême*.)

[1] C'est un promontoire de l'île d'Eubée. Les Grecs le nomment aujourd'hui Xylophagos, *mangeur de vaisseaux;* les Italiens, Capo d'Auro.

[2] Lemnos, grande île de la mer Égée, porte aujourd'hui le même nom.

guerre? Je sais que les peuples de la Laconie ont senti aussi les troubles causés par la longue absence des princes, des capitaines, et des soldats qui allèrent contre les Troyens[1]. O Grecs, qui avez passé dans l'Hespérie, vous n'y avez tous passé que par une suite des malheurs que causa[2] la guerre de Troie! »

Après avoir parlé ainsi, Mentor s'avança vers les Pyliens; et Nestor, qui l'avoit reconnu, s'avança aussi pour le saluer. « O Mentor, lui dit-il, c'est avec plaisir que je vous revois. Il y a bien des années que je vous vis, pour la première fois, dans la Phocide[3]; vous n'aviez que quinze ans, et je prévis dès-lors que vous seriez aussi sage que vous l'avez été dans la suite. Mais par quelle aventure avez-vous été conduit en ces lieux? Quels sont donc les moyens que vous avez de finir cette guerre? Idoménée nous a contraints de l'attaquer. Nous ne demandions que la paix, chacun de nous avoit un intérêt pressant de la desirer; mais nous ne pouvions plus trouver aucune sûreté

[1] Voyez page 305.

[2] VAR. On lit, dans quelques éditions, *qui ont été les suites de la guerre de Troie;* mais le manuscrit original porte, *que causa la guerre de Troie.*

[3] Province de la Grèce, célèbre sur-tout par l'oracle de Delphes, et le mont Parnasse.

avec lui. Il a violé toutes ses promesses à l'égard de ses plus proches voisins. La paix avec lui ne seroit point une paix; elle lui serviroit seulement à dissiper notre ligue, qui est notre unique ressource. Il a montré à tous les peuples son dessein ambitieux de les mettre dans l'esclavage, et il ne nous a laissé aucun moyen de défendre notre liberté qu'en tâchant de renverser son nouveau royaume. Par sa mauvaise foi, nous sommes réduits à le faire périr, ou à recevoir de lui le joug de la servitude. Si vous trouvez quelque expédient pour faire en sorte qu'on puisse se confier à lui, et s'assurer d'une bonne paix, tous les peuples que vous voyez ici quitteront volontiers les armes, et nous avouerons avec joie que vous nous surpassez en sagesse. »

Mentor lui répondit : « Sage Nestor, vous savez qu'Ulysse m'avoit confié son fils Télémaque. Ce jeune homme, impatient de découvrir la destinée de son père, passa chez vous à Pylos, et vous le reçûtes avec tous les soins qu'il pouvoit attendre d'un fidèle ami de son père; vous lui donnâtes même votre fils[1] pour le conduire. Il entreprit ensuite de longs voyages sur la mer; il a vu la Sicile, l'Égypte, l'île

[1] Pisistrate. Voyez l'*Odyssée*, livre III.

de Chypre, celle de Crète. Les vents, ou plutôt les dieux, l'ont jeté sur cette côte, comme il vouloit retourner à Ithaque. Nous sommes arrivés ici tout à propos pour vous épargner les horreurs d'une cruelle guerre. Ce n'est plus Idoménée, c'est le fils du sage Ulysse, c'est moi qui vous réponds de toutes les choses qui vous seront promises. »

Pendant que Mentor parloit ainsi avec Nestor, au milieu des troupes confédérées, Idoménée et Télémaque, avec tous les Crétois armés, les regardoient du haut des murs de Salente; ils étoient attentifs pour remarquer comment les discours de Mentor seroient reçus; et ils auroient voulu pouvoir entendre les sages entretiens de ces deux vieillards. Nestor avoit toujours passé pour le plus expérimenté et le plus éloquent de tous les rois de la Grèce. C'étoit lui qui modéroit, pendant le siége de Troie, le bouillant courroux d'Achille, l'orgueil d'Agamemnon, la fierté d'Ajax, et le courage impétueux de Diomède. La douce persuasion couloit de ses lèvres comme un ruisseau de miel[1] : sa voix seule se faisoit entendre à tous ces héros; tous se taisoient dès qu'il ouvroit la bouche; et il n'y avoit que lui qui pût

[1] Τοῦ καὶ ἀπὸ γλώσσης μέλιτος γλυκίων ῥέεν αὐδή.
Hom. *Il.* I, 249.

apaiser dans le camp la farouche discorde. Il commençoit à sentir les injures de la froide vieillesse ; mais ses paroles étoient encore pleines de force et de douceur : il racontoit les choses passées, pour instruire la jeunesse par ses expériences ; mais il les racontoit avec grace, quoique avec un peu de lenteur.

Ce vieillard, admiré de toute la Grèce, sembla avoir perdu toute son éloquence et toute sa majesté, dès que Mentor parut avec lui. Sa vieillesse paroissoit flétrie et abattue auprès de celle de Mentor, en qui les ans sembloient avoir respecté la force et la vigueur du tempérament. Les paroles de Mentor, quoique graves et simples, avoient une vivacité et une autorité qui commençoit à manquer à l'autre. Tout ce qu'il disoit étoit court, précis, et nerveux. Jamais il ne faisoit aucune redite ; jamais il ne racontoit que le fait nécessaire pour l'affaire qu'il falloit décider. S'il étoit obligé de parler plusieurs fois d'une même chose pour l'inculquer ou pour parvenir à la persuasion, c'étoit toujours par des tours nouveaux et par des comparaisons sensibles. Il avoit même je ne sais quoi de complaisant et d'enjoué, quand il vouloit se proportionner aux besoins des autres, et leur insinuer quelque vérité. Ces deux hommes si vénérables furent

un spectacle touchant à tant de peuples assemblés.

Pendant que tous les alliés ennemis de Salente se jetoient en foule les uns sur les autres pour les voir de plus près, et pour tâcher d'entendre leurs sages discours, Idoménée et tous les siens s'efforçoient de découvrir, par leurs regards avides et empressés, ce que signifioient leurs gestes et l'air de leurs visages.

[1] Cependant Télémaque, impatient, se dérobe à la multitude qui l'environne; il court à la porte par où Mentor étoit sorti, il se la fait ouvrir avec autorité. Bientôt Idoménée, qui le croit à ses côtés, s'étonne de le voir qui court au milieu de la campagne, et qui est déja auprès de Nestor. Nestor le reconnoît, et se hâte, mais d'un pas pesant et tardif, de l'aller recevoir. Télémaque saute à son cou, et le tient serré entre ses bras sans parler. Enfin il s'écrie : « O mon père! je ne crains pas de vous nommer ainsi; le malheur de ne retrouver point mon véritable père, et les bontés que vous m'avez fait sentir, me donnent le droit de me servir d'un nom si tendre : mon père, mon cher père, je vous revois! ainsi puissé-je voir Ulysse! Si quelque chose pouvoit me consoler

[1] Var. Commencement du livre XI, dans la division en XXIV livres.

d'en être privé, ce seroit de trouver en vous un autre lui-même. »

Nestor ne put, à ces paroles, retenir ses larmes; et il fut touché d'une secrète joie, voyant celles qui couloient avec une merveilleuse grace sur les joues de Télémaque. La beauté, la douceur, et la noble assurance de ce jeune inconnu, qui traversoit sans précaution tant de troupes ennemies, étonna tous les alliés. « N'est-ce pas, disoient-ils, le fils de ce vieillard qui est venu parler à Nestor? Sans doute, c'est la même sagesse dans les deux âges les plus opposés de la vie. Dans l'un, elle ne fait encore que fleurir; dans l'autre, elle porte avec abondance les fruits les plus mûrs. »

Mentor, qui avoit pris plaisir à voir la tendresse avec laquelle Nestor venoit de recevoir Télémaque, profita de cette heureuse disposition. « Voilà, lui dit-il, le fils d'Ulysse, si cher à toute la Grèce, et si cher à vous-même, ô sage Nestor! le voilà, je vous le livre comme un otage, et comme le gage le plus précieux qu'on puisse vous donner de la fidélité des promesses d'Idoménée. Vous jugez bien que je ne voudrois pas que la perte du fils suivît celle du père, et que la malheureuse Pénélope pût reprocher à Mentor qu'il a sacrifié son fils à l'ambition du nouveau roi de Salente. Avec ce gage, qui est

venu de lui-même s'offrir, et que les dieux, amateurs de la paix[1], vous envoient, je commence, ô peuples assemblés de tant de nations, à vous faire des propositions pour établir à jamais une paix solide. »

A ce nom de paix, on entend un bruit confus de rang en rang. Toutes ces différentes nations frémissoient de courroux, et croyoient perdre tout le temps où l'on retardoit le combat; ils s'imaginoient qu'on ne faisoit tous ces discours que pour ralentir leur fureur et pour faire échapper leur proie. Sur-tout les Manduriens souffroient impatiemment qu'Idoménée espérât de les tromper encore une fois. Souvent ils entreprirent d'interrompre Mentor; car ils craignoient que ses discours pleins de sagesse ne détachassent leurs alliés. Ils commençoient à se défier de tous les Grecs qui étoient dans l'assemblée. Mentor, qui l'aperçut, se hâta d'augmenter cette défiance, pour jeter la division dans les esprits de tous ces peuples.

« J'avoue, disoit-il, que les Manduriens ont sujet de se plaindre, et de demander quelque réparation des torts qu'ils ont soufferts; mais il n'est pas juste aussi que les Grecs, qui font sur cette côte des colonies, soient suspects et

[1] Il dira plus loin : « les dieux amateurs des hommes. » *Amis* seroit peut-être une meilleure expression.

odieux aux anciens peuples du pays. Au contraire, les Grecs doivent être unis entre eux, et se faire bien traiter par les autres; il faut seulement qu'ils soient modérés, et qu'ils n'entreprennent jamais d'usurper les terres de leurs voisins. Je sais qu'Idoménée a eu le malheur de vous donner des ombrages; mais il est aisé de guérir toutes vos défiances. Télémaque et moi, nous nous offrons à être des otages qui vous répondent de la bonne foi d'Idoménée. Nous demeurerons entre vos mains jusqu'à ce que les choses qu'on vous promettra soient fidèlement accomplies. Ce qui vous irrite, ô Manduriens, s'écria-t-il, c'est que les troupes des Crétois ont saisi les passages de vos montagnes par surprise, et que par-là ils sont en état d'entrer malgré vous, aussi souvent qu'il leur plaira, dans le pays où vous vous êtes retirés, pour leur laisser le pays uni qui est sur le rivage de la mer. Ces passages, que les Crétois ont fortifiés par de hautes tours pleines de gens armés, sont donc le véritable sujet de la guerre. Répondez-moi; y en a-t-il encore quelque autre ? »

Alors le chef des Manduriens s'avança, et parla ainsi : « Que n'avons-nous pas fait pour éviter cette guerre! Les dieux nous sont témoins que nous n'avons renoncé à la paix que

quand la paix nous a échappé sans ressource par l'ambition inquiète des Crétois, et par l'impossibilité où ils nous ont mis de nous fier à leurs serments. Nation insensée! qui nous a réduits, malgré nous, à l'affreuse nécessité de prendre un parti de désespoir contre elle, et de ne pouvoir plus chercher notre salut que dans sa perte! Tandis qu'ils conserveront ces passages, nous croirons toujours qu'ils veulent usurper nos terres, et nous mettre en servitude. S'il étoit vrai qu'ils ne songeassent plus qu'à vivre en paix avec leurs voisins, ils se contenteroient de ce que nous leur avons cédé sans peine, et ils ne s'attacheroient pas à conserver des entrées dans un pays contre la liberté duquel ils ne formeroient aucun dessein ambitieux. Mais vous ne les connoissez pas, ô sage vieillard! C'est par un grand malheur que nous avons appris à les connoître. Cessez, ô homme aimé des dieux, de retarder une guerre juste et nécessaire, sans laquelle l'Hespérie ne pourroit jamais espérer une paix constante. O nation ingrate, trompeuse, et cruelle, que les dieux irrités ont envoyée auprès de nous pour troubler notre paix, et pour nous punir de nos fautes! Mais après nous avoir punis, ô dieux! vous nous vengerez : vous ne serez pas moins justes contre nos ennemis que contre nous. »

A ces paroles, toute l'assemblée parut émue : il sembloit que Mars et Bellone alloient de rang en rang rallumant dans les cœurs la fureur des combats, que Mentor tâchoit d'éteindre. Il reprit ainsi la parole :

« Si je n'avois que des promesses à vous faire, vous pourriez refuser de vous y fier; mais je vous offre des choses certaines et présentes. Si vous n'êtes pas contents d'avoir pour otages Télémaque et moi, je vous ferai donner douze des plus nobles et des plus vaillants Crétois; mais il est juste aussi que vous donniez de votre côté des otages; car Idoménée, qui desire sincèrement la paix, la desire sans crainte et sans bassesse. Il desire la paix, comme vous dites vous-mêmes que vous l'avez desirée, par sagesse et par modération, mais non par l'amour d'une vie molle, ou par foiblesse à la vue des dangers dont la guerre menace les hommes. Il est prêt à périr ou à vaincre; mais il aime mieux la paix que la victoire la plus éclatante. Il auroit honte de craindre d'être vaincu; mais il craint d'être injuste, et il n'a point de honte de vouloir réparer ses fautes. Les armes à la main, il vous offre la paix. Il ne veut point en imposer les conditions avec hauteur; car il ne fait aucun cas d'une paix forcée. Il veut une paix dont tous les partis soient contents, qui

finisse toutes les jalousies, qui apaise tous les ressentiments, et qui guérisse toutes les défiances. En un mot, Idoménée est dans les sentiments où je suis sûr que vous voudriez qu'il fût. Il n'est question que de vous en persuader. La persuasion ne sera pas difficile, si vous voulez m'écouter avec un esprit dégagé et tranquille.

« Écoutez donc, ô peuples remplis de valeur, et vous, ô chefs si sages et si unis, écoutez ce que je vous offre de la part d'Idoménée. Il n'est pas juste qu'il puisse entrer dans les terres de ses voisins; il n'est pas juste aussi que ses voisins puissent entrer dans les siennes. Il consent que les passages qu'on a fortifiés par de hautes tours soient gardés par des troupes neutres. Vous, Nestor, et vous, Philoctète, vous êtes Grecs d'origine; mais, en cette occasion, vous vous êtes déclarés contre Idoménée: ainsi vous ne pouvez être suspects d'être trop favorables à ses intérêts. Ce qui vous touche, c'est l'intérêt commun de la paix et de la liberté de l'Hespérie. Soyez vous-mêmes les dépositaires et les gardiens de ces passages qui causent la guerre. Vous n'avez pas moins d'intérêt à empêcher que les anciens peuples d'Hespérie ne détruisent Salente, nouvelle colonie des Grecs, semblable à celles que vous avez fon-

dées, qu'à empêcher qu'Idoménée n'usurpe les terres de ses voisins. Tenez l'équilibre entre les uns et les autres. Au lieu de porter le fer et le feu chez un peuple que vous devez aimer, réservez-vous la gloire d'être les juges et les médiateurs. Vous me direz que ces conditions vous paroîtroient merveilleuses, si vous pouviez vous assurer qu'Idoménée les accompliroit de bonne foi ; mais je vais vous satisfaire.

« Il y aura, pour sûreté réciproque, les otages dont je vous ai parlé, jusqu'à ce que tous les passages soient mis en dépôt dans vos mains. Quand le salut de l'Hespérie entière, quand celui de Salente même et d'Idoménée sera à votre discrétion, serez-vous contents ? De qui pourrez-vous désormais vous défier ? Sera-ce de vous-mêmes ? Vous n'osez vous fier à Idoménée ; et Idoménée est si incapable de vous tromper, qu'il veut se fier à vous. Oui, il veut vous confier le repos, la liberté, la vie de tout son peuple et de lui-même. S'il est vrai que vous ne desiriez qu'une bonne paix, la voilà qui se présente à vous, et qui vous ôte tout prétexte de reculer. Encore une fois, ne vous imaginez pas que la crainte réduise Idoménée à vous faire ces offres ; c'est la sagesse et la justice qui l'engagent à prendre ce parti, sans se mettre en peine si vous imputerez à foi-

blesse ce qu'il fait par vertu. Dans les commencements il a fait des fautes, et il met sa gloire à les reconnoître par les offres dont il vous prévient. C'est foiblesse, c'est vanité, c'est ignorance grossière de son propre intérêt, que d'espérer de pouvoir cacher ses fautes en affectant de les soutenir avec fierté et avec hauteur. Celui qui avoue ses fautes à son ennemi, et qui offre de les réparer, montre par-là qu'il est devenu incapable d'en commettre, et que l'ennemi a tout à craindre d'une conduite si sage et si ferme, à moins qu'il ne fasse la paix. Gardez-vous bien de souffrir qu'il vous mette à son tour dans le tort. Si vous refusez la paix et la justice qui viennent à vous, la paix et la justice seront vengées. Idoménée, qui devoit craindre de trouver les dieux irrités contre lui, les tournera pour lui contre vous. Télémaque et moi, nous combattrons pour la bonne cause. Je prends tous les dieux du ciel et des enfers à témoin des justes propositions que je viens de vous faire. »

En achevant ces mots, Mentor leva son bras pour montrer à tant de peuples le rameau d'olivier qui étoit dans sa main le signe pacifique. Les chefs, qui le regardoient de près, furent étonnés et éblouis du feu divin qui éclatoit dans ses yeux. Il parut avec une majesté et une

autorité qui est au-dessus de tout ce qu'on voit dans les plus grands d'entre les mortels. Le charme de ses paroles douces et fortes enlevoit les cœurs; elles étoient semblables à ces paroles enchantées qui tout-à-coup, dans le profond silence de la nuit, arrêtent au milieu de l'Olympe la lune et les étoiles, calment la mer irritée, font taire les vents et les flots, et suspendent le cours des fleuves rapides[1].

Mentor étoit, au milieu de ces peuples furieux, comme Bacchus lorsqu'il étoit environné des tigres qui, oubliant leur cruauté, venoient, par la puissance de sa douce voix, lécher ses pieds et se soumettre par leurs caresses. D'abord il se fit un profond silence dans toute l'armée. Les chefs se regardoient les uns les autres, ne pouvant résister à cet homme, ni

[1] La magicienne Génothée, dans Pétrone, opéroit toutes ces merveilles :

Quum volo... mihi pontus inertes
Submittit fluctus, zephyrique tacentia ponunt
Ante meos sua flabra pedes; mihi flumina parent...
Quid leviora loquor? Lunæ descendit imago
Carminibus deducta meis.

Il y a dans les anciens une foule de passages semblables. Nous nous contenterons d'ajouter ces deux vers d'Apollonius (III, 532), sur la puissance des enchantements de Médée :

. . . . ποταμοὺς ἵστησιν ἄφαρ κελε δεινὰ ῥέοντας,
Αστρα τε, καὶ μήνης ἱερῆς ἐπέδησε κελεύθους.

comprendre qui il étoit. Toutes les troupes, immobiles, avoient les yeux attachés sur lui. On n'osoit parler, de peur qu'il n'eût encore quelque chose à dire, et qu'on ne l'empêchât d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien à ajouter aux choses qu'il avoit dites, ses paroles avoient paru courtes, et on auroit souhaité qu'il eût parlé plus long-temps. Tout ce qu'il avoit dit demeuroit comme gravé dans tous les cœurs. En parlant, il se faisoit aimer; il se faisoit croire; chacun étoit avide et comme suspendu[1] pour recueillir jusqu'aux moindres paroles qui sortoient de sa bouche.

Enfin, après un assez long silence, on entendit un bruit sourd qui se répandoit peu à peu. Ce n'étoit plus ce bruit confus des peuples qui frémissoient dans leur indignation; c'étoit, au contraire, un murmure doux et favorable. On découvroit déja sur les visages je ne sais quoi de serein et de radouci. Les Manduriens, si irrités, sentoient que les armes leur tomboient des mains. Le farouche Phalante, avec ses Lacédémoniens, fut surpris de trouver ses entrailles de fer attendries. Les autres commencèrent à soupirer après cette heureuse paix

[1] ....... Pendetque iterum narrantis ab ore.
VIRG. ÆN. IV, 79.

Cette métaphore est aussi employée par les Grecs.

qu'on venoit de leur montrer. Philoctète, plus sensible qu'un autre par l'expérience de ses malheurs, ne put retenir ses larmes. Nestor, ne pouvant parler, dans le transport où ce discours venoit de le mettre, embrassa tendrement Mentor sans pouvoir parler; et tous ces peuples à-la-fois, comme si c'eût été un signal, s'écrièrent aussitôt : « O sage vieillard, vous nous désarmez! La paix! la paix! »

Nestor, un moment après, voulut commencer un discours; mais toutes les troupes, impatientes, craignirent qu'il ne voulût représenter quelque difficulté. « La paix! la paix! » s'écrièrent-elles encore une fois. On ne put leur imposer silence qu'en faisant crier avec eux par tous les chefs de l'armée : « La paix! la paix! »

Nestor, voyant bien qu'il n'étoit pas libre de faire un discours suivi, se contenta de dire : « Vous voyez, ô Mentor, ce que peut la parole d'un homme de bien. Quand la sagesse et la vertu parlent, elles calment toutes les passions. Nos justes ressentiments se changent en amitié, et en desir d'une paix durable. Nous l'acceptons telle que vous nous l'offrez. » En même temps, tous les chefs tendirent les mains en signe de consentement.

Mentor courut vers la porte de la ville pour

la faire ouvrir, et pour mander à Idoménée de sortir de Salente sans précaution. Cependant Nestor embrassoit Télémaque, disant : « O aimable fils du plus sage de tous les Grecs, puissiez-vous être aussi sage et plus heureux que lui ! N'avez-vous rien découvert sur sa destinée? Le souvenir de votre père, à qui vous ressemblez, a servi à étouffer notre indignation. »

Phalante, quoique dur et farouche, quoiqu'il n'eût jamais vu Ulysse, ne laissa pas d'être touché de ses malheurs et de ceux de son fils. Déja on pressoit Télémaque de raconter ses aventures, lorsque Mentor revint avec Idoménée, et toute la jeunesse crétoise qui le suivoit.

A la vue d'Idoménée, les alliés sentirent que leur courroux se rallumoit; mais les paroles de Mentor éteignirent ce feu prêt à éclater. « Que tardons-nous, dit-il, à conclure cette sainte alliance dont les dieux seront les témoins et les défenseurs? Qu'ils la vengent, si jamais quelque impie ose la violer, et que tous les maux horribles de la guerre, loin d'accabler les peuples fidèles et innocents, retombent sur la tête parjure et exécrable de l'ambitieux qui foulera aux pieds les droits sacrés de cette alliance; qu'il soit détesté des dieux et

des hommes; qu'il ne jouisse jamais du fruit de sa perfidie; que les Furies infernales, sous les figures les plus hideuses, viennent exciter sa rage et son désespoir; qu'il tombe mort sans aucune espérance de sépulture; que son corps soit la proie des chiens et des vautours; et qu'il soit aux enfers, dans le profond abyme du Tartare, tourmenté à jamais plus rigoureusement que Tantale, Ixion, et les Danaïdes! Mais plutôt, que cette paix soit inébranlable comme les rochers d'Atlas, qui soutient le ciel; que tous les peuples la révèrent, et goûtent ses fruits, de génération en génération; que les noms de ceux qui l'auront jurée soient avec amour et vénération dans la bouche de nos derniers neveux; que cette paix, fondée sur la justice et sur la bonne foi, soit le modèle de toutes les paix[1] qui se feront à l'avenir chez toutes les nations de la terre; et que tous les peuples, qui voudront se rendre heureux en se réunissant, songent à imiter les peuples de l'Hespérie! »

A ces paroles, Idoménée et les autres rois jurent la paix aux conditions marquées. On donne de part et d'autre douze otages. Télémaque veut être du nombre des otages don-

[1] Il n'est pas d'usage d'employer le mot *paix* au pluriel.

nés par Idoménée; mais on ne peut consentir que Mentor en soit, parceque les alliés veulent qu'il demeure auprès d'Idoménée pour répondre de sa conduite et de celle de ses conseillers, jusqu'à l'entière exécution des choses promises. On immola, entre la ville et l'armée ennemie, cent génisses blanches comme la neige, et autant de taureaux de même couleur, dont les cornes étoient dorées et ornées de festons. On entendoit retentir, jusque dans les montagnes voisines, le mugissement affreux des victimes qui tomboient sous le couteau sacré. Le sang fumant ruisseloit de toutes parts. On faisoit couler avec abondance un vin exquis pour les libations. Les aruspices[1] consultoient les entrailles qui palpitoient encore. Les sacrificateurs brûloient sur les autels un encens qui formoit un épais nuage, et dont la bonne odeur parfumoit toute la campagne.

Cependant les soldats des deux partis, cessant de se regarder d'un œil ennemi, commençoient à s'entretenir sur leurs aventures. Ils se délassoient déja de leurs travaux, et goûtoient par avance les douceurs de la paix. Plusieurs de ceux qui avoient suivi Idoménée au siége

[1] Il eût fallu peut-être ne pas faire usage, dans la description d'un sacrifice grec, du mot *aruspice*, qui est propre à la langue des Romains, et à leurs cérémonies.

de Troie reconnurent ceux de Nestor[1] qui avoient combattu dans la même guerre. Ils s'embrassoient avec tendresse, et se racontoient mutuellement tout ce qui leur étoit arrivé depuis qu'ils avoient ruiné la superbe ville qui étoit l'ornement de toute l'Asie. Déja ils se couchoient sur l'herbe, se couronnoient de fleurs, et buvoient ensemble le vin qu'on apportoit de la ville dans de grands vases, pour célébrer une si heureuse journée.

Tout-à-coup Mentor dit aux rois et aux capitaines assemblés : « Désormais, sous divers noms et sous divers chefs, vous ne ferez plus qu'un seul peuple. C'est ainsi que les justes dieux, amateurs des hommes, qu'ils ont formés, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Tout le genre humain n'est qu'une famille dispersée sur la face de toute la terre. Tous les peuples sont frères, et doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le sang de leurs frères, qui est leur propre sang !

« La guerre est quelquefois nécessaire, il est vrai; mais c'est la honte du genre humain qu'elle soit inévitable en certaines occasions. O rois, ne dites point qu'on doit la desirer

[1] *Ceux de Nestor* est une locution peu convenable au style élevé.

pour acquérir de la gloire. La vraie gloire ne se trouve point hors de l'humanité. Quiconque préfère sa propre gloire aux sentiments de l'humanité est un monstre d'orgueil, et non pas un homme : il ne parviendra même qu'à une fausse gloire; car la vraie ne se trouve que dans la modération et dans la bonté. On pourra le flatter pour contenter sa vanité folle; mais on dira toujours de lui en secret, quand on voudra parler sincèrement : Il a d'autant moins mérité la gloire qu'il l'a desirée avec une passion injuste : les hommes ne doivent point l'estimer, puisqu'il a si peu estimé les hommes, et qu'il a prodigué leur sang par une brutale vanité. Heureux le roi qui aime son peuple, qui en est aimé, qui se confie en ses voisins, et qui a leur confiance; qui, loin de leur faire la guerre, les empêche de l'avoir entre eux, et qui fait envier à toutes les nations étrangères le bonheur qu'ont ses sujets de l'avoir pour roi!

« Songez donc à vous rassembler de temps en temps, ô vous qui gouvernez les puissantes villes de l'Hespérie. Faites de trois ans en trois ans une assemblée générale, où tous les rois, qui sont ici présents, se trouvent pour renouveler l'alliance par un nouveau serment, pour raffermir l'amitié promise, et pour délibérer

sur tous les intérêts communs. Tandis que vous serez unis, vous aurez au-dedans de ce beau pays la paix, la gloire, et l'abondance; au-dehors vous serez toujours invincibles. Il n'y a que la Discorde, sortie de l'enfer pour tourmenter les hommes insensés, qui puisse troubler la félicité que les dieux vous préparent. »

Nestor lui répondit: « Vous voyez, par la facilité avec laquelle nous faisons la paix, combien nous sommes éloignés de vouloir faire la guerre par une vaine gloire, ou par l'injuste avidité de nous agrandir au préjudice de nos voisins. Mais que peut-on faire quand on se trouve auprès d'un prince violent, qui ne connoît point d'autre loi que son intérêt, et qui ne perd aucune occasion d'envahir les terres des autres états? Ne croyez pas que je parle d'Idoménée; non, je n'ai plus de lui cette pensée: c'est Adraste, roi des Dauniens[1], de qui nous avons tout à craindre. Il méprise les dieux, et croit que tous les hommes qui sont sur la terre ne sont nés que pour servir à sa gloire par leur servitude. Il ne veut point de sujets dont il soit le roi et le père; il veut des esclaves et des adorateurs; il se fait rendre les honneurs divins. Jusqu'ici l'aveugle fortune a

[1] La Daunie répond à une portion de la Pouille actuelle.

favorisé ses plus injustes entreprises. Nous nous étions hâtés de venir attaquer Salente pour nous défaire du plus foible de nos ennemis, qui ne commençoit qu'à s'établir dans cette côte, afin de tourner ensuite nos armes contre cet autre ennemi plus puissant. Il a déja pris plusieurs villes de nos alliés. Ceux de Crotone ont perdu contre lui deux batailles. Il se sert de toutes sortes de moyens pour contenter son ambition : la force et l'artifice, tout lui est égal, pourvu qu'il accable ses ennemis. Il a amassé de grands trésors; ses troupes sont disciplinées et aguerries; ses capitaines sont expérimentés; il est bien servi; il veille lui-même sans cesse sur tous ceux qui agissent par ses ordres. Il punit sévèrement les moindres fautes, et récompense avec libéralité les services qu'on lui rend. Sa valeur soutient et anime celle de toutes ses troupes. Ce seroit un roi accompli, si la justice et la bonne foi régloient sa conduite; mais il ne craint ni les dieux ni le reproche de sa conscience. Il compte même pour rien la réputation; il la regarde comme un vain fantôme qui ne doit arrêter que les esprits foibles. Il ne compte pour un bien solide et réel que l'avantage de posséder de grandes richesses, d'être craint, et de fouler à ses pieds tout le genre humain. Bientôt son armée paroî-

tra sur nos terres; et si l'union de tant de peuples ne nous met en état de lui résister, toute espérance de liberté nous sera ôtée. C'est l'intérêt d'Idoménée, aussi bien que le nôtre, de s'opposer à ce voisin, qui ne peut souffrir rien de libre dans son voisinage. Si nous étions vaincus, Salente seroit menacée du même malheur. Hâtons-nous donc tous ensemble de le prévenir. »

Pendant que Nestor parloit ainsi, on s'avançoit vers la ville; car Idoménée avoit prié tous les rois et tous les principaux chefs d'y entrer pour y passer la nuit.

FIN DU LIVRE NEUVIÈME.

# TÉLÉMAQUE.

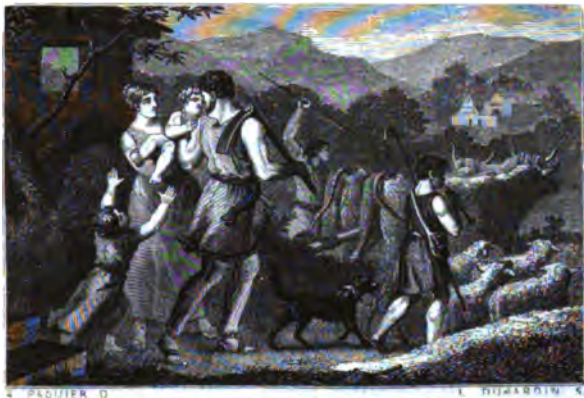
## LIVRE DIXIÈME.

# SOMMAIRE

## DU LIVRE DIXIÈME.

---

Les alliés proposent à Idoménée d'entrer dans leur ligue contre les Dauniens. Ce prince y consent, et leur promet des troupes. Mentor le désapprouve de s'être engagé si légèrement dans une nouvelle guerre, au moment où il avoit besoin d'une longue paix pour consolider, par de sages établissements, sa ville et son royaume à peine fondés. Idoménée reconnoît sa faute; et, aidé des conseils de Mentor, il amène les alliés à se contenter d'avoir dans leur armée Télémaque avec cent jeunes Crétois. Sur le point de partir, et faisant ses adieux à Mentor, Télémaque ne peut s'empêcher de témoigner quelque surprise de la conduite d'Idoménée. Mentor profite de cette occasion pour faire sentir à Télémaque combien il est dangereux d'être injuste, en se laissant aller à une critique rigoureuse contre ceux qui gouvernent. Après le départ des alliés, Mentor examine en détail la ville et le royaume de Salente, l'état de son commerce, et toutes les parties de l'administration. Il fait faire à Idoménée de sages réglements pour le commerce et pour la police; il lui fait partager le peuple en sept classes, dont il distingue les rangs par la diversité des habits. Il retranche le luxe et les arts inutiles, pour appliquer les artisans aux arts nécessaires, au commerce, et sur-tout à l'agriculture, qu'il remet en honneur: enfin il ramène tout à une noble et frugale simplicité. Heureux effets de cette réforme.



# LIVRE X[1].



Cependant toute l'armée des alliés dressoit ses tentes, et la campagne étoit déja couverte de riches pavillons de toutes sortes de couleurs, où les Hespériens fatigués attendoient le sommeil. Quand les rois, avec leur suite, furent entrés dans la ville, ils parurent étonnés qu'en si peu de temps on eût pu faire tant de bâtiments magnifiques, et que l'embarras d'une si grande guerre n'eût point empêché cette ville naissante de croître et de s'embellir tout-à-coup.

On admira la sagesse et la vigilance d'Idoménée, qui avoit fondé un si beau royaume;

[1] Var. Livre XII, dans la division en XXIV Livres.

et chacun concluoit que, la paix étant faite avec lui, les alliés seroient bien puissants s'il entroit dans leur ligue contre les Dauniens. On proposa à Idoménée d'y entrer; il ne put rejeter une si juste proposition, et il promit des troupes.

Mais comme Mentor n'ignoroit rien de tout ce qui est nécessaire pour rendre un état florissant, il comprit que les forces d'Idoménée ne pouvoient pas être aussi grandes qu'elles le paroissoient; il le prit en particulier, et lui parla ainsi :

« Vous voyez que nos soins ne vous ont pas été inutiles. Salente est garantie des malheurs qui la menaçoient. Il ne tient plus qu'à vous d'en élever jusqu'au ciel la gloire, et d'égaler la sagesse de Minos, votre aïeul, dans le gouvernement de vos peuples. Je continue à vous parler librement, supposant que vous le voulez, et que vous détestez toute flatterie. Pendant que ces rois ont loué votre magnificence, je pensois en moi-même à la témérité de votre conduite. »

A ce mot de témérité, Idoménée changea de visage, ses yeux se troublèrent, il rougit, et peu s'en fallut qu'il n'interrompît Mentor pour lui témoigner son ressentiment. Mentor lui dit d'un ton modeste et respectueux, mais libre et

hardi : « Ce mot de témérité vous choque, je le vois bien : tout autre que moi auroit eu tort de s'en servir; car il faut respecter les rois, et ménager leur délicatesse, même en les reprenant. La vérité par elle-même les blesse assez sans y ajouter des termes forts; mais j'ai cru que vous pourriez souffrir que je vous parlasse sans adoucissement pour vous découvrir votre faute. Mon dessein a été de vous accoutumer à entendre nommer les choses par leur nom, et à comprendre que, quand les autres vous donneront des conseils sur votre conduite, ils n'oseront jamais vous dire tout ce qu'ils penseront. Il faudra, si vous voulez n'y être point trompé, que vous compreniez toujours plus qu'ils ne vous diront sur les choses qui vous seront désavantageuses. Pour moi, je veux bien adoucir mes paroles selon votre besoin; mais il vous est utile qu'un homme sans intérêt et sans conséquence vous parle en secret un langage dur. Nul autre n'osera jamais vous le parler : vous ne verrez la vérité qu'à demi, et sous de belles enveloppes. »

A ces mots, Idoménée, déja revenu de sa première promptitude, parut honteux de sa délicatesse. « Vous voyez, dit-il à Mentor, ce que fait l'habitude d'être flatté. Je vous dois le salut de mon nouveau royaume; il n'y a au-

cune vérité que je ne me croie heureux d'entendre de votre bouche, mais ayez pitié d'un roi que la flatterie avoit empoisonné, et qui n'a pu, même dans ses malheurs, trouver des hommes assez généreux pour lui dire la vérité. Non, je n'ai jamais trouvé personne qui m'ait assez aimé pour vouloir me déplaire en me disant la vérité tout entière. »

En disant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, et il embrassoit tendrement Mentor. Alors ce sage vieillard lui dit : « C'est avec douleur que je me vois contraint de vous dire des choses dures; mais puis-je vous trahir en vous cachant la vérité? Mettez-vous en ma place. Si vous avez été trompé jusqu'ici, c'est que vous avez bien voulu l'être; c'est que vous avez craint des conseillers trop sincères. Avez-vous cherché les gens les plus désintéressés et les plus propres à vous contredire? Avez-vous pris soin de faire parler les hommes les moins empressés à vous plaire, les plus désintéressés dans leur conduite, les plus capables de condamner vos passions et vos sentiments injustes? Quand vous avez trouvé des flatteurs, les avez-vous écartés? vous en êtes-vous défié? Non, non, vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la vérité, et qui méritent de la connoître. Voyons si vous aurez maintenant le courage de

vous laisser humilier par la vérité, qui vous condamne.

« Je disois donc que ce qui vous attire tant de louanges ne mérite que d'être blâmé. Pendant que vous aviez au-dehors tant d'ennemis, qui menaçoient votre royaume encore mal établi, vous ne songiez au-dedans de votre nouvelle ville qu'à y faire des ouvrages magnifiques. C'est ce qui vous a coûté tant de mauvaises nuits, comme vous me l'avez avoué vous-même. Vous avez épuisé vos richesses; vous n'avez songé ni à augmenter votre peuple, ni à cultiver les terres fertiles de cette côte. Ne falloit-il pas regarder ces deux choses comme les deux fondements essentiels de votre puissance; avoir beaucoup de bons hommes, et des terres bien cultivées pour les nourrir? Il falloit une longue paix dans ces commencements, pour favoriser la multiplication de votre peuple. Vous ne deviez songer qu'à l'agriculture, et à l'établissement des plus sages lois. Une vaine ambition vous a poussé jusques au bord du précipice. A force de vouloir paroître grand, vous avez pensé ruiner votre véritable grandeur. Hâtez-vous de réparer ces fautes; suspendez tous vos grands ouvrages; renoncez à ce faste qui ruineroit votre nouvelle ville; laissez en paix respirer vos peuples;

appliquez-vous à les mettre dans l'abondance, pour faciliter les mariages. Sachez que vous n'êtes roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner, et que votre puissance doit se mesurer, non par l'étendue des terres que vous occuperez, mais par le nombre des hommes qui habiteront ces terres, et qui seront attachés à vous obéir. Possédez une bonne terre, quoique médiocre en étendue; couvrez la de peuples innombrables, laborieux, et disciplinés; faites que ces peuples vous aiment: vous êtes plus puissant, plus heureux, plus rempli de gloire que tous les conquérants qui ravagent tant de royaumes. »

« Que ferai-je donc à l'égard de ces rois? répondit Idoménée: leur avouerai-je ma foiblesse? Il est vrai que j'ai négligé l'agriculture, et même le commerce, qui m'est si facile sur cette côte: je n'ai songé qu'à faire une ville magnifique. Faudra-t-il donc, mon cher Mentor, me déshonorer dans l'assemblée de tant de rois, et découvrir mon imprudence? S'il le faut, je le veux, je le ferai sans hésiter, quoi qu'il m'en coûte; car vous m'avez appris qu'un vrai roi, qui est fait pour ses peuples, et qui se doit tout entier à eux, doit préférer le salut de son royaume à sa propre réputation. »

« Ce sentiment est digne du père des peu-

ples, reprit Mentor; c'est à cette bonté, et non à la vaine magnificence de votre ville, que je reconnois en vous le cœur d'un vrai roi. Mais il faut ménager votre honneur pour l'intérêt même de votre royaume. Laissez-moi faire; je vais faire entendre à ces rois que vous êtes engagé à rétablir Ulysse, s'il est encore vivant, ou du moins son fils, dans la puissance royale, à Ithaque, et que vous voulez en chasser par force tous les amants de Pénélope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guerre demande des troupes nombreuses. Ainsi ils consentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un foible secours contre les Dauniens. »

A ces mots, Idoménée parut comme un homme qu'on soulage d'un fardeau accablant. « Vous sauvez, cher ami, dit-il à Mentor, mon honneur, et la réputation de cette ville naissante, dont vous cacherez l'épuisement à tous mes voisins. Mais quelle apparence de dire que je veux envoyer des troupes à Ithaque pour y rétablir Ulysse, ou du moins Télémaque son fils, pendant que Télémaque lui-même est engagé à aller à la guerre contre les Dauniens ? »

« Ne soyez point en peine, répliqua Mentor; je ne dirai rien que de vrai. Les vaisseaux que vous enverrez pour l'établissement de votre

commerce iront sur la côte d'Épire ; ils feront à-la-fois deux choses : l'une de rappeler sur votre côte les marchands étrangers, que les trop grands impôts éloignoient de Salente ; l'autre de chercher des nouvelles d'Ulysse. S'il est encore vivant, il faut qu'il ne soit pas loin de ces mers qui divisent la Grèce d'avec l'Italie ; et on assure qu'on l'a vu chez les Phéaciens. Quand même il n'y auroit plus aucune espérance de le revoir, vos vaisseaux rendront un signalé service à son fils : ils répandront, dans Ithaque et dans tous les pays voisins, la terreur du nom du jeune Télémaque, qu'on croyoit mort comme son père. Les amants de Pénélope seront étonnés d'apprendre qu'il est prêt à revenir avec le secours d'un puissant allié. Les Ithaciens n'oseront secouer le joug. Pénélope sera consolée, et refusera toujours de choisir un nouvel époux. Ainsi vous servirez Télémaque pendant qu'il sera en votre place avec les alliés de cette côte d'Italie contre les Dauniens. »

A ces mots, Idoménée s'écria : « Heureux le roi qui est soutenu par de sages conseils ! Un ami sage et fidèle vaut mieux à un roi que des armées victorieuses. Mais doublement heureux le roi qui sent son bonheur, et qui en sait profiter par le bon usage des sages conseils ! car

souvent il arrive qu'on éloigne de sa confiance les hommes sages et vertueux dont on craint la vertu, pour prêter l'oreille à des flatteurs dont on ne craint point la trahison. Je suis moi-même tombé dans cette faute, et je vous raconterai tous les malheurs qui me sont venus par un faux ami, qui flattoit mes passions dans l'espérance que je flatterois à mon tour les siennes. »

Mentor fit aisément entendre aux rois alliés qu'Idoménée devoit se charger des affaires de Télémaque, pendant que celui-ci iroit avec eux. Ils se contentèrent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulysse, avec cent jeunes Crétois qu'Idoménée lui donna pour l'accompagner : c'étoit la fleur de la jeune noblesse que ce roi avoit emmenée de Crète. Mentor lui avoit conseillé de les envoyer dans cette guerre. « Il faut, disoit-il, avoir soin, pendant la paix, de multiplier le peuple; mais, de peur que toute la nation ne s'amollisse et ne tombe dans l'ignorance de la guerre, il faut envoyer dans les guerres étrangères la jeune noblesse. Ceux-là suffisent pour entretenir toute la nation dans une émulation de gloire, dans l'amour des armes, dans le mépris des fatigues et de la mort même, enfin, dans l'expérience de l'art militaire. »

Les rois alliés partirent de Salente contents d'Idoménée, et charmés de la sagesse de Mentor : ils étoient pleins de joie de ce qu'ils emmenoient avec eux Télémaque. Celui-ci ne put modérer sa douleur quand il fallut se séparer de son ami. Pendant que les rois alliés faisoient leurs adieux, et juroient à Idoménée qu'ils garderoient avec lui une éternelle alliance, Mentor tenoit Télémaque serré entre ses bras, et se sentoit arrosé de ses larmes. « Je suis insensible, disoit Télémaque, à la joie d'aller acquérir de la gloire ; je ne suis touché que de la douleur de notre séparation. Il me semble que je vois encore ce temps infortuné où les Égyptiens m'arrachèrent d'entre vos bras[1], et m'éloignèrent de vous sans me laisser aucune espérance de vous revoir. »

Mentor répondoit à ces paroles avec douceur pour le consoler. « Voici, lui disoit-il, une séparation bien différente : elle est volontaire, elle sera courte; vous allez chercher la victoire. Il faut, mon fils, que vous m'aimiez d'un amour moins tendre et plus courageux : accoutumez-vous à mon absence; vous ne m'aurez pas toujours : il faut que ce soit la sagesse et la vertu, plutôt que la présence de Mentor,

[1] Voyez tome I, p. 44.

qui vous inspirent ce que vous devez faire. »

En disant ces mots, la déesse, cachée sous la figure de Mentor, couvroit Télémaque de son égide; elle répandoit au-dedans de lui l'esprit de sagesse et de prévoyance, la valeur intrépide et la douce modération, qui se trouvent si rarement ensemble.

« Allez, disoit Mentor, au milieu des plus grands périls, toutes les fois qu'il sera utile que vous y alliez. Un prince se déshonore encore plus en évitant les dangers dans les combats, qu'en n'allant jamais à la guerre. Il ne faut point que le courage de celui qui commande aux autres puisse être douteux. S'il est nécessaire à un peuple de conserver son chef ou son roi, il lui est encore plus nécessaire de ne le voir point dans une réputation douteuse sur la valeur. Souvenez-vous que celui qui commande doit être le modèle de tous les autres; son exemple doit animer toute l'armée. Ne craignez donc aucun danger, ô Télémaque, et périssez dans les combats plutôt que de faire douter de votre courage. Les flatteurs qui auront le plus d'empressement pour vous empêcher de vous exposer au péril dans les occasions nécessaires, seront les premiers à dire en secret que vous manquez de cœur, s'ils vous trouvent facile à arrêter dans ces occasions.

« Mais aussi n'allez pas chercher les périls sans utilité. La valeur ne peut être une vertu qu'autant qu'elle est réglée par la prudence. Autrement, c'est un mépris insensé de la vie, et une ardeur brutale ; la valeur emportée n'a rien de sûr. Celui qui ne se possède point dans les dangers, est plutôt fougueux que brave ; il a besoin d'être hors de lui pour se mettre au-dessus de la crainte, parcequ'il ne peut la surmonter par la situation naturelle de son cœur. En cet état, s'il ne fuit pas, du moins il se trouble ; il perd la liberté de son esprit, qui lui seroit nécessaire pour donner de bons ordres, pour profiter des occasions, pour renverser les ennemis, et pour servir sa patrie. S'il a toute l'ardeur d'un soldat, il n'a point le discernement d'un capitaine. Encore même n'a-t-il pas le vrai courage d'un simple soldat ; car le soldat doit conserver, dans le combat, la présence d'esprit et la modération nécessaire pour obéir. Celui qui s'expose témérairement trouble l'ordre et la discipline des troupes, donne un exemple de témérité, et expose souvent l'armée entière à de grands malheurs. Ceux qui préfèrent leur vaine ambition à la sûreté de la cause commune méritent des châtiments, et non des récompenses.

« Gardez-vous donc bien, mon cher fils, de

chercher la gloire avec impatience. Le vrai moyen de la trouver est d'attendre tranquillement l'occasion favorable. La vertu se fait d'autant plus révérer qu'elle se montre plus simple, plus modeste, plus ennemie de tout faste. C'est à mesure que la nécessité de s'exposer au péril augmente, qu'il faut aussi de nouvelles ressources de prévoyance et de courage qui aillent toujours croissant. Au reste, souvenez-vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de personne. De votre côté, ne soyez point jaloux du succès des autres. Louez-les pour tout ce qui mérite quelque louange ; mais louez avec discernement : disant le bien avec plaisir, cachez le mal, et n'y pensez qu'avec douleur.

« Ne décidez point devant ces anciens capitaines qui ont toute l'expérience que vous ne pouvez avoir : écoutez-les avec déférence ; consultez-les ; priez les plus habiles de vous instruire ; et n'ayez point de honte d'attribuer à leurs instructions tout ce que vous ferez de meilleur. Enfin, n'écoutez jamais les discours par lesquels on voudra exciter votre défiance ou votre jalousie contre les autres chefs. Parlez-leur avec confiance et ingénuité. Si vous croyez qu'ils aient manqué à votre égard, ouvrez-leur votre cœur, expliquez-leur toutes vos raisons. S'ils sont capables de sentir la noblesse de cette

conduite, vous les charmerez, et vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez sujet d'en attendre. Si au contraire ils ne sont pas assez raisonnables pour entrer dans vos sentiments, vous serez instruit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injuste à souffrir; vous prendrez vos mesures pour ne vous plus commettre jusqu'à ce que la guerre finisse, et vous n'aurez rien à vous reprocher. Mais sur-tout ne dites jamais à certains flatteurs qui sèment la division les sujets de peine que vous croirez avoir contre les chefs de l'armée où vous serez.

« Je demeurerai ici, continua Mentor, pour secourir Idoménée dans le besoin où il est de travailler au bonheur de ses peuples, et pour achever de lui faire réparer les fautes que ses mauvais conseils et les flatteurs lui ont fait commettre dans l'établissement de son nouveau royaume. »

Alors Télémaque ne put s'empêcher de témoigner à Mentor quelque surprise, et même quelque mépris, pour la conduite d'Idoménée. Mais Mentor l'en reprit d'un ton sévère. « Êtes-vous étonné, lui dit-il, de ce que les hommes les plus estimables sont encore hommes, et montrent encore quelques restes des foiblesses de l'humanité, parmi les piéges innombrables et les embarras inséparables de la royauté?

Idoménée, il est vrai, a été nourri dans des idées de faste et de hauteur; mais quel philosophe pourroit se défendre de la flatterie, s'il avoit été en sa place? Il est vrai qu'il s'est laissé trop prévenir par ceux qui ont eu sa confiance; mais les plus sages rois sont souvent trompés, quelques précautions qu'ils prennent pour ne l'être pas. Un roi ne peut se passer de ministres qui le soulagent et en qui il se confie, puisqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs, un roi connoît beaucoup moins que les particuliers les hommes qui l'environnent : on est toujours masqué auprès de lui; on épuise toutes sortes d'artifices pour le tromper. Hélas! cher Télémaque, vous ne l'éprouverez que trop! On ne trouve point dans les hommes ni les vertus ni les talents qu'on y cherche. On a beau les étudier et les approfondir, on s'y mécompte tous les jours. On ne vient même jamais à bout de faire, des meilleurs hommes, ce qu'on auroit besoin d'en faire pour le bien public. Ils ont leurs entêtements, leurs incompatibilités, leurs jalousies. On ne les persuade, ni on ne les corrige guère.

« Plus on a de peuples à gouverner, plus il faut de ministres pour faire par eux ce qu'on ne peut faire soi-même; et plus on a besoin d'hommes à qui on confie l'autorité, plus on

est exposé à se tromper dans de tels choix. Tel critique aujourd'hui impitoyablement les rois, qui gouverneroit demain beaucoup moins bien qu'eux, et qui feroit les mêmes fautes, avec d'autres infiniment plus grandes, si on lui confioit la même puissance. La condition privée, quand on y joint un peu d'esprit pour bien parler, couvre tous les défauts naturels, relève des talents éblouissants, et fait paroître un homme digne de toutes les places dont il est éloigné. Mais c'est l'autorité qui met tous les talents à une rude épreuve, et qui découvre de grands défauts.

« La grandeur est comme certains verres qui grossissent tous les objets[1]. Tous les défauts paroissent croître dans ces hautes places, où les moindres choses ont de grandes conséquences, et où les plus légères fautes ont de violents contre-coups. Le monde entier est occupé à observer un seul homme à toute heure, et à le juger en toute rigueur. Ceux qui le jugent n'ont aucune expérience de l'état où il est. Ils n'en sentent point les difficultés, et ils ne veulent plus qu'il soit homme, tant ils exigent de perfection de lui. Un roi, quelque bon

[1] Cette comparaisou prise des verres grossissants, à une époque où ils étoient inconnus, forme un anachronisme répréhensible.

et sage qu'il soit, est encore homme. Son esprit a des bornes, et sa vertu en a aussi. Il a de l'humeur, des passions, des habitudes, dont il n'est pas tout-à-fait le maître. Il est obsédé par des gens intéressés et artificieux; il ne trouve point les secours qu'il cherche. Il tombe chaque jour dans quelque mécompte, tantôt par ses passions, et tantôt par celles de ses ministres. A peine a-t-il réparé une faute, qu'il retombe dans une autre. Telle est la condition des rois les plus éclairés et les plus vertueux.

« Les plus longs et les meilleurs règnes sont trop courts et trop imparfaits pour réparer à la fin ce qu'on a gâté, sans le vouloir, dans les commencements. La royauté porte avec elle toutes ces misères : l'impuissance humaine succombe sous un fardeau si accablant. Il faut plaindre les rois, et les excuser. Ne sont-ils pas à plaindre d'avoir à gouverner tant d'hommes dont les besoins sont infinis, et qui donnent tant de peines à ceux qui veulent les bien gouverner ? Pour parler franchement, les hommes sont fort à plaindre d'avoir à être gouvernés par un roi qui n'est qu'homme semblable à eux : car il faudroit des dieux pour redresser les hommes. Mais les rois ne sont pas moins à plaindre, n'étant qu'hommes, c'est-à-dire foibles et imparfaits, d'avoir à gouverner cette

multitude innombrable d'hommes corrompus et trompeurs. »

Télémaque répondit avec vivacité : « Idoménée a perdu, par sa faute, le royaume de ses ancêtres en Crète; et, sans vos conseils, il en auroit perdu un second à Salente. »

« J'avoue, reprit Mentor, qu'il a fait de grandes fautes ; mais cherchez dans la Grèce, et dans tous les autres pays les mieux policés, un roi qui n'en ait point fait d'inexcusables. Les plus grands hommes ont, dans leur tempérament et dans le caractère de leur esprit, des défauts qui les entraînent ; et les plus louables sont ceux qui ont le courage de connoître et de réparer leurs égarements. Pensez-vous qu'Ulysse, le grand Ulysse votre père, qui est le modèle des rois de la Grèce, n'ait pas aussi ses foiblesses et ses défauts? Si Minerve ne l'eût conduit pas à pas, combien de fois auroit-il succombé dans les périls et dans les embarras où la fortune s'est jouée de lui! Combien de fois Minerve l'a-t-elle retenu ou redressé pour le conduire toujours à la gloire par le chemin de la vertu? N'attendez pas même, quand vous le verrez régner avec tant de gloire à Ithaque, de le trouver sans imperfections; vous lui en verrez, sans doute. La Grèce, l'Asie, et toutes les îles des mers, l'ont admiré malgré ses dé-

fauts : mille qualités merveilleuses les font oublier. Vous serez trop heureux de pouvoir l'admirer aussi, et de l'étudier sans cesse comme votre modèle.

« Accoutumez-vous donc, ô Télémaque, à n'attendre des plus grands hommes que ce que l'humanité est capable de faire. La jeunesse, sans expérience, se livre à une critique présomptueuse qui la dégoûte de tous les modèles qu'elle a besoin de suivre, et qui la jette dans une indocilité incurable. Non seulement vous devez aimer, respecter, imiter votre père, quoiqu'il ne soit point parfait; mais encore vous devez avoir une haute estime pour Idoménée, malgré tout ce que j'ai repris en lui. Il est naturellement sincère, droit, équitable, libéral, bienfaisant; sa valeur est parfaite; il déteste la fraude, quand il la connoît, et qu'il suit librement la véritable pente de son cœur. Tous ses talents extérieurs sont grands et proportionnés à sa place. Sa simplicité à avouer son tort; sa douceur, sa patience pour se laisser dire par moi les choses les plus dures; son courage contre lui-même pour réparer publiquement ses fautes, et pour se mettre par-là au-dessus de toute la critique des hommes, montrent une ame véritablement grande. Le bonheur, ou le conseil d'autrui, peuvent pré-

server de certaines fautes un homme très médiocre; mais il n'y a qu'une vertu extraordinaire qui puisse engager un roi, si long-temps séduit par la flatterie, à réparer son tort. Il est bien plus glorieux de se relever ainsi que de n'être jamais tombé.

« Idoménée a fait les fautes que presque tous les rois font; mais presque aucun roi ne fait pour se corriger ce qu'il vient de faire. Pour moi, je ne pouvois me lasser de l'admirer dans les moments mêmes où il me permettoit de le contredire. Admirez-le aussi, mon cher Télémaque : c'est moins pour sa réputation que pour votre utilité que je vous donne ce conseil. »

Mentor fit sentir à Télémaque, par ce discours, combien il est dangereux d'être injuste en se laissant aller à une critique rigoureuse contre les autres hommes, et sur-tout contre ceux qui sont chargés des embarras et des difficultés du gouvernement. Ensuite il lui dit : « Il est temps que vous partiez; adieu. Je vous attendrai, ô mon cher Télémaque! Souvenez-vous que ceux qui craignent les dieux n'ont rien à craindre des hommes. Vous vous trouverez dans les plus extrêmes périls; mais sachez que Minerve ne vous abandonnera point. »

A ces mots, Télémaque crut sentir la présence de la déesse, et il eût même reconnu que

c'étoit elle qui parloit pour le remplir de confiance, si la déesse n'eût rappelé l'idée de Mentor, en lui disant : « N'oubliez pas, mon fils, tous les soins que j'ai pris, pendant votre enfance, pour vous rendre sage et courageux comme votre père. Ne faites rien qui ne soit digne de ses grands exemples, et des maximes de vertu que j'ai tâché de vous inspirer. »

Le soleil se levoit déja et doroit le sommet des montagnes, quand les rois sortirent de Salente pour rejoindre leurs troupes. Ces troupes, campées autour de la ville, se mirent en marche sous leurs commandants. On voyoit de tous côtés briller le fer des piques hérissées; l'éclat des boucliers éblouissoit les yeux; un nuage de poussière s'élevoit jusqu'aux nues. Idoménée, avec Mentor, conduisoit dans la campagne les rois alliés, et s'éloignoit des murs de la ville. Enfin, ils se séparèrent, après s'être donné de part et d'autre les marques d'une vraie amitié; et les alliés ne doutèrent plus que la paix ne fût durable, lorsqu'ils connurent la bonté du cœur d'Idoménée, qu'on leur avoit représenté bien différent de ce qu'il étoit : c'est qu'on jugeoit de lui, non par ses sentiments naturels, mais par les conseils flatteurs et injustes auxquels il s'étoit livré.

Après que l'armée fut partie, Idoménée mena

Mentor dans tous les quartiers de la ville. « Voyons, disoit Mentor, combien vous avez d'hommes dans la ville et dans la campagne voisine; faisons-en le dénombrement. Examinons aussi combien vous avez de laboureurs parmi ces hommes. Voyons combien vos terres portent, dans les années médiocres, de blé, de vin, d'huile, et des autres choses utiles : nous saurons par cette voie si la terre fournit de quoi nourrir tous ses habitants, et si elle produit encore de quoi faire un commerce utile de son superflu avec les pays étrangers. Examinons aussi combien vous avez de vaisseaux et de matelots : c'est par-là qu'il faut juger de votre puissance. » Il alla visiter le port, et entra dans chaque vaisseau. Il s'informa des pays où chaque vaisseau alloit pour le commerce; quelles marchandises il y apportoit, celles qu'il prenoit au retour; quelle étoit la dépense du vaisseau pendant la navigation; les prêts que les marchands se faisoient les uns aux autres; les sociétés qu'ils faisoient entre eux, pour savoir si elles étoient équitables et fidèlement observées; enfin, les hasards des naufrages et les autres malheurs du commerce, pour prévenir la ruine des marchands, qui, par l'avidité du gain, entreprennent souvent des choses qui sont au-delà de leurs forces,

Il voulut qu'on punît sévèrement toutes les banqueroutes, parceque celles qui sont exemptes de mauvaise foi ne le sont presque jamais de témérité. En même temps il fit des règles pour faire en sorte qu'il fût aisé de ne faire jamais banqueroute. Il établit des magistrats à qui les marchands rendoient compte de leurs effets, de leurs profits, de leurs dépenses, et de leurs entreprises. Il ne leur étoit jamais permis de risquer le bien d'autrui, et ils ne pouvoient même risquer que la moitié du leur. De plus, ils faisoient en société les entreprises qu'ils ne pouvoient faire seuls; et la police de ces sociétés étoit inviolable, par la rigueur des peines imposées à ceux qui ne les suivroient pas. D'ailleurs, la liberté du commerce étoit entière : bien loin de le gêner par des impôts, on promettoit une récompense à tous les marchands qui pourroient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle nation.

Ainsi les peuples y accoururent bientôt en foule de toutes parts. Le commerce de cette ville étoit semblable au flux et au reflux de la mer. Les trésors y entroient comme les flots viennent l'un sur l'autre[1]. Tout y étoit apporté et tout en sortoit librement. Tout ce qui en-

[1] Les Grecs disoient κύματα ἐπάλληλα.

troit étoit utile; tout ce qui sortoit laissoit, en sortant, d'autres richesses en sa place. La justice sévère présidoit dans le port au milieu de tant de nations. La franchise, la bonne foi, la candeur, sembloient, du haut de ces superbes tours, appeler les marchands des terres les plus éloignées : chacun de ces marchands, soit qu'il vînt des rives orientales où le soleil sort chaque jour du sein des ondes, soit qu'il fût parti de cette grande mer où le soleil, lassé de son cours, va éteindre ses feux, vivoit paisible et en sûreté dans Salente comme dans sa patrie.

Pour le dedans de la ville, Mentor visita tous les magasins, toutes les boutiques d'artisans, et toutes les places publiques. Il défendit toutes les marchandises de pays étrangers qui pouvoient introduire le luxe et la mollesse. Il régla les habits, la nourriture, les meubles, la grandeur et l'ornement des maisons, pour toutes les conditions différentes. Il bannit tous les ornements d'or et d'argent, et il dit à Idoménée : « Je ne connois qu'un seul moyen pour rendre votre peuple modeste dans sa dépense, c'est que vous lui en donniez vous-même l'exemple. Il est nécessaire que vous ayez une certaine majesté dans votre extérieur; mais votre autorité sera assez marquée par vos

gardes et par les principaux officiers qui vous environnent. Contentez-vous d'un habit de laine très fine, teinte en pourpre; que les principaux de l'état, après vous, soient vêtus de la même laine, et que toute la différence ne consiste que dans la couleur, et dans une légère broderie d'or que vous aurez sur le bord de votre habit. Les différentes couleurs serviront à distinguer les différentes conditions, sans avoir besoin ni d'or, ni d'argent, ni de pierreries. Réglez les conditions par la naissance.

« Mettez au premier rang ceux qui ont une noblesse plus ancienne et plus éclatante. Ceux qui auront le mérite et l'autorité des emplois seront assez contents de venir après ces anciennes et illustres familles, qui sont dans une si longue possession des premiers honneurs. Les hommes qui n'ont pas la même noblesse leur céderont sans peine, pourvu que vous ne les accoutumiez point à se méconnoître dans une trop prompte et trop haute fortune, et que vous donniez des louanges à la modération de ceux qui seront modestes dans la prospérité. La distinction la moins exposée à l'envie est celle qui vient d'une longue suite d'ancêtres.

« Pour la vertu, elle sera assez excitée, et on aura assez d'empressement à servir l'état,

pourvu que vous donniez des couronnes et des statues aux belles actions, et que ce soit un commencement de noblesse pour les enfants de ceux qui les auront faites.

« Les personnes du premier rang, après vous, seront vêtues de blanc, avec une frange d'or au bas de leurs habits. Ils auront au doigt un anneau d'or, et au cou une médaille d'or avec votre portrait. Ceux du second rang seront vêtus de bleu; ils porteront une frange d'argent avec l'anneau, et point de médaille; les troisièmes, de vert, sans anneau et sans frange, mais avec la médaille d'argent; les quatrièmes, d'un jaune d'aurore; les cinquièmes, d'un rouge pâle ou de rose; les sixièmes, de gris de lin; et les septièmes, qui seront les derniers du peuple, d'une couleur mêlée de jaune et de blanc.

« Voilà les habits de sept conditions différentes pour les hommes libres. Tous les esclaves seront vêtus de gris brun[1]. Ainsi, sans

[1] « Dans la police de Salente, établie par Idoménée, l'au« teur descend à des détails qui paroissent trop petits, parce« qu'ils sont de nature à ne pouvoir être relevés que par « l'élégance des vers, et la grace de la mesure, comme nous « en voyons des exemples chez les anciens, et chez les mo« dernes qui ont su les imiter. C'est un des avantages pro« pres à la poésie de pouvoir ennoblir certains objets que la « meilleure prose, ne peut faire valoir. » (La Harpe, *Lycée*, tome VII, page 223).

aucune dépense, chacun sera distingué suivant sa condition, et on bannira de Salente tous les arts qui ne servent qu'à entretenir le faste. Tous les artisans qui seroient employés à ces arts pernicieux serviront, ou aux arts nécessaires, qui sont en petit nombre, ou au commerce, ou à l'agriculture. On ne souffrira jamais aucun changement, ni pour la nature des étoffes, ni pour la forme des habits; car il est indigne que des hommes, destinés à une vie sérieuse et noble, s'amusent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes, à qui ses amusements seroient moins honteux, tombent jamais dans cet excès. »

Mentor, semblable à un habile jardinier qui retranche dans ses arbres fruitiers le bois inutile, tâchoit ainsi de retrancher le faste qui corrompoit les mœurs : il ramenoit toutes choses à une noble et frugale simplicité. Il régla de même la nourriture des citoyens et des esclaves. « Quelle honte, disoit-il, que les hommes les plus élevés fassent consister leur grandeur dans les ragoûts, par lesquels ils amollissent leurs ames, et ruinent insensiblement la santé de leurs corps! Ils doivent faire consister leur bonheur dans leur modération, dans leur autorité pour faire du bien aux autres hommes,

et dans la réputation que leurs bonnes actions doivent leur procurer. La sobriété rend la nourriture la plus simple très agréable. C'est elle qui donne, avec la santé la plus vigoureuse, les plaisirs les plus purs et les plus constants. Il faut donc borner vos repas aux viandes les meilleures, mais apprêtées sans aucun ragoût. C'est un art pour empoisonner les hommes, que celui d'irriter leur appétit au-delà de leur vrai besoin. »

Idoménée comprit bien qu'il avoit eu tort de laisser les habitants de sa nouvelle ville amollir et corrompre leurs mœurs, en violant toutes les lois de Minos sur la sobriété; mais le sage Mentor lui fit remarquer que les lois mêmes, quoique renouvelées, seroient inutiles, si l'exemple du roi ne leur donnoit une autorité qui ne pouvoit venir d'ailleurs. Aussitôt Idoménée régla sa table, où il n'admit que du pain excellent, du vin du pays, qui est fort et agréable, mais en fort petite quantité, avec des viandes simples, telles qu'il en mangeoit avec les autres Grecs au siége de Troie. Personne n'osa se plaindre d'une règle que le roi s'imposoit lui-même; et chacun se corrigea de la profusion et de la délicatesse où l'on commençoit à se plonger pour les repas.

Mentor retrancha ensuite la musique molle

et efféminée, qui corrompoit toute la jeunesse. Il ne condamna pas avec une moindre sévérité la musique bachique, qui n'enivre guère moins que le vin, et qui produit des mœurs pleines d'emportement et d'impudence. Il borna toute la musique aux fêtes dans les temples, pour y chanter les louanges des dieux, et des héros qui ont donné l'exemple des plus rares vertus[1]. Il ne permit aussi que pour les temples les grands ornements d'architecture, tels que les colonnes, les frontons, les portiques; il donna des modèles d'une architecture simple et gracieuse pour faire, dans un médiocre espace, une maison gaie et commode pour une famille nombreuse; en sorte qu'elle fût tournée à un aspect sain, que les logements en fussent dégagés les uns des autres, que l'ordre et la propreté s'y conservassent facilement, et que l'entretien fût de peu de dépense.

Il voulut que chaque maison un peu considérable eût un salon et un petit péristyle, avec de petites chambres pour toutes les personnes libres. Mais il défendit très sévèrement la multitude superflue et la magnificence des logements. Ces divers modèles de maisons, suivant

[1] Voyez, livre XI, un passage sur l'emploi de la musique dans l'éducation.

la grandeur des familles, servirent à embellir à peu de frais une partie de la ville, et à la rendre régulière; au lieu que l'autre partie, déja achevée suivant le caprice et le faste des particuliers, avoit, malgré sa magnificence, une disposition moins agréable et moins commode. Cette nouvelle ville fut bâtie en très peu de temps, parceque la côte voisine de la Grèce fournit de bons architectes, et qu'on fit venir un très grand nombre de maçons de l'Épire et de plusieurs autres pays, à condition qu'après avoir achevé leurs travaux ils s'établiroient autour de Salente, y prendroient des terres à défricher, et serviroient à peupler la campagne.

La peinture et la sculpture parurent à Mentor des arts qu'il n'est pas permis d'abandonner; mais il voulut qu'on souffrît dans Salente peu d'hommes attachés à ces arts. Il établit une école où présidoient des maîtres d'un goût exquis, qui examinoient les jeunes élèves. « Il ne faut, disoit-il, rien de bas et de foible dans ces arts qui ne sont pas absolument nécessaires. Par conséquent on n'y doit admettre que des jeunes gens d'un génie qui promette beaucoup, et qui tendent à la perfection. Les autres sont nés pour des arts moins nobles, et ils seront employés plus utilement aux besoins ordinaires de la république. Il ne faut employer les sculp-

teurs et les peintres que pour conserver la mémoire des grands hommes et des grandes actions. C'est dans les bâtiments publics ou dans les tombeaux, qu'on doit conserver des représentations de tout ce qui a été fait avec une vertu extraordinaire pour le service de la patrie. »

Au reste, la modération et la frugalité de Mentor n'empêchèrent pas qu'il n'autorisât tous les grands bâtiments destinés aux courses de chevaux et de chariots, aux combats de lutteurs, à ceux du ceste, et à tous les autres exercices qui cultivent les corps pour les rendre plus adroits et plus vigoureux.

Il retrancha un nombre prodigieux de marchands qui vendoient des étoffes façonnées des pays éloignés, des broderies d'un prix excessif, des vases d'or et d'argent avec des figures de dieux, d'hommes, et d'animaux; enfin, des liqueurs et des parfums. Il voulut même que les meubles de chaque maison fussent simples, et faits de manière à durer long-temps. En sorte que les Salentins, qui se plaignoient hautement de leur pauvreté, commencèrent à sentir combien ils avoient de richesses superflues; mais c'étoit des richesses trompeuses qui les appauvrissoient, et ils devenoient effectivement riches à mesure qu'ils avoient le courage

de s'en dépouiller. « C'est s'enrichir, disoient-ils eux-mêmes, que de mépriser de telles richesses, qui épuisent l'état, et que de diminuer ses besoins, en les réduisant aux vraies nécessités de la nature. »

Mentor se hâta de visiter les arsenaux et tous les magasins, pour savoir si les armes, et toutes les autres choses nécessaires à la guerre, étoient en bon état; car « il faut, disoit-il, être toujours prêt à faire la guerre, pour n'être jamais réduit au malheur de la faire. Il trouva que plusieurs choses manquoient par-tout. Aussitôt on assembla des ouvriers pour travailler sur le fer, sur l'acier, et sur l'airain. On voyoit s'élever, des fournaises ardentes, des tourbillons de fumée et de flammes semblables à ces feux souterrains que vomit le mont Etna. Le marteau résonnoit sur l'enclume, qui gémissoit sous les coups redoublés. Les montagnes voisines et les rivages de la mer en retentissoient; on eût cru être dans cette île où Vulcain, animant les Cyclopes, forge des foudres pour le père des dieux; et, par une sage prévoyance, on voyoit dans une profonde paix tous les préparatifs de la guerre.

Ensuite Mentor sortit de la ville avec Idoménée, et trouva une grande étendue de terres fertiles qui demeuroient incultes; d'autres n'é-

toient cultivées qu'à demi, par la négligence et par la pauvreté des laboureurs, qui, manquant d'hommes et de bœufs, manquoient aussi de courage et de forces de corps pour mettre l'agriculture dans sa perfection. Mentor, voyant cette campagne désolée, dit au roi : « La terre ne demande ici qu'à enrichir ses habitants; mais les habitants manquent à la terre. Prenons donc tous ces artisans superflus qui sont dans la ville, et dont les métiers ne serviroient qu'à dérégler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines et ces collines. Il est vrai que c'est un malheur que tous ces hommes, exercés à des arts qui demandent une vie sédentaire, ne soient point exercés au travail; mais voici un moyen d'y remédier. Il faut partager entre eux les terres vacantes, et appeler à leur secours des peuples voisins, qui feront sous eux le plus rude travail. Ces peuples le feront, pourvu qu'on leur promette des récompenses convenables sur les fruits des terres mêmes qu'ils défricheront; ils pourront, dans la suite, en posséder une partie, et être ainsi incorporés à votre peuple, qui n'est pas assez nombreux. Pourvu qu'ils soient laborieux et dociles aux lois, vous n'aurez point de meilleurs sujets, et ils accroîtront votre puissance. Vos artisans de la ville, transplantés dans la campagne, élève-

ront leurs enfants au travail, et au goût de la vie champêtre. De plus, tous les maçons des pays étrangers, qui travaillent à bâtir votre ville, se sont engagés à défricher une partie de vos terres, et à se faire laboureurs : incorporez-les à votre peuple dès qu'ils auront achevé leurs ouvrages de la ville. Ces ouvriers sont ravis de s'engager à passer leur vie sous une domination qui est maintenant si douce. Comme ils sont robustes et laborieux, leur exemple servira pour exciter au travail les habitants transplantés de la ville à la campagne, avec lesquels ils seront mêlés. Dans la suite, tout le pays sera peuplé de familles vigoureuses et adonnées à l'agriculture.

« Au reste, ne soyez pas en peine de la multiplication de ce peuple ; il deviendra bientôt innombrable, pourvu que vous facilitiez les mariages. La manière de les faciliter est bien simple : presque tous les hommes ont l'inclination de se marier ; il n'y a que la misère qui les en empêche. Si vous ne les chargez point d'impôts, ils vivront sans peine avec leurs femmes et leurs enfants : car la terre n'est jamais ingrate ; elle nourrit toujours de ses fruits ceux qui la cultivent soigneusement ; elle ne refuse ses biens qu'à ceux qui craignent de lui donner leurs peines. Plus les laboureurs ont d'enfants,

plus ils sont riches, si le prince ne les appauvrit pas : car leurs enfants, dès leur plus tendre jeunesse, commencent à les secourir. Les plus jeunes conduisent les moutons dans les pâturages ; les autres, qui sont plus grands, mènent déja les grands troupeaux ; les plus âgés labourent avec leur père. Cependant la mère de toute la famille prépare un repas simple à son époux et à ses chers enfants, qui doivent revenir fatigués du travail de la journée ; elle a soin de traire ses vaches et ses brebis, et on voit couler des ruisseaux de lait ; elle fait un grand feu[1], autour duquel toute la famille innocente et paisible prend plaisir à chanter tout le soir en attendant le doux sommeil ; elle prépare des fromages, des châtaignes, et des fruits conservés dans la même fraîcheur que si on venoit de les cueillir.

« Le berger revient avec sa flûte, et chante à la famille assemblée les nouvelles chansons qu'il a apprises dans les hameaux voisins. Le laboureur rentre avec sa charrue ; et ses bœufs

[1] Quod si pudica mulier in partem juvet
Domum atque suaves liberos ; . . .
Sacrum vetustis extruat lignis focum,
Lassi sub adventum viri ;
Claudensque textis cratibus lætum pecus,
Distenta siccet ubera. . . . .

HOR. *Epod.* II, 39.

fatigués marchent, le cou penché, d'un pas lent et tardif, malgré l'aiguillon qui les presse. Tous les maux du travail finissent avec la journée. Les pavots que le sommeil, par l'ordre des dieux[1], répand sur la terre, apaisent tous les noirs soucis par leurs charmes, et tiennent toute la nature dans un doux enchantement; chacun s'endort sans prévoir les peines du lendemain.

« Heureux ces hommes sans ambition, sans défiance, sans artifice, pourvu que les dieux leur donnent un bon roi qui ne trouble point leur joie innocente! Mais quelle horrible inhumanité que de leur arracher, pour des desseins pleins de faste et d'ambition, les doux fruits de leur terre, qu'ils ne tiennent que de la libérale nature et de la sueur de leur front! La nature seule tireroit de son sein fécond tout ce qu'il faudroit pour un nombre infini d'hommes modérés et laborieux; mais c'est l'orgueil et la mollesse de certains hommes, qui en mettent tant d'autres dans une affreuse pauvreté. »

« Que ferai-je, disoit Idoménée, si ces peuples que je répandrai dans ces fertiles campagnes négligent de les cultiver? »

[1] Tempus erat, quo prima quies mortalibus ægris
Incipit, et, dono divum, gratissima serpit.
VIRG. Æn. II, 268.

« Faites, lui répondoit Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les princes avides et sans prévoyance ne songent qu'à charger d'impôts ceux d'entre leurs sujets qui sont les plus vigilants et les plus industrieux pour faire valoir leurs biens; c'est qu'ils espèrent en être payés plus facilement : en même temps, ils chargent moins ceux que la paresse rend plus misérables. Renversez ce mauvais ordre, qui accable les bons, qui récompense le vice, et qui introduit une négligence aussi funeste au roi même qu'à tout l'état. Mettez des taxes, des amendes, et même, s'il le faut, d'autres peines rigoureuses, sur ceux qui négligeront leurs champs, comme vous puniriez des soldats qui abandonneroient leurs postes dans la guerre : au contraire, donnez des graces et des exemptions aux familles qui, se multipliant, augmentent à proportion la culture de leurs terres. Bientôt les familles se multiplieront, et tout le monde s'animera au travail; il deviendra même honorable. La profession de laboureur ne sera plus méprisée, n'étant plus accablée de tant de maux. On reverra la charrue en honneur, maniée par des mains victorieuses qui auroient défendu la patrie. Il ne sera pas moins beau de cultiver l'héritage reçu de ses ancêtres, pendant une

heureuse paix, que de l'avoir défendu généreusement pendant les troubles de la guerre. Toute la campagne refleurira : Cérès se couronnera d'épis dorés; Bacchus, foulant à ses pieds les raisins, fera couler, du penchant des montagnes, des ruisseaux de vin plus doux que le nectar; les creux vallons retentiront des concerts des bergers, qui, le long des clairs ruisseaux, joindront leurs voix avec leurs flûtes, pendant que leurs troupeaux bondissants paîtront sur l'herbe et parmi les fleurs, sans craindre les loups[1].

« Ne serez-vous pas trop heureux, ô Idoménée, d'être la source de tant de biens, et de faire vivre, à l'ombre de votre nom, tant de peuples dans un si aimable repos? Cette gloire n'est-elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de répandre par-tout, et presque autant chez soi, au milieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la consternation, la cruelle faim, et le désespoir[2]?

[1] Ludit herboso pecus omne campo. . . .
Inter audaces lupus errat agnos.
HOR. III, *Od.* 18.

[2] « N'oubliez jamais que, dans les guerres les plus justes, « les victoires traînent toujours après elles autant de calamités pour un état que les plus sanglantes défaites. » (MASS., *Petit Carême*.)

« O heureux le roi assez aimé des dieux, et d'un cœur assez grand, pour entreprendre d'être ainsi les délices des peuples, et de montrer à tous les siècles, dans son règne, un si charmant spectacle! La terre entière, loin de se défendre de sa puissance par des combats, viendroit à ses pieds le prier de régner sur elle. »

Idoménée lui répondit : « Mais quand les peuples seront ainsi dans la paix et dans l'abondance, les délices les corrompront, et ils tourneront contre moi les forces que je leur aurai données. »

« Ne craignez point, dit Mentor, cet inconvénient : c'est un prétexte qu'on allègue toujours pour flatter les princes prodigues qui veulent accabler leurs peuples d'impôts. Le remède est facile. Les lois que nous venons d'établir pour l'agriculture rendront leur vie laborieuse; et, dans leur abondance, ils n'auront que le nécessaire, parceque nous retranchons tous les arts qui fournissent le superflu. Cette abondance même sera diminuée par la facilité des mariages et par la grande multiplication des familles. Chaque famille, étant nombreuse, et ayant peu de terre, aura besoin de la cultiver par un travail sans relâche. C'est la mollesse et l'oisiveté qui rendent les peuples inso-

lents et rebelles. Ils auront du pain, à la vérité, et assez largement ; mais ils n'auront que du pain et des fruits de leur propre terre, gagnés à la sueur de leur visage.

« Pour tenir votre peuple dans cette modération, il faut régler, dès à présent, l'étendue de terre que chaque famille pourra posséder. Vous savez que nous avons divisé tout votre peuple en sept classes, suivant les différentes conditions; il ne faut permettre à chaque famille, dans chaque classe, de pouvoir posséder que l'étendue de terre absolument nécessaire pour nourrir le nombre de personnes dont elle sera composée. Cette règle étant inviolable, les nobles ne pourront point faire des acquisitions sur les pauvres : tous auront des terres; mais chacun en aura fort peu, et sera excité par-là à la bien cultiver. Si, dans une longue suite de temps, les terres manquoient ici, on feroit des colonies qui augmenteroient la puissance de cet état.

« Je crois même que vous devez prendre garde à ne laisser jamais le vin devenir trop commun dans votre royaume. Si on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache : le vin est la source des plus grands maux parmi les peuples; il cause les maladies, les querelles, les séditions, l'oisiveté, le dégoût du travail,

le désordre des familles. Que le vin soit do
réservé comme une espèce de remède, c
comme une liqueur très rare, qui n'est en
ployée que pour les sacrifices, ou pour les fêt
extraordinaires. Mais n'espérez point de fai
observer une règle si importante, si vous n'e
donnez vous-même l'exemple[1].

« D'ailleurs il faut faire garder inviolabl
ment les lois de Minos pour l'éducation de
enfants[2]. Il faut établir des écoles publique
où l'on enseigne la crainte des dieux, l'amou
de la patrie, le respect des lois, la préfé
rence de l'honneur aux plaisirs, et à la vi
même.

« Il faut avoir des magistrats qui veillent su
les familles et sur les mœurs des particulier
Veillez vous-même, vous qui n'êtes roi, c'est
à-dire pasteur du peuple, que pour veiller nu
et jour sur votre troupeau; par-là vous pr
viendrez un nombre infini de désordres et d
crimes : ceux que vous ne pourrez prévenir
punissez-les d'abord sévèrement. C'est une cl
mence que de faire d'abord des exemples q
arrêtent le cours de l'iniquité. Par un peu d
sang répandu à propos, on en épargne bea

[1] « Le roi doit être plus sobre... qu'aucun autre. » Liv.
page 134.

[2] Voyez livre V, page 133.

coup pour la suite, et on se met en état d'être craint, sans user souvent de rigueur.

« Mais quelle détestable maxime que de ne croire trouver sa sûreté que dans l'oppression de ses peuples! Ne les point faire instruire, ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pousser par la terreur jusqu'au désespoir, les mettre dans l'affreuse nécessité ou de ne pouvoir jamais respirer librement, ou de secouer le joug de votre tyrannique domination; est-ce là le vrai moyen de régner sans trouble? est-ce là le vrai chemin qui mène à la gloire?

« Souvenez-vous que les pays où la domination du souverain est plus absolue sont ceux où les souverains sont moins puissants. Ils prennent, ils ruinent tout; ils possèdent seuls tout l'état : mais aussi tout l'état languit; les campagnes sont en friche et presque désertes; les villes diminuent chaque jour; le commerce tarit. Le roi, qui ne peut être roi tout seul, et qui n'est grand que par ses peuples, s'anéantit lui-même peu-à-peu par l'anéantissement insensible des peuples dont il tire ses richesses et sa puissance. Son état s'épuise d'argent et d'hommes : cette dernière perte est la plus grande et la plus irréparable. Son pouvoir absolu fait autant d'esclaves qu'il a de sujets. On

le flatte, on fait semblant de l'adorer, on tremble au moindre de ses regards; mais attendez la moindre révolution : cette puissance monstrueuse, poussée jusqu'à un excès trop violent, ne sauroit durer; elle n'a aucune ressource dans le cœur des peuples; elle a lassé et irrité tous les corps de l'état: elle contraint tous les membres de ce corps de soupirer après un changement. Au premier coup qu'on lui porte, l'idole se renverse, se brise, et est foulée aux pieds. Le mépris, la haine, le ressentiment, la défiance, en un mot toutes les passions, se réunissent contre une autorité si odieuse. Le roi, qui, dans sa vaine prospérité, ne trouvoit pas un seul homme assez hardi pour lui dire la vérité, ne trouvera, dans son malheur, aucun homme qui daigne ni l'excuser, ni[1] le défendre contre ses ennemis. »

Après ces discours, Idoménée, persuadé par Mentor, se hâta de distribuer les terres vacantes, de les remplir de tous les artisans inutiles, et d'exécuter tout ce qui avoit été résolu. Il réserva seulement pour les maçons les terres qu'il leur avoit destinées, et qu'ils ne pouvoient cultiver qu'après la fin de leurs travaux dans la ville.

[1] L'emploi de *ni* n'est pas correct en cette phrase. Il falloit : « qui daigne l'excuser et le défendre. »

[1] Déja la réputation du gouvernement doux et modéré d'Idoménée attire en foule de tous côtés des peuples qui viennent s'incorporer au sien, et chercher leur bonheur sous une si aimable domination. Déja ces campagnes, si long-temps couvertes de ronces et d'épines, promettent de riches moissons et des fruits jusqu'alors inconnus; la terre ouvre son sein au tranchant de la charrue, et prépare ses richesses pour récompenser le laboureur : l'espérance reluit de tous côtés. On voit dans les vallons et sur les collines les troupeaux de moutons qui bondissent sur l'herbe, et les grands troupeaux de bœufs et de génisses qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugissements : ces troupeaux servent à engraisser les campagnes. C'est Mentor qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conseilla à Idoménée de faire avec les Peucètes [2], peuples voisins, un échange de toutes les choses superflues, qu'on ne vouloit plus souffrir dans Salente, avec [3] ces troupeaux, qui manquoient aux Salentins.

[1] Var. *Commencement du* Livre XIII *dans la division en* XXIV Livres.

[2] Les Peucètes, peuple de la Grande-Grèce, habitoient au-dessus de la Calabre les côtes de la mer Adriatique.

[3] Il faut remarquer que la répétition de la préposition *avec* embarrasse la phrase, et manque d'élégance.

En même temps la ville et les villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeunesse qui avoit langui long-temps dans la misère, et qui n'avoit osé se marier, de peur d'augmenter leurs maux [1]. Quand ils virent qu'Idoménée prenoit des sentiments d'humanité, et qu'il vouloit être leur père, ils ne craignirent plus la faim et les autres fléaux par lesquels le ciel afflige la terre. On n'entendoit plus que des cris de joie, que les chansons des bergers et des laboureurs qui célébroient leurs hyménées. On auroit cru voir le dieu Pan avec une foule de Satyres et de Faunes mêlés parmi les Nymphes [2], et dansant au son de la flûte à l'ombre des bois. Tout étoit tranquille et riant : mais la joie étoit modérée; et les plaisirs ne servoient qu'à délasser des longs travaux : ils en étoient plus vifs et plus purs.

Les vieillards, étonnés de voir ce qu'ils n'avoient osé espérer dans la suite d'un si long âge, pleuroient par un excès de joie mêlée de

[1] Le mot *jeunesse* étant collectif, l'auteur a cru pouvoir écrire *leurs*. Mais cette façon de parler, bonne en latin, en grec, et dans quelques langues modernes, n'est pas autorisée en françois. Les singuliers, *qui avoit langui, qui avoit osé*, rendent l'incorrection du pluriel *leurs* encore plus sensible.

[2] Nympharumque leves cum Satyris chori.
HOR. I, *Od.* I.

tendresse : ils levoient leurs mains tremblantes vers le ciel. « Bénissez, disoient-ils, ô grand Jupiter, le roi qui vous ressemble, et qui est le plus grand don que vous nous ayez fait. Il est né pour le bien des hommes : rendez-lui tous les biens que nous recevons de lui. Nos arrière-neveux, venus de ces mariages qu'il favorise, lui devront tout, jusqu'à leur naissance; et il sera véritablement le père de tous ses sujets. » Les jeunes hommes, et les jeunes filles qu'ils épousoient, ne faisoient éclater leur joie qu'en chantant les louanges de celui de qui cette joie si douce leur étoit venue. Les bouches, et encore plus les cœurs, étoient sans cesse remplis de son nom. On se croyoit heureux de le voir; on craignoit de le perdre : sa perte eût été la désolation de chaque famille.

Alors Idoménée avoua à Mentor qu'il n'avoit jamais senti de plaisir aussi touchant que celui d'être aimé, et de rendre tant de gens heureux. « Je ne l'aurois jamais cru, disoit-il : il me sembloit que toute la grandeur des princes ne consistoit qu'à se faire craindre; que le reste des hommes étoit fait pour eux; et tout ce que j'avois ouï dire des rois, qui avoient été l'amour et les délices de leurs peuples, me paroissoit une pure fable : j'en reconnois maintenant la vérité. Mais il faut que je vous raconte

comment on avoit empoisonné mon cœur dès ma plus tendre enfance sur l'autorité des rois. C'est ce qui a causé tous les malheurs de ma vie. » Alors Idoménée commença cette narration.

FIN DU LIVRE DIXIÈME

ET DU TOME PREMIER.

